







222

No 176.



---

LES  
**ARMÉES**

**FRANÇAISES.**

---

**IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,**  
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

---





793K14

LES

# ARMÉES

FRANÇAISES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA  
RÉVOLUTION JUSQU'À LA FIN DU  
RÈGNE DE BONAPARTE,

OU

RECUEIL de traits de bravoure, de beaux faits  
d'armes, de réponses ingénieuses, de mots  
piquans de tous les militaires Français;  
suivi d'une Table chronologique de toutes  
les batailles livrées par les armées fran-  
çaises, depuis 1792 jusqu'en 1815.

TROISIÈME ÉDITION,

*Revue, corrigée et augmentée.*

---

Ils brûlent, ces braves guerriers,  
Jusqu'à leur dernière cartouche;  
Puis ils dorment sur des lauriers :  
Comme on fait son lit on se couche.

BRAZIER.

---

A PARIS,

LE DENTU, Libraire, quai des Augustins,  
n° 31, et passage l'aydeau, n° 28.

1817.



4



---

# AVERTISSEMENT

DE LA 3<sup>e</sup> ÉDITION.

---

**L**E succès prodigieux qu'a obtenu le petit ouvrage dont nous publions aujourd'hui la troisième édition, pourrait être une nouvelle preuve que toutes les fois que l'on fera résonner à des oreilles françaises les mots de *gloire, d'honneur, de bravoure, de loyauté, d'amour et de dévouement pour le roi*, jamais un Français ne pourra les entendre sans émotion. Trois mille exemplaires des Armées Françaises ont été enlevés en moins de six semaines; chacun semblait voir dans ces archives de nos victoires, un patrimoine auquel il devait avoir part. Après vingt-cinq ans des guerres les plus funestes et les plus glorieuses dont notre histoire fasse mention; quand près de six milliers de Français ont paru dans les camps, brillé dans

★

nos combats ou péri sur nos champs de bataille , il n'est pas étonnant qu'une grande partie de la nation soit intéressée à nos triomphes ; il n'est aucun Français qui puisse être étranger à la gloire de nos armées : c'est à ce sentiment national , à ce besoin de souvenirs glorieux , que nous devons attribuer un succès auquel nous n'avons ici que la plus petite part. Nous avons cru devoir reconnaître la faveur avec laquelle le public a accueilli notre travail , en le rendant complet. Cette troisième édition renferme un grand nombre d'anecdotes nouvelles qui nous ont été communiquées par des militaires dignes de foi. Nous recevrons , avec reconnaissance , tous les faits qu'on voudra nous faire parvenir , et nous nous ferons un devoir de ne rien négliger pour rendre ce recueil d'anecdotes digne des braves auxquels nous en sommes redevables.

---

---

## AVIS DES ÉDITEURS.

---

**P**UISQUE la bataille de Waterloo semble avoir fait oublier à l'Europe qu'il a existé des armées françaises, et que leurs drapeaux ont flotté sur les murs de Vienne, de Berlin, de Rome, de Naples, de Madrid, de Moscou; il est du devoir d'un Français de le lui rappeler, et il y a peut-être quelque mérite à choisir cette circonstance pour l'essayer. Les plaines de la Belgique ont vu les derniers efforts de nos armées; les restes de dix millions de braves sont venus périr dans les champs de Fleurus, trois fois témoins de nos triomphes. La fureur d'un seul homme, nous pourrions même dire son délire, a causé un des désastres les plus étonnans dont l'histoire fasse mention. A la voix de Bonaparte, cent mille hommes ont volé à la mort,

comme ils volaient, il y a quelques années, à la victoire. Ils ont péri sous le feu des batteries ennemies, avec cette héroïque résignation qui est pour la postérité la gloire des vaincus. L'élite de nos braves faisait entendre ce cri historique : *La garde meurt, elle ne se rend pas !* et, succombant sous le nombre, tombait sur le champ de bataille, fière d'arracher encore l'admiration de ses ennemis.

Aujourd'hui nous ne pouvons chercher de souvenirs glorieux que dans l'histoire ; ce n'est pas au milieu de la France envahie par les armées alliées, affaiblie par le sang qu'elle a versé, commençant à peine à respirer sous le règne d'un monarque qui ne veut que le bonheur de ses sujets, que nous pouvons rêver des batailles. Louis XVIII veut assurer le repos de la France, et concourir par ses vœux paternels au grand acte de

la pacification de l'Europe. Que celui qui voudra se repaître l'imagination de victoires et de lauriers, ouvre nos annales ; qu'il parcourre les pages de notre histoire, et il y trouvera un ample dédommagement aux défaites qui ont amené l'envahissement de la capitale par les armées européennes ! Qu'il jette ses regards sur nos fastes militaires, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, et il s'honorera d'être Français ! Il pourra oublier nos revers, pour ne songer qu'à notre gloire ; il s'estimera heureux d'être né dans la même patrie que les Roland, les Duguesclin, les Clisson, les Bayard, les Condé, les Turenne, les Catinat, les Luxembourg, les Villars ; d'avoir eu pour monarques les Philippe-Auguste, les saint Louis, les Louis XII, les François I<sup>er</sup>, les Henri IV et les Louis XIV. Les lauriers cueillis à Roncevaux,

à Tours , à Boyines , à Marignan , à Rocroy , à Senef , à la Marsaille , à Nervinde , à Dénain , à Fontenoy , lui prouveront que la valeur est héréditaire chez les Français ; et nos vainqueurs , au sein même de la capitale envahie , trouveront à chaque pas des souvenirs de nos victoires.

Il n'entrait pas dans notre plan de rappeler les beaux faits d'arme de nos armées , depuis l'origine de la monarchie ; cette partie de notre histoire est assez connue : des mémoires nombreux , des ouvrages estimés en ont conservé le souvenir. Les guerres de la révolution manquent d'historiens ; vingt-cinq ans de triomphes n'ont pu faire naître encore un Quinte-Curce , un Tite-Live , un Xénophon ou un Salluste ; en attendant que le temps nous fournisse un historien , nous avons voulu rassembler quelques anecdotes qui rap-

pellent des souvenirs récents, et qui pourtant semblent déjà effacés de la mémoire de nos contemporains. Les noms même de nos plus fameux généraux semblent avoir été oubliés depuis le 18 juin dernier : notre intention a été d'en consacrer le souvenir, en rappelant leurs actions ; tous les genres de valeur ont trouvé place dans notre recueil, et les héros de Marengo, d'Austerlitz, d'Jéna, de Friedland et de la Vendée sont inscrits dans ces tablettes de la bravoure française : nous avons imité le noble exemple de notre souverain, qui fait siéger dans la même enceinte, Oudinot et Montmorency, le fils du maréchal Lannes, et celui de la Roche-Jaquelin, comme une preuve que tous les genres de valeur sont du domaine de la gloire française.

On trouve dans le volume que nous publions, un choix de traits

de bravoure, de faits d'armes, de notices historiques, de saillies piquantes, de réparties ingénieuses qui nous ont été fournis par les campagnes de la révolution. N'ayant pas eu la prétention de faire une histoire, nous nous sommes interdits toute espèce d'ordre chronologique, afin de détruire la monotonie du sujet. Nous avons remédié à l'inconvénient que pouvait offrir un pareil plan, en terminant notre ouvrage par une table exacte et détaillée de toutes les batailles fameuses depuis 1792, jusque en 1815. Si notre travail n'est pas considéré comme un monument historique, nous espérons au moins qu'on nous saura gré des sentimens qui nous l'ont fait entreprendre.

---



.....

LES

# ARMÉES

FRANÇAISES.

---

**A**VANT d'entrer dans la ville de Sinigaglia, en Italie, nos troupes ne parlaient que de la mettre à feu et à sang; mais quand elles virent ses places solitaires, ses édifices saccagés, le feu consumant le reste de ses toits; quand cette population, naguère si opulente et de son industrie maritime, et de son marché annuel, s'offrit avec les haillons de la misère devant elles; quand ses magistrats abattus, ses puissans détrompés, se jetèrent aux pieds du général Monnier en implorant mi-

séricorde , une compassion céleste amollit le cœur des guerriers ; ils laissèrent tomber leurs armes. Ces infortunés étaient affaiblis par la faim ; le soldat partagea ses distributions ; ils étaient nus , les sacs du soldat furent ouverts ; ils craignaient la mort ; la consolation leur vint du soldat ; on donnait en français , on remerciait en italien ; mais on s'entendit.

LA guerre d'Espagne fut souillée par des brigandages et des actes de férocité , qu'on n'avait guère vus dans celles de nation à nation. Un général espagnol (c'était avant le décret de guerre à mort) donna l'ordre de brûler vifs deux de nos miliciens , parce qu'un de ses soldats tué eut son habit brûlé par le coup de feu qui l'avait atteint. Des régimens espagnols , pendant leur retraite , mirent en avant des

prisonniers français et les femmes qu'ils avaient enlevées. Le premier exemple d'incendie fut donné par les Espagnols, au village de Tressère. Si quelques Français devinrent barbares, par droit de représailles, des Espagnols leur donnèrent le spectacle horrible d'un cadavre à la broche. « C'est une calomnie insigne, dit Dugommier dans sa correspondance avec le général espagnol, d'avoir dit que nous traînions nos prisonniers à la suite de notre armée, comme un premier rempart contre le feu de votre artillerie ; il a toujours suffi de nos baïonnettes pour couvrir une retraite. »

L'HISTOIRE a toujours marqué l'humanité dans un grand général, comme le plus beau trait de son caractère. Le maréchal de Saxe parut plongé dans une tristesse profonde, la veille de la

bataille de Raucoux, en songeant à tout le sang qui allait couler. Ces regrets d'un général qui, dans le silence de la nuit, s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, prouvent un grand fonds d'humanité. Il ménagea toujours, autant qu'il put, le sang des soldats. Ils rappellent cette belle réponse de Moreau. Un jour, un officier-général lui montrant un poste qui pouvait être utile : « Il ne vous en coûtera pas, dit-il, plus de douze grenadiers. — Passe encore, dit-il, si c'était douze généraux. »

APRÈS la prise du comté de Nice, les Barbets, espions de nos ennemis, surprirent plusieurs de nos ordonnances, et les égorgèrent. Deux de ces assassins, faits prisonniers, sont amenés chez le général français. A l'instant, un attroupement séditieux en-

toure sa maison ; le peuple fait entendre des cris menaçans. Le général d'Anselme se présente ; un boucher, armé de son coutelas, s'avance, les yeux étincelans, et d'une voix féroce demande qu'ils périssent. « Tu veux du sang ! lui dit le général ; tu es cruel ! eh bien ! je te fais le bourreau de l'armée. » Ces paroles sont un coup de foudre. Le brigand pâlit, chancelle, et se dérobe dans la foule. Tout se dissipe, et les prisonniers passent devant le peuple sans être insultés.

A la bataille de Honscote, le sixième régiment de cavalerie était rangé en bataille derrière les lignes d'infanterie. On demande des cavaliers de bonne volonté pour porter des cartouches à nos bataillons qui s'avançaient sur les redoutes. Mandement s'offre le premier, se porte au galop vers nos ba-

taillons , et leur dit : « Camarades , avez-vous besoin de cartouches ? — Non , camarade , nous tirons sur l'ennemi à l'arme blanche. »

Au siège de Lille , un grenadier français voit son officier renversé ; il court et lui tend la main. A l'instant même une balle perce le poignet du grenadier , et lui casse le bras. Il présente l'autre main ; elle est emportée. Sans proférer une plainte , il avance le bras , et relève l'officier.

Un détachement de l'armée du général Marceau , surpris par l'armée vendéenne , se disperse ou succombe. Bientôt un chef de Vendéens découvre un soldat blessé , attendant une mort douloureuse et lente ; il arrive , il le contemple « Que fais-tu là ! dit le Vendéen au soldat ,

d'une voix terrible. — J'apprends à mourir, » répondit-il avec fierté. — « Rends tes armes, » replique le Vendéen. Le soldat se frappe, et dit : « Dépouille-m'en, je ne te les rends pas. »

BLANC, caporal au 69<sup>e</sup> régiment de ligne, au passage du Mincio, s'élança seul sur une pièce de canon, dont le feu, vigoureusement servi, incommodait les Français. Il combattit les six canonniers autrichiens qui la servaient, en mit quatre en fuite, fit les deux autres prisonniers, et s'empara de la pièce. Ce brave fut fait membre de la légion d'honneur le 14 brumaire an 12.

Le lendemain d'un combat où nous fûmes vaincus, des soldats autrichiens trouvent deux Français sur

le champ de bataille ; l'un avait la jambe emportée , et l'autre les yeux crevés. L'ennemi les enlève et plaint leur sort. « Nous sommes plutôt dignes d'envie, disait le premier ; je n'ai pas eu la lâcheté de fuir. — Et moi, ajoute l'autre, je n'ai pas vu notre défaite. »

CHARLES LEGRIS, âgé de vingt-trois ans, soldat au 105<sup>e</sup> régiment d'infanterie, reçoit, en montant aux redoutes de Keffendorf, près d'Haguenau, un boulet qui lui casse la jambe. Après avoir souffert l'amputation avec un courage héroïque, il demande sa jambe : « O ma patrie ! s'écrie-t-il, reçois ce sacrifice ! »

Le général Dufour venait d'emporter les redoutes de Pelingen, près de Trèves. Les Autrichiens, dont la



cavalerie était quatre fois plus nombreuse que celle du général français, s'avancent sur son infanterie, qui n'occupait pas encore les retranchemens conquis. Il fallait prévenir l'impétuosité du choc des escadrons ennemis, ou se résoudre à en être écrasés. Le général Dufour ordonne à Louis Niou, capitaine au 19<sup>e</sup> régiment de chasseurs, de charger avec sa troupe légère la masse presque impénétrable de la cavalerie autrichienne. Ce jeune homme, âgé de dix-neuf ans, regarde son général avec des yeux où brillent l'audace, le mépris des dangers et la certitude de la victoire. Il lui dit ; Où m'envoies-tu ? — A la mort, mais à la gloire ; marche, » répond le général. L'impétueux Niou vole au combat, et sauve l'armée,

UNE femme émigrée s'était retirée avec son enfant à Augsbourg : elle croyait que jamais les Français ne viendraient l'y trouver. A leur approche imprévue, cette mère effrayée ne songe qu'à sauver son enfant ; elle le prend dans ses bras ; c'est la seule richesse qu'elle emporte. Dans son désordre , elle se trompe de porte ; et , au lieu de se rendre au camp des Autrichiens , elle tombe dans les avant-postes de l'armée française. En reconnaissant son erreur, elle s'évanouit. Les soins et l'humanité des soldats français ne purent parvenir à la rassurer. Le général Lecourbe , fortement ému , ordonne qu'on lui donne une sauve-garde , et qu'on la reconduise dans la ville où elle voulait se retirer. Malheureusement son enfant fut oublié , et cette mère infortunée , dans l'égarement où elle

était plongée, ne s'en aperçut pas. Un grenadier le recueillit; il s'informa du lieu où l'on avait conduit la mère. Ne pouvant de suite lui porter ce dépôt précieux, il fit faire un sac de cuir, dans lequel il portait toujours l'enfant devant lui. On l'en plaisanta; il se battit, et n'abandonna pas l'enfant. Toutes les fois qu'il fallait combattre l'ennemi, il faisait un trou en terre, y déposait l'enfant, et après la bataille venait le reprendre. Enfin on conclut un armistice; le grenadier fit une collecte parmi ses camarades; elle rapporta vingt-cinq louis. Il les mit dans la poche de l'enfant, et alla le rendre à sa mère. La joie pensa lui coûter la vie, comme la frayeur avait failli la lui ravir. Elle se ranima enfin pour combler de bénédictions le sauveur de son enfant.

A la fameuse affaire de *Baylen*, en 1808, au commencement de la guerre d'Espagne, le lieutenant *Moisy*, étant à la tête de sa compagnie, reçut trois coups de feu presque en même temps. Comme il perdait beaucoup de sang, un de ses soldats l'invita à se retirer, en lui disant qu'ayant reçu trois balles, il devait être épuisé. *Moisy* lui répondit : *Trois balles ne sont rien ; un soldat français ne commence à compter qu'à la douzaine.*

Au combat de *Rulshem*, un tambour, âgé de treize ans, battait la générale ; un hulan lui abat le poignet : l'enfant le regarde, et bat de l'autre main.

A la déplorable journée du 10 d'août, un trompette de la gendarmerie, âgé de onze ans, voulut suivre

son père , et eut deux chevaux tués sous lui : « Allons , dit-il avec sang-froid , il n'y a pas moyen de finir à cheval ; il faut que je sonne la trompette à pied.... »

A la glorieuse affaire d'*Arlon* , M. Bouvert , lieutenant au régiment de Bourgogne - Cavalerie , à la tête de quatre cents cavaliers charge trois fois un bataillon de quinze mille ennemis , et les taille en pièces ; il reçoit à la tête et sur les bras vingt-six blessures. C'est à lui que Vergniaux , président de la Convention nationale , écrivaient lui parlant de ses blessures : *La patrie les a comptées.*

MONSIEUR *Henri de la Roche-Jacquelin* , qui n'avait que dix-huit ans quand il combattit dans la Vendée ,

fit un jour de bataille la harangue suivante à des paysans qui l'avaient choisi pour les commander : *Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui ; pour moi, je ne suis qu'un enfant ; mais par mon courage je me montrerai digne de vous commander : si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi* : on lui répondit par une victoire.

PASCAL, au moment où un boulet lui emporte le bras, se remet dans les rangs ; ses camarades témoignent leur étonnement. « Notre capitaine, répond Pascal, ne vient-il pas de dire : *A vos rangs, grenadiers !* Eh bien ! j'y suis ; il me reste encore un bras. »

FAIX, grenadier du Gers, atteint

d'une balle à la cuisse, au camp de Serre, brûle vingt cartouches et soutient le choc de la cavalerie ennemie. Rendu à l'hôpital, il arrache la balle avec son tire-bourre, et ne guérit qu'après avoir perdu un os. Trois mois après, il reçoit, près d'Andaye, une balle à la tête, brûle deux cents cartouches, et tue six Catalans à l'arme blanche. Dans un combat où il fait feu au premier rang, un boulet de canon tombe à ses pieds et le couvre de terre, tandis qu'un autre boulet lui emporte la moitié de sa giberne : au même instant une balle empoisonnée lui crève un œil. Transporté à l'hôpital, il tombe dans un état de faiblesse qui fait croire qu'il est mort. Le médecin ordonne qu'on l'enterre. Le soldat se réveille et lui crie avec fureur : « Malheureux ! tu veux donc m'enterrer tout vivant ! J'ai encore du sang à

verser pour ma patrie. » Frix guérit de la gangrène : on le force à recevoir son congé ; il le déchire, et monte le lendemain à l'assaut d'une citadelle.

UN jeune officier français, d'Abbeville, nommé Traule, a une main emportée d'un boulet, et reçoit un coup de sabre qui le prive de l'usage de l'autre. Prisonnier des Autrichiens, il dicte cette lettre qu'il adresse à sa mère : « J'ai une main qui ne peut plus me servir ; je ne vous parle point de l'autre, elle est restée sur le champ de bataille. A ce malheur près, je me porte assez bien. Aimez toujours votre fils, qui ne peut signer ni combattre. »

MICHAUD, canonnier du département de l'Yonne, est blessé à mort : son frère, qui sert dans la même compagnie, vole à son secours.



« Laisse-moi, lui dit ce soldat; retourne à ta pièce. »

LES républicains venaient de perdre la sanglante bataille de Châtillon ( 11 octobre 1793 ) : en vain Westermann avait trois fois chargé l'ennemi dans la même ville de Châtillon : la valeur d'un petit nombre de troupes en désordre n'avait pu arrêter l'impétuosité des Vendéens. Westermann, repoussé jusque sous les murs de Bressuire, malgré des prodiges de bravoure, conçoit un projet hardi, et l'exécute. Aucun général ne l'égalait dans l'art d'imaginer une surprise et de se venger d'une défaite, en accablant, par un retour imprévu, son ennemi tranquille et rassuré par sa fuite. Si Westermann eût été moins cruel, je louerais plus sa valeur.

Il choisit quinze cents hommes de

cavalerie , et un nombre égal de fantassins qu'il fait monter en croupe : infatigable et terrible , il excite au combat ses soldats abattus ; jamais l'ardeur de réparer la perte d'une bataille ne l'avait tant animé : ses soldats , encore couverts de sang et de poussière , murmurent et obéissent.

Il se dirige , vers minuit , sur Châtillon ; arrivé aux premiers postes de l'ennemi , il répond : *Armée catholique et royale , revenant de la poursuite des brigands* : c'est le nom que les républicains et les Vendéens se donnaient et se rendaient tour-à-tour. Les avant - postes sont égorgés , et Westermann entre sans bruit dans Châtillon ; il disperse sa cavalerie autour de la ville pour atteindre ceux que le fer des fantassins aurait épargnés. Plus de trois mille ennemis furent passés au fil de l'épée ; trente-six

pièces de canon furent reprises avec toute l'artillerie des Vendéens ; tout ce qu'on ne put emporter fut livré aux flammes , dont l'horrible clarté suivit au loin la retraite de Westermann. Il rentra à Bressuire, au point du jour, en laissant parmi les Vendéens une consternation qui lui prépara de nouvelles et d'aussi funestes victoires.

C'est à l'histoire qu'il appartient de faire sortir de l'oubli un des faits d'armes de Kléber , qui n'a été conservé jusqu'à présent que dans la mémoire de ses soldats. Les divisions qu'il commandait se présentèrent sur la rive gauche du Rhin pour passer ce fleuve où il a le plus de largeur et de rapidité : elles n'avaient ni bateaux ni argent. Kléber trouva de l'argent lorsque la république elle-même n'en avait pas. Les bateaux furent cons-

truits avec tant de rapidité, que *les forêts*, pour me servir du vers de Lucain, *semblaient descendre sur le fleuve*. Le passage s'exécuta avec tant d'ordre, qu'il n'interrompit pas le silence de la nuit. Kléber arrive à Eichelkaamp à la pointe du jour, fond sur les troupes qui gardent cette rive gauche du Rhin, et les poursuit sur la Sieg, dont il force le passage. Il se répand sur le territoire de l'empire germanique; et, par de savantes manœuvres sur le flanc droit de l'armée ennemie, il l'attire autour de lui, et l'oblige à laisser les bords du Rhin sans défense. Malgré une multitude d'actions brillantes, le moment où les forces ennemies devaient nous faire repasser le Rhin approchait. Kléber dit à Marceau : « A l'instant où tu jugeras que j'ai traversé le pont à Neuwied, fais mettre le feu à tous les ba-

teaux qui sont sur le Rhin. » Marceau calcule mal les momens ; les bateaux emportés par le courant du fleuve embrasent le pont, et l'armée se trouve pressée entre un fleuve étincelant de flamme et les Autrichiens qui la foudroyent. Marceau, ses pistolets sur le front, veut se punir d'une erreur si funeste ; Kléber seul, calme au milieu du tumulte, les arrache à la main égarée de ce guerrier. « Jeune homme, lui dit-il, allez vous faire casser la tête en défendant ce passage avec votre cavalerie ; c'est ainsi qu'il vous est permis de mourir. » Il appelle le chef des pontonniers : « Combien de temps vous faut-il pour jeter un pont ? — Vingt-quatre heures sont nécessaires. — Je vous en donne trente, et vous m'en répondez sur votre tête. » Il demande le silence aux troupes dont le désespoir fait retentir le rivage. « Sol-

dats , s'écrie - t - il , les Autrichiens  
 commencent enfin à être dignes de  
 lutter contre vous. Faisons-leur voir  
 que, lorsque nous sommes arrêtés par  
 un fleuve, c'est sur eux que nous  
 nous précipitons. » A ces mots ils  
 s'animent et s'irritent ; et , le sabre à  
 la main , ils mettent un long espace  
 entre les travaux du rivage et le champ  
 de bataille. Kléber reprend alors sa  
 retraite , et , le dernier de l'armée ,  
 il met le pied sur le pont dont il a  
 prolongé la construction par des vic-  
 toires.

MARCEAU avait été blessé par cette  
 sévérité que Kléber portait dans les  
 armées , et qu'il n'avait pas ailleurs.  
 Marchant un jour à la tête de sa di-  
 vision , il s'en était séparé pour voir  
 Kléber , qu'il ne connaissait en-  
 core que par sa grande réputation.

Kléber reçoit les hommages de Marceau d'un air froid, et lui demande où est la troupe qu'il commande : « Elle est à une lieue d'ici, lui répond ingénument Marceau. — Eh bien ! reprend Kléber, allez-vous remettre à sa tête; vous n'auriez pas dû vous en éloigner : nous aurons le temps de nous voir après avoir vu l'ennemi. »

APRÈS avoir signé plusieurs traités avec les princes de l'empire, Desaix refusa les présens que l'usage semblait lui prescrire de recevoir. « Ce qui est permis aux autres, disait Desaix, ne l'est pas à un général. » Sa pauvreté lui attirait les louanges naïves du soldat. La caisse d'un prince de l'empire tomba au pouvoir des Français. Desaix, en l'envoyant au payeur de l'armée, animait du geste et de la

voix les soldats qui l'élevaient avec effort sur la voiture. « Notre général, dirent - ils en la laissant retomber, c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle est si lourde. » Un jour, des paysans, tremblans à l'approche de nos troupes, abandonnaient leurs chaumières : ils reconnurent Desaix. « Ah ! s'écrient-ils, c'est lui ! Il veillera sur notre hameau. » — « Je battrai les ennemis, disait-il, tant que je serai aimé de mes soldats ; » et il en était adoré. Un soldat, en sa présence, maltraitait un vieillard. Il courut à lui : Que fais-tu, malheureux ? tu n'as donc pas de père ? »

Le général Bonaparte , en donnant à Latour-d'Auvergne un sabre d'honneur, le nomma premier grenadier de France. Latour-d'Auvergne ne voulut point s'en parer avant de l'avoir



éprouvé contre les ennemis. « Il n'est aucun des grenadiers que je commande, écrivait-il à un de ses amis, qui ne l'ait mérité. Allons, il faudra le montrer de près à l'ennemi. » Il fut tué d'un coup de lance au combat de Neubourg, en chargeant à la tête des grenadiers. Le général Moreau et tous les soldats le pleurèrent. Son corps, enveloppé de feuilles de chêne et de laurier, fut déposé au lieu où il avait reçu la mort. Un grenadier dit en le retournant : « Il faut le placer dans sa tombe comme il était vivant, faisant toujours face à l'ennemi. »

UN représentant du peuple vantait son crédit à Latour-d'Auvergne, et lui offrit sa protection. — « Vous êtes donc bien puissant ? lui dit ce brave, qui était dans le plus grand dénuement. — Sans doute. — Eh bien !

demandez pour moi...—Un régiment?  
— Non , une paire de souliers. »

Des dragons , entraînés par l'esprit d'indiscipline qui gagnait tous les corps de l'armée , envoyèrent au général Dampierre une députation de cinq d'entre eux , pour demander qu'on leur distribuât tout l'argent qu'ils avaient à la masse , *attendu* , disaient-ils , *qu'allant faire la guerre , et pouvant être tués , chacun devait jouir de ce qui était à lui*. Cette demande fut rejetée comme elle devait l'être. Les cinq dragons laissent cette menace en partant : *Cela suffit*. Le régiment partait à peine de Mons pour combattre l'ennemi , que ces dragons font rompre les rangs , et crient en tumulte : *La masse , ou nous ne marchons pas*. Le moment était difficile ; tous les dragons , mêlés aux

séditieux , favorisaient leur audace , sans leur laisser craindre d'être reconnus : c'en était fait de la discipline , et peut-être de la vie de tous les officiers , sans la fermeté de Dampierre , qui fut plus grande que le péril. « Officiers et sous-officiers , cria-t-il d'une voix terrible , vous répondez sur vos têtes de l'ordre que je vais donner : Que les dragons mutinés suivent les soldats fidèles. » Tout le régiment obéit ; Dampierre fit faire halte à un quart de lieue. « Apprenez, dit-il aux dragons, que si je refuse tout à la révolte , je l'accorde à la soumission ; » et il fit donner à chaque soldat six francs sur la masse.

A l'attaque de Cambrai , en 1793 , le général autrichien Boré , commandant l'armée combinée de l'empereur

reur et des alliés , fit offrir une capitulation honorable au général Claye. Ce général lui répondit : « *Général, j'ai reçu votre sommation de ce jour, et je n'ai qu'une réponse à vous faire: Je ne sais pas me rendre, mais je sais bien me battre.* » Le général fit une sortie , et quelque temps après les coalisés, voyant qu'ils ne pourraient venir à bout de prendre Valenciennes, levèrent le siège.

A la prise d'Arlon , le 7 juin 1793 , un carabinier français , dangereusement blessé , attendait des secours ; près de lui se trouvait un Autrichien plus maltraité encore. Sa position excite la pitié du carabinier. Un chirurgien arrive : à la vue de cet homme bienfaisant , son cœur s'épanouit : *Accourez, mon ami, lui dit-il, il y a long-temps que je vous attendais,*

Le chirurgien se met en devoir d'examiner sa plaie : *Ce n'est pas à moi , lui dit ce brave Français , que vos premiers soins sont dus : en voici un autre blesse plus grièvement que moi , c'est un Autrichien !*

DANS la guerre d'Irlande , qui eut lieu de 1794 à 1798 , le capitaine des grenadiers *Langerat* , ayant eul'épaule cassée par un biscayen , et ne pouvant plus marcher , s'assied sur une pierre pour encourager ses soldats , et leur criait : *Amis ! ne faites pas attention à moi ; marchez à la victoire , elle est devant vous ; je reste et je meurs content.*

UN grenadier ayant été frappé d'un coup mortel , dit à un de ses camarades : *Prends mes cartouches , et envoie-les aux Anglais ;* puis il s'écria

en serrant son fusil dans ses bras :  
*Voilà comment doit mourir un grenadier français.*

DANS les champs d'Arlon , le 17 avril 1794 , il y eut un grand combat entre les Français et les Autrichiens. *Claude Revien* , charretier d'artillerie , a la cuisse emportée par un boulet ; son frère , servant la même pièce , vient l'embrasser : *Retire-toi* , lui dit-il ; *retourne à ton poste : tu y es nécessaire ; je suis trop heureux de mourir pour ma patrie : que chacun en fasse autant.*

DURAND , soldat d'un régiment de ligne , était depuis huit jours dans un hôpital , retenu par une pleurésie. Le lit dans lequel Durand était couché , se trouvait contre une croi-

sée, laquelle donnait sur une rivière.

Au moment où le chirurgien-major sortait de le visiter, et de lui recommander de se tenir chaudement, vu

l'état dans lequel il se trouvait,

Durand aperçoit un jeune enfant

que le courant entraînait; il ou-

blie le danger qu'il court, ouvre la

fenêtre, et se jette dans l'eau, par-

vient à sauver l'enfant; on le remonte

dans l'hôpital, il se remet dans son

lit : heureusement ce brave soldat ne

fut pas victime de son dévouement.

Après la bataille d'Arcole, qui

dura deux jours, le général Bona-

parte, toujours infatigable, dans la

nuît qui suivit ce terrible combat

parcourut son camp en uniforme de

simple officier. Il aperçoit une sen-

tinelle qui s'était endormie; il lui

enlève son fusil, et fait la faction à

sa place. Le soldat s'éveille enfin, et aperçoit son général remplissant son poste ; il s'écrie : « *Bonaparte ! je suis un homme perdu ! — Rassure-toi, mon ami, répond le général ; après tant de fatigues il est bien permis à un brave comme toi de s'endormir ; mais une autre fois choisis mieux ton temps.* »

Le général Kléber, à la fameuse bataille d'*Altendorff* qui se donna contre les Autrichiens, le 6 août 1796, remporta de si grands avantages avec peu de troupes, que, pour faire l'éloge de ses soldats, il se contenta d'écrire au gouvernement : *Qu'avec de tels hommes un général se dispensait de compter ses ennemis.*

Le 17 mai 1799, la défense d'*Ancone* ayant été confiée au général



*Monnier*, il se montra digne de la confiance que le gouvernement lui avait accordée. Ce brave général se défendit avec un rare courage, et ne se rendit qu'entouré de brèches et de décombres, de pièces démontées et de poudre qu'il avait fait jeter dans les ruisseaux. Le major d'artillerie, étant venu après la capitulation pour constater l'état du fort et des magasins, et ne voyant autour de lui que décombres, pièces de canons démontées et enclouées, poudre avariée, s'écria en serrant la main du général Monnier : « *Général, vous avez conservé toute la gloire ; nos reçus ne sauraient y rien ajouter.* »

Au combat naval d'Algésiras, qui eut lieu les 4 et 9 juillet 1801, le contre-amiral Linois donnant des éloges au canonnier Cazehis, conti-

nuant de servir sa pièce après avoir vu six de ses camarades tomber à ses côtés , ce brave se contenta de lui répondre : *Fussé-je le dernier , mon général , je continuerai de combattre.* Le gouvernement consulaire fit donner à ce brave une *hache d'honneur* : c'était avec des armes d'honneur qu'à cette époque on récompensait les actions d'éclat.

DANS la guerre de la Vendée , M. Henri de la Roche-Jacquelin était chef des paroisses qui sont autour de Châtillon. Il avait un courage ardent et téméraire , qui le faisait surnommer *l'Intrépide*. Dans les combats il avait le coup-d'œil juste , et prenait des résolutions promptes et habiles. Il assurait beaucoup d'ardeur et de confiance aux soldats. On lui reprochait

de s'exposer sans aucune nécessité, de se laisser emporter trop loin , d'aller faire le coup de sabre avec les ennemis. Dans les déroutes des républicains , il les poursuivait sans aucune prudence personnelle. On l'engageait aussi à s'occuper davantage des discussions des conseils de guerre. En effet , il les trouvait souvent oiseuses et inutiles; et, après avoir dit son avis, il lui arrivait souvent de s'endormir. Mais il répondait à tous ces reproches : « *Pourquoi veut-on que je sois un général ? je ne veux être qu'un hussard , pour avoir le plaisir de me battre.* »

L'ARMÉE vendéenne n'était jamais assemblée plus de trois ou quatre jours. La bataille une fois gagnée ou perdue, l'expédition réussie ou manquée, rien ne pouvait retenir les paysans , ils

retournaient dans leur pays ; les chefs restaient seuls avec quelques centaines d'hommes déserteurs et étrangers , qui n'avaient pas de famille à aller retrouver. Mais, dès qu'on voulait tenter une nouvelle entreprise , l'armée était bientôt reformée. On envoyait dans toutes les paroisses ; le tocsin était sonné , tous les paysans arrivaient. Alors on lisait une réquisition conçue en ces termes : « Au saint nom de Dieu , de par le roi , telle paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes possible , en tel lieu , tel jour , à telle heure : on apportera des vivres. » Le chef , dans le commandement duquel la paroisse était comprise , signalait la réquisition ; elle était obéie avec empressement ; c'était à qui partirait parmi les paysans. Chaque soldat apportait du pain avec lui , et les généraux avaient soin aussi d'en faire une

certaine provision. La viande était distribuée aux soldats ; le blé , les bœufs nécessaires pour les vivres étaient requis par les généraux , et on avait soin de faire supporter cette charge par les gentilshommes , les grands propriétaires et les terres d'émigrés ; mais il n'était pas toujours besoin de recourir à une réquisition , il y avait beaucoup d'empressement à fournir volontairement. Les villages se cotisaient pour envoyer des charrettes de pain sur le passage de l'armée. Les paysans disaient leur chapelet à genoux , se tenaient sur la route , et offraient des vivres aux soldats. Les gens riches donnaient autant qu'il leur était possible ; comme d'ailleurs les rassemblemens duraient peu , on n'a jamais manqué de vivres.

A la prise de la *Châtaigneraie* , les

soldats de M. de Lescure, qui commandait l'aile gauche, hésitaient beaucoup à le suivre ; il s'avança seul à trente pas devant les bleus , s'arrêta et cria : *Vive le Roi !* Une batterie de six pièces fit sur lui un feu de mitraille. Ses habits furent percés , son éperon gauche emporté, sa botte droite déchirée ; mais il ne fut pas blessé. « Vous le voyez , mes amis , leur cria-t-il sur-le-champ , les bleus ne savent pas tirer. » Les paysans se décidèrent ; ils prirent leur course. M. de Lescure , pour rester à leur tête , fut obligé de mettre son cheval au grand trot. Dans ce moment , ils aperçurent une grande croix de mission ; aussitôt ils se jetèrent tous à genoux , quoiqu'à la portée du canon. M. Beaugé voulut les faire marcher. « Laissez-les prier Dieu , » lui dit tranquillement M. de Lescure. Ils se relevèrent et se mirent à fondre

sur l'ennemi avec une intrépidité inconcevable.

UN Vendéen, nommé *Forêt*, voulait absolument reprendre *Marie-Jeanne*(1). Il se trouva sur la route qui mène à Niort. *Forêt* rencontra la pièce à une lieue de la ville. Les bleus attachaient autant d'importance à la conserver que les Vendéens à la reprendre. *Forêt* s'avança si imprudemment qu'il se trouva au milieu des Républicains; heureusement il était monté sur un cheval qu'il avait pris quelques jours auparavant à un gendarme, et il avait conservé la selle et l'équipage. Ils le prirent pour un des leurs, et lui dirent;

---

(1) Nom donné à une pièce de canon, fameuse chez les Vendéens, et à la conservation de laquelle ils attachaient des idées superstitieuses.

« Camarade , il y a 25,000 francs pour ceux qui sauveront *Marie-Jeanne* ; elle est engagée , allons la défendre. » *Forêt* fait le brave , dit qu'il veut être le premier. Quand il est à la tête de la bande , et qu'il est arrivé près de la pièce , il se retourne , tue les deux gendarmes qui étaient auprès de lui ; les paysans qui s'étaient avancés le reconnaissent , redoublent d'efforts ; et , après un combat qui coûta quelques hommes , *Marie-Jeanne* fut reprise et ramenée en grand triomphe.

M. de Lescure sut que le général Quétineau avait été trouvé dans le château de Saumur , où il avait été enfermé pour être jugé après l'affaire de Thouars. Il l'envoya chercher. « Eh ! bien , Quétineau , lui dit-il , vous voyez comme vous traitent les Républicains. Vous voici accusé ,



traîné dans les prisons; vous périrez sur l'échafaud; venez avec nous pour vous sauver. Nous vous estimons malgré la différence d'opinions, et nous vous rendons plus de justice que vos patriotes. — Monsieur, répondit Quétineau, si j'étais en liberté, je reviendrais me consigner en prison; je me suis conduit en brave homme; je veux être jugé: si je m'enfuyais, on dirait que je suis un traître, et je ne puis supporter cette idée; d'ailleurs, en vous suivant j'abandonnerais ma femme, et on la ferait périr. Tenez, monsieur, voici mon mémoire justificatif: vous savez la vérité, voyez si je ne l'ai pas dite. » M. de Lescure prit le mémoire, qui en effet était assez sincère. Quétineau ajouta avec un air de tristesse: « Monsieur, voilà donc les Autrichiens maîtres de la Flandre; vous êtes aussi

victorieux , la contre-révolution va se faire ; la France sera démembrée par les étrangers. » M. de Lescure lui dit que jamais les royalistes ne souffriraient une telle chose , qu'ils se battraient pour défendre le territoire français. « Eh ! bien , monsieur , s'écria Quétineau , c'est alors que je veux servir avec vous. J'aime la gloire de ma patrie ; voilà comme je suis patriote. » Il entendit dans ce moment les habitans de Saumur qui répétaient à tue-tête : *Vive le Roi !* Il s'avança vers la fenêtre , et l'ouvrant , il leur dit : « Coquins , qui l'autre jour m'accusiez d'avoir trahi la république , aujourd'hui vous criez par peur *vive le Roi !* Je prends à témoins les Vendéens que je ne l'ai jamais crié. » Le brave homme s'en alla à Tours. On le conduisit à Paris ; il fut jugé , condamné à mort , et exécuté.

Sa femme, qui était en partie cause de la résistance qu'il avait mise aux conseils de M. de Lescure, ne voulut pas lui survivre. Elle cria *vive le Roi !* à l'audience du tribunal révolutionnaire, et périt aussi sur l'échafaud.

Le petit *chevalier de Mondyon* fit une action d'éclat remarquable : dans une affaire assez importante il se trouvait auprès d'un grand officier qui, moins brave que lui, voulut se retirer en disant qu'il était blessé : « Je ne vois pas cela, lui dit l'enfant ; et comme votre retraite découragerait nos gens, si vous faites mine de fuir, je vous brûle la cervelle. » Comme il était fort capable de le faire, l'officier resta à son poste.

Le général Kléber, qui commandait à Maxence, parvint par son sang-

froid et son habileté , à rétablir un peu l'ordre dans son armée , et à prévenir une déroute complète. Cependant , malgré le courage des officiers républicains et la constance de leurs soldats , ils auraient peut-être fini par être détruits ; mais le général Kléber , voyant qu'au bout d'une retraite d'une lieue , les Vendéens commençaient encore à jeter le désordre dans sa troupe , plaça deux pièces de canon sur le pont de Boussay , et dit à un lieutenant - colonel : « Faites-vous tuer là avec votre bataillon. — Oui , mon général , » répondit ce brave homme ; et en effet il y périt. Pendant cetemps-là Kléber avaitrallié les Maxençais , et s'était mis en mesure d'arrêter les Vendéens , qui n'allèrent pas plus loin.

Au siège de Landau , en 1793 , le

29 octobre, l'arsenal de cette ville fut incendié, et plus de vingt-cinq mille bombes furent lancées dedans. Comme un particulier travaillait à éteindre l'incendie de l'arsenal, on vint lui dire que le feu avait été mis à sa maison par une bombe. « Ma maison, dit cet homme, en continuant de travailler, n'est qu'une propriété particulière; je me dois tout entier à la patrie; je ne quitterai point mon poste. » Les traits de courage se multiplièrent dans ces belles journées. On voulait distribuer le pain aux soldats qui tombaient de besoin et de lassitude. Ces braves répondirent : « Dussions-nous mourir en route, nous ne mangerons que quand nous serons arrivés à Landau. »

LORSQU'IL parut que la guerre allait s'allumer entre la France et l'Alle-

magne ( 1791 ), les officiers , sous-officiers , grenadiers et soldats vétérans du régiment d'Auvergne , retirés dans leur pays , prièrent l'Assemblée Nationale qu'il leur fût permis de servir jusqu'à la fin de leurs jours : « Voulant , disaient ces respectables vieillards , au bout de notre carrière laisser à nos enfans un exemple de l'inviolable fidélité qu'ils doivent à la nation , à la loi et au Roi , nous nous adressons à vous , nosseigneurs , pour vous prier d'obtenir du Roi la permission de venir nous ranger parmi nos élèves , parmi ceux qui ont soutenu avec courage les drapeaux de ce régiment , si justement surnommé , *Auvergne sans tache.* »

LE baron Félix de Wimpfen commandait dans Thionville , lorsque cette place fut assiégée ( 1792 ) par une

armée prussienne de 40,000 hommes , forcés de se retirer au bout de cinquante-trois jours de la plus vigoureuse résistance. Le caractère de gaieté des Français ne se démentit pas au milieu des horreurs de ce siège. Les femmes les plus délicates se livraient avec joie aux travaux pénibles qu'il exigeait ; elles portaient des secours avec intrépidité aux endroits les plus exposés , et elles dansaient autour des bombes qui tombaient dans la ville. Les canonniers avaient déposé une somme d'où l'on tirait les récompenses pour ceux qui tiraient le plus juste. Celui qui démontait une pièce de l'ennemi , était embrassé , couronné de laurier , aux cris de *vive la nation* ! les maladroits , au contraire , payaient une amende. L'assiégeant pouvait voir de ses retranchemens cette gaieté et cet esprit vraiment na-

tional qui se faisait un jeu de l'art le plus terrible.

UN des soldats que commandait le général Grouchy , dans la Vendée , mortellement blessé d'une balle à la gorge , la retire de sa plaie sanglante , en charge son fusil , et étend mort un Vendéen , en s'écriant : « Je ne veux rien avoir aux ennemis de la république. » (1)

UN grenadier nommé Pie , mortellement blessé , dit à son officier : « Vous voyez que je meurs à côté de mon fusil ; je n'éprouve que le regret de ne pouvoir plus le porter. »

---

(1) Un sergent de grenadiers , nommé David , se tira aussi du sein une balle avec son couteau , en chargea son fusil , et la renvoya aux ennemis.



UN simple volontaire , né à Valence , nommé Martin Vinay , en combattant dans la Vendée , reçoit une blessure considérable à la jambe , et se voit menacé d'être fait prisonnier. Il recueille les dernières forces qui lui restent , et s'écrie : « L'ennemi du moins ne m'aura pas vivant. » En achevant ces mots , il tire son sabre , et l'enfonce dans sa poitrine.

JACQUES Palacio , sergent au premier bataillon d'un régiment de chasseurs , marchait en colonne avec sa compagnie ; au moment où les ennemis prenaient la fuite , il est blessé mortellement d'un coup de feu ; il tombe , et prononce ces paroles sublimes : « Je meurs , mais ils fuient. »

LORS du siège de *Thionville* en septembre 1792 , l'ennemi , voyant que

les attaques devenaient inutiles, tenta d'employer la séduction ; on écrivit au commandant française , s'il voulait livrer la ville , on lui donnerait un million. Le commandant français répondit : « J'accepte le million, si l'on consent à passer l'acte de donation devant notaire. »

Le général Vincent, chargé de s'emparer du fort de Reinfeld, à la tête d'un détachement de l'armée de la Moselle , en fit la reconnaissance par un moyen qui atteste sa bravoure. Il n'avait pas la vue trop bonne. Voulant s'approcher d'assez près pour connaître par lui-même les endroits qu'on pourrait attaquer , il se dépouille de l'uniforme de général , prend celui de simple soldat , et feint d'être en sentinelle perdue , avec un fusil de munition au bras : l'ennemi

tire plusieurs coups de carabine sur lui; rien n'arrête ses observations. Après avoir froidement tout examiné, il profite de la nuit pour faire élever tous les ouvrages nécessaires à l'attaque de cette place : son artillerie de position est amenée devant la citadelle, contre laquelle avait aussi marché le général Debrun. Les moyens développés par le général Vincent paraissaient si décisifs à l'ennemi, que les troupes qui composaient la garnison du fort, se précipitent sur la rive droite du Rhin, et laissent la place au pouvoir des Français, avec trente-neuf bouches à feu, dont la plus grande partie en bronze et de gros calibre.

Lors d'une attaque vigoureuse qui fut faite à la ville de Menin, le 5 nivôse an trois (25 décembre 1796),

un soldat français , Pierre Durand , se précipite dans le corps-de garde d'un poste avancé , au milieu duquel étaient quinze fusils en faisceaux ; il les renverse d'un coup de pied , se place de manière à empêcher les Autrichiens de s'en saisir ; et , leur présentant sa baïonnette , il leur crie d'une voix terrible : « Mes camarades me suivent ; rendez-vous , ou vous êtes morts. » Ces quinze Autrichiens , épouvantés d'une telle audace , ne doutant pas qu'un grand nombre d'ennemis allaient venir fondre sur eux , se rendent prisonniers à un seul Français.

M. Haudaudine , négociant à Nantes , fait prisonnier en combattant à la malheureuse affaire de Légé (petit canton dans la Vendée) , fut renvoyé à Nantes avec deux autres citoyens pris comme lui les armes à la main ,

sur la promesse solennelle qu'ils avaient faite de revenir reprendre leurs fers , s'ils ne pouvaient réussir dans la mission dont ils étaient chargés : il s'agissait de négocier un échange respectif ; la vie de six cents prisonniers français devait répondre de leur retour, fixé à trois jours. Les propositions faites au nom des insurgés furent rejetées d'une commune voix, et l'on menaça les députés de les traiter en émigrés s'ils retournaient au camp ennemi. Deux d'entre eux se laissèrent intimider ou séduire, et promirent de rester à Nantes. Haudaudine, ne connaissant que le devoir de remplir sa parole, s'écria avec chaleur : « Vous pouvez disposer de mes biens , de ma vie , mais jamais de mon honneur. J'ai donné ma parole d'aller retrouver les rebelles ; la vie de six cents de mes concitoyens dépend de

la promesse que j'ai faite : rien ne m'arrête , je pars. » Il s'éloigne à ces mots , tel qu'un nouveau Régulus , refusant d'entendre les instances , les prières de sa famille , fermant son cœur au cri de la nature , aux pleurs que faisait répandre le danger qu'il allait courir. Les corps administratifs de Nantes , étonnés , et admirant cette fermeté héroïque , expédièrent un courrier à la Convention Nationale pour lui demander le parti qu'ils devaient prendre dans cette circonstance extraordinaire. La réponse fut de justes éloges pour l'action de cet homme estimable , qui se dévouait pour conserver le sang des Français. Haudaudine fut accueilli par les rebelles avec une sorte de respect ; ils se contentèrent de le retenir prisonnier , et eurent pour lui beaucoup d'égards. Les deux autres prisonniers , qui restèrent

à Nantes , furent généralement couverts de honte , et méprisés de leurs amis et même de leurs parens.

**GUICHARD**, caporal des grenadiers dans la 110<sup>e</sup> demi-brigade , se fit remarquer au siège de Philisbourg. Ayant aperçu une compagnie autrichienne , à la tête de laquelle était le capitaine qui la commandait , il fonce sur cette compagnie , saisit le capitaine au collet , et le fait son prisonnier. Cette compagnie veut délivrer son officier , et met en joue l'audacieux Français. Guichard voit le danger qui le menace ; son poignet vigoureux ne lâche point le capitaine ; mais il le place devant lui , s'en couvre tout entier , effectue sa retraite à reculons , et à l'abri de ce singulier bouclier échappe à la décharge de la compagnie , qui n'ose tirer , dans la crainte de tuer son

capitaine, que l'adroit et courageux Guichard conduit au camp français.

VINGT-DEUX marins Français, prisonniers à bord d'un ponton, dans la rade de Gibraltar, choisissent deux des plus braves, qui se jettent à la nage, et vont enlever une chaloupe attachée à un bâtiment ennemi; les vingt-deux matelots s'y placent et s'échappent pendant la nuit : ils n'ont pour armes que des bâtons. Ils rencontrent un vaisseau nommé *le Temple*, l'attaquent, le prennent à l'abordage, tuent tout ce qui résiste, et enchaînent le reste de l'équipage. Ils passent sans être vus à côté d'un vaisseau de guerre anglais, et de deux frégates portugaises; ils arrivent au port de l'Orient, et vendent cinq cent mille francs la cargaison de l'en-



nemi, enlevée d'une manière si extraordinaire.

WESTERMANN, général d'une valeur féroce, et dont le cœur était aussi barbare que guerrier, naquit en Alsace, l'an 1763. La Vendée n'oubliera jamais les cruautés qu'il a commises. Trop craint pour être aimé des chefs de la révolution, qui se détruisaient tour-à-tour, il fut proscrit et condamné à mort par la faction de Robespierre. Monté sur l'échafaud, son œil aussicalme qu'un jour de bataille, reconnut, dans la foule des spectateurs, des grenadiers sous l'uniforme de sa légion, qui avaient cédé à la faiblesse barbare de contempler la fin tragique d'un général dont la réputation fut si éclatante. « Mes amis, leurdit Westermann, quand vous retourneriez à l'armée, dites-lui com-

ment le tyran récompense les défenseurs de la patrie. » Le bourreau, le saisissant, lui dit : « Tais-toi, et courbe ta tête avec courage. » Westermann se retourne, et répond : « Frappe de même. »

LE brave et vertueux Dampierre, général en chef, était né à Paris, en 1756, d'une famille noble. Il commença sa carrière militaire par être officier dans les gardes-françaises. La cour refusa de le laisser passer en Amérique, au service des Etats-Unis. Il en fut vivement affecté. A chaque victoire des Américains et des officiers Français, il s'écriait en versant des larmes : « Ah ! malheureux, je n'y étais pas ! »

A l'affaire de *Trébia*, en Italie, *Brésilhon*, sergent-major au 30<sup>e</sup> régi-

ment d'infanterie de ligne, se trouva cerné par cinq grenadiers russes qui lui coupaient la retraite qu'on venait de lui donner ordre de faire. En présence de ses camarades, que leur position empêchait de lui porter du secours, il fit le coup de feu, pendant plus de quinze minutes, contre ses cinq adversaires; enfin il réussit à en tuer deux, et tomba sur les trois autres, qu'il fit prisonniers et ramena à son régiment. Mais l'instant d'après, il aperçoit un de ses officiers dangereusement engagé, et dont la perte était inévitable; il vole à son secours, fond sur les ennemis qui pressaient cet officier, et parvient à le débarrasser : mais bientôt enveloppé lui-même, accablé par le nombre, atteint par sept coups de lance et trois coups de sabre, épuisé par la fatigue et baigné dans son sang, ce brave militaire fut contraint de

céder à la force , à l'injustice de sa fortune , et fut fait prisonnier de guerre.

DAMPIERRE , que depuis plusieurs années illustraient des faits de bravoure et d'habileté , accourait à l'avant-garde de l'armée , auprès de Saint-Amand , par le chemin du bois de l'abbaye de Vicoigne , lorsqu'il eut la cuisse emportée d'un boulet parti d'une batterie autrichienne. L'armée entière laissa le camp désert pour jeter un dernier regard sur son général mourant. On fut obligé de consigner les soldats sous leurs tentes. L'ennemi sembla respecter le deuil de cette armée. Tout le temps qu'elle rendit les honneurs funèbres à son général , les Autrichiens laissèrent reposer leurs armes ; et , lorsqu'ils s'emparèrent du camp français , ils mirent

des gardes près du monument que de pauvres soldats lui avaient élevé.

M. Lacombe de Saint-Michel, né le 5 mars 1753 dans un château près d'Albi, qui appartenait à sa famille, fut membre de la Convention Nationale, où il se distingua par sa douceur et ses vertus. A vingt-sept ans il avait été capitaine dans le corps d'artillerie. Nommé membre du comité militaire, il fit créer l'artillerie à cheval, au nombre de neuf compagnies, sur le modèle de celle que le grand Frédéric avait formée pendant la guerre qu'il eut à soutenir en 1778. On sait combien l'artillerie volante a contribué aux victoires des Français.

En 1793, de Lacombe-Saint-Michel partit pour la Corse, avec la double autorité de commandant en chef et d'administrateur-général. Les An-

glais portèrent toutes leurs forces dans cette île , après qu'ils eurent été chassés de Toulon. Douze mille Anglais débarquèrent vers le golfe de Saint-Florent. Le général Saint-Michel , qui n'avait que douze cents hommes , disputa le terrain pied à pied ; mais enfin , accablé par le nombre , il se retire à Saint-Florent , et resserre sa ligne de défense. Les Anglais prirent ce mouvement pour un signe de faiblesse. Il est vrai que , s'ils eussent montré plus d'audace et d'impétuosité , la position du général Saint-Michel devenait très-critique. Une ruse suspendit le péril qui le menaçait. Il fait venir le capitaine d'un vaisseau ragusain , prêt à quitter Bastia bloqué par les Anglais. Il lui propose de se charger d'une lettre pour le consul français à Gênes , lui compte une somme , et lui en promet une plus

considérable, s'il a le bonheur de réussir. Le capitaine l'assure qu'il la cachera si bien, qu'elle échappera à toutes les recherches. Le général feint de le croire, et lui remet la lettre avec beaucoup de mystère. Il mandait au consul français qu'il avait reçu un échec à Saint-Florent; qu'il abandonnait le camp de Tichimé à dessein de tendre un piège aux Anglais; que, s'ils y tombaient, il répondait sur sa tête qu'il ne se rembarquerait pas un seul homme. Ce stratagème eut tout l'effet que le général s'était promis. Les Anglais prirent la lettre, et passèrent six semaines sans oser attaquer. Dans cet intervalle, Lacombe de Saint-Michel eut temps de se fortifier.

DUGOMMIER, général en chef de l'armée des Pyrénées - Orientales, monté sur un tertre pour mieux voir

l'exécution de son plan, lors de la bataille du 27 brumaire an 3 ( 18 novembre 1794 ), fut tué d'un éclat d'obus au milieu de ses aides-de-camp, à l'instant qu'il se félicitait de voir les Espagnols mis en fuite. Avant d'expirer, il dit à ses principaux officiers qui l'entouraient : « Faites en sorte de cacher ma mort à nos soldats, afin qu'ils achèvent de remporter la victoire, consolation de mes derniers momens. »

LA révolution a eu ses massacres, ses horreurs, comme toutes les guerres civiles. Le gouvernement d'alors voulut même les faire passer de l'intérieur de la France au delà de ses frontières, où combattaient de nombreuses armées. Il rendit le décret sanguinaire et absurde qui ordonnait de passer au fil de l'épée tous les Anglais qu'on



ferait prisonniers : cette loi de mort, si opposée à la générosité française, révolta tous nos guerriers. Un sergent amena au général Pichegru quelques prisonniers anglais : « Sans doute, la Convention, lui dit-il, n'a pas entendu que les soldats français fissent le métier de bourreaux ; ceux qui ont soif du sang de nos ennemis n'ont qu'à venir les tuer eux-mêmes. » (1)

Lorsque le général Pichegru poursuivait l'armée anglaise mise en déroute, trente hussards du 8<sup>e</sup> régi-

---

(1) A la prise de Bois-le-Duc, qui renfermait six cents soldats anglais, Pichegru fit sortir de la place trente chariots couverts, avec défense de les visiter : ils cachaient les prisonniers que l'odieux décret vouait à la mort.

ment firent mettre bas les armes à deux bataillons anglais, et un tambour de dix-huit ans, seul, mena dix prisonniers. » On peut croire ces miracles de la bravoure française, dit un historien, lorsqu'ils sont attestés quinze ans après l'événement. »

A l'attaque des Anglais, vers Dru-  
ten, en 1795, un simple hussard  
nommé Minier, eut l'intrépidité de  
pénétrer seul dans les rangs d'un ba-  
taillon ennemi, tua l'enseigne, et  
enleva le drapeau.

COMMANDÉE par le général Cham-  
pionnet, l'armée française vint cam-  
per près de Francfort. A la vue de  
vastes plaines couvertes de riches  
moissons, Championnet s'arrête, et  
des larmes coulent de ses yeux. « Mes  
amis, dit-il aux officiers de son état-

major, craignons de fouler les dons de cette terre fertile ; ne détruisons pas l'espoir du pauvre laboureur. J'aime mieux supporter encore une marche et reposer plus loin ma tête fatiguée, que de ruiner deux cents familles qui sont à la veille de recueillir le fruit de leurs sueurs. »

PARMI les traits de courage des Français à l'attaque du Mont - Genève , où les Piémontais furent mis en déroute, nous n'en rapporterons qu'un des plus remarquables. Les Piémontais, ayant surpris un poste de vingt-un chasseurs, les avaient confiés à trente hommes, qui les amenaient prisonniers. Janéria, sergent-major au deuxième bataillon d'infanterie légère, entreprit seul de les délivrer. Posté avantageusement, au moment où le détachement passait,

il s'écria : A moi , chasseurs ! délivrons nos camarades. » A l'instant les Français prisonniers , encouragés par la voix du sergent-major , se jettent sur leurs vainqueurs et les désarment. Janéria , à la tête de vingt-un prisonniers qu'il venait de délivrer , ramena les trente Piémontais prisonniers , aux cris de *vive la république !*

DANS la glorieuse journée du 3 frimaire an 4 , où furent défaits les Autrichiens et les Piémontais , l'adjudant-major du 4<sup>e</sup> bataillon de l'Ar-dèche , nommé Jérôme , ayant reçu ordre de son chef de bataillon de se transporter avec vingt-cinq hommes dans la vallée de Toirano , près de la Chartreuse , pour protéger la gauche de la colonne qui y défilait , exécuta cet ordre avec intelligence , et soutint une fusillade très-vive. Blessé à la

tête, il rejoignit son chef, refusa d'aller se faire panser, marcha avec le bataillon, et gravit un des premiers au-dessus des camps ennemis. Arrivé sur une hauteur présentant un assez vaste plateau, il aperçut un peloton de cent cinquante Autrichiens qui dépouillaient quatre prisonniers français. Il se précipita sur les ennemis, à la tête de quinze hommes, dégagea les quatre volontaires, et fit prisonniers les cent cinquante Autrichiens.

Le général Duhesme, né en 1766, fut commandé par le général Moreau pour exécuter le passage du Rhin, au-dessous de Kell, à Diersheim; à peine parvenu sur la rive opposée, il rangeait quelques troupes en ligne, pour couvrir le point de débarquement, qu'il se voit attaqué par un régiment autrichien. Il fallait se rendre ou se

noyer dans le Rhin, ou repousser tout le régiment. Duhesme fait battre la charge ; son tambour tombe mort. Ce général, saisissant la caisse et la battant avec le pommeau de son épée, précède ses soldats et les appelle au combat. Il donna le temps au reste de ses troupes de le joindre.

ALEXANDRE DUMAS, né à Saint-Domingue en 1762, passa en France pour combattre avec ses défenseurs dans le Tirol ; il se porta en avant avec une vingtaine de dragons détachés en éclaireurs pour observer les mouvemens de l'ennemi, le 4 germinal an 5 (25 mars 1797) ; il avait donné ordre à un général de brigade de se mettre en bataille derrière un ravin, afin de le soutenir. La cavalerie autrichienne, voyant le petit nombre qu'elle avait devant elle, les charge vi-

goureusement; l'escorte de Dumas est mise en déroute, sans qu'il lui soit possible de la rallier : arrivé au pont de Clausel, village en avant de Brixen, Dumas se précipite seul à la tête du pont, et y arrête pendant plusieurs minutes un escadron de cavalerie ennemie, qu'il força à la retraite. Entouré par une vingtaine d'Autrichiens, il en tua trois et en blessa huit : il ne reçut que trois légers coups de sabre. L'ennemi, étonné, épouvanté de sa courageuse résistance, tourna le dos et prit la fuite, se doutant qu'il était soutenu. Dumas criait, en frappant à coups redoublés : « Rendez - vous, l'armée française me suit. »

MURCHER, caporal dans la deuxième demi-brigade d'infanterie de ligne, apercevant dans une affaire un chef de bataillon de la 25<sup>e</sup> légère, grièvement

blessé, hors de combat, et que trois grenadiers hongrois dépouillaient, laisse à ses camarades le soin d'emmener une pièce de canon qu'il vient de prendre, court au chef de bataillon, attaque les trois grenadiers, les combat, les met en fuite, charge cet officier blessé sur ses épaules, l'emporte et le met hors de danger. « *Ne me quitte pas*, lui dit cet officier reconnaissant : *Viens avec moi, tu m'as bravement secouru, je te récompenserai. Je vous remercie*, lui répond Murcher : *j'ai reçu ma récompense, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie.* »

A la prise du fort de la Chiusa autrichienne, en 1797, Broussier monta le premier à l'assaut, passa par une embrasure au moment où les canoniers allaient mettre le feu à leurs pièces : il pénétra dans le fort, et fit



prisonnier le général Chebec , qui y commandait.

A l'armée de Naples , près de Bénévent, en 1798 , il fut attaqué par dix mille hommes ; il n'avait que la dix-septième demi-brigade et trente-six chasseurs à cheval : il dresse une embuscade où tombèrent ces dix mille hommes ; il les chargea à la tête des chasseurs , et les mit en déroute.

Le général Augereau , à la bataille d'Arcole , donna des preuves d'une valeur étonnante. L'avant-garde combattit tout un jour sans pouvoir forcer le passage d'un pont élevé sur les canaux qui coupent la plaine , et défendu par une artillerie formidable. Les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes : le feu de la mousqueterie et du canon fait reculer nos soldats. Augereau saisit un drapeau , s'élance

sur le pont, et appelle nos guerriers du geste et de la voix : son exemple héroïque ne peut électriser les cœurs ; il était presque impossible de franchir le terrible passage.

Le général en chef, Bonaparte (1), afin d'encourager les colonnes qui paraissaient hésiter, descendit de cheval, prit aussi un drapeau, en s'écriant : *Suivez votre général !* Bonaparte fut renversé dans un marais, sous le feu de l'ennemi, d'où l'on eut bien de la peine à le retirer. Dans cet instant terrible, l'un de ses aides-de-camp, Muiron, perdit la vie. Le lendemain

---

(1) Les premières campagnes du général en chef Bonaparte, en Italie, sont de l'an 4 et 5 (1795 et 1796) ; il n'était alors âgé que de vingt-six ans ; et les secondes, tout aussi brillantes, sont de l'an 8 (1800) : une seule bataille, celle de Marengo, força alors l'empereur à faire la paix.

se donna la fameuse bataille d'Arcole, où un autre aide-de-camp du général, nommé Elliot, trouva pareillement une mort glorieuse. Le pont fut tourné, et la bataille gagnée. Bonaparte écrivit cette lettre philosophique au général Clarke (1) :

« Votre neveu Elliot a été tué sur le champ de bataille d'Arcole. Ce jeune homme s'était familiarisé avec les armes : il a plusieurs fois marché à la tête des colonnes ; il aurait été un jour un officier estimable. Il est mort avec gloire et en face de l'ennemi ; il n'a pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable qui n'envierait pas une telle mort ? Quel est celui qui, dans les vicissitudes de la vie, ne s'abonnerait pas pour sortir de cette manière d'un monde si souvent mépri-

---

(1) Depuis ministre de la guerre.

sable? Quel est celui d'entre nous qui n'a pas regretté cent fois de ne pas être ainsi soustrait aux effets puissans de la calomnie , de l'envie , et de toutes les passions haineuses qui semblent presque exclusivement diriger la conduite des hommes (1)? »

Le corps législatif crut devoir honorer d'une manière éclatante les vainqueurs d'Arcole ; il décréta que les drapeaux portés à la bataille d'Arcole contre les bataillons ennemis, par les généraux Bonaparte et Augereau, leur sont donnés à titre de récompense par la nation.

---

(1) Le général Bonaparte, en informant le Directoire du succès de la bataille de Lodi, s'exprime en ces termes au sujet du général Berthier : « Je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui fut, dans cette journée, canonnier, cavalier et cuirassier. »

BONAPARTE força la ville de Mantoue à capituler , quoique défendue par une armée entière. Cette ville est la plus proche de l'ancien lieu nommé Andes , où naquit Virgile. Andes , situé dans le Seraglio , est un village qui porte à présent le nom de Pietole. Les champs qui l'entourent , et dont l'auteur immortel de l'*Enéïde* donne la description dans ses Eglogues , sont ceux que Virgile reçut de la libéralité d'Auguste. Ils portent encore le nom de *Champs Virgiliens*. Il paraît que ces champs n'avaient pas moins souffert pendant le blocus et le siège de Mantoue , que pendant les guerres de l'ancienne Rome. Mais Bonaparte fit observer la plus grande discipline , et protégea la patrie de Virgile. La mémoire de ce grand poète , après plus de dix-huit siècles , fut encore utile à son pays : Bonaparte voulut que

l'ancien patrimoine du prince des poètes latins fût distingué avec honneur, et que les colons fussent indemnisés de toutes les pertes que la guerre avait pu leur occasionner.

Un obélisque fut érigé par son ordre dans le village de Pietole, patrie de Virgile, au milieu d'un bois de chênes, de myrtes et de lauriers, qui lui est consacré. On grava sur la première face du piédestal :

Primus ego in patriam, modò vita supersit.  
Aonio rediens deducam vertice Musas :  
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas.

Sur la seconde :

Nec spes libertatis erat.

Sur la troisième :

O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit!

Sur la quatrième :

Natal, Pub. Virgilii Maronis sacrum,

DANS la dernière guerre de la Vendée, en 1815, le colonel commandant la cavalerie vendéenne, fut envoyé dans une paroisse d'un des départemens insurgés, pour y demander un renfort d'hommes. Selon l'usage du pays, il s'adressa au curé, qui, après l'office divin, tint à ses paroissiens ce discours aussi concis qu'énergique : *Mes amis, nous n'avons qu'un Dieu et qu'un Roi ; il faut prier l'un et se faire tuer pour l'autre.* Cette courte exhortation suffit pour faire prendre les armes à tout le village.

BONAPARTE livra et gagna la fameuse bataille d'Aboukir, le 7 thermidor (26 juillet), dans ce même lieu près duquel la flotte de l'amiral Brueys avait été défaite. A l'attaque du retranchement par la 18<sup>e</sup> demi-brigade, les Turcs cherchent à arracher les

baïonnettes qui leur donnent la mort ; ils mettent le fusil en bandoulière , se battent au pistolet et au sabre. Une vingtaine de braves de la 18<sup>e</sup> demi-brigade restent sur le terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier de nos batteries, s'élancent du retranchement pour couper la tête des morts et des blessés, et obtenir l'aigrette d'argent que leur gouvernement donne à tout militaire qui apporte la tête d'un ennemi.

Un mouvement que le général *Murat* fit faire à la cavalerie, ayant coupé toute retraite à l'ennemi, la déroute est complète. Frappés de terreur, ils trouvent partout les baïonnettes, le sabre de la cavalerie et la mort. Ils ne croient avoir de ressources que dans les eaux de la mer, se flattant de pouvoir gagner à la nage les bâtimens turcs mouillés à deux lieues dans la rade d'Aboukir. Dix mille soldats ou



janissaires se précipitent dans la mer ; ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi épouvantable ne se présenta aux regards des hommes. Aucun des fugitifs ne parvint à se sauver. Le pacha commandant en chef de l'armée est fait prisonnier avec deux cents Turcs. Deux mille Musulmans restent sur le champ de bataille ; toutes les tentes , tous les bagages , vingt pièces de canon , dont deux anglaises qui avaient été données par la cour de Londres au Grand-Seigneur , tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Nos troupes n'étaient pas aussi victorieuses en Italie , mais n'en combattaient pas moins avec leur valeur ordinaire. A la bataille de Novi , l'une des plus sanglantes qui aient été livrées , et qui coûta la vie au général Joubert , le général Grouchy comman-

daît une des quatre divisions le l'armée. Attaquée la première à trois heures du matin, cette division combattait encore à sept heures du soir.

Tour à tour assaillante ou assaillie, onze fois avant le jour elle fut engagée sur tout son front. Le général Grouchy dirigeait les charges, un drapeau à la main : un boulet emporte ce drapeau ; ce général élève son chapeau au bout de son sabre, et ramène ses soldats au combat.

PENDANT que les Français faisaient le siège de Valenciennes, que les Autrichiens occupaient le 27 août 1794, *Duquesne*, chasseur dans le 5<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère, eut la cuisse fracassée par un boulet lancé de Valenciennes. Ses camarades s'empresèrent de le secourir ; il les éloigna en les engageant de retourner à leur poste ;

on le vit tenir lui-même les bandages et aider le chirurgien à panser ses blessures. Quand l'opération fut achevée, Duquesne dit : *« Ce n'est pas ma jambe que je regrette ; mais c'est de me trouver dans l'impuissance d'aller avec mes camarades délivrer Valenciennes. »*

BONAPARTE, au commencement de 1798, vint former le siège de la ville de Saint-Jean d'Acre, dans la Syrie, où régnait tyranniquement le pacha *Ameth Djezzar*, surnom qui signifie le boucher, et qu'on avait donné à ce gouverneur à cause de sa cruauté. Ce siège très-meurtrier durait depuis quelques mois, la ville ayant été secourue par les Anglais et par le commodore *Sidney Smith* en personne. Lorsqu'on demanda à des déserteurs Grecs et Turcs, échappés de la place,

ce que sont devenus les soldats français qui ont été blessés et faits prisonniers dans diverses attaques, ils répondent qu'après les avoir fait mutiler, *Djezzar* a ordonné de promener par la ville leurs têtes sanglantes et leurs membres palpitans.

Quelques jours après un terrible assaut, nos soldats remarquèrent sur le rivage une grande quantité de sacs ; ils les ouvrent, ils voient des cadavres attachés deux à deux. On questionne ces déserteurs, et l'on apprend que plus tard quatre cents chrétiens qui étaient dans la prison de *Djezzar*, en ont été tirés par les ordres de ce monstre en présence des Anglais, pour être liés deux à deux, cousus dans des sacs et jetés dans la mer. « O vous ! s'écria le général de division Berthier, chef de l'état - major général de l'armée d'Orient, nations qui savez allier avec

les droits de la guerre, ceux de l'honneur et de l'humanité, si les événemens vous eussent forcées d'unir votre pavillon et vos drapeaux à ceux d'un *Djezzar*, j'en appelle à votre magnanimité; vous n'eussiez pas souffert qu'un barbare les souillât par de pareilles atrocités; vous l'eussiez contraint de se soumettre aux principes d'honneur et d'humanité que professent tous les peuples civilisés.»

Le découragement était tel parmi les Allemands en Italie, que, dès qu'ils apercevaient des soldats français, ils jetaient leurs armes et se rendaient en demandant quartier : les officiers et les soldats disaient hautement qu'ils ne voulaient plus se battre. Un capitaine, dans la 18<sup>e</sup> demi-brigade, nommé René (1), ayant été

---

(1) René était fils d'un médecin de Mont-

laissé au village de Garda avec cinquante hommes pour surveiller le lac et favoriser un débarquement, et ayant fait sept Autrichiens prisonniers dans la visite d'un petit poste qu'il avait placé en avant, rencontra, à cinquante pas, une colonne autrichienne qu'il n'aperçut que lorsqu'il en fut fort près, à cause d'un tournant.

Le commandant de la colonne lui ordonna de mettre bas les armes, attendu qu'il était prisonnier. « Non, monsieur, répondit le capitaine français, c'est vous-même. J'ai déjà désarmé votre avant-garde : vous en voyez une partie : bas les armes ! ou point de quartier. » Les soldats français, excités par cet exemple, répétèrent le même cri. Les sept prison-

---

pellier ; il a fourni une carrière militaire des plus glorieuses : il est mort en Espagne avec le grade de général de brigade.

niers voyant qu'au premier feu ils seraient tués, crièrent de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre, ce qui étonna l'officier ennemi. Il voulut parler ; on ne lui répondit qu'en répétant : *Bas les armes !* Il proposa de capituler ; il eut pour toute réponse : *Bas les armes ! et prisonnier.* « Mais, monsieur, reprit le commandant autrichien, si je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitemens à éprouver ? » Ayant reçu la parole d'honneur qu'il n'avait rien à craindre, il ôta son chapeau, présenta son épée à l'officier ; et toute la troupe mit bas les armes.

Le capitaine René, craignant que l'ennemi ne s'aperçût du peu de monde qu'il avait, le fit rétrograder. Il y avait deux barques sur le bord du lac ; une certaine quantité d'Impériaux s'y jetèrent pour gagner l'autre rive, et

l'on ne put les en empêcher; mais les barques, trop chargées, coulèrent bas à environ soixante toises, et la plus grande partie des fugitifs se noya. Un instant après, comme beaucoup d'officiers et de soldats refusaient de marcher, en disant : « Attendons encore, » le capitaine français répondit d'un ton ferme : « Qu'est-ce que cela signifie, monsieur le commandant ? Où est donc l'honneur ? n'êtes-vous pas prisonnier ? ne m'avez-vous pas rendu vos armes, et donné votre parole ? Vous êtes officier, je compte sur votre loyauté : pour preuve, je vous rends votre épée, afin que vous fassiez marcher votre troupe ; sans quoi je me vois forcé de faire agir contre vous la colonne de six mille hommes. » Le mot d'honneur et la colonne imaginaire achevèrent de décider l'officier autrichien. « Je vais vous prouver, dit-il,



que je connais l'honneur. Marchons ,  
 et je réponds que tout le monde me  
 suivra. » Il parla alors allemand à ses  
 soldats; le calme se rétablit, et on con-  
 tinua la marche. Cette colonne, faite  
 prisonnière par cinquante hommes,  
 était composée du régiment de ligne  
 impérial Kerbeck et d'un corps franc.

BONAPARTE, en quittant l'Egypte ,  
 laissa à Kléber le commandement en  
 chef de l'armée. Ce général n'ayant  
 point de forces suffisantes à opposer au  
 grand-visir qui s'avavançait à la tête  
 de quatre-vingt mille hommes et de  
 soixante pièces de canon , est contraint  
 de négocier; il convient avec le com-  
 modore Sidney Smith que nos soldats  
 seront ramenés en France sur des vais-  
 seaux anglais. Fidèle au traité , il ve-  
 nait de livrer aux Ottomans tous les  
 forts de la Haute-Egypte et la ville de

Damiette, lorsque Sydney Smith et lord Keith, commandant de la flotte anglaise dans la Méditerranée, lui écrivent qu'un ordre du roi d'Angleterre leur défend de consentir à une capitulation, si l'armée française ne met bas les armes, n'abandonne ses vaisseaux et ne se rend prisonnière de guerre. Kléber, indigné à la lecture de cette lettre, s'écria : Soldats, vous répondrez à cette insolence par des victoires. »

Le général de Kaunitz, fils du premier ministre de l'empereur, étant venu voir l'école de Munich, fut frappé des dessins et des plans du jeune prisonnier, et lui obtint une place de sous-lieutenant dans le régiment de Kaunitz, où il fit ses premières armes contre les Turcs. Après huit ans, il se dégoûta du service d'une puissance étrangère, et vint à Belfort exercer,

pendant six ans , la place d'inspecteur des bâtimens publics. Lorsque la révolution éclata , il s'enrôla simple grenadier dans les bataillons du Haut-Rhin , et s'éleva rapidement au grade d'adjudant-général.

Au moment où la confiance des troupes ne pouvait se ranimer que par Kléber , le gouvernement le destitue , et donne au jeune Marceau le commandement en chef de l'armée. La fierté de Marceau avait été souvent blessée de la franchise austère de son rival. Il se vengea avec noblesse : il cacha la suspension , et gardant le vain titre de général en chef , il en remet toute l'autorité à Kléber. « Menez , lui dit-il , l'armée de la république à la victoire. Je suis plus fait pour courir sous vos ordres dans les avant-gardes ; et , s'il est question de responsabilité et d'échafaud , ils seront pour moi. »

APRÈS la bataille de Savenay, où les Vendéens perdirent près de soixante mille hommes, Kléber entra à Nantes aux acclamations du peuple.

Cette ville donna une fête aux généraux vainqueurs. Au moment où une couronne de laurier descendit sur la tête de Kléber, un représentant du peuple s'écria : « Les couronnes ne sont pas dues aux généraux, mais aux soldats, qui gagnent seuls les batailles. »

Kléber répondit : « Ce ne sont pas les généraux républicains, qui presque tous ont commencé comme moi par être simple grenadier, qui peuvent ignorer que les soldats gagnent les batailles ; mais ce ne sont pas non plus les soldats de la république, parmi lesquels plusieurs peuvent aspirer au commandement, qui ignorent que des milliers de bras ne gagnent des victoires que lorsqu'ils sont dirigés par une

seule tête. J'ai pris la couronne pour la suspendre aux drapeaux de l'armée. »

Au passage du Mont Saint-Bernard, le général Lannes s'était avancé à la tête de l'avant-garde, jusqu'au hameau Saint-Pierre, situé tout à fait au pied du mont qu'il fallait escalader. Cette avant-garde gravit la montagne le 30 floréal (20 mai.) Le général Watrin, qui commandait la première division, s'avança bientôt avec sa colonne. Le surplus de l'armée ne tarda pas à se mettre en marche; mais comment transporter l'artillerie? On démonte les canons pièce par pièce; on creuse des arbres en forme d'auges, dans lesquels on met les pièces de canon. Cinq ou six cents hommes, selon la grosseur des calibres, traînent ce pesant fardeau; les roues sont portées à bras; les caissons et les essieux

sont placés sur des traîneaux ; les mulets sont chargés des provisions. C'est ainsi qu'une armée entière tente de s'élever, pour ainsi dire, à la hauteur du vol de l'aigle, en tâchant de parvenir à une des plus hautes sommités des Alpes. On ne pouvait monter, ou plutôt grimper, que l'un après l'autre. Si quelque officier ou soldat avait eu la témérité de vouloir dépasser son camarade, en s'écartant de la trace étroite qu'on se frayait, il aurait été infailliblement englouti sous la neige. C'était en trempant son biscuit dans l'eau de cette neige qu'on se désaltérait, et cette boisson semblait délicieuse. Il fallut des efforts continuels durant cinq heures, pour parvenir jusqu'au couvent des Ermites. La présence du premier consul soutenait le courage des soldats et des travailleurs.

Les difficultés ne firent que s'ac-

croître quand on eut escaladé jusqu'au sommet : la descente de la montagne est au moins de six lieues. Mais quelle descente horrible et rapide ! On ne pouvait faire un pas sans être arrêté par de larges crevasses formées par la fonte des neiges et par les torrens. Malgré toutes les précautions qu'on pouvait prendre , on voyait glisser et périr beaucoup d'hommes et de chevaux qui roulaient dans des précipices et des gouffres épouvantables : c'était tomber, en quelque sorte , du ciel aux enfers.

Le premier consul , après s'être arrêté pendant une heure seulement , au couvent des Ermites , prit , pour rejoindre plus tôt l'armée , un sentier que suivaient quelques fantassins. Lorsqu'il fut parvenu à peu près au milieu de la descente , il se trouva tout à coup avoir une pente si rapide ,

qu'il ne put la parcourir qu'en se laissant glisser : la hauteur de cette pente était de soixante-cinq mètres (environ deux cents pieds.) Qu'on juge des difficultés qu'on eut à surmonter, par ces seuls mots : « On marchait depuis minuit dans cette terrible descente, et l'on n'arriva le lendemain qu'à neuf heures du soir. »

Après avoir surmonté tous ces obstacles, Bonaparte s'occupa du soin de conduire ses troupes à la victoire. Plusieurs batailles glorieuses amenèrent celle de Marengo, le 25 prairial an 8 (14 juin 1800), qui mit le comble à tous les succès remportés par le premier consul. Dans le commencement de l'action, nos troupes perdirent du terrain, foudroyées par une artillerie démasquée tout à coup. Le général Berthier accourt prévenir Bonaparte que l'armée recule et com-



mence à être en déroute : « Vous ne m'annoncez pas cela de sang-froid, » lui dit fièrement le premier consul.

Les grenadiers à pied de la garde consulaire arrivent dans ce moment critique sur le champ de bataille ; quoiqu'ils ne soient qu'au nombre de cinq cents, et nullement soutenus, ils n'en avancent pas moins d'un pas rapide contre une armée entière qui se croit victorieuse, et dont ils sont bientôt enveloppés.

Se voyant dans cette situation désespérée, et fusillés par l'infanterie des ennemis, en même temps qu'ils éprouvent trois charges consécutives de leur nombreuse cavalerie, ils se forment en bataillon carré, semblent présenter un mur d'airain, se retirent lentement et en bon ordre, et rejoignent l'arrière-garde des Français, aussi étonnée de leur retour que de

leur audace. Le premier bataillon de la division Desaix se présente enfin dans la plaine et sur la hauteur. Le premier consul et le général en chef parcouraient toutes les lignes, inspirant à tous le courage et la confiance. Le signal est donné ; on franchit le défilé au pas de charge , et avec cette impétuosité particulière à nos troupes. La cavalerie française , faisant supposer par son audace qu'elle est beaucoup plus nombreuse , s'élance dans la plaine sur la droite : Desaix s'avance également avec l'intrépidité de la foudre : tout plie devant lui. Le général Victor emporte , avec la même impétuosité , le village de Marengo. Le centre et la cavalerie , sous les ordres du général Murat , attaquent et pressent le centre de l'ennemi , tandis que le fils du général Kellermann fait mettre bas les armes à dix

mille grenadiers Hongrois , qu'on avait réunis de plusieurs régimens , quoiqu'il n'eût avec lui que huit cents chevaux... Mais , ô perte irréparable ! c'est en ce moment de victoire , au sein de son triomphe , que Desaix est atteint d'un plomb mortel , et n'a que le temps de dire à l'un de ses aides-de-camp ( M. Lebrun ) : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité. »

Le 5 nivose an 8 ( 26 décembre ) , Bonaparte donna à titre de récompense un magnifique sabre au général Saint-Cyr , vainqueur des Autrichiens dans un combat livré le 23 frimaire précédent ( 14 décembre ) , où il fit 1800 prisonniers ; et le premier consul lui écrivit : « Je vous nomme premier lieutenant de l'ar-

mée ; portez ce sabre le jour des combats , et comptez sur mon estime et mon amitié. »

CHANONDIE , sergent au 18<sup>e</sup>. régiment d'infanterie de ligne , se distingua dans beaucoup d'affaires , et surtout à celle de Mantoue , où il montra tant de présence d'esprit , qu'il attaqua , tourna et enveloppa une compagnie de 55 tirailleurs ennemis , qu'il fit prisonniers en escaladant , l'un des premiers , les remparts d'Alexandrie ; ce brave reçut une blessure très-dangereuse. A peine fut-il convalescent , que rien ne put l'empêcher de rejoindre son corps. En vain on lui fit observer qu'il y avait du danger , il répondit en riant : « L'air de mon régiment me fera du bien. » La nature seconda son zèle.... Dès qu'il aperçut son drapeau , il s'écria : « Je

suis guéri ! je suis guéri !... » En effet , peu de temps après son arrivée au camp , il fut en parfaite santé.

Après la plus glorieuse défense , le général Masséna sentit la nécessité de faire connaître au premier consul sa situation critique : le sort de Gênes et celui de l'armée française en dépendaient ; mais le blocus qui fermait tous les passages par terre et du côté de la mer , présentait de grands dangers. Franceski , jeune officier , se présente pour ce grand acte de dévouement. Il reçoit les dépêches du général , et se jette dans un bateau de pêcheur avec trois rameurs intrépides. A la faveur de la nuit , ils passent au travers des triples lignes maritimes des Anglais ; mais au jour ils sont aperçus , et la chasse leur est donnée. Franceski échappe long-temps à la poursuite des Anglais,

et déjà il n'est qu'à quelques lieues d'Antibes ; mais enfin l'ennemi gagne de vitesse, et la crainte de tomber entre ses mains se fait plus vivement sentir. Franceski se décide ; il se dépouille de ses habits , attache ses dépêches autour de son corps , recommande à ses matelots de manœuvrer encore quelque temps pour occuper l'ennemi , et se jette à la mer.

Un quart d'heure après , il se souvient qu'il a oublié son sabre : il ne veut pas qu'il tombe au pouvoir des Anglais ; il retourne vers le bateau , prend son sabre , le passe à son cou , nage pendant plusieurs heures , et arrive au rivage.

Ses dépêches sont sauvées ; il les présente au premier consul , qui admira et récompensa ce dévouement patriotique.

LORSQUE l'armée française , com-

mandée par *Napoléon* , faisait en six semaines la conquête de l'Autriche , et allait planter ses étendards sur les murailles de Vienne , un chirurgien français se présente devant la ville de Passau , demande à parler au gouverneur autrichien ; il lui annonce qu'il a choisi cette place pour y établir un hôpital militaire , parce que l'armée française ne peut tarder à le suivre. Le gouverneur rit d'abord de cette fanfaronnade ; mais , convaincu ensuite qu'il faudra bientôt se rendre , il abandonne la place , et le bourgmestre vient humblement en remettre la clef au chirurgien.

A l'affaire de Manheim , le nommé *Bonnel* , sous-lieutenant dans le 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne , se signala d'une manière étonnante. Les canonniers d'une redoute avaient été to-

talement mis hors de combat; il se décide à les remplacer seul, et manœuvre la pièce de canon avec tant d'habileté et de précision, qu'il force deux fois une colonne ennemie à rétrograder; enfin, enveloppé, il oppose la résistance la plus courageuse, tue le premier qui ose s'avancer pour le désarmer, se précipite au milieu des autres ennemis, se fait jour au travers de leurs rangs, et parvient à rejoindre son régiment.

Lorsque Napoléon se porta en personne devant *Ulm*, et ordonna l'investissement de l'armée ennemie, il y avait huit jours qu'il ne s'était débotté.

Des prisonniers Autrichiens, en défilant devant lui, témoignèrent tous un extrême empressement de le voir. Ils se rappelaient qu'un jour, à l'armée d'Italie, dans une circonstance



pareille, lorsqu'il vit passer des chariots remplis d'Autrichiens blessés, il ôta son chapeau en disant : *Honneur au courage malheureux !*

RIEN de plus étonnant que la marche rapide de Murat depuis Albeck jusqu'à Nuremberg. Quoique se battant toujours, il parvint à gagner de vitesse l'ennemi, qui avait deux jours de marche sur lui.

Le résultat de cette prodigieuse activité, fut la prise de quinze cents chariots, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes, y compris la capitulation du général *Werneck* ; dix-huit généraux posèrent les armes ; trois furent tués. Le prince Ferdinand, toujours poursuivi, accompagné d'un petit nombre de cavaliers, fut trop heureux de gagner enfin la Bohême.

Au combat de Wertingen, le colonel Beaumont du 10<sup>e</sup> de hussards, saisit au milieu des rangs ennemis un capitaine de cuirassiers, qu'il prit lui-même après avoir sabré un cavalier.

Le colonel Maupetit, à la tête du 9<sup>e</sup> de dragons, chargea dans le village de Wertingen. Blessé mortellement, il dit avant que d'expirer : « Que Bonaparte soit instruit que le 9<sup>e</sup> de dragons a été digne de sa réputation ! »

DAVID, carabinier dans le premier régiment de cette arme, se distingua au passage du Danube, à Grensheim, près Bruitheim ; son régiment chargea un corps d'Autrichiens six fois plus nombreux. *David*, apercevant le drapeau autrichien, dit à ses camarades : « Vous voyez bien ce drapeau ! eh bien, je vais le prendre et vous le rapporter. » En effet, il s'é-

lance seul dans les rangs ennemis , fond sur le drapeau , s'en saisit ; et , malgré les efforts des Autrichiens pour le ravoir , *David* regagne son régiment en criant : « Quand je vous avais dit que je vous rapporterais ce drapeau ! » Cet acte de courage lui valut un mousqueton d'honneur.

**BRARD**, soldat au 76<sup>e</sup> régiment , allait avoir la cuisse amputée ; au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération , il l'arrête , et lui adresse ces paroles : « Je sais que je ne survivrai pas ; mais n'importe : un homme de moins n'empêchera pas le 76<sup>e</sup> de marcher la baïonnette en avant et sur trois rangs à l'ennemi. » L'intrépide Brard était un conscrit de l'an 9 (1800).

LORSQUE Bonaparte passa en revue

les dragons au village de Zusmershausen , il se fit présenter le nommé *Marente*, dragon du 4<sup>e</sup> régiment, un des plus braves soldats de l'armée , qui , au village de Leck , avait sauvé son capitaine qui , peu de jours auparavant , l'avait cassé de son grade de sous-officier. Bonaparte lui donna la décoration de la légion d'honneur , et l'interrogea sur la noblesse de son action ; ce brave soldat lui répondit : « Je n'ai fait que mon devoir ; mon capitaine m'avait cassé pour quelque faute de discipline ; mais il sait que j'ai toujours été un bon soldat. »

PRÉCÉDÉE de plusieurs combats célèbres , la bataille d'Eylau , gagnée sur les Prussiens et l'armée des Russes , le 8 février 1807 , mit le comble à la gloire des Français. Il fallut combattre tout à la fois et la rigueur de la

saison et les forces réunies des ennemis. Une neige épaisse, et telle qu'on ne se distinguait point à deux pas, couvrit tout à coup les deux armées pendant une demi-heure. A peine s'était-elle un peu dissipée, que le gran-duc de Berg, à la tête de la cavalerie, et soutenu par le maréchal Bessière, à la tête de la Garde, tomba comme la foudre sur l'armée ennemie, que des escadrons traversèrent deux fois toute entière. Trois cents bouches à feu vomirent la mort de part et d'autre pendant douze heures consécutives. Les Russes perdirent, sur le champ de bataille, sept mille des leurs, environ quinze mille prisonniers, autant de blessés, dix-huit drapeaux, et quarante-cinq pièces de canon. Il fallut beaucoup de travail pour enterrer tous les morts. Quarante-huit heures après la ba-

taille, il y avait plus de cinq cents Russes qu'on n'avait pas encore pu enlever. On leur faisait porter de l'eau-de-vie et du pain, et successivement on les transporta à l'ambulance.

Le 27 novembre 1806, Bonaparte, partit du château de Charlottenbourg, fit, à cheval, son entrée solennelle à Berlin. Il était environné du ministre de la guerre, prince de Neuschâtel (Alexandre Berthier); des maréchaux Davoust et Augereau; de son grand-maréchal du palais; de son grand-écuyer et de ses aides-de-camp. Le maréchal Lefèvre ouvrait la marche; à la tête de la vieille garde à pied; les cuirassiers de la division Nansouty étaient en bataille sur le chemin. Bonaparte marchait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa garde. Il descendit au palais à trois heures après midi, il y fut reçu

par le grand-maréchal du palais. Une foule immense était accourue sur son passage : l'avenue de Charlottenbourg à Berlin , longue d'une lieue , était couverte de spectateurs. La journée était superbe. Tout le corps municipal vint à la porte de la ville offrir les clefs à Bonaparte. Le son de toutes les cloches se faisait entendre, et le soir tout Berlin fut illuminé. Dans un mémoire, que publia le duc Eugène de Wurtemberg , qui commandait l'armée de réserve des Prussiens , il rend justice à la magnanimité dont les Français ont donné tant d'exemples. On lui avait amené quelques Français qui faisaient partie des éclaireurs de l'armée. « Ces prisonniers , dit le prince , selon la coutume de tous les Français, ne voulaient rien déclarer, quelques instances qu'on leur fit. Je ne puis même passer sous silence la noble réponse

de l'un d'eux. Je le pressais de questions sur la marche de l'armée, sur sa force. « Prince, me répondit-il, si je vous disais un mensonge, j'en aurais honte, et cela ne vous servirait à rien. Si je vous disais la vérité, j'agirais contre l'honneur et mon devoir : vous ne l'exigerez pas. » On regrette d'ignorer le nom de cet estimable Français.

Le 14 juin 1807, jour destiné au triomphe des Français, l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. A trois heures du matin, des coups de canon se firent entendre : « C'est un jour de bonheur, dit Bonaparte, c'est l'anniversaire de la bataille de Marengo. » La bataille fut livrée et gagnée. Les Russes et les Prussiens se battirent avec une extrême bravoure ; mais le courage ne suffit pas



toujours pour être vainqueur. Cette bataille dura plus de vingt - quatre heures. Les Russes perdirent dans cette journée , et dans celle qui l'avait précédée, soixantemille hommes, leur artillerie , leurs magasins , toutes leurs munitions , leurs hôpitaux , la place de Kœnigsberg, trois cents bâtimens qui étaient dans ce port , chargés de toutes sortes de munitions , et de cent soixante mille fusils envoyés par l'Angleterre.

LA Tour - d'Auvergne n'aquit en Bretagne , le 23 décembre 1748. Quoique d'une maison illustre et très-ancienne , d'un fils naturel , à la vérité , il vécut sans ambition , se bornant dans sa jeunesse au grade de capitaine , et satisfait , pendant la révolution , de servir sa patrie en qualité de simple soldat. On le voyait,

dans un âge fort avancé, marcher à pied, le havresac sur le dos, à la tête de sa compagnie. Mais, il n'était pas seulement un héros, on trouvait encore en lui un savant du premier mérite.

Il publia, vers 1797, un ouvrage très-savant sur les *Origines gauloises*, dans lequel il a rassemblé, avec le plus grand soin, les citations essentielles des auteurs anciens, pour prouver que presque toutes les nations du globe sont sorties de l'Armorique. On voit qu'il possédait une vingtaine de langues.

L'ÉVÉNEMENT le plus remarquable de la guerre d'Allemagne, en 1809, fut celui qui retarda pour quelques jours la marche si rapide de l'armée française. Je veux parler des combats d'Ebersdorf, de Gros-Aspern, d'Esling et d'Inzersdorff; Bonaparte passa dans

l'île, et fit établir un pont entre Gros-Aspern et Esling. Il alla ensuite, accompagné du prince de Neufchâtel, des ducs de Rivoli et de Montebello, reconnaître la position de la rive gauche, et établit son champ de bataille, la droite au village d'Esling, et la gauche à celui de Gros-Aspern, qui furent de suite occupés. L'armée ennemie se montra ; les divisions françaises marchèrent à sa rencontre. C'en était fait de l'armée autrichienne, lorsque la crue subite du Danube rompit les ponts de communication des îles, et déranger toutes les opérations de l'armée française. Bonaparte fit arrêter le mouvement en avant, et ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille. Le soir, l'ennemi reprit les anciennes positions qu'il avait quittées pour l'attaque. Ce fut à la suite de ces mouve-

mens, que nous ne rapportons ici qu'en partie ; que le duc de Montebello eut la cuisse emportée par un boulet, le 22 mai, sur les six heures du soir. Au premier moment on le crut mort : transporté sur un brancard auprès de Bonaparte, ses adieux furent touchans. Au milieu des troubles de cette journée, Bonaparte se livra à la tendre amitié qu'il portait depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes ; quelques larmes coulèrent de ses yeux ; et se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Il fallait, dit-il, que, dans cette journée, mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée.

LA bataille du Wagram fut décisive ; elle est à jamais célèbre : 300 à

400,000 hommes s'y battirent pour de grands intérêts, sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié depuis six mois par l'ennemi : 10 drapeaux , 40 pièces de canon , 20.000 prisonniers , dont 8 à 400 officiers , et un grand nombre de généraux , de colonels , furent les trophées de cette victoire. Un armistice fut conclu sitôt après ce grand événement , dont il était le résultat. Du repos fut accordé à l'armée ; les conférences commencèrent entre les ministres des deux empereurs , et le 14 octobre suivant , la paix fut signée à Vienne.

Pour commencer la campagne de Moscou , le premier soin de Bonaparte fut dirigé vers la Pologne. La garnison de Dantzick fut renforcée ; plusieurs corps d'armée furent complétés , ainsi que la cavalerie , le train d'artillerie

et les équipages militaires. Un sénatus-consulte du 10 mars avait organisé l'empire en cohortes, bans et arrières-bans, tant pour assurer la défense des côtes, la sûreté de l'intérieur, que pour compléter les cadres de l'armée qui s'avancait vers le Nord. Les routes d'Allemagne étaient couvertes de corps nombreux de troupes, dont la totalité, sans compter les auxiliaires autrichiens, pouvait s'élever à 460,000 hommes, infanterie et cavalerie. Douze cents pièces de canon, réparties dans les différens corps de l'armée, constituaient la force de l'artillerie. Le premier corps, fort de cinq divisions, était commandé par le prince d'Eckmühl; le second, par le duc de Reggio; et le troisième, par le duc d'Elchingen. L'armée d'Italie, qui formait le quatrième, marchait sous les ordres du vice-roi, le fidèle

et vertueux Eugène. Les Polonais , formant le cinquième corps , suivaient le prince Poniatowski. Venaient ensuite les Bavares , les Saxons , les Westphaliens , et enfin les Prussiens. Tous ces corps étaient commandés par des généraux français. Durant toutes ces marches et réunion de corps , Bonaparte visitait la place de Dantzick ; de là , il fut à Osterode , traversa Liebstadt , Krentzbouurg , lieux voisins d'Eylau , Heilsberg et Friedland , théâtre de sa plus grande gloire militaire. Arrivé à Kœnisberg , il y prépara tout pour sa grande entreprise , et joignit son armée à Wilkowsky.

L'armée russe , opposée à celle des Français , était formée de six grands corps. Bonaparte , pour les reconnaître , ainsi que leurs positions , se déguisa en soldat polonais , et se rendit

ainsi sur les hauteurs qui dominaient Kowno. Il revint, donna ses ordres, et l'armée se mit en mouvement; elle avait passé le Niémen le 23 et le 27. Une députation des principaux habitants de Wilna remettait à Bonaparte les clefs de cette ville. Tout fuyait devant l'armée française; mais après avoir épuisé, brûlé et détruit toutes les ressources que présentait le pays. Enfin, le 10 septembre, Bonaparte livra aux Russes, sur les bords de la Moskowa, une bataille des plus sanglantes, et dans laquelle les troupes françaises remportèrent la victoire. Le 14, du même mois, l'armée entra dans Moscou, qu'elle trouva livrée aux flammes par des fuyards. Bonaparte alla d'abord habiter le Kremlin avec son quartier général; mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il l'aban-



donna aux flammes qui le dévoraient ,  
et alla s'établir hors de la ville au  
château de Péterskoé.

La gloire de l'armée française était à son comble ; elle se trouvait au centre de la Russie , dans l'ancienne capitale des Czars. Malheureusement elle y demeura trop long-temps. Le repos lui était nécessaire , il est vrai ; mais le climat ne permettait point ce repos , surtout lorsqu'il allait exercer sa redoutable influence. On resta donc jusqu'au commencement d'octobre, trompé par le beau temps , qui ne cessa que le 7 , et c'est alors que tous les maux fondirent sur l'armée française bientôt vaincue , non par les hommes , mais par la rigueur de la saison et du climat. Ce fut , hélas ! depuis tant d'années , le premier comme le plus grand de nos revers.

Du 14 au 15 et 16 , le thermomètre

marqua 16 et 18 degrés au - dessous de la glace. Les chemins furent couverts de neige ; les chevaux de la cavalerie , de l'artillerie du train , périssaient toutes les nuits , non par centaines , mais par milliers. Nous en perdîmes plus de 30,000 en peu de jours ; il fallut abandonner et détruire une grande partie de nos pièces , et nos munitions de guerre et de bouche. Cette armée , si belle le 14 , était bien différente le 16. Presque sans cavalerie , sans artillerie , sans transports , nous ne pouvions nous éclairer à un quart de lieue ; cependant il fallait marcher pour ne pas être contraint à une bataille , que le défaut de munitions et de moyens de défense nous forçait d'éviter.

La division Partonaux partit la nuit de Borisow. Une brigade de cette division , qui formait l'arrière-garde ,

et qui était chargée de brûler le pont, partit à sept heures du soir ; elle arriva entre dix et onze heures. Elle chercha sa première brigade et son général , qui la devançaient de deux heures. Tout ce que l'on a pu reconnaître depuis , c'est que cette première brigade , partie à cinq heures , s'est égarée à six , et a fait deux ou trois lieues dans une direction contraire à la marche qu'elle devait suivre ; que dans la nuit , transie de froid , elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi , qu'elle a pris pour ceux de l'armée française.

Cependant cette armée si affaiblie , si horriblement fatiguée par cinquante jours de marche , traînant à sa suite ses malades et ses blessés , avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30 , le quartier général fut à Pluhnitz. L'armée avait essentiellement besoin

de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel. Notre cavalerie était tellement démontée, qu'en rassemblant les officiers auxquels il restait à chacun un cheval, on ne put en former que quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capitaine, et les colonels celles de sous-officiers.

*Cet escadron sacré*, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres de Murat, sauva les derniers débris de l'armée, et protégea la retraite de ce qui restait de nos braves.

MORTAL, fusilier, et ensuite grenadier au 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, mérita la distinction d'une arme d'honneur, par un trait d'intrépidité sans exemple. Au siège de Man-

toue, il travaillait à la tranchée au-dessous de la redoute du Mont-Moreau. Une bombe tombe dans la tranchée, il voit le danger, saute sur cette bombe, arrache la mèche, l'étouffe, et sauve sa propre vie en sauvant celle de ses camarades. L'adjutant-général Clément le recommande au chef de son corps, comme un militaire distingué, qui, par cette seule action, avait droit à la reconnaissance nationale. Sa moralité répondait à sa bravoure.

LE brave colonel Levasseur, commandant le 13<sup>e</sup> dragons, est privé de son régiment par ordre de Napoléon, pour une légère faute de discipline. Comme simple volontaire, il se présente à une revue de Bonaparte, et lui demande le régiment dont il l'a injustement privé. « Je n'aime pas les colonels comme vous, » lui ré-

pond brusquement Bonaparte. Levasseur lui répondit : « Ce sont les colonels comme moi qui font les empereurs comme vous. »

DANS l'armée de la Moselle , un chasseur du 26<sup>e</sup> régiment eut le bras emporté par un boulet de canon ; il le ramasse , et le portant avec sang-froid à une batterie peu éloignée : « Tenez , dit-il aux canonniers , puisque ce bras me devient inutile , mettez-le à la bouche d'un de vos canons , et envoyez-le aux ennemis. »

M. Saint-Sauveur , procureur , syndic de district , se couvrit aussi d'une gloire immortelle , par la résistance courageuse et opiniâtre qu'il opposa lors de l'invasion de la ville de la Roche-Bernard , dans la Vendée : mutilé , traîné dans les rues , ses der-

nières paroles furent des vœux pour sa patrie. La Convention Nationale accorda les honneurs du Panthéon à ce citoyen digne de servir d'exemple ; et elle décréta que la ville de la Roche-Bernard porterait désormais le nom de la Roche-Saint-Sauveur.

DAMPIERRE était en sémestre dans son château, en 1785, lorsqu'il fit une action héroïque d'humanité. Un jour de fête, en hiver, à six heures du soir, tandis qu'on dansait dans le château de Dampierre, un père de famille tomba dans la rivière, que la glace commençait à couvrir, et disparut. Les cris des enfans attirèrent une foule de villageois, sans que la pitié émue osât le secourir. La nouvelle en parvint jusqu'à la salle de danse. Dampierre, en sueur, quitte ses habits, court et se précipite dans

cette eau glacée , plonge trois fois sans trouver le malheureux , que le courant venait d'entraîner ; il le suit plus rapidement qu'il n'est emporté , l'atteint au moment où il va être écrasé sous les roues d'un moulin , et le retire au risque de s'y briser lui-même.

LE 14 prairial , la division Ambert , campée près Morlanter , fut attaquée par ses flancs ; le deuxième régiment , commandé par le colonel Oudinot , qui se battait à l'avancée , ne voyant pas la marche de l'ennemi , qui avait déjà trois lieues sur ses derrières , n'effectua sa retraite que quand il fut convaincu que les communications étaient interceptées , et qu'il était investi par l'armée prussienne toute entière.

Malgré les sommations de six régimens de cavalerie qui l'enveloppaient,



et lui criaient de se rendre , il ne se laissa point ébranler , et arriva quarante-huit heures après les débris de l'armée à Pirmasens.

Au lieu d'avoir perdu ses drapeaux , il en ramena huit de ceux de nos troupes qui étaient dispersées , ainsi que le parc de la division , composé de quatorze pièces de campagne. De l'aveu des Prussiens même , ce régiment s'est immortalisé par cette action , qui dura deux jours , pendant lesquels on se battit constamment.

Le général en chef Moreau ( de Rocroy ) , qui avait dû croire que les drapeaux et le régiment étaient tombés au pouvoir de l'ennemi , fut étonné de retrouver ce régiment quarante-huit heures après avoir écrit au gouvernement qu'à cent cinquante hommes près , il était fait entièrement prisonnier. Le colonel fut proclamé à

sa réunion à l'armée, son régiment mis à l'ordre, et le nom du chef donné pour le ralliement.

Oudinot fut nommé général de brigade, le 20 prairial an 2.

BROUSSIER, né en 1766, achevait ses études, lorsqu'il fut nommé capitaine dans un bataillon de la Meuse. Blessé à la jambe gauche, à Vavren, il ne voulut pas se retirer du combat; sa compagnie fut ébranlée par un feu de mitraille et de mousqueterie; il la rallia et la conduisit en marchant sur ses genoux et sur ses mains, jusqu'à ce que ses forces trahissant son courage, il resta monrant sur le champ de bataille.

DANS une des sanglantes batailles livrées en Egypte, on remarque le fait que nous allons rapporter, et qui fera juger avec quelle rage on com-

battait de part et d'autre. Un soldat français, dont les jambes étaient coupées, se traîna sur les deux mains pour rejoindre un mameluck expirant, et l'égorgeait. Un officier lui dit : *Comment, dans l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur ? — Vous en parlez bien à votre aise* (lui répond le soldat) ; *mais, moi qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je me venge.*

LE général Kléber naquit à Strasbourg en 1750, et fut élevé dans un village d'Alsace par un curé bienfaisant. Il prit à Strasbourg la défense de deux illustres étrangers, dans un combat singulier, et dut à leur reconnaissance la faveur d'être reçu élève à l'école militaire de Munich. Il fit des progrès. Un des maîtres mourut. L'élève crut pouvoir demander sa place.

Le corps de ces fiers professeurs punit la vanité du jeune homme par quelques jours de prison. S'il n'avait pas été en état de la remplir, les professeurs auraient montré moins de sévérité.

Dès les premiers instans de la bataille d'Austerlitz, le général Valhubert avait été grièvement blessé; il repousse les secours de ses frères d'armes, auxquels leur attachement pour lui faisait oublier leur devoir (1) : *Souvenez-vous de l'ordre du jour; dit-il; si vous revenez vainqueur, on me relèvera après la bataille; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie.*

---

(1) Napoléon, ayant une armée inférieure à celle des alliés, avait défendu de dégarnir les rangs, sous prétexte d'emmener les blessés.

Au siège de Gênes, le capitaine Chodron avait été fait prisonnier avec plusieurs de ses camarades. Le colonel Nadasti demande au capitaine Chodron, le chemin le plus court pour regagner le pont de Cornégliano ; celui-ci, par une ruse que sa présence d'esprit lui suggère, lui indique un chemin à travers d'un jardin, le colonel s'y jette ; quatre cent cinquante hommes l'y suivent. A peine y sont-ils entrés, poursuivis par le colonel Cassagne, que le capitaine Maugeon, le lieutenant Henrion, le sous-lieutenant Gauthero, et Boulogne, chasseur, qu'ils s'emparent de la porte, et crient : *Bas les armes !* Le capitaine Chodron changeant de rôle, s'écrie aussi : *Messieurs, c'est vous qui êtes mes prisonniers.* Cernés dans un cul de sac sans issue, il fallut obéir. Le capitaine Chodron avait été

deshabillé par les Autrichiens. Au moment où ils se virent prisonniers à leur tour, les officiers de Nadasti, qui ne s'étaient pas opposés à la manière dont il avait été traité, vinrent leur offrir leurs montres pour qu'il les fit respecter : *Gardez vos bijoux*, leur répond ce capitaine; *je n'en ai pas besoin pour faire ce que vous n'avez pas su faire pour moi*. Un de ces officiers lui répliqua : *C'est que nous avons perdu la tête.*—*La tête!* reprit le capitaine : *On n'est pas fait pour être officier quand on peut la perdre autrement que par un boulet de canon.* Ainsi, la présence d'esprit d'un seul homme fit tourner cette entreprise à la gloire des armées françaises.

NAPOLÉON résida pendant quelques jours dans le château de Postdam. Sa garde occupait tous les postes; le ser-

vice s'y faisait avec le même ordre qu'à Paris. On y trouva l'épée du grand Frédéric, le baudrier de général qu'il portait pendant la guerre de sept ans, et le cordon de l'aigle noir. Ces trophées furent déposés solennellement à Paris, dans l'hôtel des Invalides. Ils en ont été retirés en 1814, lors de l'entrée des alliés à Paris.

A la bataille d'Austerlitz, les Russes comptaient sur la victoire. Afin de les mieux tromper, Napoléon, pour la première fois, parut se défier de sa fortune. Trois cents bouches à feu vomissent la mort; deux cents mille hommes s'attaquent avec fureur; et peu d'heures après le commencement du combat, les empereurs d'Autriche et de Russie voient, des hauteurs d'Austerlitz, leur droite coupée, leur gauche séparée de son centre, et leur

armée livrée à des mouvemens irréguliers , se replier en désordre sur son quartier-général. Le carnage est affreux. Bientôt la déroute est complète; colonnes entières , artillerie , étendards , tout est enlevé. On ne disputait plus la victoire , et cependant on se battait encore. Une colonne russe s'obstine à se défendre avec une opiniâtreté de courage digne d'un meilleur sort : chassée de position en position , elle se voit acculée à un lac glacé. Napoléon arrive sur le lieu avec vingt-cinq pièces de canon : la colonne ne peut éviter de mettre bas les armes qu'en se frayant un passage sur le lac ; elle le tente : au même instant nos bouches à feu rompent la glace. Il ne s'agit plus de poursuivre , on voudrait pouvoir sauver de si braves ennemis ; mais leur nombre , mais la précipitation de leur retraite ne fait que rendre leur



perte plus certaine, et ils périssent presque tous dans les eaux, nobles victimes de leur obéissance à leur prince et de leur dévouement à la patrie.

Au camp de Fontarabie, pendant une canonnade très-vive, un obus espagnol tombe entre un de nos caissons et une pièce de huit. Deux canonniers du premier régiment d'artillerie se précipitent sur l'obus dont la fusée brûle encore : l'un coupe le feu avec son sabre ; l'autre couvre de terre la mèche et l'obus au moment d'éclater. Ce trait hardi sauva les machines, les chevaux et tout le régiment.

Au combat de la prise d'Aoste, le 12 juin 1794, l'adjutant-général Almeyras mit en fuite, avec deux cents hommes qu'il commandait, quinze cents Piémontais.

Au siège de Spire, M. de Luteau, aide-de-camp du général Custine, après avoir donné le premier coup de hache dans la porte, entre dans la ville pour reconnaître les dispositions de l'ennemi ; les Autrichiens l'entourent et lui crient : « Prisonnier ! prisonnier ! — Un aide-de-camp français ne se rend pas, reprend Luteau. » Il pique des deux ; et, levant son sabre, fend le crâne à un officier maxençais qui lui avait porté un coup d'épée dans les flancs ; il se jette ensuite sur les ennemis, en renverse plusieurs, et revient vers les siens à travers une grêle de balles.

A Laval, près Lens, les femmes imprégnaient des torches de paille, de graisse et de goudron. Le magistrat leur demanda à quel usage elles les destinent : « Pour brûler nos mai-

sons avant que les Autrichiens s'en emparent. »

CHÉRET, canonnier, a la mâchoire emportée tandis qu'il pointe un canon à l'attaque de l'île du fort Vauban. Avant d'être guéri de sa blessure, il sollicite une permission de retourner au combat. « Ai-je donc besoin, s'écrie-t-il, de mâchoire pour me battre ? J'ai deux bras et la vue bonne, c'est assez pour pointer un canon et abattre plus d'une mâchoire ennemie. »

Au siège de Nicopolis en Epire, un enfant de douze ans, tambour des grenadiers de la 6<sup>e</sup> demi-brigade, surpris par un groupe d'ennemis, tombe vivant entre les mains des mamelucks ; ils se disposent à lui trancher la tête ; le fatal yatagan brille déjà sur lui. A cette vue l'enfant s'écrie d'une voix

forte ; *Vivent les Français !* et sa tête roule sur la poussière.

LORSQUE le brave d'Elbée, l'un des meilleurs généraux vendéens, fut forcé de capituler après les désastres de Noirmoutiers, il était blessé dangereusement ; on pensa, en lui promettant la vie, que l'on obtiendrait de lui des révélations importantes : on le questionna sur la situation politique des Vendéens, sur leurs projets et leurs ressources. *Général*, répondit d'Elbée, *vous n'avez pas sans doute espéré tirer de moi le secret de mon parti ? Que d'autres achèvent de se déshonorer ; quant à moi, j'ai déjà prouvé que je ne redoutais pas la mort.* Le lendemain il fut condamné avec sa femme et plusieurs de ses compagnons. Il fut porté mourant, dans un fauteuil, au lieu de l'exécution,

et le dernier cri que ce brave soldat fit entendre, fut celui de *Vive le Roi !*

A la prise de Gênes, les Français ayant éprouvé quelques échecs, et leurs forces ayant été épuisées, le général Abilas envoya son chef d'état-major au général Soult, pour le sommer de se rendre, lui faisant observer qu'étant cerné par des forces très-supérieures, toute défense devenait inutile ; *qu'à la connaissance de tout le monde, il n'avait ni vivres, ni cartouches.* Soult lui répondit : *Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien.*

C'est aussi à cette affaire que le général Masséna, voyant quelquefois la chance tourner contre nous, s'écriait à plusieurs reprises : *Comment ! pas une balle pour moi !*

A la bataille de Hohenlinden, les Autrichiens réunissent trois bataillons de grenadiers hongrois, qui, formés en colonnes serrées, s'avancent au pas de charge. Dans ce moment décisif, le général Richepanse se retourne, fixe l'œil du soldat; il étincelle. Sûr de ces braves, il leur dit : *Grenadiers de la 48<sup>e</sup>, que dites-vous de ces hommes-là — Général, ils sont morts!* A ces mots, ils se précipitent; l'ennemi est culbutté, l'impulsion donnée; la colonne renverse comme un torrent toutes les masses qui lui sont opposées.

UN maréchal de logis du 8<sup>e</sup> régiment de dragons, ayant eu le poignet emporté, dit, devant le général Murat, au moment où il passait : « Je regrette ma main, parce qu'elle ne pourra plus tuer d'ennemis. »

A l'attaque du village de Pfarres-

*feldehen*, les ennemis enlevèrent le drapeau du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère; mais à l'aspect de l'affront dont ce brave régiment allait être couvert, les soldats animés d'une ardeur inconcevable, se précipitent sur l'ennemi, le mettent en fuite, et resaisissent leur drapeau.

LA monarchie prussienne avait été presque renversée en moins de six semaines, quand les Russes vinrent enfin à son secours. On remarqua cette phrase dans une proclamation de l'empereur Alexandre : « Sachez que la victoire pour nous ne tient plus qu'à fort peu de chose, et que l'armée russe *n'éprouve plus de frayeur à la vue des Français.* »

LE maréchal des logis au second régiment d'artillerie à cheval, nommé *Daspet*, fils d'un maître d'école de

Grenade, département de la Haute-Garonne, eut le bonheur de se distinguer à la bataille d'*Eylau*; Bonaparte lui accorda la récompense des braves, la croix de la légion d'honneur. A peine décoré de cette marque distinguée, *Daspét* prend une plume, et, dans la joie de son âme, il écrit à son père la lettre suivante, que nous rapportons textuellement.

« Mon père,

» Je suis membre de la légion d'honneur, vous en toucherez la pension, qui est de deux cent cinquante francs. Parbleu! si Napoléon me paye parce que j'ai fait mon devoir, il faut bien que j'en fasse part à ceux à qui je dois la vie. Mon plus grand désir est de vous être utile. Mon vœu commence à s'accomplir, et je m'en félicite. Adieu, mon père, comptez toujours sur la plus tendre amitié de votre fils *DASPÉT.* »



LE comte Lasalle , général de division , était issu d'une famille noble de Metz , et né dans cette ville en 1776 , mort à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809. En 1786 , il était déjà officier dans le régiment d'Alsace.

En Italie , à la tête de dix-huit cavaliers , il charge cent hussards autrichiens qui cèdent à l'impétuosité de dix-huit hommes électrisés par leur chef ; emporté par une ardeur que l'âge et l'ivresse du succès ne lui permettent pas de modérer , il s'abandonne , s'égare , se trouve seul au milieu de quatre hussards qui se précipitent sur lui ; il pouvait se rendre sans manquer à son devoir ni à l'honneur. *Vaincre ou mourir* est sa devise ; il combat ses adversaires , les blesse tous les quatre , et rejoint sa petite troupe qui le croyait perdu.

A la bataille de Rivoli , l'ennemi

occupait un plateau qui dominait la plaine. Lasalle est chargé de le chasser; cette tâche était aussi périlleuse qu'honorable. L'ennemi est chassé de position en position, et le modeste vainqueur revient chargé de drapeaux qu'il présente au général en chef, qui lui dit : *Reposez-vous Lasalle, sur ces drapeaux, vous l'avez bien mérité.*

En Italie, dans un combat meurtrier, il eut quatre chevaux tués sous lui; il rompit sept sabres sur les ennemis.

Le 29 octobre 1806, Lasalle, à la tête de deux régimens de cavalerie, attaque une place fortifiée, Stettin, ouvre ses portes : une garnison de six mille hommes et cent pièces de canon tombent au pouvoir du vainqueur. Ce fait d'arme paraîtra incroyable à la postérité. 2/ *Schlager VII 223.*

A la bataille d'Heilsberg, par un de ces hasards inexplicables, mais fréquens à la guerre, le grand duc de Berg est enveloppé de douze dragons russes. Lasalle n'a ni le temps de réfléchir ni de donner des ordres ; son cœur le pousse, l'entraîne ; il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement, et met les onze dragons en fuite.

Peu d'heures après, Lasalle oublie qu'il est officier général, et s'abandonne à son impétuosité : il est enveloppé à son tour ; la mort plane sur sa tête ; le grand Duc s'élance ; il dégage Lasalle, et lui dit, en lui serrant la main : *Général ! nous sommes quittes.*

EN Espagne, à la tête de sept mille hommes, il défait entièrement l'armée espagnole forte de vingt-sept mille.

Chargé de l'administration des contrées qu'il avait conquises dans ce malheureux pays , il y fit aimer le nouveau gouvernement. Ce n'était plus cet homme terrible au combat ; la persuasion coulait de ses lèvres et l'urbanité se peignait sur la physiosomie ; la délicatesse et l'honneur étaient la règle de sa conduite et lui gagnèrent tous les cœurs.

Au combat terrible de Medina-del-rio-Secco , l'armée espagnole , forte de quarante mille hommes , attaque les Français au nombre de douze mille : le succès fut long-temps incertain ; mais le duc d'Istrie , qui commandait en chef , ordonna à Lasalle de faire une charge de cavalerie avec les 10<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> de chasseurs à cheval : il attaque ; il prodigue sa vie comme un simple soldat : les Espagnols se rompent et

laissent six mille hommes sur le champ de bataille ; peu de jours après, Lasalle fut nommé grand officier de la légion d'honneur.

Quelques jours avant d'être tué , il écrivait à sa femme : *Mon cœur est à toi, mon sang à ma patrie, ma conduite à l'honneur.*

Au combat de *Vavres*, le 18 juin 1815, jour de la malheureuse affaire de *Waterloo*, le 44<sup>e</sup> régiment de ligne, faisant partie du corps d'armée du maréchal Grouchy, reçut ordre de son général de passer la *Dyle* : le passage était défendu par toute l'artillerie prussienne ; les boulets et la mitraille faisaient un ravage affreux dans les rangs de nos soldats. Le brave colonel du 44<sup>e</sup> voit un moment d'hésitation ; il saisit le drapeau de son régiment, il le lance de l'autre côté du rivage, et, se jetant

à l'eau, crie à ses soldats : « *Mes amis, laisserez-vous votre drapeau au pouvoir de l'ennemi?* » Tout le régiment suit son colonel, qui est tué de l'autre côté du rivage.

Le brave *Chipault*, chef d'escadron dans le 4<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, reçut cinquante-deux blessures dans la seule affaire d'Heilsberg; il eut le bonheur d'en guérir, et de pouvoir encore servir sa patrie.

LUARD, fusillier au 50<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, était aussi brave sur le champ de bataille que prompt à secourir le malheur. Un général de brigade, attaqué par un corps russe très-fort, fut obligé, pour opérer ses manœuvres, de traverser la rivière de Muthen. La rapidité du courant l'entraîne; il lutte long-temps contre les flots, mais enfin ses forces s'épuisent;

il va périr. *Luard* a combattu tout le jour, il a fait une marche forcée, il est lui-même accablé; n'importe, il s'agit de la vie de son général, d'un Français, d'un homme enfin. *Luard* quitte son sac au risque de le perdre, confie son fusil à son camarade, se jette à l'eau tout habillé, nage, atteint le général, le saisit et lui sauve la vie.

APRÈS le passage de la Prégel, vis-à-vis Wehlau, un tambour fut chargé par un Cosaque, et se jeta ventre à terre; le Cosaque prend sa lance pour en percer le tambour, mais celui-ci conserve toute sa présence d'esprit, tire à lui la lance, désarme le Cosaque, le poursuit, l'atteint et le fait prisonnier.

A la journée d'Heisberg, le 10 juin, le grand duc de Berg passa sur la ligne de la 3<sup>e</sup> division de cuirassiers, au moment où le 6<sup>e</sup> régiment de cuiras-

siers venait de faire une charge. Le colonel d'Avenay, commandant de ce régiment, son sabre dégoûtant de sang, lui dit avec la noble fierté d'un héros : « Prince, faites la revue de mon régiment, vous verrez qu'il n'est aucun soldat dont le sabre ne soit comme le mien. »

On admira toujours le courage héroïque du chevalier d'Assas, lieutenant au régiment de Champagne, dont le trépas volontaire sauva notre armée. Le même dévouement s'est renouvelé au fameux siège de Dantzick. Un simple soldat, nommé Fortunas, chasseur dans le 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, s'étant porté en avant lors de l'attaque d'une île dans la Vistule, se trouva au milieu d'une colonne de Russes qui criaient : « Ne tirez pas, nous sommes Français. » Menacé d'être



tre tué à l'instant s'il parlait, il s'écrie :  
*Tirez , tirez , mon capitaine ; ce sont  
 les Russes.*

A la bataille de Zurich , qui fut livrée le 3 vendémiaire an VIII, *Amand*, simple soldat, se distingua par un grand acte de dévouement , et s'élança seul au milieu d'un bataillon ennemi, enleva le drapeau, tua trois hommes qui cherchaient à le défendre, et bientôt après, secondé par quatre de ses camarades, il fit mettre bas les armes à quatorze officiers et à cent soixante-trois soldats : il fut membre de la légion d'honneur, et mourut à Alexandrie.

LA belle action que nous allons rapporter couvre de gloire les soldats Français qui ont eu le bonheur de pouvoir y prendre part. Les généraux Lauray et Ali-Aga attaquèrent et mirent en déroute un corps de Mon-

ténégrinset de Russes, le 13 juin 1807, veille de la mémorable journée de Friedland. Les troupes vaincues cherchaient à s'échapper par une petite plaine, sur les bords de la Trebiliza. Alors la cavalerie turque se précipite dans cette plaine, au milieu des fuyards, et en fait un horrible carnage. Les troupes françaises accoururent et sauvèrent des mains des cavaliers turcs, soixante Russes, moyennant un sequin par homme, que donnèrent avec joie tous ceux des soldats français qui se trouvèrent à même de pouvoir coopérer à cet acte d'humanité.

Le général de division Reynier, refusa cent mille florins, que lui proposait l'envoyé du margrave de Baden, pour diminuer d'un million la contribution exigée. Le député de la ville de Bruxhall lui fit une offre semblable

« Puisque vous pouvez, lui dit le général Reynier, m'offrir une pareille somme , vous n'avez qu'à l'ajouter à votre contribution ; » et il fit en effet payer cette augmentation par la ville , au profit de l'armée.

Ce fut dans le combat très-vif qui eut lieu sur les hauteurs en avant de Neubourg, que le brave La Tour-d'Auvergne, premier grenadier des armées de France, tomba percé d'un coup de lance au cœur. Moreau, honorant la mémoire de ce digne descendant de Turenne, ordonna qu'il lui serait élevé un monument, au lieu même où il avait trouvé une mort glorieuse, et que son nom serait conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la 46<sup>e</sup> demi-brigade où il avait choisi son rang.

Le 46<sup>e</sup> régiment, autrefois Auver-

gne , qui s'honore d'avoir eu dans ses rangs le brave La Tour-d'Auvergne, et qui en conserve le cœur, fait célébrer tous les ans une messe solennelle pour l'anniversaire de ce guerrier estimable.

*Bourel*, maréchal des logis au 18<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, se distingua dans beaucoup d'affaires, et notamment à celle de *Kreusenach*, où étant sous les ordres du général Moreau, il chargea avec une rare intrépidité les dragons de Waldeck, en tua un sur le champ de bataille, et poursuivit ce régiment jusqu'aux portes de la ville que défendaient des troupes hessoises. Là, il engagea un nouveau combat, fit prisonnier l'officier supérieur qui commandait les Hessois, et contribua à faire mettre bas les armes à quatre cents hommes de cette troupe.

APRÈS la paix avec l'Espagne, les

Anglais prirent La Tour d'Auvergne sur un vaisseau qui le ramenait en Bretagne. Ils voulurent le forcer, avec d'autres Français, à quitter la cocarde nationale; mais il résista seul aux instances impérieuses des Anglais. Il enfila sa cocarde jusqu'à la garde de son épée, menaçant de la pointe celui qui ferait le moindre signe de vouloir l'arracher. Le premier consul lui donna un sabre d'honneur.

Le général Brune gagna en Hollande une célèbre bataille contre les Anglais et les Russes. Après cette bataille, nos soldats qui n'avaient pas mangé depuis sept heures du matin, portaient les Anglais blessés dans les hôpitaux. La belle réponse d'un de nos grenadiers, mérite d'être citée. « Pourquoi, soldat, t'amuses-tu à ramasser ces gens-là? lui dit un mili-

taire indigne d'être Français; il est temps d'aller manger la soupe. — Att-on, faim, lui répond le grenadier, quand il s'agit de rendre service? »

APRÈS la mémorable affaire d'Austerlitz, Napoléon parcourut le champ de bataille qui était jonché de morts et de blessés; il rencontre un grenadier de la vieille garde, qui avait eu la jambe emportée, et à qui on n'avait pas encore fait l'amputation, quoique ce malheur lui fût arrivé la veille. Napoléon lui dit, en le faisant porter à l'ambulance : « Depuis quand es-tu dans ce misérable état? — Je souffre depuis le commencement de la bataille, je suis abandonné, mais j'ai bien fait mon devoir. »

DANS le combat de Kayzerslautern, le général Beurnonville fit observer la discipline la plus sévère; et la

gloire de l'armée française eût été pure , si quelques hommes perdus de mœurs ne se fussent trouvés dans les rangs des braves. Il fut très-bien secondé par les officiers de son état-major , et particulièrement par l'adjudant-commandant Cochorn. Il conduisait une colonne , lorsqu'il aperçoit un corps de chasseurs à cheval , se livrant au pillage dans une terre amie. Il leur reproche leurs vols et leur indiscipline. On lui répond par des outrages et des murmures ; il leur ordonne de cesser le pillage , menaçant de brûler la cervelle à celui qui refuserait d'obéir : on lui résiste , il fait feu. Un des pillards tombe mort , un autre est blessé , le pillage cesse. Trois jours après Cochorn se trouve à la tête du même corps ; il entend plusieurs chasseurs murmurer dans les rangs : c'est lui...

c'est lui... — « Eh ! bien oui , c'est moi. Ne vous en prenez à personne de la mort de votre camarade ; c'est moi qui ai fait mon devoir , et je suis prêt à punir de même quiconque déshonorera le nom français par des crimes. Si quelqu'un de vous veut venger la mort de ce brigand , me voilà prêt ! » En même temps il baisse son sabre , jette son pistolet , et semble défier les mutins. Quelques furieux tombent sur lui ; couvert de blessures , il est dégagé par les officiers. Ces misérables sont condamnés à être fusillés , la discipline se rétablit , et les citoyens trouvent des protecteurs dans les soldats soumis à une sévère discipline. Ce trait de courage , qui fait le plus grand honneur aux officiers français , est arrivé le 26 octobre 1796.

DANS le fameux siège de Lyon ,



si mémorable par le dévouement des Lyonnais, les femmes se montrèrent aussi courageuses que les hommes ; vers la fin du siège, les horreurs de la famine se faisant sentir de toute part, et la ville se trouvant dans le dénûment le plus affreux, les femmes, voyant que les moulins avaient été détruits par le bombardement, proposèrent toutes que le pain de seigle et de froment serait réservé pour les combattans, pendant qu'on leur distribuerait à chacune une demi-livre de pain d'avoine par jour.

A la prise de Namur, Brot, soldat au 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, ayant eu la cuisse emportée par un boulet, un de ses camarades vint pour le prendre et le porter à l'ambulance afin de le faire panser. Ce brave militaire lui dit avec sang-

froid : « Ne me comptez plus au nombre des vivans , vos soins seront mieux employés à défendre nos autres frères. » Il resta sur le champ de bataille jusqu'à la fin du combat , et quand il apprit que les Français étaient vainqueurs , il dit à un de ses camarades : « A présent je veux bien qu'on me panse ; mais si nous avons été battus , j'en'aurais rien fait pour vivre encore. »

DESaix répondit à l'amiral Keith , qui eut l'indignité de lui offrir vingt sols par jour pour sa table , en ajoutant avec une cruelle ironie , que l'égalité , publiée en France , voulait qu'il ne fût pas mieux traité que ses soldats : « Je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence ; j'ai traité avec les Mameluks , les Turcs , les Arabes du grand désert , les Ethiopiens , les Tartares , les noirs

de Darfour, tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. »

DESaix revoit enfin les rivages de France; il apprend que Bonaparte combat en Italie: « Ordonnez-moi de vous rejoindre, lui écrivit-il; général ou soldat, qu'importe, pourvu que je combatte; un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie. »

A la fin de la bataille de Marengo, le lieutenant d'artillerie Conrand a la jambe emportée d'un boulet; il se soulève pour observer le tir de sa batterie, les canonniers veulent l'arracher du champ de bataille... Il s'y refuse obstinément; et, loin de s'occuper de sa blessure, il criait à ses canonniers: « Servez votre batterie, et ayez soin de pointer un peu plus bas. »

Brabant, grenadier à pied, homme d'une force et d'un courage extraordinaires , qui avait servi dans l'artillerie , trouve une pièce de quatre abandonnée et renversée ; il la relève seul , la charge et la tire pendant plus d'une heure. Sur ces entrefaites , il a la main droite emportée , comme il avait encore un coup à tirer. « C'est égal , dit-il ; messieurs les ennemis , vous n'aurez pas moins la dragée. » Et il mit le feu à sa pièce de la main gauche.

A la bataille de Mœskirck , le cinquante-septième fit des prodiges de valeur si étonnans , que le lendemain de l'affaire , le général en chef parcourant le terrain où cette troupe de braves avait combattu , leur dit : « Si votre conduite en Italie ne vous avait mérité dès long-temps le nom de *terribles* , les Autrichiens vous l'auraient donné à la bataille de Mœskirck. »

LA guerre de la Vendée a enfanté des héros de tous les âges et de toutes les conditions ; le fils d'un pauvre vannier , à peine âgé de douze ans , eut le courage de se traîner à plat ventre , sous une pièce de canon , et de l'enclouer. Il dit en retournant : *J'ai encloué Marie-Jeanne* ; c'est ainsi que les Vendéens appelaient une pièce de canon.

UN vieux soldat à qui l'on vint annoncer que le troisième fils d'un de ses amis venait d'être coupé en deux par un boulet de canon , répondit froidement : « Ils sont tous heureux dans cette famille-là. »

LA première place assiégée en 1792, par les puissances coalisées contre la France , fut Thionville : investie le 24 août , par les Prussiens , le duc de Brunswick la somma de se rendre.

M. de Wimphen, qui était gouverneur de cette place, répondit au duc de Brunswinck ces paroles pleines de courage : « Vous pouvez tout mettre à feu et à sang dans Thionville, vous pouvez y commettre toutes les horreurs ; mais vous ne ferez faire, ni à moi, ni à ceux que je commande, une lâcheté. »

A la bataille de Terai, livrée en décembre 1798, un soldat français nommé Durand, se précipita seul sur une pièce de canon, fendit la tête à cinq Napolitains qui la servaient, et s'en empara. Voyant la fureur martiale qui l'anime, le capitaine des canonniers napolitains, lui offre sa bourse pour arrêter son courage ; le soldat français la refuse en disant : « Un soldat français ne se bat point pour de l'argent. » Le

capitaine lui offre son épée : « Gardez-  
là , lui répondit le soldat , pour l'of-  
frir à mon capitaine ; c'est à lui à  
qui elle appartient. » Le Napolitain  
conserve son épée ; mais un moment  
après il profite de la sécurité du sol-  
dat , dont il était le prisonnier , et  
le frappe par derrière ; sa mort est  
aussitôt vengée , mais la demi-bri-  
gade regrette un guerrier généreux ,  
victime d'une infâme trahison.

Au passage du Danube , dans la  
campagne de 1809 , le duc de Monté-  
bello eut la cuisse emportée ; il avait  
perdu connaissance ; la présence de  
Napoléon le fit revenir. Il se jeta à  
son cou en lui disant : « Dans une  
heure vous aurez perdu celui qui  
meurt avec la gloire d'avoir été votre  
meilleur ami. » On lui fit l'amputa-  
tion , et l'on osa se flatter assez pour

croire que l'on n'avait rien à craindre pour sa vie ; on se trompait : huit jours après , Montébello avait vécu. Ses blessures étaient en bon état ; mais une fièvre ardente ayant fait en peu d'heures les plus funestes progrès , tous les secours de l'art devinrent inutiles. Napoléon se montra très-sensible à cette perte , qui fut ressentie de tous les Français.

Cependant , plein du souvenir d'un guerrier qu'il regarda toujours comme son ami , Napoléon avait décrété que , le jour de l'anniversaire de la bataille de Wagram , des honneurs funèbres seraient rendus aux dépouilles mortelles du duc de Montébello ; et , le 6 juillet , le corps du maréchal , qui avait été déposé aux Invalides , fut transporté au Panthéon. S. M. Louis XVIII vient de nommer pair de France le fils du maréchal



Lasne ; ce qui prouve que ce monarque sait apprécier le courage et récompenser tous les genres de services.

A la prise de Verdun par les Prussiens , en 1792 , le colonel Beaurepaire , voyant que les habitants étaient résolus de se rendre , se brûla la cervelle dans le conseil. Le général Lemoine s'enferma dans la citadelle , et soutint , avec le brave Marceau , un bombardement de quinze heures. Enfin la ville se rendit. Le général Lemoine ne sortit de la citadelle qu'à condition qu'on lui laisserait emporter ses armes , ses bagages , deux pièces de canons de quatre avec leurs caissons , et un fourgon pour y transporter le corps de Beaurepaire. Marceau perdit à ce siège , ses équipages , ses chevaux , son argent. Que voulez-vous que l'on

vous rende ? lui dit un représentant :  
 « Un sabre nouveau pour venger notre  
 défaite , » répondit Marceau.

A la bataille de Torfou , donnée  
 le 29 septembre 1793 , Schouardier ,  
 lieutenant-colonel des chasseurs de  
 Saône-et-Loire , donna une preuve de  
 dévouement sans exemple. Le gé-  
 néral Kléber , qui voulait se rendre maî-  
 tre d'un ravin , fait appeler Schouar-  
 dier , et lui dit : « Prends une com-  
 pagnie de grenadiers , arrête l'ennemi  
 devant un ravin ; tu te feras tuer , et tu  
 sauveras tes camarades. » — Oui , mon  
 général , » répondit cet officier avec  
 une soumission héroïque. Schouar-  
 dier fait volte face , pose deux pièces  
 de huit dans le défilé , les fait servir  
 avec vivacité , demeure long-temps  
 immobile dans ce poste périlleux , *et*  
*y meurt avec cent de ses compagnons.*  
 La traite des Français fut assurée.

UN grenadier de la vieille garde dit un mot assez plaisant. Un Russe lui dit qu'il combattait avec plaisir contre les Français, pour la défense de sa patrie. Le grenadier, en jetant ses regards sur ces déserts affreux couverts de neige et de glace, dit en riant à ses camarades : « Ils appellent ça une patrie ! »

A l'affaire de Montereau, en 1814, un régiment de dragons d'Espagne et des gardes nationales bretonnes, qui voyaient le feu pour la première fois, rivalisèrent de sang froid avec la vieille garde, et décidèrent la retraite du prince de Wurtemberg, qui l'opéra avec une perte énorme en traversant Montereau au milieu du feu qui partait de toutes les maisons, et qui paya les rues de cadavres entassés.

APRÈS les terribles combats de

Montmirail et de Champ-Aubert, le gouvernement voulant donner à Paris le spectacle d'une sorte de triomphe, on fit entrer en plein jour le général Alsufieff et d'autres officiers de marque; on y promena, le 18 février, le long des boulevards, une colonne de six mille prisonniers. Les Français, qui ne voient plus quel'homme dans l'ennemi malheureux et désarmé, se signalèrent en cette occasion d'une manière d'autant plus noble, que ce même ennemi traitait nos campagnes, et aurait probablement alors traité Paris avec beaucoup moins d'humanité. Toutes sortes de secours furent prodigués à cette colonne : on crut dans le temps que le gouvernement en avait été plus surpris que satisfait, et que ce n'était pas là l'effet qu'il avait voulu produire.

Au siège de Paris, un détachement

de jeunes conscrits , qui se battaient pour la première fois , reprit trois fois le bois de Romainville à la baïonnette.

Au même siège , quatre cents grenadiers de la vieille garde , placés en tirailleurs , protégeaient les troupes légères qui étaient sur les hauteurs de Montmartre ; mais ces braves , attaqués par deux régimens de cavalerie , et forcés de se former en carré pour les recevoir , après en avoir soutenu et repoussé deux charges , furent enfoncés et dispersés à la troisième , et l'ennemi s'élança sur la montagne. La garde nationale qui en occupait aussi le sommet , résista encore quelques instans , et repoussa la première charge ; voyant néanmoins les forces supérieures accourir de tous côtés , elle rentra dans Paris vers six heures , du soir avec ce qui restait de troupes ,

ramenant deux canons après avoir encloué les quatre autres. Le maréchal Moncey, qui avait ordonné cette retraite, resta hors de la barrière, exposé au feu des ennemis, jusqu'à ce qu'il ne vît plus un seul garde national.

Le même jour, cinquante hommes de la vieille garde qui, encore étaient presque tous estropiés, gardaient le pont de Neuilly. A deux heures, ils avaient été attaqués par deux mille hommes et quatre canons. Sommés plusieurs fois de se rendre, ils répondirent toujours que les Russes devaient savoir que la vieille garde, même en nombre inférieur, n'avait jamais blanchi devant eux, et ils conservèrent le pont, qu'ils n'abandonnèrent que le lendemain matin, quand ils apprirent la capitulation de Paris.

A la bataille de Fleurus, le 16

juin 1815 , vers les sept heures du soir , les Français étaient maîtres des villages de Saint-Amand , de Ligny et autres ; mais les Prussiens conservaient encore leurs positions en arrière du ravin : ce fut dans cet instant que Bonaparte , qui , dès le commencement de l'affaire , avait manœuvré de manière à pouvoir , quand il en serait temps , porter des forces majeures au-delà de ce ravin , afin de chasser des hauteurs du moulin de Bussi les masses prussiennes qui les occupaient , dirigea sa garde et toute sa réserve sur le village de Ligny. Ce mouvement hardi , dont ce qui s'était passé à la gauche avait jusqu'alors empêché l'exécution , avait pour but d'isoler entièrement du reste de leur armée la droite des Prussiens qui se trouvait derrière Saint-Amand , et de lui fermer la retraite sur Namur.

Toute la vieille garde s'ébranla au pas de charge , soutenue par une nombreuse cavalerie et une artillerie formidable , traversa le village et s'élança dans le ravin , qu'elle franchit au milieu d'une grêle de mitraille ; alors le feu qui avait paru se ralentir un instant , recommença avec une violence inouïe ; un affreux combat s'engagea au moment où , sortie du ravin , la gauche aborda à la baïonnette les carrés prussiens , qui soutinrent le choc en déterminés ; mais rien ne put résister à l'impétuosité des grenadiers français , qui partout se frayèrent un chemin par le plus horrible carnage. Des charges de cavalerie s'exécutèrent en même-temps de part et d'autre , et déterminèrent une mêlée épouvantable ; enfin , après la résistance la plus opiniâtre et la défense la plus acharnée , les Prus-



siens , enfoncés de toutes parts , se retirèrent en nous abandonnant le champ de bataille couvert de morts , de blessés , de prisonniers , et de quelques bouches à feu. La garde prit aussitôt possession des plateaux qu'ils venaient de quitter , et la cavalerie se mit à leur poursuite.

A la bataille du Mont-Saint-Jean , le 18 , il était près de sept heures , Bonaparte qui , jusque là , était resté sur le plateau où il s'était placé , et d'où il voyait très-bien ce qui se passait , contemplait ce spectacle avec un grand calme. Nos soldats tombaient par milliers , Bonaparte envoyait toujours des troupes fraîches , et quand on venait lui dire que sur différens points l'affaire était très-mauvaise , et que les troupes paraissaient ébranlées , il disait , pour toute réponse , *en avant ! en avant !*

Un général le fit prévenir qu'il se trouvait dans une position à ne pouvoir tenir, parce qu'il était écrasé par une batterie; il lui demandait en même temps ce qu'il devait faire pour se soustraire au feu meurtrier de cette batterie: « S'en emparer, » répondit-il, et il tourna le dos à l'aide-de-camp.

Quand Bonaparte crut convenable de décider du sort de la bataille de Mont-Saint-Jean, il s'y dirigea avec sa vieille garde. Les vieux guerriers abordèrent le plateau avec l'intrépidité qu'on devait en attendre: toute l'armée reprend vigueur, le combat s'allume sur toute la ligne, la garde charge à diverses reprises; mais ces efforts sont constamment repoussés. Foudroyés par une artillerie épouvantable, et qui semble se multiplier, ces invincibles guerriers, voient leurs rangs s'éclaircir sous la mitraille, ils

les resserrent promptement et avec sang - froid : ils marchent toujours sans être intimidés ; rien ne les arrête que la mort ou des blessures graves ; mais l'heure de la défaite a sonné , des masses énormes d'infanterie , soutenues par une cavalerie immense , à laquelle nous ne pouvions plus en opposer , puisque la nôtre était entièrement détruite , fondent sur eux avec fureur , et , les entourant de tous les côtés , les somment de se rendre. Lord Wellington , qui sait estimer la bravoure , leur fait dire aussi de se rendre , et qu'il les traitera comme les premiers soldats du monde. Ils répondent : « Que la vieille garde meurt , mais qu'elle ne se rend pas. » En effet , presque toute la garde périt au Mont-Saint-Jean ( le 19 juin 1815. ) On n'a qu'une chose à regretter , c'est que tant de braves

soient morts pour un seul homme ,  
au lieu de mourir pour la patrie.

LE jour de l'entrée du Roi dans sa capitale , le 8 juillet 1815 , un grenadier , voyant l'enthousiasme avec lequel il était reçu , se mit à pleurer , et dit , en essuyant ses yeux t « C'est fini , on n'y peut pas tenir. »

DANS le mois d'août 1815 , un grenadier de la vieille garde rencontra un soldat de la ligne qui n'avait pas de cocarde blanche à son schako : « Camarade , lui dit-il en lui frappant sur l'épaule , c'est sans doute par oubli que vous n'avez pas de cocarde ? » Et au même instant il détacha celle qu'il avait à son bonnet , la partagea en deux , en donna la moitié au militaire qui , de suite , la plaça à son schako.

NAPOLÉON avait un amour-propre

au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Un officier anglais, blessé et prisonnier, lui fut amené; il prit près de lui quelques informations, et lui demanda, entre autres choses, quelle était la force de l'armée anglaise. L'officier lui dit qu'elle était fort nombreuse, et qu'elle venait de recevoir soixante mille hommes de renfort. « Tant mieux, dit-il, plus il y en aura, et plus nous en battons. » Il fit partir plusieurs estafettes avec des dépêches qu'il dictait à un secrétaire, et répéta plusieurs fois avec distraction : « Qu'ils n'oublient pas de dire partout que la victoire est à moi. »

A la bataille de Mont-Saint-Jean, il y eut dans l'armée française de l'hésitation et de vives inquiétudes; quelques batteries démontées se retirèrent; de nombreux blessés se déta-

chaient des colonnes, et répandaient l'alarme sur l'issue de la bataille ; un silence profond avait succédé aux cris de joie et aux acclamations des soldats, sûrs de marcher à la victoire. On voyait, à l'exception de l'infanterie de la garde, toutes les troupes engagées et exposées au feu le plus meurtrier : l'action se prolongeait toujours avec la même violence, et cependant elle n'amenait aucun résultat. Dans cette affreuse position, le courage des soldats français ne s'est pas démenti ; il faudrait écrire un volume, si l'on voulait retracer les belles actions que cette affreuse et mémorable journée vit éclore.

LES soldats français, en contemplant les Ecossais et leur singulier costume, disaient en riant que c'était des sans-culottes.

MONSIEUR, comte d'Artois, colonel des gardes nationales de France, a dit une infinité de choses aimables, comme prince, comme français, et comme militaire. Dans un voyage qu'il fit à Cherbourg, il se trouvait dans une petite chaloupe ; un garde national, voulant entrer dedans, fit un faux pas et tomba sur la poitrine du prince, qui lui dit avec une grâce inexprimable : « Restez - là , mon ami, vous ne pouviez mieux faire que de tomber sur mon cœur ; c'est la place de tous les Français. »

MONSIEUR le duc de Berry, ayant entendu un soldat qui criait vive l'empereur ! s'approche et dit à ce vieux militaire : « Pourquoi cries-tu vive l'empereur ? — « C'est parce qu'avec lui nous allons à la victoire, » répondit celui-ci. « Parbleu !

s'écria le duc de Berry, qui est-ce qui n'irait pas avec des gens comme vous ?..... ».

SA MAJESTÉ LOUIS XVIII, lors de sa première entrée, dit à MM. les maréchaux de France : « Messieurs les maréchaux, c'est sur la valeur française que je veux m'appuyer désormais ; ainsi c'est vous qui me soutiendrez. »

UN officier français ayant eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, les fit enterrer à l'endroit même où il les avait perdues ; ensuite il leur éleva un petit monument, et grava dessus ces quatre vers :

« Passans les plus ingambes,  
» Ne faites pas les forts,  
» Là, reposent mes jambes  
» En attendant mon corps. »

UN soldat proposait à son camarade



de boire un verre de vin par chaque victoire des armées françaises : « Tu veux donc que nous restions sous la table ? » lui répondit ce brave.

UN autre se trouvant sur le point de perdre son drapeau , s'entortilla dedans, en s'écriant : Puisque je le perds, je ne retournerai pas au camp sans lui, et préféra se laisser prendre.

UN autre plus courageux , après avoir défendu son drapeau avec une intrépidité sans exemple, se vit forcé de l'abandonner ; il demanda la permission de l'embrasser ; et , quand il eut fait , il se brûla la cervelle en disant : « Quand on a perdu son honneur, on n'a plus besoin de la vie. »

EGLIN , caporal dans la 9<sup>e</sup> compagnie d'ouvriers du corps d'artillerie, donna, à la bataille de Permsine , la preuve d'un grand courage. Les timons

rompus de deux caissons allaient forcer la compagnie d'artillerie légère de les abandonner sur le champ de bataille. Eglin , secondé par un de ses camarades , nommé Gorsier , canonnier , court au parc chercher deux timons de rechange , les reporte sur le champ de bataille , et , malgré le feu de l'ennemi , se met au travail avec autant de sang-froid que s'il eut été dans son atelier , replace les deux timons , et parvient ainsi à sauver les deux caissons.

Voici un fait , dont , sans exagération , on ne trouve d'exemple que dans les armées françaises. Coste , caporal des chasseurs à pied de la vieille garde , apercevant que le porte-drapeau de la 18<sup>e</sup> demi-brigade à laquelle il appartenait , se trouvait enveloppé par des hussards ennemis ,

dont le nombre allait l'accabler , vole seul à son secours , fait face à l'ennemi , l'arrête , tue deux hussards , en blesse plusieurs autres , contraint le reste à prendre la fuite , délivre son officier , sauve le drapeau ; c'est peu : il voit qu'un corps de Français , obligé de se replier , est forcé de passer sous les tours de Neukirken , que les ennemis y sont en force , et peuvent incommoder les Français à leur passage ; n'écoutant que son intrépidité , il se fait suivre de quelques uns de ses camarades , court à l'entrée de la ville , brave une grêle de balles que l'on fait pleuvoir sur lui , s'empare des portes , les ferme , empêche ainsi les ennemis d'exécuter la sortie qu'ils méditaient , et par ce trait d'une audace inconnue jusqu'à nos jours , facilite la retraite de ses compatriotes , qui s'effectue sans aucune perte.

PENDANT la retraite qui suivit la désastreuse bataille de Mont-Saint-Jean , deux compagnies d'artillerie à pied de l'ex-garde s'arrêtèrent , sous les ordres d'un de leurs chefs , près de Soissons , dans un village écarté de la route. Afin de pourvoir sans confusion à la nourriture du détachement , le maire fut appelé , et reçut l'ordre de faire les distributions accoutumées ; en un moment tout le pain nécessaire fut rassemblé , chacun des habitans en ayant donné sa part. Quant à la viande , le maire ordonna que celui qui devait fournir une vache pour la distribution , fût désigné par le sort : le sort tomba sur une pauvre femme , vieille et infirme , qui se traîna , appuyée sur son bâton , jusque devant le front du détachement , pour faire des représentations au maire. « Cette vache qu'on veut

m'ôter , s'écria-t-elle dans son langage naïf , est tout mon avoir ; depuis long-temps elle me connaît ; c'est en même temps ma richesse et ma compagne : si vous la tuez , il ne me reste plus qu'à mourir après elle. » Le maire resta inflexible ; et déjà la hache était levée sur le front de l'animal , lorsque les canonniers s'écrièrent , d'une commune voix : « Arrêtez , nous ne voulons point de viande ! » On rendit la vache à la vieille paysanne , qui la reconduisit dans sa chaumière en versant des pleurs de joie et de reconnaissance. Sa joie ne fut pas de longue durée ; le surlendemain les troupes étrangères entrèrent dans ce même village.....

CHAUDIER , grenadier dans le 85<sup>e</sup> régiment de ligne , se distingua au siège de Mantoue , par un trait admi-

nable de dévouement. Une maison était située sous les remparts de cette ville, elle était favorable aux ennemis, et l'on présumait qu'elle renfermait des munitions de guerre; il s'agissait de l'incendier. Chaudier se propose pour cette expédition périlleuse. Il se déshabille, se jette à la nage, prend une mèche allumée entre ses dents, arrive à la maison à travers une grêle de balles, y met le feu et revient rejoindre son corps. Cette action d'éclat lui valut un sabre d'honneur.

L'HISTOIRE a donné de justes éloges au Romain courageux qui défendit un pont contre une armée. Eugène Chatrouze fit davantage; le Romain se borna à se défendre, et le Français attaqua. En l'an 6, Chatrouze se trouve en Suisse devant le pont de Guémius, défendu par

quatre bataillons et une nombreuse artillerie. Notre héros, suivi de trois de ses camarades, s'élance sur le pont; rien ne l'arrête, ni la mousqueterie, ni la mitraille, ni les boulets, il brave et surmonte tous les obstacles, tous les dangers; il joint l'ennemi, l'attaque, l'étonne, le déconcerte. Quatre Français enfin parviennent à forcer quatre bataillons à la retraite. Ils se rendent maîtres d'un pont si puissamment défendu, et ouvrent à l'armée un passage qui lui trace et lui facilite la victoire.

A la bataille de Warterlo, un porte-enseigne écossais ayant été blessé mortellement, tomba dans un fossé. Un de ses camarades, n'apercevant plus le drapeau, alla droit au fossé où il avait vu tomber l'Ecossais; pendant ce temps la vieille garde

chargeait avec vigueur. L'Ecossais fit de vains efforts pour arracher le drapeau des mains du soldat blessé, et, voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, il chargea son camarade sur ses épaules, emportant de cette manière l'homme et l'enseigne. La garde, qui chargeait les Ecossais, témoin de cette belle action, s'arrêta tout à coup, en criant : « Bravo !... bravo !... l'Ecossais !... et elle ne continua sa charge que lorsque ce brave soldat eut rejoint sa compagnie.

( Nous citons ce trait, parce qu'il fait autant d'honneur aux troupes françaises qu'au soldat étranger. )

Au fameux combat de Syène, le général Desaix battit les beys de la Haute-Egypte, quoique les Mamelucks fussent beaucoup plus nombreux que les Français. Dans cette



mémorable journée , l'aide-de-camp Montléger fit un trait de bravoure et de présence d'esprit qui mérite d'être rapporté. Se trouvant pris par un gros de Mamelucks , on lui dit de se rendre ; il le refusa. Un Mameluck lui tira un coup de fusil qui lui cassa un bras : tous les Mamelucks crièrent : « Il est pris , il est pris.... » — « Oh ! que non , » répondit Montléger. Au même instant il tire un coup de pistolet à un Mameluck qui voulait l'arrêter, le tue , se saisit de son cheval , monte dessus et regagne le camp français.

LEBLANC , caporal au 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne , à Tanius en Suisse , tomba sur un caisson de l'ennemi , s'en empara et coupa les traits des chevaux qui y étaient attelés. Poursuivant sa marche victo-

rieuse, il se précipita seul sur le pont de Richenau, derrière lequel les Autrichiens cherchaient à se rallier, il les étonna en criant : « A moi, camarades. » Ils se croient suivis, leur trouble s'en augmente ; il fond sur eux, sabre tout ce qu'il rencontre, et ne s'arrête enfin, que lorsqu'il le a mis en fuite.

---

## LE DERNIER CRI

DE LA VIEILLE GARDE.

---

Ils ne sont plus, les fils de la victoire !  
 Mars a trahi leurs efforts et nos vœux !  
 Pleurez, Français, l'appui de votre gloire  
 Est descendu dans la tombe avec eux ;  
 A leur valeur l'anglais rendant hommage,  
 Voulut en vain les soustraire au trépas,  
 Les preux ont dit en volant au carnage :  
 « La Garde meurt, elle ne se rend pas. »

( 195 )

Toi qui deux fois leur dus le diadème ,  
Toi qui , sans eux , eus gémî dans les fers ,  
Napoléon à cette heure suprême ,  
Te verras-t-on partager leurs revers !...  
Ils sont tombés les héros de la France ,  
Et toi tu fuis !... au milieu des combats ;  
Tu fus donc sourd à ce cri de vaillance :  
« La Garde meurt , elle ne se rend pas. »

Dix rois ligués ont fait fléchir ta tête ,  
Français , trop fier de les avoir vaincus ;  
Pour t'affranchir du joug de leur conquête ,  
Tu tenterais des efforts superflus ;  
Mais si jamais l'heure de la vengeance  
Vient à sonner , magnanimes soldats ,  
Ralliez-vous à ce cri de vaillance :  
« La Garde meurt , elle ne se rend pas. »

N. LETEVRE.

*N. Lete.*

---

# TABLE

## DES BATAILLES

### LIVRÉES PAR LES FRANÇAIS,

*Depuis 1792 jusqu'en 1815.*

---

**B**ATAILLE DE TOURNAY. Les Autrichiens, commandés par le général d'Happoncourt, s'étant avancés sous les murs de Tournay, y attaquèrent les Français, commandés par le général Théobald Dillon. 1792

— DE QUIÉVRAIN. Les Français, aux ordres de M. de Biron, furent battus par les Autrichiens, commandés par le baron de Beaulieu et le colonel Fischer, le 28 avril 1792

— DE SAINT-AUBIN ou de FLORENNE. Les Autrichiens, commandés par le général-major comte de Staray, y défont les Français, aux ordres de M. de Gouvion, 23 mai 1792

— DE MAUBEUGE. L'avant-garde de l'armée française, dont M. de la Fayette était le commandant en chef, attaque, sous le commandement de M. de Gouvion, les Autrichiens, et les culbute, 11 juin 1792

— DE FONTOY. L'armée française, aux ordres du maréchal de Luckner, y bat vingt-deux mille Autrichiens, le 19 août 1792

— DE MAULDE (du camp). Un corps de quinze mille Autrichiens, commandés par le duc de Saxe-Teschen, y est défait par les Français, 31 août 1772

— DE LA CROIX-AUX-BOIS. Les Français, commandés par le général Chazot, y défont les Autrichiens, 14 septembre 1792

— DE VALMY. L'armée française, commandée par M. le maréchal de Kellermann, ayant sous ses ordres les généraux Valence, Beurnonville et Després - Crassier, y bat l'armée prussienne et autrichienne, 20 septembre 1792

— DE JEMMAPES. L'armée française, commandée par le général Dumourier, y bat l'armée autrichienne aux ordres du duc de Saxe-Teschen, 6 novembre 1792

— D'ANDERLECHT. Un corps de l'armée autrichienne y est battu par les Français, aux ordres du général Dumourier, 13 novembre 1792

— DE LIÈGE. L'armée française, commandée par le général Dumourier, y bat les Autrichiens, 27 novembre 1792

— D'ALTENHOWEN. Les Autrichiens battirent, près d'Altenhowen, les Français, commandés par le général Stengel, le 1er mars 1793

— D'ESCHEIWEILLER, 2 mars 1793

— DE NERWINDE. Les Autrichiens, sous

le commandement du prince de Cobourg, y-battent les Français, commandés par le général Dumourier, 17 mars 1793

— DE FAMARS, dite aussi de RAISME ou de SAINT-AMAND. Le général Dampierre, qui avait succédé à Dumourier dans le commandement de l'armée du Nord, résolut de livrer une bataille définitive, qu'il perdit avec la vie, le 6 mai 1793

— DE FAMARS, dite aussi de VALENCIENNES. Les coalisés attaquent les Français sur toutes leurs lignes à la fois, les forcent à reculer, et s'emparent du camp retranché de Famars, le 23 mai 1793

— DE VALCARLOS, dans les Pyrénées occidentales. Les Français y défont les Espagnols, le 23 mai 1793

— DE BOUSBECQ. Les Français, commandés par le général Lamarlière, y défont les troupes hollandaises, le 24 mai 1793

— DE SAINT-JEAM-PIED-DE-PORT. Les Français y sont battus par les Espagnols. Lagetière y fut fait prisonnier, 6 juin 1793

— DE BROUIS. Les Français, commandés par le général Brunet, y battent les Piémontais, le 8 juin 1793

— D'ARLON. Les Français, sous le commandement des généraux Houchard, Tolo-san, Delange, Laubadère et Beauregard, y battent les Autrichiens, le 9 juin 1793

DE VALENCIENNES. La garnison française de cette place fait une sortie vigoureuse sur les Autrichiens. Les Français avaient pour

commandant M. le général Ferrand, 17 juin 1793

— D'HERXHEIM. Les Français, sous le commandement du général Custine, commencèrent à faire plier les Autrichiens; mais les instructions données au général Ferrières n'ayant pas été exécutées, les Français furent repoussés et obligés à la retraite, 17 juin 1793

— D'ANDAYE et de la CROIX-DES-BOUQUETS. L'armée française, aux ordres du général Servan, y défait les Espagnols, 21 et 23 juin 1793

— DE MAS-DE-SERRE, aux Pyrénées occidentales. Les Français, commandés par le général de Flers, ayant sous ses ordres les généraux Dagobert, Lamartillière et Barbantane, y battent les Espagnols, les 16 et 17 juillet 1793

— DE LA CHAPELLE-SAINT-ANNE, le 22 juillet 1793

— DE PIÉTRI, 13 juillet 1793

— D'IRUN. Les Français, commandés par le général Labourdonnaye et le brave Latour-d'Auvergne, y battirent les Espagnols, qui étaient commandés par le général Caro, 23 juillet 1793

— DES ALDODES, 6 août 1793

— D'HONDSKOOTE, dite aussi POPERINGUE. L'armée française y bat l'armée anglo-autrichienne, 7, 8 et 9 septembre 1793

— DE DEUX-PONTS ou de PERMESENS, 14 septembre 1793

- DE PEIRAS-TORTES, 18 septembre 1793
- DE WATIGNIES, dite aussi de MAU-  
BEUGE. L'armée française, commandée par  
M. le maréchal Jourdan, y bat l'armée au-  
trichienne, 17 octobre 1793
- DE GILLETTE (combat du pont). Les  
Français y battent les Piémontais, les 17 et  
18 octobre 1793
- DE HORN BACH ou de DEUX-PONTS. Les  
Français y battent les Autrichiens et leurs  
alliés, le 20 novembre 1793
- DE WERTH ou de FRESCHWEILLER. Le  
général Hoche, commandant l'armée fran-  
çaise, y bat l'armée prussienne, le 22 dé-  
cembre 1793
- DE GEISBERG. L'armée française, aux  
ordres du général Hoche, y bat les Autri-  
chiens et leurs alliés, 26 et 27 décembre  
1793
- DU TEXEL. Pendant l'hiver de 1794,  
les Français, après avoir fait la conquête  
de la Hollande, portèrent leurs armes vic-  
torieuses sur les vaisseaux de cette puissance  
qui étaient retenus en mer par une glace  
profonde qui les empêchait de se mouvoir.  
Plusieurs escadrons de cavalerie furent dé-  
tachés pour attaquer la flotte, défendue par  
les marins qui en formaient les équipages;  
mais la valeur et l'intrépidité française  
triomphèrent bientôt des efforts des Hol-  
landais, et leurs vaisseaux, semblables à  
des citadelles dont on formait le siège, se  
rendirent à la cavalerie française, qui y fit



sur-le-champ aïborer de nouveaux pavil-  
lons, janvier 1794

— DE SPIRE et de GEMERSHEIN, janvier  
1794

— DE SAINT-JEAN-DE-LUZ. L'armée fran-  
çaise y bat les Espagnols, 5 février 1794

— DE FOUGASSE. Les Français y battent  
les Piémontais, avril 1794

— D'URGEL. Le général français Dago-  
bert, après avoir battu les Espagnols à  
Monteilla, les attaque de nouveau près  
d'Urgel et les culbute, avril 1794

— DE PONTE-DI-NAVA. L'armée fran-  
çaise, aux ordres du maréchal Masséna, y  
bat les Autrichiens et les Piémontais, 16,  
17 et 18 avril 1794

— D'ARLON. L'armée française, com-  
mandée par le maréchal Jourdan, y bat  
l'armée autrichienne, le 18 avril 1794

— D'AUSOY, le 22 avril 1794

— DE LA TUILE, le 27 avril 1794

— DE MOESCROEN. Les Français y battent  
complètement les Autrichiens et les Hano-  
vriens, le 29 avril 1794

— DES ALBÈRES. L'armée française, aux  
ordres du général Dugommier, y bat les  
Espagnols, le 27 et 30 avril 1794

— DE COURTRAY. Les Français, comman-  
dés par le général Pichegru, y battent l'ar-  
mée autrichienne, 29 avril 1794

— DE SAORGIO, 29 avril et jours suivans,  
1794

— DE THUIN. Les Français, aux ordres

du général Moreau, y battent les Autrichiens, le 10 mai 1794

— DE Tournay, dite aussi de Turcoing.

L'armée française, commandée par le général Pichegru, y bat l'armée des coalisés, mai 1794

— DE KAISERLAUTERN, le 23 mai 1794

— DE LOBES, le 24 mai 1794

— DE COLLIOURE. L'armée française, commandée par le général Dugommier, y bat les Espagnols, 26 mai 1794

— D'Ouessant (naval). La flotte française, commandée par l'amiral Villaret-Joyeuse, y bat la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Howe, juin 1794

— D'Aost (de la vallée), juin 1794

— D'HOOGLÉDE et de ROUSSELAER ou de LONGMARcq. L'armée française y bat l'armée des coalisés, 10 et 15 juin 1794

— DE LA CROIX-DES-BOUQUETS, 23 juin 1794

— DE FLEURS. L'armée française, commandée par M. le maréchal Jourdan, bat l'armée des coalisés, le 26 juin 1794

— DE SOMBREF, le 1er juillet 1794

— DE FREIPACH et de TRAISTADT. Les Français, commandés par le général Moreau-de-Rocroi, y battent les Prussiens et leurs alliés, du 2 au 14 juillet 1794

— DE BASTAN (de la vallée). Les troupes françaises, aux ordres du général Moncey, battent les Espagnols sur toutes leurs lignes, vers la fin de juillet 1794

— DE FONTARABIE. Les Français, aux or-

dres de M. le général Moncey, battent les Espagnols devant cette place, et s'en emparent, le 1er août 1794

— DE SAN-LORANZO-DE-LA-MOUGA, dite aussi BOULON. L'armée des Pyrénées orientales, commandée par le général Dugommier, y bat les Espagnols, le 13 août 1794

— D'ASPE, le 4 septembre 1794

— DE BOXTEL, 14 septembre 1794

— DE LA CHARTREUSE ou de SPIRMONT, dite aussi de l'OURTHE. Le maréchal Jourdan bat les Autrichiens, 18 septembre 1794

— DE BELLEGARDE, le 21 septembre 1794

— DE CAÏRO, le 21 septembre 1794

— D'ALDENHOVEN. L'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le maréchal Jourdan, y bat l'armée autrichienne, le 2 octobre 1794

— DE BURGUET, près de Roncevaux, du 16 au 18 octobre 1794

— DE LA MONTAGNE-NOIRE. L'armée des Pyrénées orientales, aux ordres du général Dugommier, y bat les Espagnols, mais les Français eurent à regretter le général en chef Dugommier, qui fut emporté d'un obus, le 15 novembre 1794

— D'ESCOLA, du 20 au 27 novembre 1794

— DE BERGARA. Le général Moncey y bat les Espagnols, le 28 novembre 1794

DE LA FLUVIA. Le général Schérer, commandant l'armée des Pyrénées occidentales, y bat les Espagnols, le 14 juin 1795

— DE BELLE-ÎLE (naval), le 23 juin 1795

- DE QUIBERON, le 16 juillet 1795
- DE LA CERINE, le 1<sup>er</sup> septembre 1795
- DU RHIN (passage). L'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le maréchal Jourdan, ayant sous ses ordres les généraux Kléber, Lefebvre, Grenier, Championnet, Legrand, Jacopin et Tilly, passe le Rhin entre Dusseldorf et Duisbourg, et force à la retraite l'armée autrichienne, commandée par les maréchaux de Wurmser et Clairfait, le 8 septembre 1795
- DU TEXEL (naval), 11 octobre 1795
- DE LOANO. L'armée d'Italie, aux ordres du général Schérer, y bat l'armée austro-sarde, les 23 et 24 novembre 1795
- DE KREUZACH, le 30 novembre 1795
- DE MONTENOTE. L'empereur y bat l'armée austro-sarde, le 11 avril 1796
- DE MILLESIMO. Le général Bonaparte y bat l'armée des austro-sardes, le 14 avril 1796
- DE DÉGO, DE CÉVA et de MONTÉSÉMO. Le général Bonaparte y bat l'armée impériale et sarde, les 15, 16 et 17 avril 1796
- DE VICO et de MONDOVI. Le général Bonaparte y bat l'armée austro-sarde, les 21 et 22 avril 1796
- FOMBIO ou COGNO et passage du Pô. Le général Bonaparte bat l'armée impériale commandée par le général Beaulieu, les 7 et 8 mai 1796
- DU PONT DE LODI. Le général Bonaparte, ayant sous ses ordres les généraux

Berthier , Masséna , Augereau et Lannes , y bat complètement l'armée impériale , 10 mai 1796

— DE BORGHETTO et de PESCHIERA , passage du MINCIO. Le général Bonaparte y bat les Impériaux , 29 , 30 mai et 1er. juin 1796

— DE LA SIEG ( combat sur les bords ) , d'HENEF et d'ALTENKIRCHEN. L'armée de Sambre-et-Meuse , commandée par le général Jourdan , y bat l'armée autrichienne , commandée par l'archiduc Charles , 1er. juin 1796

— DU RHIN ( passage ) , et batailles de WILTETT et de RENCHEN. L'armée de Rhin-et-Moselle , aux ordres du général Moreau , passe le Rhin au-dessus de Kehl , le 24 juin , et bat les Autrichiens à Wiltett et à Renchen , dans les derniers jours de ce mois 1796

— DE DESENSANO et LONADO. Les Français , commandés par le général Junot , battent les impériaux dans les premiers jours de juillet 1796

— DE FREUDENSTADT , 4 juillet 1796

— DE RADSTADT. L'armée de Rhin-et-Moselle , aux ordres du général Moreau , y bat l'armée autrichienne , le 5 juillet 1796

— D'ETLINGEN. L'armée de Rhin-et-Moselle , aux ordres du général Moreau , y bat l'armée autrichienne , le 9 juillet 1796

— DE LODRON , 13 juillet 1796

— D'ESLINGEN et de CANDSTADT , le 21 juillet 1796

— DE CASTIGLIONE. Le général Bonaparte, ayant sous ses ordres les généraux Masséna, Augereau, Mortier et Serrurier, y bat l'armée impériale, le 5 août 1796

— DE NÉRESHEIN, d'HEYDENAEIM et de KAMLACH. L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Moreau, y bat les Autrichiens commandés par le prince Charles, les 11 et 13 août 1796

— D'AMBERG, le 17 août 1796

— DE FRIEDBERG. L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Moreau, bat, près de Friedberg, l'armée autrichienne, le 24 août 1796

— DE GEISENFELD ou de PFAFFENHOFEN, le 1<sup>er</sup> septembre 1796

— DE VUZZBOURG, le 2 septembre 1796

— DE SÉRAVALLE, le 3 septembre 1796

— DE ROVÉRÉDO. Le général Bonaparte y bat l'armée impériale, le 4 sept. 1796

— DE PRIEMOLAN et de la BRENTA, le 7 septembre 1796

— DE BASSANO. Le général Bonaparte, ayant sous ses ordres le général Murat, y bat l'armée impériale, 8 septembre 1796

— DE MUNICH ou de DACHAU, et de NEUBOURG, 10 et 14 septembre 1796

— DE SAINT-GEORGES ou de MANTOUE. Le général Bonaparte y bat la garnison de Mantoue, 14 et 15 septembre 1796

— D'ALTENKIRCHEN. C'est à cette affaire que le général Marceau fut blessé mortellement, 19 septembre 1796

- DE BIBERACH, 2 octobre 1796
- DE ROTHWEL, de WILLENGEN, du VAL  
d'ENFER, de NEUSTADT, les 9 octobre et  
jours suivans 1796
- DE WALDKIRK ou de KENTZINGEN, 19  
octobre 1796
- DE SCHLIENGEN, le 23 octobre 1796
- DE NEUWIED. L'armée française de  
Sambre-et-Meuse bat l'armée impériale, le  
23 octobre 1796
- DE KAYSERLAUTERN et de CREUZNACH.  
La même armée bat les Autrichiens sur  
toutes les lignes, depuis Kayserlautern  
jusqu'à Creutznach, et leur enlève quatre  
camps, 26 octobre 1796
- D'ARCOLE. Le général Bonaparte bat  
l'armée impériale commandée par le feld-  
maréchal d'Alvinzi, les 15, 16 et 17 no-  
vembre 1796
- DE KELH et d'HUNINGUE, 22 et 24 no-  
vembre 1796
- DE RIVOLI et de la FAVORITE, les 12,  
13, 14 15 et 16 janvier 1797
- DE TRENTE. Un corps de l'armée d'Ita-  
lie, commandé par le général Joubert,  
s'empare de cette ville, du 28 janvier au 3  
février 1797
- DE SAINT-VINCENT (naval), le 14 fé-  
vrier 1797
- DE TAGLIAMENTO et de GRADISKA. Le  
général Bonaparte bat l'armée autrichienne  
aux ordres de l'archiduc Charles, les 15 et  
19 mars 1797

— DE BOTZEN. Un corps de l'armée d'Italie, commandé par les généraux Dumas et Vial, y bat un corps de l'armée autrichienne, aux ordres du feld-maréchal de Laudon, le 22 mars 1797

— DE TARVIS; le 25 mars 1797

— D'ARTENKIRCHEN; le 16 avril 1797

— DE DIERDORF; le 17 avril 1797

— DE NEUWIED; les 17 et 18 avril 1797

— DE DIERSHEIM. L'armée de Rhin-et-Moselle bat les Autrichiens, et prend sur eux Offembourg et le fort de Kell, les 20 et 21 avril 1797

— DE MALTHE. Le général Bonaparte fait la conquête de cette île, 12 juin 1798

— DE CHEBRISSE. Le général Bonaparte, après avoir pris les villes d'Alexandrie, de Rosette, de Demenhour, et battu les Mameloucks et les Arabes à *Rahmanié*, leur livre la sanglante bataille de Chebreisso, qu'il gagne sur eux, le 13 juillet 1798

— DES PYRAMIDES. Le général Bonaparte bat l'armée des Mameloucks, commandée par Mourrad-Bey, le 22 juillet 1798

— D'ABOUKIR (naval). L'escadre française, forte de treize vaisseaux de ligne, quatre frégates et deux bombards, aux ordres de l'amiral Brueys, y est détruite par la flotte anglaise, commandée par l'amiral Nelson, 2 août 1798

— DE SALEHIEH; le 11 août 1798

— DE KILLALA et de CASTELBAR, août et septembre 1798



- DE SÉDIMAN ; le 8 octobre 1798
- DE FAIOUM ; le 9 octobre 1798
- DE CIVITA-CASTELLANA ; le 4 décembre 1798
- D'OTRICOLO ; le général Macdonald y bat les Napolitains ; le 6 décembre 1798
- DE CALVI ; le général Macdonald , secondé du général Calvin et de huit cents Français , y fait mettre bas les armes à quatre mille Napolitains de l'armée du général Mack , le 9 décembre 1798
- DE LUCIEN-STEIG , dans les Grisons ; l'armée française , aux ordres du général Masséna y bat l'armée autrichienne , commandée par le général Auffenberg , qui y fut fait prisonnier. Cette victoire mit la ville de Coire et tout le pays des Grisons au pouvoir des Français , 6 et 7 mars 1799
- DES ENCADINES et de SCHULTZ ; 15 et 16 mars 1799
- D'OSTRAOK ou de PFULLENDORF et de STOCKACH ou de LIEPTINGEN ; l'armée autrichienne , forte de quatre-vingt mille hommes , aux ordres du prince Charles , ayant sous lui les généraux Hotze , Laudon , Bellegarde et Jellachich , y bat l'armée française , aux ordres du général Jourdan , qui n'avait que trente-quatre mille hommes à lui opposer , 21 , 25 , 26 et 27 mars 1799
- DE FINSTERMUNSTER , NAUDERS et CLARENS ; 24 mars et jours suivans 1799
- DE L'ADIGE ou de SAINTE-LUCIE , de SAINT-MAXIMIN , de VÉRONE et de LEGNA

co. Les divisions de l'armée d'Italie , commandées par le général Victor, les généraux Moreau, Hatri, Delmas, Grenier et Serrurier ( *Schérer, général en chef* ), y battent les Autrichiens, commandés par les généraux Miackwitz, Liptay et Kaïn, 26 mars et jours suivans 1799

— DE VÉRONE ou de MAGNANO; l'armée autrichienne, commandée par le feld-maréchal Kray, y bat l'armée française d'Italie aux ordres du général Schérer, le 5 avril 1799

DE MONT-THABOR, ou d'EDRELON. Le général Bonaparte, ayant sous ses ordres Murat; les généraux Kléber, Rampon, Bon, Vial et Leturcq, y met en déroute l'armée des Mameloucks, des Syriens et des Samaritains, les 15 et 16 avril 1799

— DE CASSANO; l'armée française d'Italie, aux ordres du général Moreau, y est battue par l'armée austro-russe, commandée par le feld-maréchal Souwarow, le prince de Hohenzollern, et les généraux Mélas, Rosenberg, de Chateler, Wurkassowich, Ott et Zoph, 27 avril 1799

— DE BASSIGNANA; l'armée français, d'Italie, commandée par le général Moreau, ayant sous lui le duc de Bellune, les généraux Grenier, Gardanne, Quesnel et Garreau, y bat l'armée austro-russe, commandée par les généraux Souwarow, Rosenberg, et Schubarf ( ce dernier y fut tué ), 12 mai 1799

— D'ALEXANDRIE ou de VALENCE; l'armée austro-russe, aux ordres des généraux Souwarow, Mélas et Wuskassowich, y bat l'armée française aux ordres du général Moreau, le 16 mai 1799

— DE WINTHER-THUR. L'armée d'Helvétie, aux ordres du général Masséna, y bat l'armée autrichienne, commandée par le prince Charles, 25 mai 1799

— DE BREMGARTEN. Le général Soult, commandant une division de l'armée d'Helvétie, y bat les Autrichiens, le 8 juin 1799

— DE MODÈNE. L'armée de Naples, aux ordres du général Macdonald, qui opérait sa retraite, y bat l'aile gauche de l'armée austro-russe, le 12 juin 1799

— DE LA TRÉBIA ou de SAN-GIOVANI; l'armée austro-russe, commandée par les généraux Souwarow, le prince Bragation Koubarow, Mélas, Ott, Frœlich et Rosenberg, y bat l'armée française, commandée par le général Macdonald. Cette bataille dura trois jours, on y brûla cinq millions de cartouches et on tira au moins soixante et dix mille coups de canon. Les austro-russes ne durent leurs succès qu'à leur grande supériorité dans le nombre des combattans; les Français y firent des prodiges de valeur; ils y perdirent le général Cambray, du 17 au 20 juin 1799

— D'ABOUKIR. L'armée d'Orient, sous les ordres du général Bonaparte, y met les Ottomans dans une déroute complète, leur

tue dix mille hommes, et en précipite dix mille dans la mer, 25 juillet 1799

— DE ZÜRICH, de SAINT-GOTHARD et de GÜECHENEN. Les Autrichiens, commandés par les généraux Jellachich et Simpschen, y sont battus par l'armée d'Helvétie, commandée par le maréchal prince d'Eslingen, ayant sous ses ordres les généraux Lecourbe, Godin et Loison, les 14, 15 et 16 août 1799

— DE NOVI. Joubert mourut à cette bataille, 15 août 1799

— DU HELDER; la flotte hollandaise, forte de douze vaisseaux de ligne, portant six cent trente-deux pièces de canon, méconnaît les ordres du brave amiral Story, refuse de combattre, et se livre lâchement à la flotte anglaise, commandée par l'amiral Mitchell. La nouvelle marine hollandaise, doit avoir à cœur de déchirer cette page de l'histoire. C'est un appel à son honneur!....

30 août 1799

D'ALKMAER, 9 et 10 septembre 1799

— DE BERGHEM. L'armée française, commandée par le général Brune, bat complètement l'armée anglo-russe, 18 septembre

1799

— DE ZÜRICH ou de DIETTICKON, du MUTTENTHAL, de CONSTANCE, d'ANDELFINGEN. L'armée française, commandée par le général Masséna, ayant sous ses ordres les généraux Oudinot, Mortier, Soult, Gazan, Bontemps, Guétare, Laval, Klein et

Ménard , y bat l'armée austro-russe aux ordres du feld-maréchal Souwarow et des généraux Korsakow , Hotze , Lincken et Jellachich. Le général Hotze fut tué au commencement de l'action , engagée devant Zurich , 25 septembre au 7 octobre 1799

— DE KASTRICUM ; le 18 octobre 1799

Le duc d'Yorck , après la perte de cette bataille , fut obligé de capituler.

— DE BOSCO ; le 23 octobre 1799

— DU NECKER et de PHILIPSBURG ; les divisions de l'armée du Rhin , commandées par les généraux duc d'Elchingen , Delaborde , Decaen et Baragucy-d'Hilliers , y attaquent et culburent toute la ligne de l'armée autrichienne , le 16 novembre 1799

— DE SAVIGLIANO , ou de GENOLA et de MOROZZO. L'armée française d'Italie , aux ordres du général Championnet , y est battue par l'armée autrichienne , commandée par le général Mélas , les 4 et 5 novembre 1799

— D'HÉLIOPOLIS ou de MATARISH ; le général Bonaparte , en quittant l'Egypte , au mois d'août 1799 , avait laissé le commandement de cette armée au général Kléber , qui battit les Turcs à Héliopolis , le 20 mars 1800

— DU CAIRE. L'armée française reprend le Caire sur les Turcs , et reconquiert entièrement l'Egypte ; Mourad-Bey , l'un des principaux chefs des Mameloucks , se réunit aux Français le 28 avril 1800

— D'ENGEN ou de STOCKACH ; le 3 mai 1800

— DE MOESKIRCK. L'armée du Rhin , commandée par le général Moreau , ayant sous ses ordres les généraux mentionnés ci-dessus , auxquels il faut ajouter les généraux Bastoul , Goulus , Walter , Montrichard , Desperrières et Durosnel , y bat l'armée autrichienne , commandée par le général Kray , le 5 mai 1800

— DE RIBERACH ; l'armée du Rhin , commandée par le général Moreau , y bat l'armée autrichienne aux ordres du général Kray. Les généraux français Thureau , Saint-Cyr , Baraguey-d'Hilliers , Richempanse , Durutte et Digonnet , y firent des prodiges de valeur , le 9 mai 1800

— D'AOSTE et de CHATILLON. Le général Dannes , à la tête de l'avant-garde de l'armée d'Italie , commandée par Napoléon en personne , y culbutte les Autrichiens , et se rend maître de ses positions , les 16 et 17 mai 1800

— DE SAINT-LAURENT-DU-VAR. Le général Suchet , commandant un corps de l'armée aux ordres du maréchal prince d'Eslingen , y bat les impériaux ; commandés par le feld-maréchal de Mélas , le 24 mai 1800

— DE MONTEBELLO ou de CASTEGGIO. L'armée française commandée par le général Bonaparte , y bat l'armée autrichienne , commandée par les généraux Mélas et Ott , le 9 juin 1800

— DE MARENGO. L'armée française d'Italie , commandée par le premier consul , ayant

sous ses ordres les généraux Murat, Eugène Beauharnais, Lannes, Berthier, Victor, Desaix, Carra-Saint-Cyr, Watrin, Rivaux, Maynoni, Champeaux, Boudet, Chambarlhac, Gardanne, Chabran et Lapoype, y bat l'armée autrichienne, commandée par les généraux Mélas, Oreilli, Kaim, Had-dick, Otte et Elnitz, le 14 juin 1800

— D'HOCHSTEDT. L'armée du Rhin, commandée par le général Moreau, ayant sous ses ordres les généraux Grenier, Lecourbe, Godin, Richepanse, Montrichard et d'Hautpoult, y bat l'armée autrichienne, commandée par les généraux Kray, Starray, Nauerdorf et Klinglin, le 20 juin 1800

— DE NEDERSHEIM, NORDLINGEN, OBERSHAUSEN et NEUBOURG. Les divisions de l'armée française du Rhin, aux ordres du général Moreaux, des généraux mentionnés plus haut, et auxquels ils faut ajouter les généraux Schiner et Cœhorn, y battent les Autrichiens, les 28 juin et jours suivans, 1800

— DE FELDKIRCH et de COIRE. Un corps de l'armée du Rhin, aux ordres des généraux Lecourbe et Dornemans, battent les Autrichiens, les 15 juillet et jours suivans, 1800

— DE LA COROGNE et du FERROL. Les Anglais y opèrent un débarquement de quinze mille hommes, sous le commandement du lord Pultney; mais ils sont aussitôt battus et repoussés, le 25 août 1800

— D'ASCHAFFENBOURG. L'armée, aux ordres du maréchal Augereau, duc de Casti-

glione , y bat les Autrichiens et les Mayençais , le 24 novembre 1800

— D'APFINGEN. L'armée du Rhin , commandée par le général Moreau , y bat l'armée autrichienne , le 30 novembre 1800

— DE HOHENLINDEN. L'armée du Rhin , commandée par le général Moreau , ayant sous ses ordres les généraux Ney , duc d'Elchingen , Grenier , Grovchy , Legrand , d'Hauptoult , Richepanse , Decaen , Colaud , Grandjean , Walther , Drouet , Bastoul , Debilly , Bonnet , Kniazewitz , Boyer , Espagne et Durutte , y bat l'armée autrichienne , le 3 décembre 1800

— DE SALZBOURG ou de WAAL et de NEUMARCK ; les 14 décembre et jours suivans , 1800

— DU SPLUGEN et de STORN. Le maréchal Magdonald , duc de Tarente , commandant l'armée française dans les Grisons , fait effectuer à ses troupes le célèbre et périlleux passage du *Splugen* , et par cette habile manœuvre établit sa communication avec l'armée d'Italie , 15 décembre et jours suivans , 1800

— DE NUREMBERG ; le 18 décembre 1800

— DE L'ENS , de la SALZA , de l'INN et de la TRAUN (combats le long des rives.) L'armée du Rhin , commandée par le général Moreau , y bat continuellement les Autrichiens , et porte son avant-garde à moins de vingt lieues de Vienne , en décembre 1800

— DE MONZABANO ou de VALEGGIO ; l'armée d'Italie , commandée par le maréchal



Brune , y bat l'armée autrichienne , commandée par le feld-maréchal Bellegarde et le prince de Hohenzollern , le 25 décembre 1800

— DE COPENHAGUE ; la guerre qui continue toujours entre la France et l'Angleterre , porte celle-ci à attaquer les Danois , alliés des Français , à bombarder Copenhague d'une manière foudroyante , et à enlever tous les vaisseaux qui défendaient ce port. Ce fut l'amiral Nelson qui commanda cette expédition britannique , le 2 avril 1801

— D'ALEXANDRIE et de BELBEYS. L'armée française en Egypte , ayant perdu son chef , le général Kléber , par un odieux assassinat , le 14 juin 1808 , le général Menou fut nommé pour lui succéder. Il eut à soutenir tous les efforts des Anglais et des Turcs réunis , qui l'attaquèrent à plusieurs reprises sous les murs d'Alexandrie. Dans la dernière affaire qui eut lieu devant cette place le général anglais , sir Ralph-Albercrombie , fut tué ; les Français eurent à regretter , de leur côté , le général Lannusse , 21 mars et 19 mai 1801

— D'ALGÉSIRAS ( naval ) ; une escadre française de trois vaisseaux de ligne et d'une frégate commandée par le contre-amiral Linois , y bat une escadre anglaise aux ordres de sir John de Saumarez , composée de six vaisseaux de ligne , d'une frégate et d'un lougre ; les Anglais y perdirent l'*Annibal* , de soixante-quatorze canons , 5 juillet 1801

— DE BOULOGNE, les 4 et 15 août 1801

— DE L'ILE D'ELBE. Les Français, après un combat meurtrier, forcent les Anglais à regagner leurs vaisseaux, après avoir perdu près de douze cents hommes, sur trois mille qu'ils avaient débarqués, 14 sept. 1801

— DE SAINTE-MARIE (naval); sans avoir déclaré la guerre à l'Espagne, l'Angleterre fait attaquer un convoi espagnol qui voyageait sous la foi des traités, et enlève, à la hauteur de Sainte-Marie, après un combat très-vif, trois frégates espagnoles, 5 octobre 1804

— DE CALAIS et d'AMBLETEUSE; l'amiral Werhuel, sorti de Dunkerque avec une forte division de la flottille, se bat avec le plus grand succès contre une flotte anglaise de trente-deux vaisseaux, devant Calais et Ambleteuse, en juillet 1805

— DU CAP FINISTÈRE; la flotte combinée de France et d'Espagne y bat la flotte anglaise commandée par l'amiral Calder, le 22 juillet 1805

— DE DONAWERTH, du LECH et de WERTINGEN. Les divisions de l'armée française, aux ordres de Murat, y battent les Autrichiens, les 7 et 8 octobre 1805

— DE GUNTZBOURG, 9 octobre 1805

— DE LANDSBERG, le 11 octobre 1805

— D'ALBECK; le général Mack sort de la ville d'Ulm, et, à la tête de vingt-cinq mille hommes, il attaque six mille Français, commandés par les généraux Dupont et

Sahuc , qui le culbutent et le forcent à la retraite après lui avoir fait quinze cents prisonniers, le 11 octobre 1805

— DE MUNICH. Bernadotte, commandant un corps de l'armée française, entre dans Munich, fait huit cents prisonniers, poursuit le général autrichien Kienmayer, lui prend ses équipages, le jette hors de la Bavière, et le force à repasser l'Inn, octobre 1805

— DE MHHMINGEN. Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, y enlève neuf bataillons autrichiens et se rend maître de la place, le 13 octobre 1805

— D'ELCHINGEN, les 13 et 14 oct. 1805

— DE LANGUENAW; Murat à la tête d'un corps de l'armée française, poursuit le prince Ferdinand, et bat, près de Languenaw, le général Werneck, à qui il fait trois mille prisonniers, le 14 octobre 1805

— DE HAAG) Bernadotte, commandant un corps de l'armée française, y bat les Autrichiens, leur fait cinq cents prisonniers, et leur enlève un parc d'artillerie, le 15 octobre 1805

DE NÉERESHEIM; Murat, secondé par le général Klein, y bat les antrichiens, leur prend deux drapeaux, mille hommes et un officier-général. Le prince Ferdinand et sept généraux n'ont que le temps de monter à cheval et de s'échapper, le 17 oct. 1805

— N'ULM. Napoléon, par des manœuvres habiles, qui sont sans exemple dans l'histoire, à cerné et mis hors de combat

l'armée autrichienne , forte de cent mille hommes , commandés par le général Mack , qui n'a d'autre ressource que de se jeter dans Ulm , où il est bientôt obligé de capituler avec vingt-sept mille hommes , dix-neuf généraux , trois mille chevaux et quatre-vingts pièces de canon attelées , 15 , 16 et 17 octobre 1805

— DE NORLINGEN ; Murat y fait capituler le général autrichien Werneck avec toute sa division : les généraux Baillet , Hohenzollern , Vogel , Mackery , Hohenfeld , Weiber et Dienesberg furent aussi du nombre des prisonniers. 18 octobre

— DE VÉRONNE ( du vieux château ) ; l'armée d'Italie aux ordres du maréchal prince d'Eslingen , bat l'armée autrichienne , sur laquelle elle fait quinze cents prisonniers le 18 octobre 1805

— DE NURENBERG ; 21 octobre 1805

— DE TRAFALGAR ( naval ) ; 21 oct. 1805

— DE MEHRBACH ; BRAUNAW et LAMBACH ) Murat , à la tête d'un corps de l'armée française , poursuivant toujours ses succès contre les Autrichiens , les bat dans ces diverses rencontres , et leur fait beaucoup de prisonniers , les 29 et 30 octobre 1805

— DE VERONNETTE ; le maréchal prince d'Eslingen , commandant l'armée française en Italie , bat l'armée autrichienne , le 29 octobre 1805

— DE CALDIÉRO ; la même armée y bat l'armée autrichienne , 30 octobre 1805

- DE PASSLINGEN, le 2 novembre 1805
- DE LOWERS. Les Bava-rois , alliés des Français , et commandés par le brave gé-néral Deroi , y battent cinq régimens au-trichiens venant d'Italie , et leur enlèvent leurs canons. Le général Deroi chargea avec tant de courage et d'impétuosité , qu'il fut blessé d'un coup de pistolet, 5 nov. 1805
- D'AMSTETTEN ; 5 novembre 1805
- DE WEYER. Le maréchal duc de Ra-guse y bat les autrichiens le 8 nov. 1805
- DE KUFFERTAIN et de SCHARNITZ. Le corps d'armée aux ordres du maréchal duc d'Elchingen , y bat les Autrichiens , et s'ou-vre le Tyrol , où l'archiduc Jean comman-dait , 8 novembre 1805
- DE DIERNSTEIN. Le maréchal duc de Trévise y déploie des talens supérieurs et un courage extraordinaire ; après un des combats les plus opiniâtres de la campagne , il triomphe de l'armée russe , forte de trente mille hommes. Le général français *Gazan* contribua beaucoup au succès de cette jour-née , ainsi que le colonel *Wattier* , du qua-trième de dragons , 11 novembre 1805
- DU TAGLIAMENTO ; 13 novemb. 1805
- DE WOLKERSDORF ; 14 novemb. 1805
- D'HOLLABRUN. Murat et le duc de Montebello , à la tête d'un corps de l'armée française , y rompent les bataillons russes , qui cherchent leur salut dans la fuite , et demandent ensuite à capituler , le 15 no-vembre 1805

— DE JUNTENDORFF ou ZUNTERDORF. L'armée russe y est battue par les Français aux ordres de Murat; 16 novembre 1805

— DE PRUNN et d'OLMUTZ, 20 nov. 1805

— DE CASTEL-FRANCO. L'armée française d'Italie, commandée par le maréchal prince d'Eslingen, bat l'armée autrichienne aux ordres du prince de Rohan, 14 novembre 1805

— D'AUSTERLITZ. Napoléon, qui venait d'ordonner avec autant d'habileté que de courage tous les mouvemens que ses lieutenans et ses généraux avaient effectués depuis l'ouverture de la campagne, commande EN PERSONNE à la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805; il avait sous ses ordres le général Murat, le prince royal de Suède, le maréchal prince de Neuschâtel, le maréchal prince d'Eckmühl, les maréchaux duc de Montebello, duc de Dalmatie, duc de Reggio, duc d'Albuféra, duc d'Istrie, le grand maréchal duc de Frioul, le duc d'Abrantès, colonel-général des hussards, le duc de Rovigo, les généraux Kellermann, Walther, Beaumont, Nansouty, d'Haupt, Rivaud, Drouet, Vandamme, Saint-Hilaire, Legrand, Friand, Boursier, Gudin, Bertrand comte de Lobau, Cafarelli, Valhubert, Thiébaud, Sébastiani, Compagnon, Rapp, Marisy et Demont.

L'armée austro-russe était commandée par l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche, EN PERSONNES, par le grand-duc

Constantin, le prince Repnin, les généraux Buxhowden et Kutusow.

Elle perdit la bataille.

Les empereurs de Russie et d'Autriche se virent obligés de demander la paix à Napoléon.

Elle fut signée par le traité de *Presbourg*,  
le 26 décembre 1805

— DE SCHLEITZ ; le 9 octobre 1806

— DE SAALFELD. Le duc de Montebello et le général Suchet, à la tête d'un corps de l'armée française, y battent l'avant-garde de l'armée prussienne, commandée par le prince Louis-Ferdinand de Prusse, qui y perdit la vie, le 10 octobre 1806

— DE GÉRA ; le 11 octobre 1806

— D'IENA OU D'AUERSTAEDT. Napoléon ayant sous ses ordres Murat, le général Bernadotte, le prince de Neufchâtel, le prince d'Eckmühl, les maréchaux duc de Castiglione, duc de Montebello, duc de Bellune, duc de Dantzick, duc d'Istrie, duc d'Elchingen et duc de Dalmatie, le grand maréchal duc de Frioul, le grand-écuyer duc de Vicence, et les généraux Gazan, Gudin, Friant, Morand, Daultanne, Debilly, Conroux, Durosnel et Colbert, y bat l'armée prussienne, commandée par le roi de Prusse en personne, ayant sous ses ordres le prince Henri de Prusse, le duc de Brunswick, et les généraux Moellendorff, Tavenzein, Holendorff, Schmettaow et Rutchelle, le 14 octobre 1806

— DE GREUZEN; le maréchal duc de Dalmatie, à la tête de son corps d'armée, y bat douze mille Prussiens, commandés par le roi de Prusse en personne, et le général Kalkreuth, le 16 octobre 1806

— DE HALL; le prince royal de Suède, commandant un des corps de l'armée française, et ayant sous ses ordres les généraux Léopold Bertier, Dupont, Drouet, Rivaud et Ronyer, y bat la réserve de l'armée prussienne aux ordres du prince Eugène de Wurtemberg, le 17 octobre 1806

— D'ERFURTH; 27 octobre 1806

— DE ZEHDENICK; Murat ayant sous ses ordres deux divisions de dragons français, commandées par les généraux Beaumont, Lasalle et Grouchy, y rompt et culbute six mille hommes de cavalerie prussienne, le 27 octobre 1806

— DE WIGNEENS DORF; 27 octobre 1806

— DE PRENTZLOW; le 28 octobre 1806

— d'ANCLAM OU ANKLAN; le 31 octobre 1806

— DE STRELITZ. C'est à cette affaire que le frère de la reine de Prusse fut fait prisonnier, le 31 octobre 1806

— DE WISMAR; 1<sup>er</sup>. novembre 1806

— DE CREVISMULEN; le 4 nov. 1806

— DE LUBECK. Cette bataille se livre dans la ville même de Lubeck; les portes, les rues, les places et les carrefours en sont le théâtre. Le général Blucher et le duc de Brunswick-Oels s'y étaient réfugiés avec



les débris de l'armée prussienne, et s'y virent attaqués par plusieurs corps de l'armée française, commandée par Murat, le général Bernadotte et le maréchal duc de Dalmatie, qui les forcèrent à mettre bas les armes et à se rendre prisonniers, après une action des plus meurtrières, qui dura deux jours, les 6 et 7 novembre 1806

— DE ROSTOCK. Le duc de Rovigo, à la tête d'une colonne mobile de l'armée française, s'empare de cinquante bâtimens suédois, qui étaient sur leur lest dans ce port, novembre 1806

— D'HAMELEN. Le duc de Rovigo, chargé par Napoléon de faire le siège de cette place, s'en rend maître et y fait capituler neuf mille Prussiens commandés par les généraux Lecocq et Schœler, et cinq autres lieutenans généraux, le 20 novembre 1806

— DE LOWIEZ. Le général Bœnigsen, commandant l'armée russe, envoie un fort détachement pour s'opposer au passage de la Bsura, que les Français devaient traverser pour s'emparer de Warsovie. Les Russes sont battus par la cavalerie française aux ordres du général Beaumont, le 26 novembre 1806

— DE BIEZUN. Le maréchal duc d'Istrie, secondé des généraux Grouchy, Rouget et Roussel, y bat un corps de l'armée prussienne, lui fait beaucoup de prisonniers, et lui enlève cinq pièces de canon, 23 décembre 1806

— DE CZARNOVO. Les corps d'armée commandés par le prince d'Eckmuhl, le duc d'Elchingen et le duc d'Istrie, ayant sous leurs ordres les généraux Beaumont, Morand, Malaz, Petit et Boussard, y battent les Russes, le 23 décembre 1806

— DE NASIELK. Le prince d'Eckmuhl, secondé des généraux Rapp et Lemarrois, y bat les Russes, commandés par le général Kameski, le 24 décembre 1806

— DE L'WERA OU LE KURSOMB. Le maréchal duc de Castiglione et le général Nansouty y culbutent quinze mille Russes, le 24 décembre 1806

— DE LOPACKOZIN, DE LA SONNA et TYKOCZIN; Murat et le prince d'Eckmuhl y battent les Russes, le 25 décembre 1806

— DE SOLDAN. Le maréchal duc d'Elchingen y bat un corps de Prussiens, commandé par le général Lestocq, le 26 décembre 1806

— DE MALAVA. Le général français Marchand y bat un corps de l'armée russe, le même jour 1806.

— DE PULTUSK. Le général Suchet, secondé des généraux Gazan, Gudin, Daultanne, Claparède, Wedel, Boussard et Trellart, y bat un corps d'armée russe, commandé par les généraux Bœnigsen, Tolstoy, Barclay de Tolly, Bagouwt, Kosin et Gondorff, 26 décembre 1806

— DE GOLYMIN. Murat, le maréchal duc de Castiglione et le maréchal prince d'Eck-

mulh, ayant sous leurs ordres les généraux Heudelet, Rapp, Lapisse, Klein et Fénérolle, y battent les Russes commandés par le général Buxhowden, le 26 déc. 1806

— D'OLAW et DE GRIETERN. Les Bava-rois et les Wurtembergeois, sous les ordres des généraux Montbrun et Minucci, y battent dix mille Prussiens commandés par le prince d'Anhalt-Pless, les 29 et 30 déc. 1806

— DE STRÉELEN. Le corps des Bava-rois, commandé par le général Montbrun et le major Erscher, y bat les Prussiens et leur enlève un convoi considérable, le 3 jan-vier 1807

— DE WOLLIN. Un détachement du corps d'armée du maréchal duc de Trévise y bat onze cents Prussiens, et leur enlève quatre pièces de canon, le 14 janvier 1807

— DE MOHRING. Le prince de Ponte-Corvo, ayant sous ses ordres les généraux Drouet, Dupont, Pactod et Laplanche, y bat un corps de l'armée russe commandé par les comtes de Pahlen et Galitzin, le 25 janvier 1807

— DE BERGFRIED, DE WATERDORF, et DE DEFFEN. Napoléon, ayant sous ses ordres le roi de Naples, les maréchaux duc de Dal-matie, duc d'Elchingen et prince d'Eck-mulh, et les généraux Guyot, Leval, Le-grand, Saint-Hilaire, Lasalle, Gardanne et Latour-Maubourg, y fait culbuter et mettre en déroute plusieurs corps de l'ar-mée russe, les 3, 4 et 5 février 1807

- DE HOFF , 6 février 1807
- D'EYLAU. Napoléon, ayant sous ses ordres le grand duc de Berg, les maréchaux prince d'Eckmühl, duc de Castiglione, duc d'Istrie, duc d'Elchingen, et les généraux Legrand, Saint-Hilaire, Klein, d'Hautpoult, Bonardi de Saint-Sulpice, Dallman, Desjardins, Corbineau, Heudelet et Lochet, y bat l'armée russe, le 9 février 1807
- DE MARIENWERDER, le 12 fév. 1807
- D'OSTROLENKA. C'est à cette bataille que Souwarow fut tué, le 6 février 1807
- DE DIRSCHAW, le 23 février 1807
- DE GUSTADT, le 25 février 1807
- DE BRAUNSBURG, le 26 février 1807
- DE VILLENBERG, le 10 mars 1807
- DE PASSEWALK et DE BELLING, le 16 avril 1807
- DE FRANCKENTEN, le 16 avril 1807
- D'UCKERMÜNDE, le 17 avril 1807
- DE WEISCHFLMÜNDE, les 12 et 15 mai 1807
- DE MALGA, le 13 mai 1807
- DE WISKOWO et DU BUG. Le général français Lemarrois, à la tête d'un corps de Bavares et de Polonais, y bat les Russes, et détruit les radeaux qu'ils avaient fait construire sur le Bug. 13 mai 1807
- DE PASSENWERDER et DE STEGE; Napoléon donne ordre aux généraux Beaumont et Albert d'attaquer un corps de Russes et de Prussiens qui s'était avancé sur ces places. Ils sont battus et dispersés, le 16 mai 1807

- DE SPADEN et de LOMITTEN ; le 5 juin 1807
- DE DEPPEN et DE WOLESDOREFF ; les 6 et 8 juin 1807
- DE GUTTSTADT et de GLOTAW ; le 9 juin 1807
- DE DRUCZEWO ; 10 juin 1807
- D'HEILSBERG et DE LA PASSARGE. Napoléon y bat l'armée russe, les 10, 11 et 12 juin 1807
- DE KOENIGSBERG. Le grand-duc de Berg y fait mettre bas les armes au corps d'armée commandé par le général Lestocq. 13 et 14 juin 1807
- DE CREUTZBOURG ; 13 juin 1807
- DE FRIEDLAND. Napoléon , ayant sous ses ordres les maréchaux prince de Neuchâtel , ducs de Montebello , d'Elchingen , de Trévisé , de Bellune , de Reggio , de Rovigo , et les généraux Grouchy , Nansouty , Latour-Maubourg , Lahoussaye , Marchand , Dupas , Bisson , Dupont , Verdier , Sénarmont , Drouet , Cœborn , et Brun , y bat l'armée russe. Cette victoire fut décisive , et réduisit les Russes à demander la paix, 14 juin 1807
- LISBONNE (entrée des Français dans). Le maréchal Junot , duc d'Abrantès , à la tête de l'armée française , s'empare du Portugal et fait son entrée dans Lisbonne , le 30 novembre 1807
- DE PFAFFENHOFFEN. L'armée autrichienne , commandée par le prince Charles ,

après s'être mise en mouvement dans les premiers jours d'avril 1809, envahit les états du roi de Bavière, allié de la France; à cette nouvelle Napoléon quitte Paris, passe le Rhin et arrive au secours du roi de Bavière le 16 avril. Le maréchal duc de Reggio rencontre un corps de l'armée ennemie, d'environ quatre mille hommes, qu'il attaque et disperse près de *Pfaffenhofen*, le 29 avril 1809

— DE L'ANN. Les maréchaux prince d'Eckmühl et le duc de Dantzick, ayant sous leurs ordres les généraux Morand, Godin, Saint-Hilaire et Friand, y battent les Autrichiens commandés par le prince de Lichtenstein et le général de Lusignan, qui tous deux furent blessés dans l'action, 19 avril 1809

— D'ABENSBERG. Napoléon résolu de battre et de détruire soixante mille hommes de l'armée autrichienne, commandés par l'archiduc Louis et le général Hiller, se met à la tête des Bavaois et des Wurtembergeois, et fait attaquer l'ennemi par le duc de Montebello qui avait sous ses ordres les généraux Gudin et Morand, qui engagèrent l'action avec une intrépidité inconcevable. Les Autrichiens furent battus, culbutés et mis en déroute, 20 avril 1809

— DE LANDZHUT; 21 avril 1809

— D'ECKMÜHL. Napoléon y bat et met en déroute l'armée autrichienne, 20 avril 1809

— DE RATISBONNE. Napoléon poursuivant ses succès contre les Autrichiens, les

fait battre et culbutter sous les murs et dans la ville de Ratisbonne, par des troupes aux ordres du maréchal duc de Montebello, et des généraux Morand, Gudin, Nansouty et Saint-Sulpice, 23 avril 1809

— DE NEUMARCK. Un petit corps de Bava-  
rois, bien inférieur en nombre, y bat les  
Autrichiens et conserve ses positions, 25  
avril 1809

— DE LAUFFEN. Le lieutenant-général  
baron de Wrède, commandant les Bava-  
rois, y bat l'arrière-garde de l'armée autri-  
chienne, et lui enlève ses bagages, le 27  
avril 1809

— DE SALZBOURG; le 29 avril 1809

— DE CALDÉRO. L'armée d'Italie, aux  
ordres du prince vice-roi, y bat les Autri-  
chiens, qui sont en pleine retraite, 30 avril  
et jours suivans 1809

— D'EBERBERG. Les maréchaux prince  
d'Eslingen, duc d'Istrie, duc de Reggio,  
et les généraux Claparède, Legrand, Du-  
rosnel et Cœborn, y battent les Autrichiens  
et les chassent de leur position, le 3 mai  
1809

— D'AMSTETTEN. Le duc de Montebello y  
fait battre et repousser les Autrichiens par  
le général Colbert, qui fit cinq cents pri-  
sonniers, 5 mai 1809

— DE LA PIAVE et DE SANTO-SALVATORE.  
L'armée d'Italie, commandée par le prince  
vice-roi, ayant sous ses ordres le maréchal  
duc de Tarente, les généraux Desaix, Gie-

nier et Sorbier , y met en déroute l'armée autrichienne , commandée par l'archiduc Jean et les généraux Wolski , Giulay , Vauxhel et Hager , le 8 mai 1809

— DE SAINT-DANIEL ; le 11 mai 1809

— DE LOFFERS ; le 11 mai 1809

— DE KUFSTEIN ; 12 mai 1809

— DE VOERGEL ; le 13 mai 1809

— D'URFAR ; le 17 mai 1809

— DE MALBORGHETTO et DE TARVIS ; le 24 et 17 mai 1809

— DE MONT-KITTA , GRADCHATZ , GOSPICH , DE LA LIÉCA et D'OTTACUATZ. L'armée française en Dalmatie , sous les ordres du maréchal duc de Raguse , secondée des généraux Montrichard , Soyez , Tirlet , Delaure ; Clausel , Launay et Delzons , et des colonels Bertrand , Bachelu , Minal et Plauzonne , y bat les Croates , les 16 , 17 , 20 mai et jours suivans 1809

— D'EBERSDORF , DE GROS-ASPERN , D'ESLING et D'ENZERDORF. Napoléon bat l'armée autrichienne , commandée par le prince Charles , lui tue douze mille hommes et vingt-trois généraux , les 21 et 22 mai 1809

Cette bataille coûta la vie au duc de Montebello et au général Saint-Hilaire.

— D'ENGERAU ; le 14 juin 1809

— DE CLAGENFURTH ; 4 juin 1809

— DE RAAB ; le 14 juin 1809

— DE GRATZ ; 26 juin 1809

— D'ENZERSDORF. Napoléon , après avoir



fait passer le Danube à son armée, à l'île de Lobau, présente la bataille aux Autrichiens dans la plaine d'Enzersdorff, et s'empare de tous les villages où ils s'étaient retranchés, le 5 juillet 1809

— DE WAGRAM. Napoléon, ayant sous ses ordres le prince royal de Suède, le prince vice-roi d'Italie, les maréchaux princes de Neufchâtel, d'Eckmühl, d'Elchingen, duc de Reggio, duc de Tarente, duc d'Istrie, duc de Raguse, les généraux comte de Lauriston, Broussier, Lamarque, Nansouty, d'Aboville, Reille, Gudin, de Wrède, Séras, Grenier, Vignolle, Sahuc, Frère et Defrance, y remporte une victoire décisive sur l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles, les généraux de Bellegarde, de Kollowrath, de Lichtenstein, de Hiller, de Hollenzollern, d'Auesperg et de Rosenberg, le 6 juillet 1809

— D'HOLLABRUNN. Le maréchal prince d'Eslingen y met en déroute l'arrière-garde de l'armée autrichienne, le 10 juillet 1809

— DE ZNAÏM; le 11 juillet 1809

— DE WALCHEREN. Pendant que Napoléon était campé sous les murs de la capitale de l'Autriche, les Anglais firent, en octobre 1809, une descente dans l'île de *Walcheren*, en menaçant d'entrer dans les provinces de Hollande et de Flandres; mais la France, sans distraire un seul bataillon de son armée active, dirige des forces assez

considérables sur les côtes, pour faire non-seulement renoncer les Anglais à leur projet d'invasion, mais encore pour les chasser entièrement du continent, d'où ils disparurent presque aussitôt.

**Passage du NIEMEN. Commencement des hostilités avec la Russie.** L'armée était forte de quatre cent mille hommes, tant français qu'alliés de la confédération du Rhin, dont quatre-vingt mille hommes de cavalerie, 23 juin 1812

**Entrée de Napoléon à Wilna, 28 juin 1812**

**Passage de la DUNA par le maréchal duc de Reggio, près de Dunabourg, 15 juillet 1812**

**Bataille des AROPILES, remportée par le général Wellington sur le duc de Raguse; l'armée française se retire derrière le Duevo, 21 juillet 1812**

**Combat de MOHILLEFF entre le maréchal Davoust et le prince Bagration, 23 juillet 1812**

**Combats meurtriers d'OSTROWNO; retraite de l'armée russe sur Smolensk; entrée des Français à Witepsk; 26, 28 juillet 2812**

**Bataille de SMOLENSK, gagnée par la grande armée sur l'armée russe, commandée par le général Barclay de Tolly, 17 août 1812**

**— DE MOJAÏSK ou de la MOÛKOWA, ou de BORODINO, gagnée par Napoléon contre l'armée russe, commandée par Kectosoff, 7 septembre 1812**

- Entrée des Français à Moscou, 11 sept. 1812  
Combat de WINSKOVO, entre Murat et le  
général russe Beningsen, 18 octobre 1812  
Départ de l'armée française de Moscou,  
18 octobre 1812  
Combat de MALLO-JAROSLAWETZ, gagné  
par le prince vive-roi sur l'armée russe de  
Kutusoff, 24 octobre 1812  
Rentrée des Français dans MADRID, après  
la retraite de Wellington, 1er nov. 1812  
Combat de WIASMA, du prince vice-roi  
et du maréchal Davoust, contre le général  
Milaradowichs, 2 novembre 1812  
— DE DOROGOBUSCH, entre l'hetman Pla-  
tow et le vice-roi, 9 novembre 1812  
— DE KRASNOÏ, 17 novembre 1812  
Bataille de la BÉRÉSINA, gagnée par l'ar-  
mée française, commandée par le maréchal  
Ney, contre les armées russes, 25 et 26 no-  
vembre 1812  
— DE LUTZEN OU GROSS-GERCHEN, entre  
Napoléon et le comte Wittgenstein, 2 mai  
1813  
— DE BAUTZEN, gagné par Napoléon sur  
les armées alliées, 20 mai 1813  
— DE WURSCHEN, entre les mêmes, 21  
mai 1813  
Le maréchal Ney force les passages de la  
NEISS et de la QUIESS, et occupe BUNZLAU,  
23 et 24 novembre 1813  
Bataille de VITTORIA, gagnée par Wel-  
lington sur Joseph Bonaparte et le maré-  
chal Jourdan, 21 juin 1813

— DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORC, entre le maréchal Soult et Wellington, 25 juil. 1813

Attaque de DRESDE, mort de Moreau, 26 août 1813

Bataille de DRESDE, entre Napoléon et l'armée alliée. Retraite des alliés, 27 août 1813

— DE CULM. Défaite de Vandamme par les généraux Kleist et Ostermann, 30 août 1813

— DE DENNEWITZ, entre le prince royal de SUÈDE, le général Bulow et le maréchal Ney, 6 septembre 1813

DE WACHAU, entre les alliés et la grande armée, 16 octobre 1813

— DE LEIPZICK, qui dure trois jours, et où l'armée française est presque détruite sous le commandement de Napoléon, contre les armées alliées commandées par le prince de Schwartzemberg, dans les journées des 18, 19 et 20 octobre 1813

— DE HANAU, gagnée par Napoléon sur l'armée bavaroise, commandée par le général Wrede, 30 octobre 1813

Combat de BAYONNE, entre le maréchal Soult et Wellington, 10 décembre 1813

Capitulation de DANTZICK, après un siège glorieux de treize mois. Cette place était défendue par le général Rapp, 2 janv. 1814

Affaire de SAINT-DIZIER, entre Napoléon et le général Lanskoï, 27 janvier 1814

Combat de BRIENNE, entre Napoléon et le général Blucher, 29 janvier 1814

Bataille de BRIENNE ou de la ROTHIÈRE, entre les mêmes, 1er février 1814

Combat de CHAMP-AUBERT, entre Napoléon et l'armée russe, 10 février 1814

Bataille de MONTMIRAIL, entre Napoléon et l'armée de Sacken, 11 février 1814

— D'ORTHEZ, remportée par Wellington sur l'armée du maréchal Soult, 13 fév. 1814

— DE VAUXCHAMPS, entre Napoléon et le maréchal Blucher, 14 février 1814

— DE NANGIS, entre Napoléon et le général Palhen, 17 février 1814

— DE MONTEREAU, entre les maréchaux Oudinot et Victor, et le prince royal de Wurtemberg, 18 février 1814

— DE BAR-SUR-AUBE, entre les maréchaux Macdonald, Victor et Oudinot, et les généraux Wrede et Wittgenstein, 27 fév. 1814

— DE TROYES, entre Napoléon et les généraux Wittgenstein et Blucher, 3 mars 1814

— DE CRAONNE, entre Napoléon et les armées alliées, commandées par Winzingerode, Langeron, Woronzoff et Sacken, 6 mars 1814

— DE LAON, entre Napoléon et le général Blucher, 9 mars 1814

— DE REIMS, entre Napoléon et le général Saint-Priest. L'armée française entre dans cette ville, 13 mars 1814

— D'ARCIS-SUR-AUBE, 21 mars 1814

— DE FÈRE champenoise, entre les corps des maréchaux Marmont et Mortier, et le prince royal de Wurtemberg, 25 mars 1814

— DE PARIS, entre les armées alliées et le corps du maréchal Marmont, à la suite

de laquelle fut signée la capitulation de la capitale, 29 mars 1814

— DE TOULOUSE, entre le maréchal Soult et Wellington, 10 avril 1814

— DE LIGNY, gagnée par Bonaparte sur le corps d'armée du maréchal Blücher, 15 juin 1815

— DE MONT-SAINT-JEAN, de WATERLOO ou de la BELLE-ALLIANCE, gagnée par Wellington sur l'armée de Bonaparte. Désastre de l'armée française, 18 juin 1815

FIN.

22

MÉMOIRES  
DE  
DU GUAY-TROUIN.

---

PRIX : 1 franc 80 cent.





**MÉMOIRES**  
**DE**  
**DU GUAY-TROUIN,**

**DÉDIÉS**

**A M. DE BIZIEN,**

**Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur,  
Maire de Saint-Malo;**

**NOUVELLE ÉDITION,**

**SUIVIE**

**DE L'ÉLOGE DE CE CÉLÈBRE MARIN,  
PAR THOMAS.**

---

**SAINT-MALO,**

**CHEZ H. ROTTIER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
PRÈS LA GRAND'PORTE.**

---

**M. DCCC. XXII.**



---

# NOMS

## DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

---

**D**E BIZIEN, chevalier de l'ordre royal de la légion  
d'honneur, maire de Saint-Malo.  
**L.** Bourdet, notaire.  
**Godfroy**, négociant-armateur.  
**Villalard**, avoué.  
**Piard-Deshays**, directeur des postes aux lettres.  
**Despêcher**, négociant-armateur.  
**Coëtisac**, propriétaire.  
**Danycan**, receveur principal de l'arrondissement  
de Saint-Malo.  
**J.** Septlivres, négociant.  
**Santerre** fils.  
**Journée**, juge au tribunal civil de Saint-Malo.  
**Narjot**, lieutenant du génie.  
**Avice**, capitaine de port.  
**Aulnette**, juge de paix à Saint-Malo.  
**Vuarnier**, contrôleur spécial de culture et manu-  
tention des tabacs.  
**M<sup>me</sup> E. B. Gauttier**, née Letimbre.  
**M<sup>lle</sup> Sophie Renou**.  
**L. Blaize** jeune, négociant-armateur.  
**Maillet**, adjudant de 2<sup>e</sup> classe, chevalier de l'ordre  
royal et militaire de Saint-Louis.  
**Bellegarde**, adjudant de 1<sup>re</sup> classe, chevalier de  
Saint-Louis.  
**J. Savary**, courtier.  
**A. de Boishamon**, négociant.  
**Sébire**, avocat.  
**Le Fer de Chantelou**.

VJ NOMS DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Ponphily.

Narjot aîné.

Le Tellier, négociant.

Le Guen de la Croix.

Bourdet père.

Duquesnel.

De Gaudrion, chef de bataillon d'artillerie.

Levasseur fils.

H. Guyenet, docteur-médecin.

D. Potier la Houssaye.

P. Grenier.

Michelle, hydrographe.

M. Delastelle.

Peigné, de Cancale.

Pasquier, avoué.

P. Coni, concierge de la maison d'arrêt.

Beaugrand, professeur de langues.

Larchantel, chef d'escadron en retraite.

N. Surcouf, négociant-armateur.

P. Dannel, notaire.

N. Bois.

E. ThomazEAU fils.

J. Le Guerson.

Trublet, contre-amiral.

P. Gicquel Destouches, capitaine de vaisseau en retraite.

E. Level.

Husson, chef de bataillon du 5<sup>e</sup> léger.

C. Petit.

De Saint-Didier, receveur principal des douanes.

Desfontaines.

Robinot, ingénieur des ponts et chaussées.

Choësnet, président du tribunal civil de Saint-Malo.

Duval.

Chapel, notaire.

Bossinot.

**NOMS DE MM LES SOUSCRIPTEURS. vij**

Serel Desforges , avocat.  
Boisgarein.  
Simon , professeur.  
R. de L'homme.  
F. de L'homme.  
I. de L'homme.  
Delas , visiteur des douanes.  
Le Carpentier , commissaire de marine.  
Lissillour , capitaine de frégate en retraite.  
Peynaud , professeur de dessin.  
Lorieux , substitut du procureur du roi.  
Rouxin , avocat.  
Avicé de la Villejean.  
Regnaut , avoué.  
Moutardier , de Saint-Servan.  
Jouanjan , notaire.  
P. Legue.  
Hamon , de Cancale.  
Mottet aîné , négociant.  
M. Morvonnais , avocat  
J. Bourdin.  
Duhoux Desages.  
Rogerie.  
Marestier.  
Ferrail.  
C. Villehuchet.  
A. Duhaut-Cilly.  
B. Dujardin , capitaine du génie.  
Egault , docteur-médecin.  
Aubin , professeur de musique.  
Spichtig.  
A. Gouët , notaire.  
Hurvoy , receveur à Dinan.  
A. Porée.  
Bellairs.  
Nouvel.  
Chiron.

**VII] NOMS DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.**

Le Gentil.  
A. Jourdan.  
A. Leroy.  
A. Grout.  
Michel-Villeblanche, avocat.  
Saint-Meleux.  
Delalande, commis aux vivres.  
J. M. Verron.  
Du Chambon.  
Luzières père.  
T. Meaulle, de Saint-Méloir.  
Gardin.  
Lemaitre.  
Genée.  
Chapel, docteur-médecin.  
Dandin père.  
Dandin fils.  
Durocher.  
M. A. Duhaut-Cilly.  
Daguenet.  
Gouard, chirurgien.  
P. Deschamps.  
J. Lefer de la Lande, chevalier de Saint-Louis.  
Cent vingt-trois anonymes.

---

---

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

---

DANS la foule des mémoires biographiques qui ont paru en France depuis un siècle, ceux de du Guay-Trouin tiennent assurément un rang très-distingué. Recommandables par l'intérêt du sujet, ils ne le sont pas moins par le ton de la narration. Cependant ces Mémoires sont très-rares aujourd'hui dans le commerce.

Il était dans l'ordre des convenances et des affections, que la ville où ce grand homme est né, ne laissât plus à une autre l'initiative de la réimpression. Une presse malouine, en reproduisant ces Mémoires si intéressants, élève un monument qui doit réveiller dans nos jeunes marins les idées d'émulation, de gloire et de patrie.

Ah ! pourquoi le vainqueur de Rio-Janeiro n'a-t-il pas, dans sa ville natale, un monument plus digne de lui ? Pourquoi

cherche-t-on en vain, 'sur nos places publiques, l'image et les traits d'un héros dont la gloire est aussi la nôtre?

Mais si, d'un côté, l'absence d'un pareil monument semble nous accuser d'ingratitude et d'indifférence, de l'autre les encouragemens que le nouvel éditeur de ces Mémoires a reçus de ses concitoyens, semblent les justifier suffisamment de cet oubli apparent. Ce livre paraît sous les auspices de trois cents souscripteurs malouins.

Saint-Malo a d'ailleurs plus d'un titre pour s'intéresser aux exploits dont la mer est le théâtre. Dans le grand nombre des villes maritimes de France, Saint-Malo tient un des premiers rangs sous le rapport de ses armemens de course et de commerce. Ses corsaires sur-tout lui ont donné de la célébrité; et l'on sait qu'en effet, depuis des siècles, ils sont en possession de porter la destruction et l'effroi dans le commerce de la Grande-Bretagne. Il semblait, à lui seul, faire avec elle une guerre de puissance à puissance; et pour peu que l'esprit romanesque l'eut dirigé, il aurait pu imiter ce Le Roux de Corse qui, en 1756, couvrant la mer de ses corsaires, fit, en forme et en son



propre nom, une déclaration de guerre au roi britannique.

Ses marins d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré de ceux d'autrefois. Si les Jacques Cartier, les Barbinais, les Mahé de la Bourdonnais, DU GUAY-TROUIN, les Dufougerais et les Porée, compagnons de ses périls, ont laissé des noms justement célèbres, les Bouvet, les Surcouf, et d'autres encore, ont aussi d'assez beaux titres de gloire, et les occasions de nous signaler nous manqueront plutôt que la volonté et le courage.

Depuis long-temps l'état de la marine française est peu prospère. Ce n'est pas la faute des marins en général, mais bien celle des circonstances, et peut-être aussi celle des gouvernans. Cependant, dans son abaissement même, cette marine a eu des momens d'éclat, et la gloire des actions particulières et des succès de détail, a souvent consolé notre patrie de l'humiliation de ses grands revers maritimes.

Mais il faut des encouragemens pour créer les grands hommes en quelque genre que ce soit. Il faut mettre et replacer souvent sous les yeux de la jeunesse, les exemples qui peuvent l'instruire, et donner de l'élévation à ses idées. Il faut, en un mot, exciter

en elle une généreuse ambition, en lui présentant le tableau des belles actions en tous genres, et de la gloire qui en a été le prix. Plus que tous les autres peut-être, les marins ont besoin d'être mus par ces puissans ressorts. Leur profession est excessivement pénible et périlleuse, et leurs exploits, qui n'ont pour témoins que le ciel et la mer, obtiennent avec peine une célébrité proportionnée à la grandeur des dangers et à la difficulté des succès.

Il faut convenir que nos histoires, de la manière dont elles sont écrites, sont peu propres à exciter l'ardeur de nos jeunes marins. Surchargées de récits de combats de terre, elles gardent presque toujours le silence sur les circonstances de nos triomphes maritimes : elles se bornent à en indiquer parfois les résultats généraux. Heureux même si, dans ces indications laconiques, le lecteur rencontre le nom des hommes valeureux qui ont acheté ces triomphes au prix de leur sang ! Et, par exemple, n'est-ce pas une chose bien étrange qu'en lisant, dans l'Histoire de Rapin-Thoyras, le récit de la glorieuse expédition de Rio-Janéiro, on n'y trouve pas une seule fois le nom de du Guay-Trouin ?

Cette méthode injuste et décourageante, a encore le défaut de rendre notre Histoire moderne incomplète.

Ce n'est pas ainsi qu'en usaient les historiens de l'antiquité : les combats mémorables que se livraient les flottes dans ces temps de glorieux souvenirs, ont, aussi bien que les combats de terre, exercé leurs plumes éloquentes, et tous les genres de renommée trouvaient en eux de fidèles propagateurs.

Malheureusement les hommes de mer sont rarement écrivains : placés de bonne heure sur les navires, toutes leurs études et leurs méditations se rapportent à la science nautique, et s'y concentrent en quelque sorte. Il faut avouer que cette science, jointe à la pratique indispensable et continuelle de leur art, est bien capable d'occuper leurs instans. En général, ils savent donc moins composer des écrits, que diriger des vaisseaux et combattre ; et c'est avec raison qu'on a dit d'eux, comme des anciens Gaulois, qu'ils savaient faire de belles choses, mais qu'ils ne savaient pas les écrire. Cependant telle est la nature toute particulière de leur profession, qu'eux seuls pourraient faire de ces choses un récit exact et convenable.

Un ancien académicien de Marseille, M. Guys, auteur d'un Eloge de du Guay-Trouin, exprima autrefois le désir de voir chaque ville maritime donner chaque année, pendant la guerre, avec la liste des officiers marins qui s'y seraient distingués, le récit de leurs belles actions. En même temps cette auteur prêcha d'exemple, en rappelant à la nation le souvenir des illustres marins que Marseille avait vus naître. Il serait à souhaiter que ce bon exemple trouvât des imitateurs.

De nos jours, il a paru un ouvrage qui a rempli, à l'égard de notre marine, une partie de la lacune qui existe dans notre Histoire : c'est *l'Histoire des Victoires et Conquêtes des Français* depuis la révolution, ouvrage vraiment national et tout-à-fait digne d'éloges, mais qui n'embrasse qu'une assez courte période de l'Histoire de la France.

Dans cet état de choses, il importe donc que chaque ville maritime se fasse une loi de favoriser l'illustration de ses grands capitaines. Pourrait-elle rien faire qui tournât plus à sa gloire? Marseille, parmi tant de marins renommés qu'elle a produits, cite avec orgueil cet intrépide contemporain de

du Guay-Trouin, ce fameux *Laigle* dont la réputation de bravoure était telle, que, lorsqu'il faisait la course, les Anglais n'assuraient à Londres leurs bâtimens, qu'avec cette clause, *franc de Laigle*.

Saint-Malo peut, avec plus de complaisance encore, se glorifier d'avoir été le berceau de du Guay-Trouin. Il est peu de marins comparables à celui-là. Il a été justement qualifié, par Voltaire, d'homme unique en son genre (\*). Observons toutefois que ce célèbre écrivain, en disant qu'il n'a manqué à du Guay-Trouin que des grandes flottes pour avoir la réputation des Dragut et des Barberousse, semble n'avoir vu dans ce grand capitaine, qu'un illustre corsaire; et qu'un lieutenant-général des armées navales de France, méritait encore quelque chose de mieux qu'une comparaison avec deux hommes, très-courageux sans doute, mais qui exerçaient leur métier en pirates, plutôt qu'en chefs d'escadres.

La rédaction des Mémoires de du Guay-Trouin, tels que nous les avons, lui appartient-elle? On l'a autrefois attribuée, disent les continuateurs de Moréri, à un

---

(\*) Siècle de Louis XIV.

homme de lettres nommé Godart de Beauchamps. S'il nous est permis de hasarder une conjecture sur ce point, nous dirons que le héros qui racontait si bien ses exploits à Louis XIV, ne devait pas ignorer l'art de les écrire.

Son premier manuscrit contenait le récit de quelques désordres de jeunesse. Il les supprima, et l'on suppose qu'il le fit d'après le conseil du cardinal ministre Fleury.

Une copie défigurée de ces Mémoires fut d'abord imprimée en Hollande, et l'éditeur, qui prit le nom de Villepontoux, eut l'impudence de dédier son édition furtive à du Guay-Trouin lui-même. Celui-ci avait confié son manuscrit original, d'abord au duc d'Orléans, régent, et ensuite au cardinal ministre Dubois, dont il était recherché et honoré. Ce ministre mourut, et le manuscrit, resté quelques jours dans les papiers de sa succession, dut tomber dans des mains infidèles, qui se hâtèrent d'en tirer une copie inexacte et incomplète, et cette copie, à laquelle on fit d'étranges additions, servit de type à l'édition de Hollande. Ce fut cette aventure qui décida du Guay-Trouin à laisser imprimer ses véritables Mémoires. Il confia ce soin à ses

amis. Ce fut quatre ans après sa mort (arrivée en 1736), que ces Mémoires furent publiés à Paris. M. de la Garde, son neveu, qui avait dirigé cette édition (in-4°), compléta l'ouvrage de du Guay-Trouin, en le continuant depuis 1715, où il finissait, jusqu'à la mort de ce grand homme.

En 1785, il en parut une édition in-12 à Rouen. C'est aujourd'hui la plus répandue.

Dans celle que nous donnons au public, on ne trouvera ni l'ancien avertissement, qui est superflu; ni les pièces justificatives, que n'exige plus l'approfondissement de faits désormais avérés; ni l'état général des armemens de du Guay-Trouin, pièce qui offre aujourd'hui d'autant moins d'intérêt, qu'on retrouve, dans le cours des Mémoires, les noms de ceux de ses compagnons d'armes qui se sont distingués avec lui.

Mais on a conservé le dictionnaire de quelques termes de marine, comme utile à la plupart des lecteurs.

Enfin, on trouvera, à la suite des Mémoires, l'éloquent Eloge de du Guay-Trouin, par Thomas. On verra avec plaisir le grand capitaine célébré par le grand orateur.

---

xviii AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous avons dédié cette édition à M. de Bizien, maire actuel de Saint-Malo. Cet hommage lui était dû : chef municipal de la ville où nâquit notre héros, il a favorisé autant qu'il était en lui, cette réimpression destinée à rajeunir, en quelque sorte, les titres d'illustration de cette cité. Puissent ses efforts parvenir à élever un jour, à la mémoire de du Guay-Trouin, un monument qui apprenne aux étrangers, que cette ville fut le berceau de ce vaillant capitaine, et qu'elle est l'héritière naturelle de sa gloire!

---



---

---

# EXPLICATION

## DE QUELQUES TERMES DE MARINE,

### EMPLOYÉS DANS CES MÉMOIRES.

---

#### A.

**ABORDER DE LONG EN LONG.** Attaquer un navire par le côté, y jeter des grappins.

**AMARINER.** Envoyer dans un vaisseau réduit des officiers, des soldats et des matelots.

**AMURES** (reprendre les amures en l'autre bord).  
Changer la route et présenter l'autre côté du vaisseau au vent.

**APPAREILLER UNE VOILE.** La déployer.

**ARRIVER.** Obéir au vent.

**ARRIVER SUR UN VAISSEAU.** C'est aller à lui en obéissant au vent, ou en mettant vent en poupe.

**ARTIMON.** Mât d'arrière.

**ATTÉRAGE.** Endroit où l'on vient reconnaître la terre en revenant de quelque voyage.

#### B.

**BABORD.** Côté gauche du vaisseau.

**BANDÉ** (à la). Vaisseau couché à demi sur le côté pour mettre hors de l'eau les endroits endommagés.

**BARBE** (sainte-barbe). Lieu où l'on garde les poudres.

**BAUX.** Solives qui traversent l'intérieur d'un vaisseau.

**BEAUPRÉ.** Mât couché sur l'éperon à la proue d'un vaisseau.

**BERNE** (mettre pavillon en berne). Plier le pavillon et le mettre au vent.

**BLASQUES.** Rochers, écueils.

**BOSSOIR.** Poutres ou pièces de bois mises en saillies à l'avant du vaisseau pour soutenir l'ancre.

**BRAS DE BOULINE.** Corde attachée à une voile pour recevoir le vent.

**BRASSER.** Faire la manœuvre des bras, et gouverner les vergues avec les cordages.

**BRISANS.** Pointes de rochers qui s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau et quelquefois au-dessus.

**BRÛLOT.** Bâtimens chargés de feux d'artifice que l'on accroche aux vaisseaux ennemis, au vent desquels on les met pour les brûler.

### C.

**CABLOT.** Corde avec laquelle on attache une chaloupe à un vaisseau.

**CALFAS.** Officiers du vaisseau qui ont soin de lui donner le radoub lorsqu'il en a besoin.

**CARÈNE.** Le bois au-dessous de l'eau.

**CARÈNER.** Radoubier un vaisseau.

**CARGUER.** Serrer ou plier les voiles.

**CARRET** (fil de). Gros fil de chanvre dont sont composés les câbles et les manœuvres.

**CHALOUPE.** Petit bâtiment destiné au service et à la communication des gros vaisseaux.

**CHASSE** (prendre chasse). Fuir.

**CIVADIÈRE.** Voile de beaupré, qui, étant la plus basse du bâtiment, prend le vent à fleur d'eau.

**COIFFER** (voiles qui se coiffent). Qui s'applatisent les unes contre les autres.

## DE QUELQUES TERMES DE MARINE. XXj

**CONSERVER UN VAISSEAU.** Le suivre de près, ne le point perdre de vue.

**CORNETTE.** Pavillon quarré et blanc qui marque la qualité ou le caractère de chef d'escadre, qui le porte au grand mât quand il commande en chef.

**COURIR SA BORDÉE.** Courir le même côté qu'on a déjà couru.

**CROISIÈRE.** Parage ou étendue de mer où les vaisseaux vont croiser.

**CULER.** Aller en arrière.

## D.

**DÉBORDER.** Rompre les grappins, se dégager d'un abordage.

**DEBOUT AU CORPS.** Aborder un vaisseau debout au corps, c'est lui mettre l'éperon dans le flanc.

**DÉSAMPARÉ.** Voile ou manœuvre coupée par le canon.

**DOUBLER AU VENT.** Atteindre un vaisseau à pointe de bouline.

**DRISSE.** Cordage qui sert à hisser et à amener la vergue.

## E.

**EAUX (dans les).** Précisément derrière le vaisseau.

**ECHOUER.** Toucher ou donner de la quille contre un fond, en sorte que, faute d'eau, le bâtiment ne peut être à flot.

**ECOUTES.** Cordages qui font deux branches, amarés aux coins des voiles par en bas, pour les tenir dans une situation qui leur fasse recevoir le vent.

**ECOUTILLE.** Ouverture ou trappe par laquelle on descend entre les ponts et la cale.

## F.

**FEUX.** Ce sont des fanaux qu'on met à la poupe ; le nombre est une marque de distinction.

**Foc.** Voile à trois pointes qu'on met lorsque le vent est faible.

**FOSSE AUX LIONS.** Lieu où l'on garde les cordages et les poulies.

**FRÉGATE.** Vaisseau de guerre, peu chargé de bois, de peu de hauteur, et qui n'a ordinairement que deux ponts.

## G.

**GAILLARD OU CHATEAU.** C'est un étage du vaisseau qui n'occupe qu'une partie du pont. Gaillard d'avant, d'arrière.

**GRAPPINS D'ABORDAGE.** Crocs attachés à des cordes qu'on jette dans un vaisseau ennemi pour l'accrocher.

## H.

**HABITACLE.** Caisse où sont placées les boussoles.

**HANCHE** (canonner dans la). Partie du vaisseau qui paraît en dehors depuis le grand cabestan jusqu'à l'arcasse, c'est-à-dire le derrière du gaillard et tout le bordage de la poupe.

**HAUBANS.** Gros cordages pour soutenir les mâts.

**HISSE.** Hausser, élever quelque chose.

**HUNE.** Petite plate-forme de bois qu'on place au haut des mâts.

**HUNIER.** Voile qu'on met sur la hune.

## L.

**LARGUER LES ÉCOUTES.** C'est les détacher pour leur donner plus de jeu, et à la voile aussi.

DE QUELQUES TERMES DE MARINE. XXiiij

**LOF POUR LOF** (prendre). Se dit lorsqu'un vaisseau tourne et présente l'autre côté au vent.

**M.**

**MATELOT DU COMMANDANT.** Vaisseau qui a son poste sur l'avant ou sur l'arrière du commandant pour le couvrir.

**MISAINÉ.** Mât d'avant.

**MOUILLER.** C'est jeter l'ancre pour tenir le vaisseau.

**MOUSSES.** Jeunes garçons qui servent les gens de l'équipage, et qui sont apprentis matelots.

**O.**

**OEUVRES MORTES.** Sculptures et autres ornemens du vaisseau.

**ORIENTER LES VOILES.** C'est les brasser et situer de manière qu'elles reçoivent le vent.

**P.**

**PANNE** (mettre en). Présenter le côté du vaisseau au vent, ensuite mettre le vent sur une voile et le vent dans une autre, pour arrêter le vaisseau.

**PERROQUETS** (porter perroquets sur perroquets). Voiles les plus élevées des deux grands mâts du vaisseau : on ne les met que dans le beau temps.

**PROLONGER UN NAVIRE.** C'est se mettre flanc à flanc et vergue à vergue.

**R.**

**RALINGUE** (mettre en). C'est mettre un vaisseau de sorte que le vent ne donne point dans les voiles.

**RIS** (prendre un ris dans les huniers). Serrer ou plier une partie de la voile.

**ROULIS**. Mouvement du vaisseau causé par l'agitation de la mer.

## S.

**SABORD**. Embrasure ou canonnière dans le bordage d'un vaisseau pour pointer les pièces de canon.

**SOUFLAGE**. Se dit quand on veut grossir ou enfler le côté du vaisseau, pour qu'il porte mieux la voile.

**SOUTE**. Magasin à pain ou à poudre.

## T.

**TIMONNIER**. Matelot qui tient la barre du gouvernail : son poste est au-devant de l'habitacle.

**TRAVERS** (mettre en). Présenter le côté du vaisseau au vent pour prendre les ris.

**TRIBORD**. Côté droit du vaisseau.

## V.

**VENT** (premier vent). Celui qui s'élève et donne le premier dans les voiles.

**VERGUES**. Pièces de bois longues, arrondies et qui sont une fois plus grosses par le milieu que par les bouts : elles servent à porter les voiles.



**ÉLOGE**  
**DE**  
**DU GUAY-TROUIN,**  
**PAR THOMAS.**

---

**CE DISCOURS A REMPORTÉ LE PRIX  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1759.**





~~~~~

# ÉLOGE

DE

## DU GUAY-TROUIN.

---

**D**E tous les grands spectacles que le génie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, rampant sur la terre, a osé créer des édifices mobiles et flottans qu'il a suspendus sur des abîmes, asservir un élément inconnu et terrible, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers, sous un ciel qui n'était point fait pour lui.

Mais telle est notre destinée. L'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand; et le crime à côté du génie, inspire l'admiration avec l'horreur. Les hommes ont abusé de tout : des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour acheter les crimes, des arts pour multiplier les moyens de se détruire;

ils ont abusé sur-tout de l'art de la navigation. Les abîmes ont reçu des combattans : la mer est devenue un champ de carnage ; les vents ont porté la mort. Nos fureurs ont passé dans un nouveau monde : sous prétexte d'instruire l'Amérique , nous y avons égorgé plus de trente millions d'hommes , plaie la plus cruelle qui ait été faite au genre humain , et dont le globe se ressentira jusqu'à la dernière révolution des siècles.

Peut-être devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance , où nos aïeux moins grands , mais moins criminels , sans industrie , mais sans remords , vivaient pauvres et vertueux , et mouraient dans le champ qui les avait vus naître. Mais on voudrait en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraye autant que sa faiblesse. La navigation est devenue , pour les peuples policés un fléau nécessaire , aussi utile aux États , que funeste au genre humain.

France , tu as vu la mer se courber sous tes vaisseaux ; et l'univers n'a point oublié les hommes célèbres qui t'ont rendue victorieuse sur cet élément. Long-temps la renommée a publié dans l'Europe le nom de du Guay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie , puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon; et ils avaient pour auditeurs les Socrates et les Périclès. Je n'ai point les mêmes talens, et j'ai des juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent, que d'être sincère.

Je peindrai du Guay-Trouin, d'abord simple armateur, et faisant dans cette école belliqueuse l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant la France dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un homme de mer? C'est un homme qui, placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même. Connaître toutes les qualités du navire qu'il monte;  
a\*

en saisir d'un coup d'œil toutes les parties ; leur commander comme l'âme commande au corps , avec le même empire et la même rapidité ; distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente ; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion ; tirer de la même force des effets tout contraires ; se rendre maître de l'agitation des vagues , ou même la faire concourir à la victoire ; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes , de la combinaison desquelles résulte le succès ; enfin , calculer les probabilités , et maîtriser les hasards : tel est l'art d'un homme de mer.

La nature sans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails , ce coup d'œil qui saisit les rapports , cet instinct sûr et prompt qui décide , tandis que la raison balance , et ce courage qui agit quand la prudence délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage , c'est à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connaissances aux talents. Où les prendra-t-il ? Sera-ce au milieu de la pompe des cours ? Parmi les voluptés des villes ? Dans l'oïveté des ports ? Non : ce sera parmi les travaux , les dangers et les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la patrie ; il faut que l'homme de mer soit

éprouvé au plus grand risque pour lui-même, au moindre pour l'État. J'oserai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité), nous ne serons puissans sur les mers, que lorsque la marine marchande sera la pépinière de la marine royale. Rome, qui conquit le monde, ramassait chez tous les peuples de l'univers, tout ce qu'elle trouvait d'utile. Imitons son génie ; ou, si nos âmes sont trop faibles pour adopter la vérité qui nous est montrée par un ennemi, laissons-nous convaincre par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la marine marchande que sont sortis Jean Bart, Tourville et le chevalier Paul : c'est elle qui a formé du Guay-Trouin.

La nature qui le destinait à faire de grandes choses, lui accorda la faveur de naître sans aïeux. La véritable noblesse est de servir l'État : le sang qui coule pour la patrie est toujours noble.

Remarquons, à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna le jour ; et à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession, que l'orgueil dédaigne, et qui fait la grandeur des États.

La France qui était alors toute puissante, soutenait la guerre contre l'Europe. C'est parmi les secousses du monde qu'est né du Guay-Trouin.

L'année même de sa naissance , trois batailles navales ensanglantèrent les mers.

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux , il éprouve à cette vue cette émotion douce et puissante qui est la voix du génie. Déjà son âme s'élance sur les mers. Mais le traité de Nimègue a désarmé les nations. Bientôt un nouvel orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un prince, qui dans un corps faible et sous des dehors froids , cachait tout le feu et toute l'activité d'une âme ambitieuse ; austère dans ses mœurs, profond dans sa politique , opiniâtre dans ses desseins , guerrier aussi habile que malheureux ; assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices, Guillaume avait su mettre à profit pour sa grandeur, l'orgueil inquiet de ce peuple qui juge ses rois.

Le crime d'un seul homme devient le signal des malheurs du monde. Louis xiv qui ne voyoit point le danger par-tout où il voyait la gloire , accoutumé à donner asyle à des rois , s'arme encore pour remettre Jacques II sur le trône. Tandis que Boufflers et Vauban réunis font trembler l'Allemagne , que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'âme d'un héros et d'un sage , les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'âme des sujets s'élève insensiblement au niveau de celle des rois ; et toute nation est capable de grandes choses sous un grand prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaisseaux qui , sous l'étendard commun de la patrie , unissent la guerre au commerce. C'est sur une frégate armée par sa famille que du Guay-Trouin commence sa carrière. Quelle est redoutable cette frégate , et quel destin elle porte ! Nations ennemies , frémissez. Il commence comme Turenne ; et pour commander un jour , il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occasion de déployer cet instinct de courage que lui donna la nature , c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent , à la vérité , un spectacle terrible : mais du moins le sol qui porte les combattans , ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi , et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré , la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer , les élémens , principes de la vie , deviennent tous les ministres de la mort. L'eau n'offre que de vastes abîmes , dont la surface balancée par d'éternelles secousses , est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents , produit les orages , trompe les efforts de l'homme , et le pré-

cipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre reculée à une distance immense, refuse son asyle; sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces horreurs il trouve quelque chose de plus terrible pour lui, c'est l'homme son semblable, qui, armé du fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

Du Guay-Frouin avait reçu en partage cette intrépidité d'âme qui fait voir le danger, comme si on n'y était pas exposé; et qui le fait braver, comme si on ne le voyait pas. Son courage était encore affermi par une espèce de philosophie guerrière. Il avait adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre irrévocable; opinion dangereuse pour le philosophe, accablante pour le citoyen paisible, mais favorable au guerrier, et qui fut celle des conquérans Arabes, de Charles xix et de Pierre-le-



Grand. L'intrépidité qu'elle inspire fut la première qualité que l'on vit briller dans du Guay-Trouin. Il y a du progrès dans le génie qui ne se développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur, qui est tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaisseaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, et présentent un front redoutable. Le capitaine de la frégate où est du Guay-Trouin, se livre à une terreur qu'il est en droit d'appeler prudence. Il veut fuir ; du Guay-Trouin en est indigné ; il prend cet ascendant que les grandes âmes ont sur les faibles ; le courage qui l'anime, a passé dans tous les cœurs. On combat : il aurait eu trop de regrets, si quelqu'un avant lui se fût élancé dans le premier vaisseau ennemi. Son sang coule, il s'applaudit de le voir couler. C'est la première offrande qu'il fait à la patrie. Déjà il est vengé, et le vaisseau porte le pavillon français. C'est peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre : il est prêt à s'élancer pour un second abordage : l'impétuosité du choc le précipite dans les flots (mais le génie de la France veillait sur lui), il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire ; il vole à une troisième. Tout cède à son courage. Un tranquille observa-

teur de la nature, qui, assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret sur le soir l'ombre qui s'épaissit, et qui vient lui dérober ce spectacle. Du Guay-Trouin vainqueur de trois vaisseaux, et tout couvert de sang, s'afflige que la lumière en fuyant interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau. Bientôt son roi lui confiera ceux de l'État. Une âme telle que la sienne dût être flattée d'être indépendante. La fortune peut élever contre lui des tempêtes; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jeté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages. La flamme des vaisseaux qu'il brûle, éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II, et leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avaient un vengeur. Le peuple qui découvrit et subjugua le Nouveau-Monde, commence à redouter ses efforts. Mais ce n'est point à l'Espagne qu'il doit se rendre terrible : son destin est de la servir un jour. O mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, et couvertes des débris de nos vaisseaux, vous vîtes du Guay-Trouin déployer dans le même temps l'étendard

de la victoire , et l'Angleterre après avoir vaincu la France , fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera sur la terre quelque sentimens d'humanité , l'on se souviendra avec horreur de cette machine , merveille funeste du génie de la destruction , qui devait en un instant écraser une ville entière (\*). O du Guay-Trouin , c'est à toi de venger le lieu de ta naissance. Je le vois qui cherche par-tout sur le vaste Océan des ennemis à combattre. Mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire ? Quels sont ces pressentimens qu'il éprouve ? N'est-ce que l'effet d'une imagination

---

(\*) Les Anglais étaient irrités contre la ville de Saint-Malo , à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs qui désolaient leur commerce. Ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen d'une *machine infernale*. C'était un bâtiment en forme de galiote , de quatre-vingt-dix pieds de long , chargé au fond de plus de cent barils de poudre , et rempli de bombes , de grenades , de boulets , de gros morceaux de fer , et de toutes sortes de matières combustibles. Les Anglais parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693 ; la nuit du 30 au 1<sup>er</sup> décembre , l'air étant serein , la mer calme , ils y dirigèrent cette fatale machine : elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devait être attachée sans être aperçue ; et elle n'en était plus qu'à cinquante pas lorsqu'un coup de vent la détourna et la porta sur un ro-

ardente qui voit ce qu'elle désire ? Ou bien les âmes des héros ont-elles un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des âmes vulgaires ? Le ciel le justifie, et la victoire est venue le chercher ; par-tout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards ; Flessingue, patrie de Rhuter ! Il croit voir ce grand homme, il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par sa valeur des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers ; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaisseaux fuyent : le plus redoutable succombe et reconnaît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire : c'est celle du malheur. Ne

---

cher, où elle s'ouvrit. L'ingénieur qui la conduisait se hâta d'y mettre le feu, mais l'eau avait déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta avec un fracas horrible, toute la ville en fut ébranlée, les vitres et les ardoises de plus de trois cents maisons se brisèrent. L'on doit rendre grâce à l'Être bienfaisant, qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

craignez rien pour la gloire de du Guay-Trouin. C'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius assis sur les ruines de Carthage m'étonne plus que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné du Guay-Trouin. Il est seul, et il ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, et ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pièces d'artillerie tonnent sur son vaisseau. Ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées : bientôt ses débris couvriront la mer. Une âme faible n'eût pensé qu'à se rendre ; une âme bouillante et féroce n'eût pensé qu'à mourir ; du Guay-Trouin ose encore espérer de vaincre. Soldats de ce héros, soyez dignes de le servir. Mais il est un point au-delà duquel les âmes communes ne passent jamais : c'est là que l'extrême intrépidité se change tout-à-coup en extrême faiblesse. Ses soldats se révoltent, et refusent de combattre. Malheureux, qui osent préférer la honte à la mort ! En même temps le vaisseau s'embrâse. Du Guay-Trouin fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les anime, les ramène : mais il est lui-même frappé. Il tombe, et il n'y a que l'instant de sa chute

qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats ; mais votre gloire est en vos mains. Du Guay-Trouin vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne et de son vaisseau ; mais ses vertus, mais ce courage altier et indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier, et sur-tout d'un Français, cette âme si fière, et si élevée : rien de tout cela ne fut en leur pouvoir ; et malgré la fortune, il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'État qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgrâces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses ; et peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Dénain. Par quels exploits du Guay-Trouin se venge de sa prison ! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un, trois abordages sanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de du Guay-Trouin ! Il se joint à une escadre, et prêt d'en venir aux mains, il donne au

monde un exemple bien grand, celui de ne pas combattre par l'esprit de subordination.

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur. Les côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frère, qui le seconde, combat, triomphe, et meurt à ses côtés. Ne le plaignons pas, puisqu'il est mort pour sa patrie : plaignons du Guay-Trouin qui perd un frère, et la France qui perd un héros.

Il est appelé à de plus hautes entreprises, et les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes, qui d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre, et a fini par la protéger ; grand, dès qu'il est devenu libre, puissant et respecté dans l'Europe, conquérant et législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandais opposent à du Guay-Trouin des forces redoutables. Elles sont dirigées par une de ces âmes fortes et vigoureuses, qui dans les combats regardent la mort comme un honneur, et n'estiment la vie que pour la victoire. Du Guay-Trouin a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime, enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées ;

mais son destin est d'être par-tout victorieux. Il revole à l'attaque..... O brave ennemi ! cédez enfin , vous n'êtes pas tombé entre des mains cruelles et qui méconnaissent la valeur. Du Guay-Trouin honore son triomphe par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect , il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit effroyable succède à un jour de triomphe ? Le vaisseau victorieux , percé de coups de canons , et battu par les vents , s'entrouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourans, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau, une foule de malheureux presque expirans de leurs blessures, fuyant l'eau qui les gagne , et se traînant sur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte , l'effroi , les cris de douleur mêlés aux cris du désordre , tant d'hommes qui attendent avec terreur l'instant où ils vont être engloutis ; quel spectacle pour du Guay-Trouin ! Tout ce que peut l'activité de la pitié et le sang-froid de la prudence , est mis en usage, et ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ses mo-



mens rapides et terribles , où l'âme d'un héros essaye ses forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études , il est des momens plus tranquilles , où , dans le calme des sens et de la nature , son génie s'instruit par les sciences , et fermente par les réflexions. La marine , comme tous les autres arts , ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossières ; car l'esprit du genre humain a eu son enfance comme celui de chaque mortel. Le temps qui agit lentement , mais qui agit sans cesse , l'expérience qui voit tous les avantages et tous les abus , la pratique des hommes de mer , les observations de quelques hommes de génie , qui saisissent en un instant ce que des nations et des siècles n'ont point vu , l'activité des passions qui cherche à exécuter de grandes choses , et plus que tout cela peut-être , le hasard qui découvre des choses utiles , échappées à la méditation du genre humain , toutes ces causes réunies ont étendu les idées , et changé la marine en une science vaste dont la philosophie est l'âme , et qui , dans son cercle immense , embrasse l'air , les cieux , la terre et les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connaissances d'un homme de mer. Du Guay-Trouin étudie les rapports de l'étendu. Aidé de cette

science, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes, de-là il mesure les abîmes que renferment les mers, il observe la nature de cet élément, les qualités qui lui sont par-tout communes, celles qu'il reçoit de la diversité des climats, de l'inconstance des saisons et des vents, de la distance ou de la proximité des terres.

C'est de ces connaissances combinées, que résulte l'art du pilotage : c'est par lui que du Guay-Trouin apprend à diriger le cours d'un vaisseau. Lorsque sa main a posé la foudre et l'épée, il prend lui-même le crayon, le télescope et le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance la sonde à la main, il calcule les profondeurs et les distances. Celui qui un instant auparavant était dans le combat un guerrier intrépide et bouillant, est ici un observateur tranquille, et qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une machine immense et compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse ; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer et la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir, sont ses deux enne-

mis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, et enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'est la manœuvre qui opère ces prodiges. Tromp et Rhuter, Tourville et Duquesne, noms fameux ; et toi, à qui il n'a manqué pour être leur égal ; que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes, ô du Guay-Trouin, c'est par votre supériorité dans l'art de la manœuvre, que la victoire fut toujours attachée à vos pavillons.

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux. O charme impérieux de l'histoire, quand elle est lue par le génie ! Souvent dans le silence de la nuit, tandis que tout repose dans l'univers, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, du Guay-Trouin seul et retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers ; et lorsqu'il lit de grandes actions, son âme s'élève, son sang bouillonne, et tout son corps tressaillit d'admiration et de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talens, que tant de combats, d'études et de réflexions, ce fut son amour pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente du Guay-Trouin, au sortir d'une

glorieuse campagne, impatient de voir ce roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu. Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres qui l'annoncent : il est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de sa dignité : il vient la lui montrer, cette épée, teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ces courtisans oisifs et dédaigneux, qu'un homme de mer transporté du sein de ses vaisseaux au milieu de la cour, et sans autres titres que ses services, conversant avec son roi. Quelques-uns remarquèrent peut-être qu'il n'avait pas les grâces et les manières des cours. Louis remarqua sa valeur et son génie. Bientôt son devoir le rappelle. Ce n'est pas à Versailles qu'un homme tel que lui doit faire sa cour. Il a mérité de servir dans la marine royale. Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, et parvenir par ses services, au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

---

## SECONDE PARTIE.

Quoique l'armateur et celui qui commande en chef dans la marine royale , combattent tous deux sur le même élément , et qu'ils aient les mêmes obstacles à vaincre du côté de la nature , cependant ils ont des qualités qui les distinguent ; et si les difficultés font la gloire du succès , les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le général de mer peut et doit moins risquer : il faut qu'il ménage la gloire et les forces de l'État. Le premier ne fait que des coups de main : il lui faut plus d'audace ; le second concerte des projets , forme des plans : il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt , et ce motif si bas , mais si puissant , peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles ; si l'autre règle ses opérations sur des vues de commerce , il se déshonore et trahit l'État. Celui-ci , maître absolu de ses expéditions , décide des lieux et des temps ; celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même ; le second commande quelquefois à ses rivaux , souvent à ses en-

nemis. L'un est en même temps le ministre et le général : son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute ; le projet de l'autre est souvent divulgué, avant que son escadre soit sortie du port. Enfin l'armateur ne commande qu'un seul vaisseau, et toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat. Le général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une distance où ils puissent se soutenir, sans pouvoir se nuire ; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, et dont les forces sont en proportion avec les siennes ; qu'il donne aux capitaines des instructions qui embrassent les accidens et les hasards ; qu'il ait le courage de supposer sa mort, que les mouvemens combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale ; que, sans précipitation, sans enthousiasme et sans terreur, il sache démêler et juger ces circonstances extrêmes où il faut sortir des règles ordinaires, et sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carrière que du Guay-Trouin va courir. L'ambition de donner un maître à l'Espagne, a replongé l'Europe dans les dissensions d'où l'avait tirée une paix trop courte. Pardonne, ô ma patrie, si je rappelle ici le souvenir d'une guerre qui t'a coûté tant de larmes ; les

Triomphes de du Guay - Trouin furent mêlés à  
ces désastres ; et tandis que ton sang répandu en  
Allemagne , en Italie et en Flandre , inondait  
les campagnes d'Hochstet , de Turin , de Ramil-  
lies et de Malplaquet , ce héros faisait couler sur  
les mers et aux extrémités du monde , le sang de  
ses vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus  
redoutable. Quelle nation sentira la première les  
effets de son courage ? C'est la Hollande , c'est ce  
peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les  
rois. Du Guay-Trouin combat. Les coups pressés  
de l'artillerie soutenus d'une manœuvre habile ,  
menacent son vaisseau de la destruction. Où cher-  
chera-t-il un asyle ? Dans le vaisseau ennemi. Il  
va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui  
les lançaient : ceux qui se croyaient ses vain-  
queurs , sont chargés de fers. Ailleurs je le vois  
qui , à la tête de trois vaisseaux et de deux fré-  
gates , échappe à une escadre hollandaise de quinze  
vaisseaux. Semblable à ce fameux romain , qui ,  
pour favoriser la retraite de siens , et mettre Rome  
à couvert , soutient seul l'effort d'une armée , du  
Guay-Trouin se dévoue seul au péril , arrête la  
flotte entière , la combat , lui résiste , et joint à  
la gloire d'avoir sauvé son escadre , celle d'avoir  
étonné son ennemi même. Je le suis dans ces cli-

mats du Nord , où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la baleine. La nature accoutumée au silence , n'y entend de voix humaines, que lorsque l'Européen audacieux , guidé par la soif de l'or , y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer. C'est là que du Guay-Trouin poursuit le Batave. Le fer d'une main et le flambeau de l'autre, il attaque , il combat , il brûle ses vaisseaux. Des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes. L'Angleterre éprouve encore sa valeur, qu'elle a sentie tant de fois. Si deux vaisseaux de guerre lui échappent , ce n'est pas lui qu'il en faut accuser : ses victoires le justifient. O trahison ! ô infamie éternelle ! Tandis que du Guay-Trouin combat seul deux ennemis redoutables , les vaisseaux qui l'accompagnent s'éloignent pour ne point partager son péril. Cependant il est quelque chose encore de plus honteux , c'est la protection que trouvèrent les coupables : car, soit orgueil , intérêt ou bassesse , il est des hommes qui se font un devoir de protéger tout ce qui est vil. Du Guay-Trouin sent un pareil outrage avec la fierté d'un héros. Il est sur le point de quitter la mer, et de renoncer au service. Ce malheur de la France n'eût été qu'un succès de plus pour ceux qui l'y forçaient : mais il étoit trop citoyen pour prendre



ce parti extrême. Il ne punit point la patrie du malheur d'avoir produit quelques âmes basses : son ressentiment est un nouvel ennemi qu'il im-  
mole à son roi.

La victoire se hâte de le consoler. Il oublie , en honorant l'État , ceux qui l'ont avili. Dans le même temps un nouveau titre de gloire se joint à celui de ses triomphes. Un de ses frères meurt encore les armes à la main. Famille de héros , vous méritez le respect de la postérité. De trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la patrie ; du Guay-Trouin celui de ne vivre que pour elle.

Une escadre anglaise de vingt et un vaisseaux de guerre fond sur lui , l'attaque et l'environne. Déjà il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui sert ce triomphe ? Ses ennemis sont une hydre renaissante. Tout-à-coup le vent tombe , le combat cesse. La nuit a étendu ses ombres sur la mer. Le héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin , les Anglais tiennent enfermé cet homme terrible , qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son âme n'est point abattue. Il veut du moins que sa chute écrase une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paraîtra , il doit s'élancer dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous ses officiers ce courage de désespoir qui est le dernier sentiment d'une âme

magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes. Seul pendant le silence de la nuit, les yeux tristement immobiles, il les fixe, tantôt sur les fiers ennemis qui l'environnent, tantôt sur son vaisseau qui va devenir leur proie, sur cette mer où il a tant de fois vaincu, sur ce ciel où bientôt va reparaître le jour qui sera le témoin de son désastre. Tout-à-coup il aperçoit à l'horison le présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres : on obéit en silence : toutes ses voiles sont tendues, le vent se lève, et son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglais étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que du Guay-Trouin augmente tous les jours sa gloire. Son roi l'a décoré du titre de capitaine de vaisseau ; et son ambition de bien servir l'État n'en est que plus enflammée. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Espagne par intérêt et par haine, s'est vendu par faiblesse à l'Angleterre. L'or et les diamans du Brésil s'unissent avec le fer de nos climats ; et les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. Du Guay-Trouin, avec trois vaisseaux, ose attaquer une flotte portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre. Il court par les ordres de son roi se jeter dans Cadix, menacé d'un

siège. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé par ce héros pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au conseil, du conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquait des flottes; mais les passions des grands sont des ennemis plus à craindre que des bataillons armés. Ce fut un crime pour du Guay-Trouin d'être sincère; et la postérité saura que la récompense de tant de soins fut un outrage et des fers; tant il est difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus! Louis XIV avait l'âme trop grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux héros. C'est peu de venger du Guay-Trouin, il oppose à cet affront une nouvelle marque d'estime, et l'associe à cet ordre militaire qui récompense le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'État! L'Angleterre équipe une puissante flotte pour porter des secours aux ennemis de Philippe V. Du Guay-Trouin a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célèbre, qui était, comme lui, la gloire de la marine française, mais qui avait un mérite différent. Forbin, né

d'un sang illustre , avait soutenu la gloire de sa naissance ; du Guay-Trouin avait fait disparaître l'obscurité de la sienne. Le premier avait donné un nouvel éclat à ses aïeux , le second avait créé un nom pour ses descendans. L'un avait mis à profit tous les avantages , l'autre avait vaincu tous les obstacles. Tous deux intrépides , éclairés , avides de périls , bravant la mort , prompts à se décider , féconds en ressources. Mais Forbin , né pour être un général de mer , ne fit jamais que des exploits d'armateur ; du Guay-Trouin , né pour être un simple armateur , fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier , en servant l'État pensait à la récompense ; le second pensait à la gloire. Forbin vendait ses services ; du Guay-Trouin eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui aurait dû former entre eux un lien éternel , l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'État ! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte anglaise. Forbin , soit circonspection , soit lenteur , soit qu'il méditât à loisir le plan de son attaque ( car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme ) , Forbin a tout-à-coup ralenti sa marche , et tarde à donner le signal du combat. Du Guay-Trouin , accoutumé à compter les momens , jugea

qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des lois, et qu'il valait mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen et d'un héros; il n'avait pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance; la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés : sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres; les flots sont teints de sang; les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. Du Guay-Trouin, parmi le tumulte et l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entière : c'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi, l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire* semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au-dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une

main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Du Guay-Trouin frémit du sort de tant de braves ennemis ; il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien , de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer , la lueur affreuse de l'embrasement réfléchi au loin sur les flots , tant d'infortunés errans en furieux , ou palpitans immobiles au milieu des flammes , s'embrassant les uns les autres , ou se déchirant eux-mêmes , levant vers le ciel des bras consumés , ou précipitant leurs corps fumans dans la mer , d'entendre le mugissement de l'incendie , les hurlemens des mourans , les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage , jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce : l'abîme se referme et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres ! Cependant du Guay-Trouin poursuivit la flotte épouvantée. Tout fuit , tout se disperse. La mer est couverte de débris ; nos ports se remplissent de dépouilles , et tel fut l'événement de ce combat mémorable , qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis : les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés , l'archiduc vit échouer

ses espérances, et Philippe v put se flatter dès-lors que son trône serait un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de du Guay-Trouin, des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte attaquée et vaincue au milieu d'une tempête, circonstance presque unique! Je ne vous prendrai pas ce héros, tandis qu'il attend une escadre anglaise, frappé tout d'un coup d'une maladie, et presque entre les bras de la mort, plus tourmenté du désir de combattre que du sentiment de sa douleur. Des bords de la tombe il appelle la victoire. Tel Alexandre demandait aux dieux, ou de combattre, ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition fameuse où il déploya tant de courage et de talens, et parut aussi grand général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-Monde a été découvert, conquis et ravagé, il est ébranlé par toutes les secousses qui agitent l'Europe : et telle est aujourd'hui la fatale grandeur des nations européennes, qu'elles ne peuvent être en guerre, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. O Brésil, ô vaste et trop riche province, que de flots de sang ont arrosé tes mines d'or! Déjà dans cette guerre des vais-

seaux français avaient attaqué la puissante ville de Rio-Janéiro ; mais le chef de l'entreprise , plus courageux qu'habile , plus soldat que capitaine , au lieu de remporter des dépouilles , s'était vu réduit à porter des fers. Du Guay-Trouin a conçu le projet de venger sa patrie et son roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'État : son génie et son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulens coule à sa voix pour le bien de la patrie , et l'intérêt devient le ministre de la gloire. Cependant au bruit d'un armement de du Guay-Trouin , la Hollande équipe des flottes ; l'Angleterre croyant ses rivages menacés , rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses colonies , une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui renferme ce héros. Ainsi les mouvemens d'un seul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. Du Guay-Trouin les a prévenus , et déjà il est en mer. Français , qui dans les prisons de Rio-Janéiro , soulevez en gémissant vos bras chargés de chaînes , pour implorer le ciel contre vos barbares vainqueurs , ah ! si quelque génie bienfaisant vous portait la nouvelle que du Guay-Trouin approche , de quels cris de joie vous feriez retentir les voûtes de ces cavernes profondes ! Il vole avec sa flotte ; le moment de son arrivée est celui de l'attaque.



Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls et tant d'obstacles ?

Je vois un port dont le passage étroit et resserré encore par un rocher, est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents tonnerres rangés sur son passage et combinés dans leur action, croisent leurs feux : au milieu de l'entrée sept vaisseaux de guerre présentent une barrière formidable : au-delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevarts, des bastions, des îles fortifiées. Après tant de barrières, reste la ville même de Rio-Janéiro, située au milieu de trois montagnes qui la protègent et qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts, des retranchemens, des fossés, du canon, et dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

Du Guay-Trouin a donné le signal pour forcer l'entrée du port : trois cents pièces d'artillerie vomissent la mort autour de lui. De trois côtés la foudre vient heurter ses vaisseaux. Du Guay-Trouin, inébranlable, s'avance d'un cours toujours égal à travers ces torrens de feux. L'ennemi s'étonne, et l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe, la nuit entend déjà gronder ses bombes

qui volent dans les airs , et qui vont écraser les citoyens des villes sous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une île , poste important , est attaquée et emportée d'assaut. Les Portugais ont fui , leurs propres mains embrâsent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente ; des mouvemens compliqués et de fausses attaques trompent l'ennemi , et déjà l'armée française est sur le rivage.

Dès ce moment , on vit du Guay-Trouin , qui jusqu'alors n'avait habité que sur la mer , déployer tous les talens d'un général , former des troupes , les ranger en bataille , choisir des postes , les soutenir les uns par les autres , prendre une exacte connaissance des lieux , profiter des fautes , éviter les surprises , fixer la victoire , ordonner les retraites , user des avantages , tantôt avec précaution , tantôt avec activité , joindre le génie des sièges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont les circonstances qui développent les talens ; et du Guay-Trouin peut-être eût été aussi aisément le rival des Turennes et des Condés , que celui des Rhuiters et des Duquesnes.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominent la ville ; il a reconnu tout le terrain qui l'environne ; il a compté toutes les ressources de l'ennemi ; il a découvert les lieux qui favorisent

l'attaque; il a remporté une victoire dans la plaine, et dressé des batteries qui foudroyent les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différens postes : tout est prêt : demain avec le jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. O nuit affreuse ! nuit terrible ! son silence est tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de du Guay-Trouin. En même temps le ciel se couvre d'orage : le feu des éclairs qui se mêle au feu continu et rapide des batteries : le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre : les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent : les mugissemens de la mer agitée par la tempête : tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formaient autour de Rio-Janéiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-mêmes au torrent : ils fuient : leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques : mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Du Guay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'était pas vainqueur : il achève de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour ce héros, lorsque les

Français qui , sur cette rive étrangère , avaient gémi dans les prisons , portant sur leur visage défiguré l'empreinte de leur infortune , le front pâle , les yeux éteints , le corps revêtu de lambeaux , vinrent en foule embrasser ses genoux , baisèrent sa main sanglante , et l'appelant cent fois leur libérateur , lui exprimèrent cette reconnaissance vive et sensible qui n'est connue que des malheureux.

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées : de puissans secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée ; Albuquerque , fameux par des triomphes : son nom est chez les Portugais le signal de la victoire. Du Guay-Trouin a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête ; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville , et déjà il est en leur présence. Les soldats rangés en bataille présentent un front redoutable , et joignent à l'intrépidité des Français la fierté des vainqueurs. Cette audace du héros valut pour lui une bataille. Les ennemis subjugués par la terreur , viennent traiter du rachat de leur ville , et lui offrir tout l'or de leur colonie. Déjà il a dicté des lois , et

reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes ; en vain quelques Portugais , avides d'en venir aux mains , parce qu'ils se croient sûrs de vaincre , soutiennent que la victoire justifie tout , et que la perfidie heureuse n'est plus un crime. Du Guay-Trouin ne permet pas à ces ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre , il fait accomplir le traité ; et ses soldats tenant le fer d'une main , enlèvent de l'autre les richesses du Brésil.

Partez , illustre vainqueur , remportez dans votre patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais combien la faiblesse de l'homme touche de près à la grandeur ! Du Guay-Trouin , après avoir dressé des trophées sur les rives du Nouveau-Monde , est prêt à périr dans les flots. Le théâtre de ses victoires va donc devenir son tombeau ! Enfin , après deux jours de tempête , la mer se calme , et ce héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches ; par-tout où il paraît , les regards se fixent sur lui. Le peuple qui , moins aveuglé par l'orgueil , sent mieux la distance qui est entre lui et les grands hommes , ou qui , moins jaloux peut-être , est plus franc dans son admiration , s'assemble en foule autour de lui , le regarde , l'environne. Il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avait accordé toutes les récompenses qui lui étaient dues. Il en est une qui donne, pour ainsi dire, un nouvel être, et qui devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de sa source; c'est la noblesse : institution politique, plus injurieuse peut-être, qu'honorable pour l'humanité; mais utile par elle-même, et qui n'est dangereuse que par ses abus. Heureux les Etats où cette noblesse d'institution n'étouffe point la noblesse de mérite, et où, faite pour représenter la vertu, elle n'est ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piédestal de l'orgueil ! O du Guay-Trouin, lorsque ton roi t'honora de cette distinction, la France ne demanda point par où tu l'avais méritée. Douze flottes attaquées et vaincues, et plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés, voilà tes titres : avant que d'être noble, tu fus un héros. Pourquoi sur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes ? Jean Bart et Duquesne, noms immortels, tous deux nés dans l'obscurité, ont fondé leur grandeur sur leurs exploits : et toi, Rhuyter, tes mains qui combattaient les rois, et qui guidaient les flottes victorieuses du Batave, avaient déployé des voiles et manié des cordages.

Du Guay-Trouin de simple armateur, devenu chef d'escadre, et depuis lieutenant général,

même, où l'on oublie tout, excepté soi et ses ennemis, il s'occupait de l'avancement de ses officiers; il portait aux pieds du trône les actions mêmes des soldats, qui, sans lui, n'auraient jamais été connus de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une pension : du Guay-Trouin prie son roi de la transporter à un officier courageux et pauvre, cruellement blessé dans le combat. Cette action, qui n'est que juste, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paraître grande.

La sensibilité fut toujours le caractère des héros. Tels furent Alexandre, César, Henri IV, Condé, fiers et sensibles, tendres et sublimes : tel fut aussi du Guay-Trouin. On aime à le voir frémir à la vue des embrâsemens et des naufrages, voler aux secours des malheureux, consoler les vaincus, donner les plus tendres regrets à la mort de ses amis, embrasser les corps expirans de ses frères, les serrer dans ses bras, mêler ses larmes à leur sang. Quoi ! il pleure ! est-ce donc là ce héros qui fait trembler l'Angleterre ? Heureux, s'il n'avait jamais eu que de si nobles faiblesses ! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice, que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délassement de la gloire.

Il aimait Louis XIV, non comme son maître,

mais comme un grand homme , et lorsque ce prince mourut , du Guay - Trouin donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleure son roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce héros soit inutile à la France : les jours du citoyen ne sont jamais perdus pour la patrie. Tantôt par des études savantes et des réflexions plus utiles pour un homme de génie , que les livres mêmes , il approfondit cet art qui l'a rendu si célèbre ; tantôt il s'occupe à écrire ces Mémoires , qui seront une leçon éternelle pour la postérité ; dans les ports où il commande , il maintient l'ordre qui est l'âme du service : il veille sur la discipline qui , dans la paix tend toujours à s'énervier : il s'étudie à perfectionner l'architecture navale , objet le plus important peut-être de la marine , et qui est encore si défectueux. Il préside dans un conseil à cette Compagnie des Indes , fondée par Colbert , tombée depuis en décadence , et que l'on vit renaître des débris du système , comme on voit sortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage , un rejeton vigoureux , qui bientôt croît , s'élève , et devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte : du Guay - Trouin éclaire ses concitoyens et son prince , comme il avait vaincu ses ennemis , avec modestie , mais avec courage.



s'était trop élevé pour que l'envie ne lui en fit pas un crime. Ces hommes lâches et vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la mollesse et des récompenses de la vertu, osaient se vanter des actions de leurs ancêtres ; et ils ne pardonnaient pas à un héros d'avoir fait les siennes. Du Guay-Trouin pouvait leur dire ce que Marius disait aux grands de Rome : Vous m'enviez ma gloire ; enviez-moi donc aussi mes travaux , mes dangers , mes combats ; enviez-moi le sang que j'ai versé pour la patrie.

Ce n'est pas que du Guay-Trouin irritât l'envie par ces élancemens d'une âme altière qui sent trop sa supériorité. Il avait la modestie d'un grand homme. Dans les relations de ses combats, il était le seul à qui il ne rendît pas justice. C'était assez pour lui de mériter des éloges ; il laissait à la renommée le soin de les faire. Sans faste dans ses actions , sans hauteur dans ses discours , les deux plus dangereux séducteurs de la vertu , la fortune et la gloire n'avaient pu le corrompre. Si sa renommée ne l'eût suivi en tout lieu , on eût oublié , en lui parlant , que c'était un héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent une fierté naturelle. C'est le séjour de la liberté : on n'y respire point l'air de l'esclavage comme dans les prisons immenses des villes ; on n'y est

point pressé par les tyrans. Sur cet Océan sans bornes, l'âme s'étend et s'agrandit. Du Guay-Trouin à des mœurs douces joignait cette fierté noble ; mais il la réservait toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la société, que lorsque l'injustice ou l'envie osèrent lui disputer sa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaisse ; il brave dès qu'on l'offense.

Jamais chez lui l'intérêt ne balançait l'honneur. Quels sont dans les combats les trésors qu'il veut sauver ? Son pavillon et l'honneur de la France. Vainqueur du Brésil et de quatre cents vaisseaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur dans ses ennemis : on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus ; mais il la voyait sans jalousie dans ceux qui servaient sous lui. Il l'inspirait à ses soldats, par une prévoyance qui embrassait tout, par une confiance qui jamais ne douta du succès, par des dispositions qui mettaient les troupes dans la nécessité d'être braves, par une sévérité de discipline, qui est pour les courages ce qu'une vie sobre et frugale est pour les corps, par une attention pleine d'humanité à ménager leur sang : car à ses yeux des soldats étaient des hommes.

A la cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié

La cour se renouvelle. La confiance que l'on a en lui , est toujours la même. Alger, tu frémis à la vue du pavillon français. Les foudres qui sous Louis xiv t'avoient presque réduite en cendre , fument encore. Du Guay-Trouin va réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par-tout il est respecté , moins comme l'envoyé d'un grand roi , que comme un héros. Il négocie avec la supériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière sanglante des combats ? Le monde est ébranlé ; la France se heurte contre l'Empire ; l'Angleterre équipe des flottes ; nos vaisseaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme du Guay-Trouin , et lui rend l'ardeur bouillante du premier âge. Ces mers témoins de tant de triomphes , vont après vingt ans reconnaître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe se calme , et du Guay-Trouin , prêt à commencer de vaincre , se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qui le tourmentaient n'eussent été suspendus que par son zèle. Dès qu'il n'a plus l'espérance de combattre , son corps s'affaiblit , ses forces s'épuisent , et la France qui venait de perdre Bervick et Villars , pleure le dernier des héros du siècle de Louis xiv.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé sitôt ? Faut-il qu'épuisé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il aurait pu encore remplir une longue carrière ! Ah ! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il eût encore étonné le monde. Ainsi Duquesne, courbé sous les années, rendait encore la France respectable sur les mers ; ainsi Villars était conquérant à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous ; que son exemple puisse enfanter des héros.

Dans ses entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe, il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah ! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur ! Français, s'écrierait-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan ? Mes yeux cherchent en vain : je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi, n'êtes-vous plus le même peuple ? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent ? Les vaisseaux

sont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras. Etes-vous citoyens ? Ce sont vos frères. Etes-vous avides de richesses ? Vous les trouverez dans le Nouveau-Monde. Vous y trouverez un bien plus précieux : la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez , portez cette balance sur les mers. C'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers qui de trois côtés baignent votre patrie. Voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction. Voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres. Régnez sur la mer ; et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau.

FIN.



**MÉMOIRES**  
**DE**  
**DU GUAY-TROUIN.**

---

**PRIX : 1 franc 80 cent.**





793K14  
MÉMOIRES

DE

DU GUAY-TROUIN,

DÉDIÉS

A M. DE BIZIEN,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur,  
Maire de Saint-Malo;

NOUVELLE ÉDITION,

SUIVIE

DE L'ÉLOGE DE CE CÉLÈBRE MARIN,

PAR THOMAS.

---

SAINT-MALO,

CHEZ H. ROTTIER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
PRÈS LA GRAND'PORTE.

M. DCCC. XXII.



---

## NOMS

### DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

---

- D**E BIZIEN, chevalier de l'ordre royal de la légion  
d'honneur, maire de Saint-Malo.  
L. Bourdet, notaire.  
Godfroy, négociant-armateur.  
Villalard, avoué.  
Piard-Deshays, directeur des postes aux lettres.  
Despêcher, négociant-armateur.  
Coëtisac, propriétaire.  
Danycan, receveur principal de l'arrondissement  
de Saint-Malo.  
J. Septlivres, négociant.  
Santerre fils.  
Journée, juge au tribunal civil de Saint-Malo.  
Narjot, lieutenant du génie.  
Avice, capitaine de port.  
Aulnette, juge de paix à Saint-Malo.  
Vuarnier, contrôleur spécial de culture et manu-  
tention des tabacs.  
M<sup>me</sup> E. B. Gauttier, née Letimbre.  
M<sup>lle</sup> Sophie Renou.  
L. Blaize jeune, négociant-armateur.  
Maillet, adjudant de 2<sup>e</sup> classe, chevalier de l'ordre  
royal et militaire de Saint-Louis.  
Bellegarde, adjudant de 1<sup>re</sup> classe, chevalier de  
Saint-Louis.  
J. Savary, courtier.  
A. de Boishamon, négociant.  
Sébire, avocat.  
Le Fer de Chantelou.

VJ NOMS DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Ponphily.  
Narjot aîné.  
Le Tellier, négociant.  
Le Guen de la Croix.  
Bourdet père.  
Duquesnel.  
De Gaudrion, chef de bataillon d'artillerie.  
Levasseur fils.  
H. Guyenet, docteur-médecin.  
D. Potier la Houssaye.  
P. Grenier.  
Michelle, hydrographe.  
M. Delastelle.  
Peigné, de Cancale.  
Pasquier, avoué.  
P. Coni, concierge de la maison d'arrêt.  
Beaugrand, professeur de langues.  
Larchantel, chef d'escadron en retraite.  
N. Surcouf, négociant-armateur.  
P. Dannel, notaire.  
N. Bois.  
E. Thomazeau fils.  
J. Le Guéron.  
Trublet, contre-amiral.  
P. Gicquel Destouches, capitaine de vaisseau en  
retraite.  
E. Level.  
Husson, chef de bataillon du 5<sup>e</sup> léger.  
C. Petit.  
De Saint-Didier, receveur principal des douanes.  
Desfontaines.  
Robinot, ingénieur des ponts et chaussées.  
Choésnet, président du tribunal civil de Saint-  
Malo.  
Duval.  
Chapel, notaire.  
Bossinot.

# NOMS DE MM LES SOUSCRIPTEURS. vij

Serel Desforbes , avocat.  
 Boisgarein.  
 Simon , professeur.  
 R. de L'homme.  
 F. de L'homme.  
 I. de L'homme.  
 Delas , visiteur des douanes.  
 Le Carpentier , commissaire de marine.  
 Lissillour , capitaine de frégate en retraite.  
 Peynaud , professeur de dessin.  
 Lorieux , substitut du procureur du roi.  
 Rouxin , avocat.  
 Avice de la Villejean.  
 Regnaut , avoué.  
 Moutardier , de Saint-Servan.  
 Jouanjan , notaire.  
 P. Legue.  
 Hamon , de Cancale.  
 Mottet aîné , négociant.  
 M. Morvonnais , avocat  
 J. Bourdin.  
 Duhoux Desages.  
 Rogerie.  
 Marestier.  
 Ferrail.  
 C. Villehuchet.  
 A. Duhaut-Cilly.  
 B. Dujardin , capitaine du génie.  
 Egault , docteur-médecin.  
 Aubin , professeur de musique.  
 Spichtig.  
 A. Gouët , notaire.  
 Hurvoy , receveur à Dinan.  
 A. Porée.  
 Bellairs.  
 Nouvel.  
 Chiron.

viii NOMS DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Le Gentil.

A. Jourdan.

A. Leroy.

A. Groul.

Michel-Villeblanche, avocat.

Saint-Meleux.

Delalande, commis aux vivres.

J. M. Verron.

Du Chambon.

Luzières père.

T. Meaulle, de Saint-Méloir.

Gardin.

Lemaitre.

Genée.

Chapel, docteur-médecin.

Dandin père.

Dandin fils.

Durocher.

M. A. Duhaut-Cilly.

Daguenet.

Gouard, chirurgien.

P. Deschamps.

J. Lefer de la Lande, chevalier de Saint-Louis.

Cent vingt-trois anonymes.

---

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

---

DANS la foule des mémoires biographiques qui ont paru en France depuis un siècle, ceux de du Guay-Trouin tiennent assurément un rang très-distingué. Recommandables par l'intérêt du sujet, ils ne le sont pas moins par le ton de la narration. Cependant ces Mémoires sont très-rares aujourd'hui dans le commerce.

Il était dans l'ordre des convenances et des affections, que la ville où ce grand homme est né, ne laissât plus à une autre l'initiative de la réimpression. Une presse malouine, en reproduisant ces Mémoires si intéressants, élève un monument qui doit réveiller dans nos jeunes marins les idées d'émulation, de gloire et de patrie.

Ah ! pourquoi le vainqueur de Rio-Janeiro n'a-t-il pas, dans sa ville natale, un monument plus digne de lui ? Pourquoi

cherche-t-on en vain, sur nos places publiques, l'image et les traits d'un héros dont la gloire est aussi la nôtre?

Mais si, d'un côté, l'absence d'un pareil monument semble nous accuser d'ingratitude et d'indifférence, de l'autre les encouragemens que le nouvel éditeur de ces Mémoires a recus de ses concitoyens, semblent les justifier suffisamment de cet oubli apparent. Ce livre paraît sous les auspices de trois cents souscripteurs malouins.

Saint-Malo a d'ailleurs plus d'un titre pour s'intéresser aux exploits dont la mer est le théâtre. Dans le grand nombre des villes maritimes de France, Saint-Malo tient un des premiers rangs sous le rapport de ses armemens de course et de commerce. Ses corsaires sur-tout lui ont donné de la célébrité; et l'on sait qu'en effet, depuis des siècles, ils sont en possession de porter la destruction et l'effroi dans le commerce de la Grande-Bretagne. Il semblait, à lui seul, faire avec elle une guerre de puissance à puissance; et pour peu que l'esprit romanesque l'eut dirigé, il aurait pu imiter ce Le Roux de Corse qui, en 1756, couvrant la mer de ses corsaires, fit, en forme et en son



propre nom, une déclaration de guerre au roi britannique.

Ses marins d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré de ceux d'autrefois. Si les Jacques Cartier, les Barbinais, les Mahé de la Bourdonnais, DU GUAY-TROUIN, les Dufougerais et les Porée, compagnons de ses périls, ont laissé des noms justement célèbres, les Bouvet, les Surcouf, et d'autres encore, ont aussi d'assez beaux titres de gloire, et les occasions de nous signaler nous manqueront plutôt que la volonté et le courage.

Depuis long-temps l'état de la marine française est peu prospère. Ce n'est pas la faute des marins en général, mais bien celle des circonstances, et peut-être aussi celle des gouvernans. Cependant, dans son abaissement même, cette marine a eu des momens d'éclat, et la gloire des actions particulières et des succès de détail, a souvent consolé notre patrie de l'humiliation de ses grands revers maritimes.

Mais il faut des encouragemens pour créer les grands hommes en quelque genre que ce soit. Il faut mettre et replacer souvent sous les yeux de la jeunesse, les exemples qui peuvent l'instruire, et donner de l'élévation à ses idées. Il faut, en un mot, exciter

en elle une généreuse ambition, en lui présentant le tableau des belles actions en tous genres, et de la gloire qui en a été le prix. Plus que tous les autres peut-être, les marins ont besoin d'être mus par ces puissans ressorts. Leur profession est excessivement pénible et périlleuse, et leurs exploits, qui n'ont pour témoins que le ciel et la mer, obtiennent avec peine une célébrité proportionnée à la grandeur des dangers et à la difficulté des succès.

Il faut convenir que nos histoires, de la manière dont elles sont écrites, sont peu propres à exciter l'ardeur de nos jeunes marins. Surchargées de récits de combats de terre, elles gardent presque toujours le silence sur les circonstances de nos triomphes maritimes : elles se bornent à en indiquer parfois les résultats généraux. Heureux même si, dans ces indications laconiques, le lecteur rencontre le nom des hommes valeureux qui ont acheté ces triomphes au prix de leur sang ! Et, par exemple, n'est-ce pas une chose bien étrange qu'en lisant, dans l'Histoire de Rapin-Thoyras, le récit de la glorieuse expédition de Rio-Janéiro, on n'y trouve pas une seule fois le nom de du Guay-Trouin ?

Cette méthode injuste et décourageante , a encore le défaut de rendre notre Histoire moderne incomplète.

Ce n'est pas ainsi qu'en usaient les historiens de l'antiquité : les combats mémorables que se livraient les flottes dans ces temps de glorieux souvenirs, ont, aussi bien que les combats de terre, exercé leurs plumes éloquentes, et tous les genres de renommée trouvaient en eux de fidèles propagateurs.

Malheureusement les hommes de mer sont rarement écrivains : placés de bonne heure sur les navires, toutes leurs études et leurs méditations se rapportent à la science nautique, et s'y concentrent en quelque sorte. Il faut avouer que cette science, jointe à la pratique indispensable et continuelle de leur art, est bien capable d'occuper leurs instans. En général, ils savent donc moins composer des écrits, que diriger des vaisseaux et combattre; et c'est avec raison qu'on a dit d'eux, comme des anciens Gaulois, qu'ils savaient faire de belles choses, mais qu'ils ne savaient pas les écrire. Cependant telle est la nature toute particulière de leur profession, qu'eux seuls pourraient faire de ces choses un récit exact et convenable.

Un ancien académicien de Marseille, M. Guys, auteur d'un Eloge de du Guay-Trouin, exprima autrefois le désir de voir chaque ville maritime donner chaque année, pendant la guerre, avec la liste des officiers marins qui s'y seraient distingués, le récit de leurs belles actions. En même temps cette auteur prêcha d'exemple, en rappelant à la nation le souvenir des illustres marins que Marseille avait vus naître. Il serait à souhaiter que ce bon exemple trouvât des imitateurs.

De nos jours, il a paru un ouvrage qui a rempli, à l'égard de notre marine, une partie de la lacune qui existe dans notre Histoire : c'est *l'Histoire des Victoires et Conquêtes des Français* depuis la révolution, ouvrage vraiment national et tout-à-fait digne d'éloges, mais qui n'embrasse qu'une assez courte période de l'Histoire de la France.

Dans cet état de choses, il importe donc que chaque ville maritime se fasse une loi de favoriser l'illustration de ses grands capitaines. Pourrait-elle rien faire qui tournât plus à sa gloire? Marseille, parmi tant de marins renommés qu'elle a produits, cite avec orgueil cet intrépide contemporain de

du Guay-Trouin, ce fameux *Laigle* dont la réputation de bravoure était telle, que, lorsqu'il faisait la course, les Anglais n'assuraient à Londres leurs bâtimens, qu'avec cette clause, *franc de Laigle*.

Saint-Malo peut, avec plus de complaisance encore, se glorifier d'avoir été le berceau de du Guay-Trouin. Il est peu de marins comparables à celui-là. Il a été justement qualifié, par Voltaire, d'homme unique en son genre (\*). Observons toutefois que ce célèbre écrivain, en disant qu'il n'a manqué à du Guay-Trouin que des grandes flottes pour avoir la réputation des Dragut et des Barberousse, semble n'avoir vu dans ce grand capitaine, qu'un illustre corsaire; et qu'un lieutenant-général des armées navales de France, méritait encore quelque chose de mieux qu'une comparaison avec deux hommes, très-courageux sans doute, mais qui exerçaient leur métier en pirates, plutôt qu'en chefs d'escadres.

La rédaction des Mémoires de du Guay-Trouin, tels que nous les avons, lui appartient-elle? On l'a autrefois attribuée, disent les continuateurs de Moréri, à un

---

(\*) Siècle de Louis XIV.

homme de lettres nommé Godart de Beauchamps. S'il nous est permis de hasarder une conjecture sur ce point, nous dirons que le héros qui racontait si bien ses exploits à Louis XIV, ne devait pas ignorer l'art de les écrire.

Son premier manuscrit contenait le récit de quelques désordres de jeunesse. Il les supprima, et l'on suppose qu'il le fit d'après le conseil du cardinal ministre Fleury.

Une copie défigurée de ces Mémoires fut d'abord imprimée en Hollande, et l'éditeur, qui prit le nom de Villepontoux, eut l'impudence de dédier son édition furtive à du Guay-Trouin lui-même. Celui-ci avait confié son manuscrit original, d'abord au duc d'Orléans, régent, et ensuite au cardinal ministre Dubois, dont il était recherché et honoré. Ce ministre mourut, et le manuscrit, resté quelques jours dans les papiers de sa succession, dut tomber dans des mains infidèles, qui se hâtèrent d'en tirer une copie inexacte et incomplète, et cette copie, à laquelle on fit d'étranges additions, servit de type à l'édition de Hollande. Ce fut cette aventure qui décida du Guay-Trouin à laisser imprimer ses véritables Mémoires. Il confia ce soin à ses

amis. Ce fut quatre ans après sa mort (arrivée en 1736), que ces Mémoires furent publiés à Paris. M. de la Garde, son neveu, qui avait dirigé cette édition (in-4°), compléta l'ouvrage de du Guay-Trouin, en le continuant depuis 1715, où il finissait, jusqu'à la mort de ce grand homme.

En 1785, il en parut une édition in-12 à Rouen. C'est aujourd'hui la plus répandue.

Dans celle que nous donnons au public, on ne trouvera ni l'ancien avertissement, qui est superflu; ni les pièces justificatives, que n'exige plus l'approfondissement de faits désormais avérés; ni l'état général des armemens de du Guay-Trouin, pièce qui offre aujourd'hui d'autant moins d'intérêt, qu'on retrouve, dans le cours des Mémoires, les noms de ceux de ses compagnons d'armes qui se sont distingués avec lui.

Mais on a conservé le dictionnaire de quelques termes de marine, comme utile à la plupart des lecteurs.

Enfin, on trouvera, à la suite des Mémoires, l'éloquent Eloge de du Guay-Trouin, par Thomas. On verra avec plaisir le grand capitaine célébré par le grand orateur.

xviii AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous avons dédié cette édition à M. de Bizien , maire actuel de Saint-Malo. Cet hommage lui était dû : chef municipal de la ville où nâquit notre héros , il a favorisé autant qu'il était en lui , cette réimpression destinée à rajeunir, en quelque sorte, les titres d'illustration de cette cité. Puissent ses efforts parvenir à élever un jour, à la mémoire de du Guay-Trouin , un monument qui apprenne aux étrangers, que cette ville fut le berceau de ce vaillant capitaine, et qu'elle est l'héritière naturelle de sa gloire !

---



---

---

# EXPLICATION

## DE QUELQUES TERMES DE MARINE,

### EMPLOYÉS DANS CES MÉMOIRES.

---

#### A.

**A BORDER DE LONG EN LONG.** Attaquer un navire par le côté, y jeter des grappins.

**AMARINER.** Envoyer dans un vaisseau réduit des officiers, des soldats et des matelots.

**AMURES** (reprendre les amures en l'autre bord).  
Changer la route et présenter l'autre côté du vaisseau au vent.

**APPAREILLER UNE VOILE.** La déployer.

**ARRIVER.** Obéir au vent.

**ARRIVER SUR UN VAISSEAU.** C'est aller à lui en obéissant au vent, ou en mettant vent en poupe.

**ARTIMON.** Mât d'arrière.

**ATTÉRAGE.** Endroit où l'on vient reconnaître la terre en revenant de quelque voyage.

#### B.

**BABORD.** Côté gauche du vaisseau.

**BANDE** (à la). Vaisseau couché à demi sur le côté pour mettre hors de l'eau les endroits endommagés.

**BARBE** (sainte-barbe). Lieu où l'on garde les poudres.

**BAUX.** Solives qui traversent l'intérieur d'un vaisseau.

**BEAUPRÉ.** Mât couché sur l'éperon à la proue d'un vaisseau.

**BERNE** (mettre pavillon en berne). Plier le pavillon et le mettre au vent.

**BLASQUES.** Rochers, écueils.

**BOSSOIR.** Poutres ou pièces de bois mises en saillies à l'avant du vaisseau pour soutenir l'ancre.

**BRAS DE BOULINE.** Corde attachée à une voile pour recevoir le vent.

**BRASSER.** Faire la manœuvre des bras, et gouverner les vergues avec les cordages.

**BRISANS.** Pointes de rochers qui s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau et quelquefois au-dessus.

**BRÛLOT.** Bâtimens chargés de feux d'artifice que l'on accroche aux vaisseaux ennemis, au vent desquels on les met pour les brûler.

### C.

**CABLOT.** Corde avec laquelle on attache une chaloupe à un vaisseau.

**CALFAS.** Officiers du vaisseau qui ont soin de lui donner le radoub lorsqu'il en a besoin.

**CARÈNE.** Le bois au-dessous de l'eau.

**CARÉNER.** Radoubier un vaisseau.

**CARGUER.** Serrer ou plier les voiles.

**CARRET** (fil de). Gros fil de chanvre dont sont composés les câbles et les manœuvres.

**CHALOUPE.** Petit bâtiment destiné au service et à la communication des gros vaisseaux.

**CHASSE** (prendre chasse). Fuir.

**CIVADIÈRE.** Voile de beaupré, qui, étant la plus basse du bâtiment, prend le vent à fleur d'eau.

**COIFFER** (voiles qui se coiffent). Qui s'applatisent les unes contre les autres.

**DE QUELQUES TERMES DE MARINE. XXj**

**CONSERVER UN VAISSEAU.** Le suivre de près, ne le point perdre de vue.

**CORNETTE.** Pavillon quarré et blanc qui marque la qualité ou le caractère de chef d'escadre, qui le porte au grand mât quand il commande en chef.

**COURIR SA BORDÉE.** Courir le même côté qu'on a déjà couru.

**CROISIÈRE.** Parage ou étendue de mer où les vaisseaux vont croiser.

**CULER.** Aller en arrière.

**D.**

**DÉBORDER.** Rompre les grappins, se dégager d'un abordage.

**DEBOUT AU CORPS.** Aborder un vaisseau debout au corps, c'est lui mettre l'éperon dans le flanc.

**DÉSAMPARÉ.** Voile ou manœuvre coupée par le canon.

**DOUBLER AU VENT.** Atteindre un vaisseau à pointe de bouline.

**DRISSE.** Cordage qui sert à hisser et à amener la vergue.

**E.**

**EAUX (dans les).** Précisément derrière le vaisseau.

**ECHOUER.** Toucher ou donner de la quille contre un fond, en sorte que, faute d'eau, le bâtiment ne peut être à flot.

**ECOUTES.** Cordages qui font deux branches, amarés aux coins des voiles par en bas, pour les tenir dans une situation qui leur fasse recevoir le vent.

**ECOUTILLE.** Ouverture ou trappe par laquelle on descend entre les ponts et la cale.

## F.

**FEUX.** Ce sont des fanaux qu'on met à la poupe ; le nombre est une marque de distinction.

**Foc.** Voile à trois pointes qu'on met lorsque le vent est faible.

**FOSSE AUX LIONS.** Lieu où l'on garde les cordages et les poulies.

**FRÉGATE.** Vaisseau de guerre, peu chargé de bois, de peu de hauteur, et qui n'a ordinairement que deux ponts.

## G.

**GAILLARD OU CHATEAU.** C'est un étage du vaisseau qui n'occupe qu'une partie du pont. Gaillard d'avant, d'arrière.

**GRAPINS D'ABORDAGE.** Crocs attachés à des cordes qu'on jette dans un vaisseau ennemi pour l'accrocher.

## H.

**HABITACLE.** Caisse où sont placées les boussoles.

**HANCHE** (canonner dans la). Partie du vaisseau qui paraît en dehors depuis le grand cabestan jusqu'à l'arcaste, c'est-à-dire le derrière du gaillard et tout le bordage de la poupe.

**HAUBANS.** Gros cordages pour soutenir les mâts.

**HISSE.** Hausser, élever quelque chose.

**HUNE.** Petite plate-forme de bois qu'on place au haut des mâts.

**HUNIER.** Voile qu'on met sur la hune.

## L.

**LARGUER LES ÉCOUTES.** C'est les détacher pour leur donner plus de jeu, et à la voile aussi.

## DE QUELQUES TERMES DE MARINE. XXiiij

**LOF POUR LOF** (prendre). Se dit, lorsqu'un vaisseau tourne et présente l'autre côté au vent.

### M.

**MATELOT DU COMMANDANT.** Vaisseau qui a son poste sur l'avant ou sur l'arrière du commandant pour le couvrir.

**MISAINÉ.** Mât d'avant.

**MOÜILLER.** C'est jeter l'ancre pour tenir le vaisseau.

**MOUSSES.** Jeunes garçons qui servent les gens de l'équipage, et qui sont apprentis matelots.

### O.

**OEUVRES MORTES.** Sculptures et autres ornemens du vaisseau.

**ORIENTER LES VOILES.** C'est les brasser et situer de manière qu'elles reçoivent le vent.

### P.

**PANNE** (mettre en). Présenter le côté du vaisseau au vent, ensuite mettre le vent sur une voile et le vent dans une autre, pour arrêter le vaisseau.

**PERROQUETS** (porter perroquets sur perroquets). Voiles les plus élevées des deux grands mâts du vaisseau : on ne les met que dans le beau temps.

**PROLONGER UN NAVIRE.** C'est se mettre flanc à flanc et vergue à vergue.

### R.

**RALINGUE** (mettre en). C'est mettre un vaisseau de sorte que le vent ne donne point dans les voiles.

## XXIV      EXPLICATION, etc.

**RIS** (prendre un ris dans les huniers). Serrer ou plier une partie de la voile.

**ROULIS.** Mouvement du vaisseau causé par l'agitation de la mer.

## S.

**SABORD.** Embrasure ou canonnière dans le bordage d'un vaisseau pour pointer les pièces de canon.

**SOUFLAGE.** Se dit quand on veut grossir ou enfler le côté du vaisseau, pour qu'il porte mieux la voile.

**SOUTE.** Magasin à pain ou à poudre.

## T.

**TIMONNIER.** Matelot qui tient la barre du gouvernail : son poste est au-devant de l'habitacle.

**TRAVERS** (mettre en). Présenter le côté du vaisseau au vent pour prendre les ris.

**TRIBORD.** Côté droit du vaisseau.

## V.

**VENT** (premier vent). Celui qui s'élève et donne le premier dans les voiles.

**VERGUES.** Pièces de bois longues, arrondies et qui sont une fois plus grosses par le milieu que par les bouts : elles servent à porter les voiles.

---

---

# MÉMOIRES

## DE

# DU GUAY-TROUIN.

---

**J**E suis né à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'une famille de négocians. Mon père y commandait des vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce, suivant les différentes conjonctures. Il s'était acquis la réputation d'un très-brave homme et d'un habile marin.

(1689) Au commencement de l'année 1689, la guerre étant déclarée avec l'Angleterre et la Hollande, je demandai et j'obtins de ma famille la permission de m'embarquer en qualité de volontaire, sur une frégate nommée *la Trinité*, de dix-huit canons, qu'elle armait pour aller en course contre les ennemis de l'Etat. Je fis sur cette frégate une campagne si rude et si orageuse, que je fus continuellement incommodé du mal de mer; nous nous étions emparés d'un vaisseau anglais chargé

de sucre et d'indigo; et voulant le conduire à Saint-Malo, nous fûmes surpris en chemin d'un coup de vent de nord très-violent, qui nous jeta sur les côtes de Bretagne, pendant une nuit fort obscure; notre prise échoua par un heureux hasard sur des vases, après avoir passé sur un grand nombre d'écueils, au milieu desquels nous fûmes obligés de mouiller toutes nos ancres, et d'amener nos basses vergues, ainsi que nos mâts de hune, et pour dernière ressource, de mettre notre chaloupe à la mer. Tout ce que nous pûmes faire n'empêcha pas que cet orage, dont l'impétuosité augmentait à chaque instant, ne nous jetât si près des rochers, que notre chaloupe fut engloutie dans leurs brisans. Mais au moment même que nous étions sur le point d'avoir une pareille destinée, et que tout l'équipage gémissait aux approches d'une mort qui paraissait inévitable, le vent sauta tout d'un coup du nord au sud; et faisant pirouetter la frégate, la poussa aussi loin des écueils que la longueur de ses câbles pouvait le permettre. Ce changement de vent inespéré apaisa subitement la tempête et l'agitation des vagues, à un point que nous relevâmes sans beaucoup de peine notre prise de dessus les vases, et que nous nous trouvâmes en état de la conduire à Saint-Malo.

Notre frégate y ayant été carénée de frais, nous



ne tardâmes pas à retourner en croisière ; et ayant trouvé un corsaire de Flessingue aussi fort que nous, nous lui livrâmes combat, et l'abordâmes de long en long : je ne fus pas des derniers à me présenter pour m'élancer à son bord. Notre maître d'équipage à côté duquel j'étais, voulut y sauter le premier ; il tomba par malheur entre les deux vaisseaux, qui, venant à se joindre dans le même instant, écrasèrent, à mes yeux, tous ses membres, et firent rejaillir une partie de sa cervelle jusque sur mes habits. Cet objet m'arrêta, d'autant plus que je réfléchissais que n'ayant pas comme lui le pied marin, il était moralement impossible que j'évitasse un genre de mort si affreux. Sur ces entrefaites, le feu prit à la poupe du corsaire, qui fut enlevé l'épée à la main, après avoir soutenu trois abordages consécutifs ; et l'on trouva que pour un novice j'avais témoigné assez de fermeté.

(1690) Cette campagne qui m'avait fait envisager toutes les horreurs du naufrage, et celles d'un abordage sanglant, ne me rebuta pas. Je demandai à me rembarquer sur une autre frégate de vingt-huit canons nommée *le Grénédan*, que ma famille faisait armer ; et je n'y sollicitai point encore d'autre place que celle de volontaire. Je fus assez heureux pour me faire distinguer dans

la rencontre que nous eûmes de quinze vaisseaux anglais venant de long-cours ; ils avaient beaucoup d'apparence , et la plupart de nos officiers les jugeaient vaisseaux de guerre , en sorte que notre capitaine balançait sur le parti qu'il avait à prendre. Malgré ma qualité de simple volontaire , il était obligé de garder quelques ménagemens avec moi , par rapport à ma famille , à qui la frégate appartenait ; il savait d'ailleurs que , quoique fort jeune , j'avais le coup d'œil assez juste pour distinguer les vaisseaux ; je lui dis que j'avais observé ceux-ci avec mes lunettes d'approche , qu'ils n'étaient sûrement que marchands , et qu'ainsi il y allait de son honneur de ne pas perdre une si belle occasion. Il déféra à mes instances réitérées , et nous attaquâmes hardiment cette flotte. Le vaisseau commandant , percé à quarante canons , et monté de vingt-huit , fut d'abord enlevé ; je fus le premier à sauter dans son bord ; j'essuai un coup de pistolet du capitaine anglais , et , l'ayant blessé d'un coup de sabre , je me rendis maître de lui et de son vaisseau. Dès qu'il fut soumis , mon capitaine , m'appelant à haute voix , m'ordonna de repasser dans le nôtre , avec ce que je pourrais rassembler des vaillans hommes qui m'avaient suivi ; j'obéis , et un instant après nous abordâmes un second vaisseau de vingt-quatre

canons; je m'avançai sur notre bossoir pour sauter le premier à bord, mais la secousse de l'abordage, et celle de notre beaupré qui brisa le couronnement de la poupe de l'ennemi, fut si grande, qu'elle me fit tomber à la mer avec un autre volontaire qui était à côté de moi : comme il ne savait pas nager, c'était fait de lui, s'il n'eût trouvé sous sa main quelques débris de la poupe de l'Anglais; il s'y accrocha, et fut sauvé par le premier vaisseau enlevé qui nous suivait de près, et qui, le voyant sur ces débris, mit son canot à la mer pour l'aller prendre. Pour moi qui tenais, lorsque je tombai, une manœuvre à la main, je ne la quittai point, et je fus repêché par quelques matelots de notre équipage, qui me retirèrent par les pieds. Quoiqu'étourdi de cette chute, et mouillé par-dessus la tête, je me trouvai encore assez de force et d'ardeur pour sauter dans ce second vaisseau, et pour contribuer à sa prise : cette action fut suivie de l'enlèvement d'un troisième; et si la nuit qui survint, ne nous eût empêché de poursuivre notre petite victoire, elle aurait été bien plus complète.

(1691) Cette aventure me fit tant d'honneur, par le récit qu'en firent le capitaine et tous ceux qui composaient l'équipage, que ma famille crut pouvoir risquer de me confier un petit commande-

ment ; on me donna donc une frégate de quatorze canons. A peine fus-je rendu sur la croisière , qu'une tempête me jeta dans la rivière de Limerik. J'y descendis , et m'emparai d'un château qui appartenait au comte de Clare ; je brûlai deux vaisseaux qui étaient échoués sur les vases : cela fut exécuté malgré l'opposition d'un détachement de la garnison de Limerik , qu'il fallut combattre ; je me retirai en bon ordre , et repris la mer dès que l'orage eut cessé. La frégate , que je montais , n'allant pas bien , et m'ayant fait manquer plusieurs prises par ce défaut , on me donna le commandement d'une meilleure , quand je fus de retour à Saint-Malo. Elle était montée de dix-huit canons , et se nommait le *Coëtquen*.

(1692) Je mis en mer , accompagné d'un autre frégate de même force ; nous découvrîmes le long de la côte d'Angleterre trente vaisseaux marchands anglais , escortés par deux frégates de guerre de seize canons chacune : je les combattis seul , et me rendis maître de l'une et de l'autre , après une heure de combat assez vif ; mon camarade s'attacha pendant ce temps-là à s'emparer des vaisseaux marchands ; il en prit douze , que nous nous mîmes en devoir d'escorter dans le premier port de Bretagne ; mais nous trouvâmes en chemin cinq vaisseaux de guerre anglais , qui m'en reprirent deux , et qui

me firent essayer bien des coups de canon, pour pouvoir sauver le reste, que je fis entrer en dedans de l'île de Bréhat. Cette île est environnée d'un grand nombre d'écueils qui les mirent à couvert. Pour moi je me réfugiai dans la rade d'Argui, située à neuf lieues de Saint-Malo, et toute hérissée de rochers que cette escadre anglaise ne connaissait pas; ceux qui se trouvèrent les plus près de moi, et les plus opiniâtres à me poursuivre, se mirent dans un danger évident de se briser sur ces rochers, et furent contraints de m'abandonner. Peu de jours après, je sortis de cette rade sans aucun pilote : les miens avoient tous été tués ou blessés, et ceux de mes officiers qui auraient pu y suppléer, avoient été obligés de descendre à terre pour se faire panser de leurs blessures; ainsi je me vis dans la nécessité de régler moi-même la route du vaisseau, pendant tout le reste de la campagne, non sans un grand travail d'esprit et de corps. Une tempête me jeta jusque dans le fond de la Manche de Bristol, et si près de terre, que je fus forcé de mouiller sous une île nommée *Londei*, située à l'entrée de la rivière de Bristol. Ce péril fut suivi d'un autre qui n'était pas moins embarrassant : il parut, dès que l'orage eût un peu diminué, un vaisseau de guerre anglais de soixante canons, qui faisait route pour venir mouiller où

j'étais ; le danger était pressant : pour l'éviter, je fis mettre toutes mes voiles sous des fils de carret, prêtes à se déployer ; et tout d'un coup je coupai mes câbles, et mis à la voile par un autre côté de l'île, tandis que ce vaisseau entraît par l'autre ; il me chassa jusqu'à la nuit, sans laquelle j'étais pris. Cela n'empêcha pas que je ne fisse, huit jours après, deux prises anglaises, chargées de sucre, et venant des Barbades, avec lesquelles j'allai désarmer dans le port de Saint-Malo.

(1693) Mon frère obtint pour moi quelque temps après, la flûte du roi, *le Profond*, de trente-deux canons ; et je me rendis à Brest pour en prendre le commandement. La campagne ne fut pas heureuse. Je croisai trois mois sans faire la moindre prise ; et j'essuyai un assez fâcheux combat de nuit avec un vaisseau de guerre suédois de quarante canons, lequel me prenant pour un Algérien, m'attaqua le premier, et s'opiniâtra à me combattre jusqu'au jour. Pour surcroît d'infortune, la fièvre chaude fit périr quatre-vingts hommes de mon équipage ; et m'obligea de relâcher à Lisbonne pour rétablir mon vaisseau, et le faire caréner ; après quoi je sortis, et pris un vaisseau espagnol, chargé de sucre. Ce fut le seul que je pus joindre de plusieurs autres que je rencontrai, parce que le *Profond* allait fort mal ; ainsi je revins le désarmer

à Brest, et de-là je me rendis à Saint-Malo.

A la fin de cette année j'obtins le commandement de la frégate du roi, *l'Hercule*, de vingt-huit caïons, et m'étant mis en croisière à l'entrée de la Manche, je pris cinq ou six vaisseaux tant Anglais que Hollandais, et deux entre autres qui venaient de la Jamaïque, et qui étaient considérables par leur force et par leurs richesses; les circonstances de cette action sont trop singulières pour ne les pas détailler.

J'avais croisé plus de deux mois, et je n'avais plus que pour quinze jours de vivres : j'étais d'ailleurs embarrassé d'un grand nombre de prisonniers, et de plus de soixante malades; mes officiers et tout mon équipage voyant que je ne parlais point encore de relâcher, me représentèrent qu'il était temps d'y penser, et que l'ordonnance du roi était positive là-dessus; je ne l'ignorais pas : mais j'étais saisi d'un espoir secret de quelque heureuse aventure qui me faisait reculer de jour en jour. Quand je me vis pressé, j'assemblai tous mes gens, et les ayant harangues de mon mieux, je les engageai moitié par douceur, moitié par autorité, à me donner encore huit jours, et à consentir qu'on diminuât le tiers de leur ration ordinaire, en les assurant que si nous faisions capture, je leur en accorderais le pillage, et les récom-

penserais amplement. Je ne disconviendrais pas. À présent, que ce parti n'était rien moins que raisonnable, et que la grande jeunesse où j'étais alors, pourrait seule le faire excuser, s'il pouvait l'être. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que mon imagination s'échauffa si bien pendant ces huit jours, que je crus voir en songe, étant le dernier jour dans mon lit, deux gros vaisseaux venant à toutes voiles sur nous ; agité de cette vision, je me réveillai en sursaut : l'aube du jour commençait à paraître, je me levai sur-le-champ, et sortis sur mon gaillard. Le hasard fit qu'en portant ma vue autour de l'horison, je découvris effectivement deux vaisseaux que la prévention de mon songe, me montra dans la même situation, et avec les mêmes voiles que ceux que je m'étais imaginé apercevoir en dormant. Je connus d'abord que c'était des vaisseaux de guerre, parce qu'ils venaient nous reconnaître à toutes voiles ; et d'ailleurs ils en avaient toute l'apparence ; ainsi, avant que de m'exposer, je jugeai qu'il convenait de prendre chasse, et de m'essayer un peu avec eux. Je vis bientôt que j'allais beaucoup mieux : sur quoi ayant reviré de bord, je leur livrai combat, et me rendis maître de tous les deux, après une résistance fort vive. Ces vaisseaux étaient percés à quarante-huit canons, et



en avaient chacun vingt-huit de montés ; ils se trouvèrent chargés de sucre, d'indigo, et de beaucoup d'or et d'argent. Le pillage, qui fut très-grand, et sur lequel je voulus bien me relâcher, à cause de la parole que j'avais donnée, n'empêcha pas que le roi et mes armateurs n'y gagnassent considérablement. Je conduisis ces deux prises dans la rivière de Nantes, où je fis caréner mon vaisseau ; et étant retourné en croisière à l'entrée de la Manche, je pris encore deux autres vaisseaux, l'un Anglais, et l'autre Hollandais, avec lesquels je retournai désarmer à Brest.

(1694) Je quittai aussitôt le commandement de *l'Hercule*, pour prendre celui de *la Diligente*, frégate du roi de quarante canons. J'allai d'abord croiser à l'entrée du détroit, où je fis trois prises ; et je relâchai à Lisbonne, pour y faire caréner mon vaisseau. M. le vidame d'Esneval, qui était pour lors ambassadeur du roi en Portugal, me chargea de passer en France M. le comte de Prado, et M. le marquis d'Attalaya, son cousin germain, qui étaient tous deux dans la disgrâce du roi de Portugal, et vivement poursuivis par son ordre, pour avoir tué le corrégidor de Lisbonne ; je les reçus sur mon vaisseau avec d'autant plus de plaisir, que M. le comte de Prado avait épousé une fille de M. le maréchal de Villeroi, l'un de

nos plus respectables seigneurs. Je découvris sur la route quatre vaisseaux flessinguais de vingt à trente canons chacun ; je les joignis, leur livrai combat, et me rendis maître d'un des plus forts : la bonne manœuvre et la résistance qu'il fit, sauvèrent ses trois camarades, qui s'échappèrent à la faveur d'un brouillard, et de la nuit qui survint. Ils venaient tous quatre de Curaçao, et étaient chargés de cacao, et de quelques piastres. Les deux grands de Portugal voulurent absolument être spectateurs du combat, et ne se rendirent point aux instances que je leur faisais de descendre à fond de cale, en leur représentant que le Portugal n'étant point en guerre avec la Hollande, ils s'exposaient sans nécessité à être estropiés, et peut-être tués : ils demeurèrent, malgré mes raisons et mes prières, jusqu'à la fin du combat. L'affaire terminée, je conduisis cette prise à Saint-Malo, où je débarquai ces deux seigneurs portugais, qui me parurent contents des attentions que j'avais eues pour eux.

Je remis, sans perdre de temps, à la voile. En courant vers les côtes d'Angleterre, je découvris une flotte de trente voiles, escortée par un vaisseau de guerre anglais de cinquante-six canons, nommé, à ce que j'appris depuis, *le Prince d'Orange*. J'arrivai sur lui dans le dessein de le

combattre, et même de l'aborder; mais ayant parlé dans ma route à un vaisseau de sa flotte, et su de lui qu'elle n'était chargée que de charbon de terre, je ne crus pas devoir hasarder un combat douteux pour un si vil objet : prêt à le prolonger, je repris tout d'un coup mes amures en l'autre bord, sous pavillon anglais, pour aller chercher meilleure aventure. Le capitaine de ce vaisseau, qui m'avait d'abord cru de sa nation, voyant par ma manœuvre qu'il s'était trompé, se mit en devoir de me donner la chasse; je fus bien aise alors de lui faire connaître que ce n'était pas la crainte qui m'avait fait éviter le combat: et je fis carguer mes basses voiles pour l'attendre. Cette manœuvre lui fit aussi carguer les siennes : je crus que c'en était assez, et fis remettre le vent dans les miennes; mais s'étant mis une seconde fois en devoir de me suivre, je remis encore en panne, faisant amener le pavillon anglais, que j'avais toujours conservé à la poupe, je le fis rehisser en berne, pour lui marquer mon mépris. Irrité de cette bravade, il me tira trois coups de canon à balle, auxquels je répondis d'un même nombre, sans daigner arborer mon pavillon blanc. Cependant voyant que cette fanfaronnade n'aboutissait à rien, je le laissai avec sa flotte : mais la suite fera voir dans quel em-

barras une aussi mauvaise gasconnade pensa me jeter.

Quinze jours après je tombai, par un temps embrumé, dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais de cinquante à soixante-dix canons; et me trouvant par malheur entre la côte d'Angleterre et eux, je fus forcé d'en venir au combat. Un de ces vaisseaux, nommé *l'Aventure*, me joignit le premier, et nous combattîmes toutes nos voiles dehors pendant près de quatre heures, avant qu'aucun autre des vaisseaux de cette escadre pût me joindre: je commençais même à espérer qu'étant près de doubler les Sorlingues, qui me gênaient dans ma course, la bonté de mon vaisseau pourrait me tirer d'affaire; cet espoir dura peu: le vaisseau ennemi me coupa mes deux mâts de hune dans une de ses dernières bordées. Ce cruel accident m'arrêta, et fit qu'il me joignit à l'instant, à portée du pistolet; il cargua ses basses voiles, et vint me ranger de si près, que l'idée me vint tout d'un coup de l'aborder, et de sauter moi-même dans son bord avec tout mon équipage. J'ordonnai, sans tarder, aux officiers qui se trouvèrent sous ma main, de faire monter sur-le-champ tous mes gens sur le pont: je fis en même temps préparer nos grappins, et pousser le gouvernail à bord. Je croyois toucher au moment où j'allais

l'accrocher, quand par malheur un de mes lieutenans, qui n'était pas encore instruit de mon projet, aperçut, par un des sabords, le vaisseau ennemi si près du mien, qu'il crut que le timonier s'étoit mépris, ne pouvant imaginer que je pusse tenter un abordage dans la situation où nous nous trouvions. Prévenu de cette opinion, il fit changer de son chef la barre de mon gouvernail; j'ignorais ce fatal changement, et attendant avec impatience l'instant de la jonction des deux vaisseaux, j'étais dans la place et dans l'attitude propre à me lancer le premier dans celui de l'ennemi : voyant que le mien n'obéissait pas comme il aurait dû faire à son gouvernail, je courus à l'habitable, où je trouvai la barre changée sans mon ordre. Je la fis aussitôt remettre ; mais je m'aperçus, avec le désespoir le plus vif, que le capitaine de *l'Aventure*, qui avait connu sans beaucoup de peine, à ma contenance, et à celle de tout mon équipage, quel était mon dessein, avait fait rappareiller ses deux basses voiles, et pousser son gouvernail à m'éviter : nous nous étions trouvés si près l'un de l'autre, que mon beaupré avait atteint et brisé le couronnement de sa poupe ; cependant ce mal-entendu de mon lieutenant me fit perdre l'occasion de tenter l'une des plus suprenantes aventures dont on eût jamais ouï parler. Dans la résolution

où j'étais de périr, ou d'enlever ce vaisseau, qui allait mieux qu'aucun autre de l'escadre, il est plus que vraisemblable que j'aurais réussi, et qu'ainsi je menais en France un vaisseau beaucoup plus fort que celui que j'abandonnais. Outre l'éclat qui aurait suivi l'exécution d'un pareil projet, dont j'avouerais que je ne me sentais pas médiocrement flatté, il est bien certain que me trouvant démâté, il ne me restait absolument aucune autre ressource pour échapper à des forces si supérieures.

Ce coup manqué, le vaisseau *le Monk* de soixante-six canons, vint me combattre à portée de pistolet, tandis que trois autres vaisseaux, *le Cantorbéry*, *le Dragon*, et *le Ruby* me canonnaient de leur avant. Le commandant de cette escadre fut le seul qui ne daigna pas m'honorer d'un coup de canon. J'en fus piqué; et pour l'y obliger, je mis en travers, et lui en tirai plusieurs, mais inutilement : il persévéra à ne point me répondre; cependant l'extrémité où nous nous trouvions, tourna la tête à tous mes gens, qui m'abandonnèrent pour se jeter à fond de cale, malgré tout ce que je pouvais dire et faire pour les en empêcher : j'étais occupé à les arrêter, et j'en avais même blessé deux de mon épée et d'un pistolet, quand pour comble d'infortune le feu prit à ma sainte-barbe. La crainte de sauter en l'air m'y

fit descendre, et l'ayant bientôt fait éteindre, je me fis apporter des barils pleins de grenades sur les écoutilles; j'en jetai un si grand nombre dans le fond de cale; que je contraignis plusieurs de mes fuyards à remonter sur le pont. Je rétablis ainsi quelques postes, et fit tirer quelques volées de canon de la première batterie, avant que de remonter sur mon gaillard. Je fus fort étonné, et encore plus touché en y arrivant de trouver mon pavillon bas, soit que la drisse eût été coupée par une balle, ou que dans ce moment d'absence quelque malheureux poltron l'eût amené. J'ordonnai à l'instant de le remettre; mais tous les officiers du vaisseau me vinrent représenter que c'était livrer inutilement le reste de mon équipage à la boucherie des Anglais, qui ne nous feraient aucun quartier, si, après avoir vu le pavillon baissé pendant un assez long temps, ils s'apercevaient qu'on le remît, et que l'on voulût s'opiniâtrer sans aucun espoir, puisque mon vaisseau était démâté de tous ses mâts. Il n'était pas possible de se refuser à une telle vérité: et comme j'étais encore incertain et désespéré, je fus renversé sur le pont du coup d'un boulet sur ses fins, qui, après avoir coupé plusieurs de nos baux, vint expirer sur ma hanche, et me fit perdre connaissance pendant plus d'un quart

d'heure. On me porta dans ma chambre, et cet accident termina mon irrésolution. Le capitaine du *Monk* envoya le premier son canot pour me chercher; je fus conduit à son bord avec une partie de mes officiers; et sa générosité fut telle qu'il voulut absolument me céder sa chambre et son lit, donnant ordre de me faire panser, et traiter avec autant de soin que si j'avais été son propre fils.

Toute cette escadre, après avoir croisé pendant vingt jours, se rendit à Plimouth; et pendant le séjour qu'elle y fit, je reçus toutes sortes de politesses des capitaines et de tous les autres officiers. A leur départ, on me donna la ville pour prison, ce qui me facilita les moyens de faire plusieurs connaissances, et entre autres celle d'une fort jolie marchande, dont je me servis dans la suite pour me procurer la liberté. Les circonstances de cette évacion sont assez singulières pour me laisser croire qu'on ne sera pas fâché d'en avoir ici le récit. Il faut auparavant se rappeler ce qui m'était arrivé avec ce vaisseau de guerre anglais de cinquante-six canons, qui escortait une flotte chargée de charbon de terre, lorsque j'eus l'imprudence de lui riposter trois coups, avant que d'arborer pavillon blanc; cette équipée de jeune homme m'attira une affaire des plus intéressantes.



Le capitaine de ce vaisseau, après avoir escorté sa flotte dans les lieux de sa destination, relâcha par hasard dans la rade de Plimouth, peu de jours après qu'on m'y eut conduit; il reconnut le vaisseau que je commandais lors de notre rencontre : le ressentiment de la bravade que je lui avois faite, le porta à présenter une requête à l'amirauté, par laquelle il concluait à ce que l'on me fit mon procès, pour lui avoir tiré à boulet sous pavillon ennemi, contre les lois de la guerre, et à demander que je fusse mis par provision en prison jusqu'au retour d'un courrier qu'il allait dépêcher à Londres. L'amirauté sur cela me fit arrêter, et conduire dans une chambre grillée, avec une sentinelle à ma porte : la seule distinction qu'on m'accorda sur tous les autres prisonniers, fut de me laisser la liberté de me faire aprêter à manger dans ma chambre, et de permettre aux officiers de venir m'y tenir compagnie. Les capitaines mêmes des compagnies anglaises qui gardaient les prisonniers tour à tour, y dinaient assez volontiers, et ma jolie marchande venait aussi fort souvent me rendre visite. Il arriva qu'un Français réfugié, qui avait une de ces compagnies, devint éperdûment amoureux de cette aimable personne; et dans l'envie qu'il avait de l'épouser, il crut que je pourrais lui

rendre service , à cause de la confiance qu'elle paraissait avoir en moi. Il m'en parla confidentiellement , et j'eus l'esprit assez présent pour entrevoir que je pourrais en tirer parti : je lui répondis que je le servirais de tout mon cœur, mais que j'étais trop obsédé dans ma chambre, et que je ne voyais aucune apparence de réussir, s'il ne me procurait les occasions d'entretenir sa maîtresse dans un lieu qui fût plus libre ; que l'auberge voisine de la prison me paraissait très-à-portée, et fort convenable pour cela ; qu'elle pouvait s'y rendre sans faire naître aucun soupçon, et qu'alors je lui promettais d'employer toute mon éloquence à la disposer en sa faveur : j'ajoutai que j'aurais soin de le faire avertir quand il serait temps , afin qu'il vint passer avec elle le reste de la soirée : sa passion lui fit trouver cet expédient bien imaginé, et nous choisîmes pour l'entrevue le jour qu'il devait être de garde à la prison. J'en prévins ma gentille marchande par un billet où je lui représentais, de la façon que je crus la plus capable de la toucher, que je succomberais au chagrin de me voir si long-temps captif, si elle n'avait la bonté de contribuer à ma liberté, ce que j'avais d'autant plus lieu d'espérer, qu'elle le pouvait faire sans courir aucun risque d'intéresser sa réputation. Je fus assez heureux pour

la persuader, et pour en tirer parole, qu'elle ferait toutes les démarches que je croirais nécessaires pour le succès de mon projet. Cette précaution prise, j'écrivis à un capitaine suédois, dont le vaisseau était relâché dans la rivière de Plimouth, pour le prier de me vendre une chaloupe équipée d'une voile, de six avirons, six fusils, et autant de sabres, avec du biscuit, de la bière, un compas de route, et quelques autres provisions. Je lui demandais en même temps de vouloir bien envoyer à la prison quelques-uns de ses matelots, sous prétexte de visiter les prisonniers français, et de leur faire porter secrètement un habit à la suédoise, pour le remettre à mon maître d'équipage, lequel parlant bien suédois, et étant comme eux de haute stature pourrait se sauver mêlé avec eux à l'entrée de la nuit, quand ils partiraient de la prison.

Tout cela fut exécuté, et mon maître d'équipage s'échappa sous ce déguisement avec les matelots suédois. Il convint avec leur capitaine du prix de sa chaloupe pour trente-cinq livres sterlings, à condition qu'elle serait prête à un jour marqué, et que six de ses gens m'attendraient à un rendez-vous hors de la ville, pour m'escorter jusqu'à la chaloupe.

L'auberge où je devais me trouver avec la mar-

chande, était adossée à une montagne ; du second étage de la maison , on entrait dans un jardin disposé en terrasses , dont le derrière répondait à une petite rue très-écartée , et c'était en escaladant le mur qui séparait la rue d'avec le jardin , que j'avais projeté de me sauver , lorsque mon capitaine amoureux me croirait le plus occupé à disposer sa maîtresse en sa faveur. J'avais ordonné , pour cet effet , à mon valet de chambre , qui avait la liberté de sortir pour acheter des provisions , et à mon chirurgien , qui allait panser nos blessés à l'hôpital , de ne pas manquer de se trouver , sur les quatre heures du soir , derrière le mur en question , et de m'y attendre , pour me conduire à l'endroit où je devais trouver mes bons amis les Suédois.

Ce jour , tant désiré , arriva enfin ; le capitaine ayant vu entrer l'objet de ses vœux dans l'auberge , ne fit aucune difficulté de me laisser sortir de ma chambre , avec un de mes officiers , qui de son consentement , était entré dans la confidence. Il nous pria seulement de ne pas le laisser languir , et de le faire avertir le plus tôt qu'il nous serait possible ; mais à peine avais-je marqué ma reconnaissance à cette amie salutaire , que plein d'impatience , je sautai par-dessus le mur du jardin avec mon camarade. Mon chi-

rurgien et mon valet nous attendaient derrière. Ils nous conduisirent au rendez-vous marqué, où nous trouvâmes six braves suédois bien armés, qui nous firent faire deux bonnes lieues à pied, et nous accompagnèrent jusqu'à la chaloupe.

Nous nous embarquâmes vers les six heures du soir dans cette chaloupe, cinq Français que nous étions ; savoir : l'officier compagnon de ma fuite, mon maître d'équipage, mon chirurgien, moi, et mon valet. Aussitôt nous fîmes routes, et trouvâmes en passant dans la rade deux vaisseaux de guerre anglais qui y étaient mouillés, et qui nous interrogèrent ; nous leur répondîmes comme aurait fait un bateau pêcheur anglais, et, continuant notre chemin, nous étions à la pointe du jour au-dehors de la grande rade. Nous nous trouvâmes alors assez près d'une frégate anglaise qui courait sa bordée pour entrer à Plimouth : je ne sais par quel caprice elle s'opiniâtra à vouloir nous parler ; mais il est certain que nous allions être repris, si le vent qui cessa tout d'un coup, ne nous eût mis en état de nous éloigner d'elle à force de rames.

Nous la perdîmes enfin de vue ; et nous nous trouvâmes en pleine mer, outrés de lassitude d'avoir ramé si long-temps, et avec autant d'action. La nuit vint, pendant laquelle nous nous relevions, mon maître d'équipage et moi, pour gou-

verner, sur un compas de route, éclairé d'un petit fanal : je me trouvai, tenant le gouvernail, si excédé de fatigue, que le sommeil me surprit ; mais je fus bien promptement et bien cruellement réveillé par un coup de vent, qui donnant subitement, et avec impétuosité dans la voile, coucha la chaloupe, et la remplit d'eau dans un instant ; aussitôt je larguai l'écoute, et poussant en même temps le gouvernail à arriver vent arrière, j'évitai par cette prompte manœuvre, un naufrage d'autant plus indispensable, que nous étions éloignés de plus de quinze lieues de toute terre. Mes compagnons, qui dormaient, furent aussi bientôt réveillés, ayant de l'eau par-dessus la tête ; notre biscuit et notre baril de bière, dans lequel la mer entra, furent entièrement gâtés, et nous fûmes très-long-temps à vider l'eau avec nos chapeaux : à la fin la chaloupe étant soulagée, je remis à route pendant le reste de la nuit ; et le jour suivant, vers les huit heures du soir, nous abordâmes à la côte de Bretagne, à deux lieues de Tréguier. Charmé de me voir échappé de tant de périls, je sautai légèrement sur le rivage, pour embrasser ma terre natale, et pour rendre grâces à Dieu qui m'avait conservé. Nous gagnâmes ensuite le village le plus prochain, où l'on nous donna du lait

et du pain bis , que l'appétit nous fit trouver délicieux ; après quoi nous nous endormîmes sur de la paille fraîche.

Le jour ayant paru, nous nous rendîmes à Tréguier, et delà à Saint-Malo. J'appris en y arrivant, que mon frère aîné était parti pour Rochefort , où il armait pour moi le vaisseau du roi *le François* de quarante-huit canons, comptant m'en réserver le commandement jusqu'à mon retour d'Angleterre. Je pris la poste pour l'aller joindre, et je trouvai ce vaisseau mouillé aux rades de La Rochelle ; il ne lui manquait rien pour partir.

Je montai dessus le lendemain , et cinglant en haute mer , j'établis ma croisière sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. J'y pris d'abord cinq vaisseaux chargés de tabac et de sucre , et un sixième chargé de mâts et de pelleteries, venant de la Nouvelle-Angleterre : ce dernier s'était séparé depuis deux jours d'une flotte de soixante voiles , escortée par deux vaisseaux de guerre anglais ; l'un nommé *le Sans-Pareil*, de cinquante canons, l'autre *le Boston*, de trente-huit, mais percé à soixante-douze. Les habitans de Boston l'avaient fait construire, et l'avaient chargé des plus beaux mâts et des pelleteries les plus recherchées, pour en faire présent au prince d'Orange, qui avait pris alors le titre de roi d'Angleterre. Je m'in-

formai, avec grand soin du capitaine de ce dernier vaisseau marchand que j'avais pris, de l'air de vent où cette flotte pouvait être : je courus à toutes voiles de ce côté-là, et j'en eus connaissance vers le midi.

L'impatience que j'avais de prendre ma revanche, me fit, sans hésiter, attaquer les deux vaisseaux de guerre qui lui servaient d'escorte. J'eus le bonheur, dès mes premières bordées, de démâter *le Boston* de son grand mât de hune, et de lui couper sa grande vergue ; cet accident le mit hors d'état de traverser le dessein que j'avais d'aborder *le Sans-Pareil* ; j'en profitai, et mes grappins furent jetés au milieu du feu mutuel de notre canon et de notre mousqueterie. J'avais fait disposer un si grand nombre de grenades, de l'avant à l'arrière de mon vaisseau, que ses ponts et ses gaillards furent nettoyés en fort peu de temps. Je fis battre la charge, et mes gens commençaient à pénétrer sur son bord, lorsque le feu prit à sa poupe avec tant de violence, que je fus contraint de faire pousser promptement au large, pour ne pas brûler avec lui. Cet embrasement ne fut pas plutôt éteint, que je le raccrochai une seconde fois : alors le feu prit aussi dans ma hune et dans ma voile de misaine, ce qui m'obligea encore de déborder.



La nuit vint sur ces entrefaites, et toute la flotte se dispersa : les deux vaisseaux de guerre furent les seuls qui se conservèrent, et que je conservai de même très-soigneusement ; cependant je fus obligé de faire changer toutes mes voiles, qui étaient criblées ou brûlées ; les ennemis de leur côté me paraissaient aussi occupés que moi pour tâcher de se réparer.

Aussitôt que le jour parut, je commençai le combat avec la même ardeur, et je me présentai une troisième fois à l'abordage du *Sans-Pareil*. Au milieu de nos bordées de canon et de mousqueterie, ses deux grands mâts tombèrent dans mes porte-haubans : cet accident, qui le mettait hors d'état de combattre, et dans l'impossibilité de s'échapper, m'empêcha de permettre à mes gens de sauter à bord : au contraire, je fis pousser précipitamment au large, et courus avec la même activité sur le *Boston*, qui mit alors toutes ses voiles au vent pour s'enfuir, mais inutilement ; je le joignis, et m'en étant rendu maître en peu de temps, je revins sur son camarade, qui, se trouvant ras comme un ponton, fut aussi obligé de céder.

Je me souviens d'une scène assez plaisante qui se passa lorsque j'eus soumis ces deux vaisseaux : un Hollandais, capitaine d'une prise que j'avais

faite peu de jours auparavant , monta sur le gail-  
lard pour m'en faire compliment ; il me dit, d'un  
air vif et content , qu'il venait aussi de rempor-  
ter sa petite victoire sur le capitaine de la prise  
anglaise qui m'avait donné le premier avis de  
cette flotte ; qu'étant descendus tous deux à fond  
de cale , un moment avant que notre combat  
commençât , l'Anglais lui avait dit : Camarade ,  
réjouissez-vous, vous serez bientôt en liberté : le  
vaisseau *le Sans-Pareil* est monté par un des plus  
braves capitaines de toute l'Angleterre : il a pris  
à l'abordage , avec ce même vaisseau , le fameux  
Jean Bart et le chevalier de Forbin ; le capi-  
taine du *Boston* n'est pas moins brave, et est tout  
au moins aussi bien armé ; ils ont fortifié leurs  
équipages de celui d'un vaisseau anglais qui s'est  
perdu depuis peu sur la côte de Boston : ainsi  
vous jugez bien que ce Français ne pourra pas  
leur résister long-temps. Le Hollandais m'ajouta  
qu'il lui avait répondu qu'il me croyait plus brave  
qu'eux , et qu'il parierait sa tête que je serais  
victorieux ; que, de discours en discours, ils en  
étaient venus aux mains, et que l'Anglais avait  
été bien battu ; qu'il venait m'en faire part ,  
me demandant pour toute grâce de faire monter  
son adversaire sur le pont , afin qu'il vit de ses  
yeux ses deux vaisseaux soumis , et qu'il en cre-

vât de dépit. Effectivement je l'envoyai chercher : il perdit toute contenance , quand il aperçut son *Sans-Pareil* et son *Boston* dans le pitoyable état où je les avais mis ; et il se retira promptement , s'arrachant les cheveux , et jurant à faire trembler. On m'apporta un moment après les brevets de MM. Bart et de Forbin , tous deux depuis chefs d'escadre , qui avaient été enlevés par le *Sans-Pareil*, comme le capitaine hollandais venait de me le dire.

J'eus une peine infinie à amariner ces deux vaisseaux , ma chaloupe et mon canot étaient hachés , et pour surcroît il survint une tempête qui me mit dans un très-grand péril , par le désordre où j'étais après un combat si long et si opiniâtre : tous les officiers du *Sans-Pareil* avaient été tués ou blessés , et de mon côté j'avais perdu près de la moitié de mon équipage. Cette tempête nous sépara tous. M. Boscher , qui était mon capitaine en second , et qui s'était fort distingué dans le combat , se trouvant commander sur le *Sans-Pareil*, fut obligé de faire jeter à la mer tous les canons de dessus son pont et de ses gaillards ; et , quoiqu'il fût sans mâts , sans canons et sans voiles , il eut l'habileté de sauver ce vaisseau , et de le mener dans le port Louis ; le *Boston* trouva après la tempête quatre corsaires de Flessingue , qui le

reprirent à la vue de l'île d'Ouessant, et ce fut avec bien de la peine que je gagnai le port de Brest avec mon vaisseau démâté de ses mâts de hune et de son artimon, et tout délabré.

Le feu roi, attentif à récompenser le zèle et la bonne volonté, me fit la grâce, après cette action, de m'envoyer une épée; je la reçus accompagnée d'une lettre très-obligeante de M. de Pontchartrain, alors secrétaire d'état de la marine, et depuis chancelier de France, qui m'exhortait à mettre mon vaisseau en état d'aller joindre M. le marquis de Nesmond aux rades de La Rochelle: je ne perdis point de temps à me rendre à cette destination.

Nous nous trouvâmes cinq vaisseaux de guerre sous son commandement: *l'Excellent* de soixante-deux canons, monté par ce général; *le Pélican* de cinquante, commandé par M. le chevalier des Augers; *le Fortuné* de cinquante-six, par M. de Beaubriant; *le Saint-Antoine*, de Saint-Malo, aussi de cinquante-six canons, par M. de la Villestreux; et *le François*, de quarante-six canons, que je montais. Cette escadre croisa à l'entrée de la Manche. Nous y trouvâmes trois vaisseaux de guerre anglais; et leur ayant donné chasse, je me trouvai un peu de l'avant du reste de l'escadre, et précisément dans les eaux du plus gros vaisseau

ennemi, monté de soixante-seize canons, et nommé *l'Espérance*. Je le joignis à une bonne portée de fusil, et je me préparai à l'aborder, dans la résolution de ne pas tirer un coup qu'après avoir jeté mes grappins à son bord. Sur ces entrefaites, M. le marquis de Nesmond, qui avait, aussi bien que tous les vaisseaux de son escadre, pavillon et flamme anglaise, tira un coup de canon à balle sous le vent sans changer de pavillon ; sur quoi tous les officiers, qui étaient sur mon bord, me représentèrent que le commandant n'ayant point arboré son pavillon blanc, ce coup de canon ne pouvait être qu'un commandement pour moi de l'attendre, et que, si je n'y déferais pas, je tomberais dans le cas de désobéissance, le dessein du commandant ne pouvant jamais être de me faire combattre sous pavillon ennemi. J'eus une peine infinie à céder à cette remontrance, et à consentir qu'on carguât ma grande voile, ne pouvant me consoler de laisser échapper une si belle occasion de me distinguer ; mais je fus bien plus désolé quand je vis, un quart d'heure après, M. le marquis de Nesmond mettre enfin son pavillon blanc, et tirer un autre coup de canon pour commencer le combat. Je fis à l'instant remettre ma grande voile, et tirer toute ma bordée au vaisseau *l'Espérance* ; M. de la Villestreux, capitaine du *Saint-Antoine*, attaqua en même temps

*l'Anglesey* de cinquante-huit canons ; mais à peine eûmes-nous tiré trois ou quatre bordées, que M. le marquis de Nesmond joignit *l'Espérance*, et le combattit, à portée du pistolet, si vivement qu'il le démâta de son grand mât, et s'en rendit maître après une assez belle résistance. M. de la Villestreux avait été blessé mortellement en abordant *l'Anglesey* ; d'ailleurs son vaisseau fut tellement désarmé de ses voiles et de ses manœuvres, que l'ennemi s'échappa, avec son camarade, à la faveur de la nuit.

Je fis mes justes plaintes à M. le marquis de Nesmond, de ce qu'il m'avait obligé de carguer ma grande voile par ce coup de canon à balle qu'il avait tiré sous pavillon anglais, m'ayant privé par-là de l'honneur que j'allais acquérir sous ses yeux, en abordant le vaisseau *l'Espérance*. Je pris la liberté de lui dire que mes officiers et tout mon équipage étaient témoins que j'y étais préparé et bien déterminé, et qu'il était fort triste pour moi qu'il se fût servi de son autorité pour profiter de cette occasion à mon préjudice. Il me répondit qu'il en était bien fâché par rapport à moi ; mais que c'était une méprise de son capitaine de pavillon, qui n'avait pas fait attention au pavillon anglais, et que toute la faute, s'il y en avait une, roulait sur cet officier, et non sur moi, qui avais bien rempli

mon devoir. Cependant les équipages des autres vaisseaux qui m'avaient vu le plus près des ennemis, et n'avaient pas fait attention au coup de canon que le commandant avait tiré sous pavillon anglais, avaient été surpris de me voir carguer ma grande voile; ils eurent même l'injustice d'interpréter à mon désavantage la manœuvre que j'avais faite, et, sans approfondir les raisons de subordination qui m'y avaient obligé, ils me taxèrent de peu de zèle dans leurs chansons matelotes; mais ils en ont fait depuis ce temps-là un si grand nombre d'autres à mon honneur, qu'ils ont réparé et au-delà, cette légère injustice. M. le marquis de Nesmond rendit en cette occasion des témoignages si publics et si authentiques de ma conduite, que j'eus tout lieu d'en être satisfait.

(1695) Le roi m'ayant continué le commandement de son vaisseau *le François*, et à M. de Beaubriant celui du vaisseau *le Fortuné*, pour les employer à détruire les baleiniers hollandais sur les côtes de Spitzberg, nous sortîmes tous deux du port Louis, où nous avions fait caréner nos vaisseaux, et fîmes route pour nous rendre sur ces parages; mais les vents contraires nous traversèrent avec tant d'opiniâtreté, qu'après avoir vainement lutté contre, et consommé toute notre eau, nous fûmes contraints d'aller la renouveler aux îles de

Fero ; après quoi , la saison étant trop avancée pour aller jusqu'à Spitzberg , nous demeurâmes à croiser sur les Orcades ; enfin, rebutés de n'y rencontrer aucun vaisseau ennemi , nous fîmes route pour aller consommer le reste de nos vivres sur les côtes d'Irlande.

Le malheur que nous avions eu de ne rien trouver pendant trois mois de croisière, avait consterné les officiers et les équipages de nos deux vaisseaux ; j'étais seul à les encourager par un pressentiment secret, qui ne me quitta jamais, et qui me donnait un air content au milieu d'une tristesse générale. La joie et la confiance que je tâchais de leur inspirer, et l'assurance que je leur donnais hardiment de quelque bonne aventure, fut justifiée heureusement par la rencontre que nous fîmes sur les Blasques, de trois vaisseaux anglais, venant des Indes orientales, très-considérables par leur force, et plus encore par leur richesse. Le commandant, nommé *la Défense*, était percé à soixante-douze canons, et monté à cinquante-huit ; le second, nommé *la Résolution*, était percé de soixante canons, et monté de cinquante-six ; le troisième, dont je ne puis retrouver le nom, avait quarante canons montés : ils nous attendirent en ligne. M. de Beaubriant donna, en passant, sa bordée au commandant anglais, et, poussant sa



pointe, il s'attacha à combattre et à réduire le second. Je le suivis le beaupré sur la poupe, et aussitôt qu'il eut dépassé le commandant, je le combattis si vivement, que je m'en rendis maître. Dès qu'il fut soumis, je courus, sans perdre de temps, sur le troisième vaisseau, qui fuyait à toutes voiles : il se défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. Il est vrai que je le ménageais un peu, dans la crainte de le démâter ; et d'ailleurs je ne jugeais pas à propos de l'aborder, par rapport au pillage qui aurait été en ce cas presque inévitable. Il se rendit à la fin, et nous les amarinâmes tous trois, de façon à se défendre s'il en était besoin. Nous les escortâmes dans le port Louis, et les richesses dont ils étaient chargés, donnèrent plus de vingt pour un de profit, malgré tout le pillage qu'il n'avait pas été possible d'empêcher.

Après cette heureuse campagne, le désir me prit de faire un voyage à Paris pour me faire connaître à M. le comte de Toulouse, et à M. de Pontchartrain ; mais encore plus pour me donner la satisfaction de voir à mon aise la personne du feu roi, pour lequel, dès ma tendre jeunesse, je m'étais senti un grand fond d'amour et de vénération. M. de Pontchartrain voulut bien me présenter à sa majesté ; et mon admiration redoubla à la vue de ce grand monarque. Il daigna paraître content

de mes faibles services; et je sortis de son cabinet le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans ses paroles et dans ses moindres actions : le désir que j'avais de me rendre digne de son estime, en devint plus ardent. Après quelque séjour à Paris, je pris tout d'un coup la résolution de me rendre au port Louis, dans le dessein d'y armer *le Sans-Pareil*, que j'avais pris sur les Anglais; mais au lieu de cinquante canons qu'il avait auparavant, je n'en fis mettre que quarante-deux, afin de le rendre plus léger.

(1696) Ce vaisseau étant caréné, je mis à la voile; et, m'étant rendu sur les côtes d'Espagne, j'appris par quelques vaisseaux neutres, que je rencontrai, qu'il y avait dans le port de Vigo trois vaisseaux hollandais qui attendaient l'arrivée d'un vaisseau de guerre anglais, lequel devait incessamment sortir de la Corogne pour les prendre en passant, et les escorter jusqu'à Lisbonne. Je réfléchis sur cet avis, et je formai le dessein de faire usage de mon *Sans-Pareil* pour tromper les Hollandais. En effet, je me présentai un beau matin à l'entrée de Vigo avec pavillon et flamme anglaise, mes basses voilés carguées, mes perroquets en bannière, et un yacht anglais au bout de ma vergue d'artimon : manœuvre que j'avais vu faire aux Anglais en cas à peu près semblable. La fa-

brique anglaise du *Sans-Pareil* aida si bien à ce stratagème, que deux de ces vaisseaux, abusés par ces apparences, mirent à la voile, et vinrent bonnement se ranger sous mon escorte; le troisième en aurait sûrement fait autant, s'il avait été en état de lever l'ancre. Je trouvai ces vaisseaux chargés de gros mâts et d'autres bonnes marchandises.

M'étant mis en route pour les conduire dans le premier port de France, je me trouvai à la pointe du jour à trois lieues sous le vent de l'armée navale des ennemis; sur cet incident très-embarrassant, je pris mon parti sans balancer. J'ordonnai à ceux qui commandaient mes deux prises, d'arborer pavillon hollandais, et d'arriver vent arrière, après m'avoir salué de sept coups de canon chacun; ensuite, me confiant dans la bonté et dans la fabrique du *Sans-Pareil*, je fis voile vers l'armée ennemie avec autant d'assurance et de tranquillité que j'aurais pu faire si j'avais été réellement un des leurs, qui, après avoir parlé à des vaisseaux hollandais, eût voulu se rallier à son corps.

Il s'était d'abord détaché de cette armée deux gros vaisseaux, et une frégate de trente-six canons, pour venir me reconnaître: les deux vaisseaux, trompés par ma manœuvre, cessèrent bientôt leur chasse, et retournèrent à leur poste; la seule frégate, poussée par son mauvais destin,

s'opiniâtra à vouloir parler à mes deux prises, et je vis qu'elle les joignait à vue d'œil. Je naviguais alors avec toute l'armée, et paraissais fort tranquille, quoique je fusse intérieurement désespéré de ce que ces prises allaient infailliblement tomber au pouvoir de cette frégate. Comme je m'aperçus cependant que mon vaisseau allait beaucoup mieux que ceux des ennemis qui étaient les plus près de moi, je fis courir insensiblement le mien un peu large, pour me mettre de l'avant d'eux, et tout d'un coup je forçai de voiles pour aller me placer entre mes prises et la frégate. Je m'y rendis assez à temps pour lui barrer le chemin, et pour la combattre, comme je fis, à la vue de toute l'armée; je l'aurais même enlevée, s'il m'avait été possible de l'aborder : mais le capitaine qui la montait, conserva assez de défiance et d'habileté pour se tenir à une portée de fusil au vent; et il jugea à propos d'envoyer son canot à mon bord. Les gens de ce canot étant à moitié chemin, me reconnurent pour Français, et se mirent en devoir de retourner à leur frégate. Alors, me voyant démasqué, je fis arborer mon pavillon blanc, à la place de l'Anglais que j'avais à poupe, et je commençai au même instant le combat. Cette frégate me répondit de toute sa bordée; mais, ne pouvant soutenir le feu de mon canon et de ma mousque-

terie, elle trouva moyen de revirer de bord à la rencontre de plusieurs gros vaisseaux, qui se détachèrent pour venir promptement à son secours. Leur approche m'obligea de la quitter dans un temps où elle se trouvait si maltraitée, qu'elle mit à la bande, avec un pavillon rouge sous ses barres de hune, en tirant des coups de canon de distance en distance. Ce signal pressant d'incommodité fit que les vaisseaux les plus près d'elle s'arrêtèrent pour la secourir : ils recueillirent en même temps son canot, qui n'avait pu regagner son bord, et avait fait route du côté de l'armée pendant notre combat. Toutes ces circonstances, favorables pour moi, me donnèrent le temps de rejoindre mes prises à l'entrée de la nuit, et je les conduisis au port Louis.

Aussitôt que je les eus mises en sûreté, j'allai croiser à l'entrée de la Manche, où je rencontrai un Flessinguais revenant de Curaçao ; je m'en rendis maître, et le conduisis dans le port de Brest, où je fis caréner mon vaisseau.

Je fis en même temps équiper une frégate de seize canons, dont je donnai le commandement à un de mes jeunes frères, qui m'avait donné, en plus d'une occasion, des marques d'une capacité au-dessus de son âge. Nous mîmes ensemble à la voile, et fûmes croiser sur les côtes d'Espagne.

Nous y consommâmes la plus grande partie de nos vivres sans rien trouver, et, comme nous commençons à manquer d'eau, je jugeai à propos d'en aller chercher auprès de Vigo, dans l'espérance d'y faire en même temps quelque capture. Sur cette idée, je fus mouiller entre ce port et les îles de Bayonne; et n'y ayant rien rencontré, je m'attachai à découvrir un endroit qui fût propre à faire de l'eau. Pour cet effet, nous nous embarquâmes, mon frère et moi, dans mon canot, avec quelques volontaires; et ayant remarqué une anse à main droite, d'où paraissait couler un ruisseau, nous avançâmes pour la reconnaître de plus près. Mais en l'approchant, nous fûmes salués de plusieurs coups de fusil, qu'on nous tira des retranchemens qui bordaient le rivage. Ma première pensée, et plutôt à Dieu que je l'eusse suivie, fut de retourner à bord de nos vaisseaux, et de mépriser de pareilles canailles; mais mon frère, jeune et ardent aux occasions d'honneur, me représenta qu'il serait honteux de se retirer pour de misérables paysans, qui n'étaient pas capables de tenir devant nous; qu'il fallait les aller attaquer, et faire en même temps signal à nos vaisseaux de nous envoyer le secours que j'avais ordonné que l'on y tint prêt, en cas de besoin. J'avouerai qu'une mauvaise honte et un ridicule point d'honneur l'em-

portèrent sur la répugnance que j'avais à suivre ce conseil ; je mis donc pied à terre , suivi d'une vingtaine de jeunes gens qui étaient dans mon canot : nous forçâmes , l'épée à la main , les retranchemens d'où l'on avait tiré , et nous nous y établîmes , après en avoir chassé ceux qui les gardaient. Il arriva bientôt après , de nos vaisseaux , cent cinquante hommes bien armés ; j'en laissai vingt à la garde des retranchemens , sur lesquels je fis mettre les pierriers de nos chaloupes , pour assurer notre retraite. J'en donnai cinquante autres à commander à mon frère , avec ordre d'aller prendre à revers un gros bourg , où j'avais remarqué que les milices espagnoles s'étaient rassemblées , tandis que je l'attaquerais de front avec cent hommes qui me restaient. Dans cette résolution , je m'avançai , tambour battant , vers l'endroit où je croyais trouver le plus de résistance ; mon frère , se laissant emporter à l'ardeur de son courage , pressa sa marche plus que moi , et attaqua le premier , à ma vue , les retranchemens de ce bourg , qu'il enleva dans un moment : sa valeur lui devint funeste , il reçut , en les franchissant le premier , un coup de mousquet qui lui traversait l'estomac. Je combattais en même temps de mon côté , et , ayant aussi forcé ces retranchemens , j'étais occupé à faire donner quartier à quatre-vingts Espagnols , qui

avaient mis les armes bas , quand je reçus cette triste nouvelle. Il est difficile d'exprimer à quel point j'en fus pénétré : cet infortuné frère m'était encore plus cher par son intrépidité , et par son caractère aimable , que par les liens du sang. Je restai d'abord immobile : après quoi , devenant tout-à-coup furieux , je courus comme un désespéré vers ceux des ennemis qui résistaient , et j'en sacrifiai plusieurs à ma douleur. Pendant que tous mes gens s'abandonnaient au pillage , il parut une troupe de cavalerie sur la hauteur ; je repris alors mes sens , et rassemblant la plus grande partie de mes soldats avec assez de promptitude , je courus chercher mon frère. Je le trouvai couché sur la terre , et baigné dans son sang , qu'on s'efforçait en vain d'arrêter ; un objet si touchant m'arracha des larmes : je l'embrassai sans avoir la force de lui parler , et je le fis emporter sur-le-champ à bord de mon vaisseau , où je l'accompagnai , ne pouvant me résoudre à le quitter dans l'état déplorable où je le voyais. Je laissai aux officiers le soin de faire rembarquer tous nos gens ; et j'ordonnai au premier lieutenant de mon vaisseau de les couvrir et d'assurer notre retraite , qui se fit sans confusion et avec fort peu de perte.

Mon frère ne vécut que deux jours , et rendit son dernier soupir entre mes bras , avec de grands sen-



timens de religion, et une fermeté héroïque ; la tendresse et la douleur me rendirent éloquent à l'exhorter dans ces momens, et je demeurai dans un accablement extrême. J'ordonnai qu'on levât l'ancre, et qu'on mit à la voile, pour porter son corps à Viana, ville portugaise sur la frontière d'Espagne, où je lui fis rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs dus à sa valeur et à son mérite, qui certainement n'était pas commun. Toute la noblesse des environs assista à ses funérailles, et parut sensible à la perte d'un jeune homme qui emportait les louanges et les regrets de tous nos équipages.

M'étant acquitté de ce triste devoir, je repris la mer pour consommer le reste de mes vivres ; et ayant rencontré un vaisseau hollandais venant de Curaçao, je m'en rendis maître, et le conduisis à Brest. J'y désarmai mes deux vaisseaux. J'avais l'esprit continuellement agité de l'idée de mon frère expirant entre mes bras. Cette cruelle image me réveillait en sursaut toutes les nuits ; et pendant fort long-temps elle ne me laissa pas un moment de repos.

Six mois après, M. Descluseaux, intendant de la marine à Brest, qui m'estimait plus que je ne méritais, m'engagea, par ses sollicitations, à prendre le commandement de trois vaisseaux qu'il voulait

envoyer au-devant de la flotte de Bilbao. Ces vaisseaux étaient *le Saint-Jacques des Victoires* de quarante-huit canons, *le Sans-Pareil* de quarante-deux, et la frégate *la Léonore* de seize canons. Je montai le premier vaisseau, et je confiai le commandement du second à mon parent, M. Boscher, qui m'avait servi jusque-là de capitaine en second, et dont j'avais éprouvé la valeur et la capacité.

Huit jours après notre départ de Brest, j'eus connaissance de cette flotte, qui était escortée par trois vaisseaux de guerre hollandais, commandés par M. le baron de Wassenaër, vice-amiral de Hollande. Ces vaisseaux étaient *le Delft* et *le Houslaerdik*, tous deux de cinquante-quatre canons, et un troisième, dont j'ai oublié le nom, de trente-huit. Le grand vent et l'agitation des vagues m'obligèrent de les conserver pendant deux jours, au bout desquels j'étais sur le point de hasarder un combat assez inégal, quand, par bonheur, je découvris deux frégates de Saint-Malo, l'une de trente canons, nommée *l'Aigle-Noir*, montée par M. de Belisle-Pepin, et l'autre de trente-huit canons, nommée *la Faluère*, par M. Dessaudrais-Dufrêne. Nous tîmes conseil ensemble, et disposâmes notre attaque de la manière suivante.

Les trois vaisseaux de guerre ennemis étaient en panne au vent de leur flotte : *le Delft* comman-

dant au milieu, le *Houslaerdik* à son arrière, et le troisième de l'avant. Je devais les attaquer le premier, et après avoir donné, en passant, ma bordée au *Houslaerdik*, pousser ma pointe pour aller aborder le commandant. Le *Sans-Pareil* était destiné à me suivre le beaupré sur ma poupe, et à accrocher le *Houslaerdik*, aussitôt que je l'aurais dépassé. Les frégates l'*Aigle-Noir* et la *Faluère* devaient s'attacher à réduire le troisième vaisseau de guerre, et donner ensuite dans le corps de la flotte. A l'égard de la *Léonore*, elle était uniquement destinée à prendre des vaisseaux marchands.

(1697) Dans cette disposition, nous arrivâmes sur les ennemis; et comme j'allais ranger sous le vent le *Houslaerdik*, il mit le vent dans ses voiles d'avant, et appareilla sa misaine. Ce changement imprévu de manœuvre en apporta nécessairement à notre disposition, en ce qu'étant venu à l'abri des voiles de ce vaisseau, il me fut impossible de le dépasser pour aller aborder le commandant; celui-ci arriva en même temps sur moi, à dessein de me mettre entre deux feux, et je n'eus d'autre parti à prendre que celui d'aborder le *Houslaerdik*. Alors le capitaine du *Sans-Pareil*, qui me suivait de près, se détermina, sans hésiter, à couper chemin au commandant, et ensuite à l'aborder de long en long avec une audace et une conduite admi-

rables; les deux frégates de Saint-Malo attaquèrent en même temps le troisième vaisseau, et *la Léonore* donna, comme je l'avais ordonné, dans le milieu de la flotte.

Les deux abordages des vaisseaux *le Houslaerdik* et *le Delft*, furent exécutés avec une égale fierté, mais avec un succès bien différent. Je fis sauter à bord du premier la moitié de mes officiers, avec cent vingt de mes meilleurs hommes, qui l'enlevèrent d'emblée. Je poussai en même temps au large, et courus avec empressement secourir *le Sans-Pareil*, qui, toujours accroché au commandant, en essayait un feu terrible. J'arrivai près d'eux comme la poupe de mon camarade sautait en l'air, par le feu qu'un boulet avait mis à des caisses remplies de gargousses. Plus de quatre-vingts hommes en furent écrasés ou jetés à la mer; et le feu étant prêt de se communiquer à la soute aux poudres, j'attendais avec frayeur le moment de le voir périr. Dans ce danger pressant, M. Boscher, qui commandait ce vaisseau, conserva assez de fermeté et de sang froid pour faire couper ses grappins, et pousser au large. Désespéré de ce fâcheux contre-temps, et de la perte de ce brave parent qui me paraissait inévitable, je m'avancai pour prendre sa place, et pour le venger; ce nouvel abordage fut très-sanglant, par la vivacité de

notre feu mutuel de canon, de mousqueterie et de grenades, et par le grand courage de M. le baron de Wassenaër, qui me reçut avec une fierté étonnante. Les plus braves de mes officiers, et de mes soldats, furent repoussés jusqu'à quatre fois ; il en périt un si grand nombre, que, malgré mon dépit et tous mes efforts, je fus contraint de faire pousser mon vaisseau au large, afin de redonner un peu d'haleine à mes gens, que je voyais presque rebutés, et de pouvoir travailler à réparer mon désordre, qui n'était pas médiocre.

Dans cet intervalle, *l'Aigle-Noir* et *la Faluère* s'étaient rendus maîtres du troisième vaisseau de guerre, et, cette dernière frégate se trouvant à portée de ma voix, j'ordonnai à M. Dessaudrais-Dufrène, qui la montait, de s'avancer sur le vaisseau *le Delft*, afin d'entretenir le combat, et de me donner le temps de revenir à la charge. Il s'y présenta de la meilleure grâce du monde, mais malheureusement il fut tué des premiers coups. Ce nouveau contre-temps mit le désordre dans cette frégate, qui vint en travers et m'attendit. J'appris, avec une extrême douleur, la mort d'un homme si courageux ; et je dis à M. de Langavan, son capitaine en second, de me suivre pour le venger. En effet, je retournai tête baissée, aborder ce redoutable baron, résolu de vaincre ou de périr. Cette dernière

scène fut si vive et si sanglante, que tous les officiers de son vaisseau furent tués ou blessés ; il reçut lui-même quatre blessures très-dangereuses, et tomba sur son gaillard de derrière, où il fut pris les armes à la main. La frégate *la Faluère* eut part à ce dernier avantage, en venant m'aborder et en jetant dans mon bord quarante hommes de renfort.

Plus de la moitié de mon équipage périt dans cette action : j'y perdis un de mes cousins germain, premier lieutenant sur mon vaisseau, et deux autres parens sur *le Sans-Pareil* ; plusieurs autres officiers furent tués ou blessés. Ce combat fut suivi d'une tempête et d'une nuit affreuse, qui nous sépara les uns des autres. Mon vaisseau, percé de coups de canon à l'eau, et entr'ouvert par les abordages réitérés, coulait bas ; il ne me restait qu'un seul officier et cent cinquante-cinq hommes des moindres de mon équipage, qui fussent en état de servir ; et j'avais plus de cinq cents prisonniers hollandais à garder : je les employai à pomper et à puiser l'eau de l'avant à l'arrière de mon vaisseau ; et nous étions forcés, cet officier et moi, d'être continuellement sur pied, l'épée et le pistolet à la main, pour les contenir ; cependant toutes nos pompes et nos puits ne suffisant pas pour nous empêcher de couler bas, je fis jeter à la mer tous les canons du

second pont et des gaillards, mâts et vergues de rechange, boulets et pinces de fer, et jusqu'aux cages à poules. Enfin, l'extrémité devint si pressante, que l'eau se déchargeait au roulis du fond de cale dans l'entre-pont; mais, dans ce péril menaçant, rien ne me toucha plus sensiblement que l'horreur de voir cent malheureux blessés, fuyant l'eau qui les gagnait, se traîner sur les mains, avec des gémissemens affreux, sans qu'il me fut possible de les secourir. La mort nous environnant ainsi de toutes parts, je me déterminai à faire gouverner sur la côte de Bretagne, qui ne pouvait être loin, afin de périr au moins plus près de terre, avec le faible et unique espoir que quelqu'un pourrait s'y sauver, par hasard, sur les débris du vaisseau. Cette résolution fut cause de notre salut; car en faisant cette route, nous fûmes obligés de présenter le côté de babord au vent, et, comme c'était le plus endommagé de l'abordage et des coups de canon à fleur d'eau, il arriva que ce côté se trouvant en partie au-dessus de la mer, elle n'y entra plus avec la même rapidité; ensorte que redoublant nos efforts, nous soulageâmes le vaisseau de deux bons pieds d'eau. Sur ces entrefaites, les matelots, placés en garde sur le mât de beaupré, s'écrièrent qu'ils voyaient les brisans des rochers, et que nous allions périr dessus, si on ne revenait pas dans le moment du côté

de tribord. Il est naturel de fuir le danger le plus pressant pour prolonger sa vie, ainsi nous ne balançâmes point à changer de route ; mais en moins d'une demi-heure le vaisseau se remplit d'eau comme auparavant. Trois fois nous fîmes cette manœuvre, et trois fois nous la changeâmes pendant la nuit. Aussitôt que le jour parut, nous connûmes que nous étions entre l'île de Grois et la côte de Bretagne. Je fis mettre un pavillon rouge sous les barres de hune, et tirer des coups de canon de distance en distance, pour attirer un prompt secours. Heureusement le vent avait beaucoup diminué, de sorte qu'un grand nombre de bateaux se rendirent à mon bord, qui soulagèrent nos gens épuisés et firent entrer le vaisseau dans le port Louis.

Un hasard singulier fit que les trois vaisseaux de guerre hollandais, avec douze autres vaisseaux marchands de leur flotte, arrivèrent le même jour, ainsi que *l'Aigle-Noir*, *la Faluère* et *la Léonore* ; *le Sans-Pareils* y rendit aussi le lendemain, après avoir été vingt fois sur le point de périr par le feu et par la tempête.

Un de mes premiers soins, en arrivant, fut de m'informer de l'état où se trouvait M. le baron de Wassenaër, que je savais très-grièvement blessé ; et j'allai sur-le-champ lui offrir avec empressement ma bourse, et tous les secours qui étaient en mon



pouvoir. Ce généreux guerrier, dont la valeur m'avait inspiré de l'amour et de l'émulation, ne voulut pas me faire l'honneur d'accepter mes offres : il se contenta de m'en témoigner beaucoup de reconnaissance, et de me dire qu'il se serait plus aisément consolé de son malheur, s'il avait pu se faire porter à bord de mon vaisseau, où il était persuadé qu'il aurait reçu tous les secours et toutes les honnêtetés qui auraient dépendu de moi. Je compris à ce discours qu'il n'avait pas lieu de se louer de ceux qui s'étaient rendus maîtres de son vaisseau ; j'en restai confus, et je conçus l'indignation la plus grande contre l'officier qui y commandait : je lui en fis tous les reproches qu'il méritait, et j'ajoutai à ces reproches des mortifications très-sensibles. Il m'a été depuis impossible de le regarder de bon œil, quoiqu'il fut mon proche parent. Effectivement quiconque n'est pas capable d'aimer et de respecter la valeur dans son ennemi, ne peut pas avoir le cœur bien fait : un des plus sensibles chagrins que j'aie eu de ma vie, a été de n'avoir pu témoigner, comme je l'avais désiré, à ce valeureux baron de Wasse-naër toute l'estime et toute la vénération que j'ai pour sa vertu.

Sur le compte que M. le comte de Pontchartrain, qui exerçait, en survivance de M. son père, la charge de secrétaire d'état de la marine, rendit de

cette action au feu roi, il eut la bonté de me prendre à son service en qualité de capitaine de frégate légère. Sensible à cette grâce, autant que le peut être un sujet plein de zèle et d'admiration pour son prince, je n'attendis pas le désarmement de mes vaisseaux délabrés pour aller en remercier sa majesté. Je lui fus présenté dans son cabinet par M. le comte de Pontchartrain, et j'y reçus des marques de sa bonté et de sa satisfaction, qui touchèrent mon cœur, d'autant plus vivement qu'une forte inclination m'attachait à ce grand roi. M. de Wassenæer eut aussi l'honneur de lui faire la révérence, quand il fut guéri de ses blessures ; et sa valeur lui fit recevoir de sa majesté des témoignages d'estime et de bienveillance tout-à-fait distingués. Il est vrai que personne ne connaissait si bien quel est le prix de la vertu, et ne savait mieux aussi la récompenser. L'aversion que j'ai toujours eue pour le personnage de courtisan, ne m'empêchait pas de lui faire assidûment ma cour, et de lui marquer mon attachement fidèle et désintéressé, dont la connaissance n'échappa pas à sa pénétration. Cependant comme ce n'était pas par cet endroit que je désirais le plus de me rendre digne de ses bontés, je sollicitai et j'obtins de sa majesté ses vaisseaux *le Solide* et *l'Oiseau*, pour aller faire la guerre à ses ennemis.

Avant que de me rendre à Brest pour les armer,

je passai à Saint-Malo, et j'engageai deux de mes amis à me venir joindre, avec deux autres vaisseaux de trente-six canons chacun. Ils les conduisirent à Brest, et nous étions sur le point d'en sortir pour aller ensemble croiser, quand le roi jugea à propos de donner la paix à l'Europe. La publication qui en fut faite m'obligea de faire rentrer mes vaisseaux dans le port et d'y désarmer.

Pendant les quatre années que dura cette paix, je passais les hivers à Brest, qui était mon département, et les étés à Saint-Malo, où, depuis le bombardement de cette ville par les Anglais, le roi envoyait tous les ans, au printemps, un corps d'officiers et de soldats de la marine. Je m'occupais pendant ce temps-là à me perfectionner dans les sciences et dans les exercices qui avaient rapport à mon état.

(1702) Sur la fin de ces quatre années de paix, je fus nommé capitaine en second, sur le vaisseau du roi *la Dauphine*, commandé par M. le comte de Hautefort, aujourd'hui lieutenant général des armées navales de sa majesté. Mais la guerre s'étant déclarée, on me fit débarquer pour armer en course les frégates du roi *la Bellone* de trente-huit canons, et *la Railleuse* de vingt-quatre. Comme il n'y avait point d'autres vaisseaux à Brest propres à croiser, je fus obligé de me borner à ces deux-

là, et j'en engageai deux autres de quarante canons à venir me joindre de Saint-Malo à Brest.

L'un d'eux, commandé par M. Porée, qui s'était acquis la réputation d'un très-brave homme et très-entendu, par plusieurs actions distinguées, se rendit le premier à Brest, et l'autre tardant trop à arriver, nous mîmes ensemble à la voile et fûmes croiser sur les Orcades. Nous y prîmes trois vaisseaux hollandais venant de Spitzberg ; mais une tempête qui nous sépara, fit périr deux de ces prises sur les côtes d'Ecosse. L'orage ayant cessé, et cherchant à rejoindre mes camarades, je découvris au lieu d'eux un vaisseau de guerre hollandais de trente-huit canons, qui croisait pour couvrir les pêcheurs de harengs : j'arrivai sur lui, et ayant arboré mon pavillon, je fis prolonger ma civadière afin de l'aborder plus aisément. Ce vaisseau se sentant aussi fort que moi, bien loin de plier, cargua ses deux basses voiles, et mit en panne avec son grand hunier sur le mât, et le vent dans son petit ; j'étais prêt de le ranger sous le vent, et déjà mon beau-pré était par le travers de sa poupe, quand il mit tout d'un coup son grand hunier en ralingue, appareilla sa misaine, et traversant ses voiles d'avant, il arriva si promptement que je ne pus l'empêcher de mettre mon beau-pré dans ses grands haubans. Cette situation désavantageuse me fit essuyer

le feu de toute son artillerie, sans pouvoir lui riposter que de deux canons de l'avant. J'étais perdu, si je n'avais à l'instant même pris le parti de faire sauter tout mon équipage à son bord : le plus jeune de mes frères, qui était mon premier lieutenant, s'y lança le premier, tua un des officiers à ma vue, et se distingua par des actions au-dessus de son âge. Cet exemple d'intrépidité anima si puissamment le reste de mes gens, qu'il ne resta dans mon vaisseau qu'un seul pilote avec quelques timonniers et les mousses. Le capitaine hollandais fut tué avec tous ses officiers, et son vaisseau fut enlevé en moins d'une demi-heure. J'avais déjà reçu deux coups de canon à eau qui pénétraient dans ma fosse aux lions, quatre autres dans mes mâts de beaupré et de misaine, et trois dans mon grand mât, de manière que toute son artillerie m'enfilant de l'avant à l'arrière, c'était une nécessité de vaincre brusquement, ou de périr sans ressource.

Nos deux vaisseaux se trouvèrent si maltraités de cet abordage, que je fus obligé, pour les rétablir, d'aller dans un port de l'île d'Island ; nous y essayâmes un coup de vent très-violent, qui, m'ayant mis dans un danger évident de périr à l'ancre, me força de remettre à la voile, et d'y laisser ma prise ; elle en sortit peu de temps après,

et fit naufrage sur les côtes d'Ecosse. Je pris encore un autre vaisseau hollandais, qui coula bas, et dont je ne pus sauver qu'une partie de l'équipage, avec bien de la peine et du péril.

Rebuté de ses tempêtes continuelles, et ne trouvant point mes camarades, je fis route pour aller terminer ma croisière à l'entrée de la Manche. La tempête opiniâtre m'y accompagna, et me démâta, pendant la nuit, de mon beaupré, de mon mât de misaine et de mon grand mât de hune. Cet accident me fit encore envisager la mort d'assez près. La providence seule me conserva, et me donna la force d'arriver dans le port de Brest, où je désarmai.

Mes deux camarades ne furent pas plus heureux : M. Porée ayant de son côté rencontré un vaisseau de guerre hollandais, il l'attaqua avec sa bravoure ordinaire, et, s'étant mis en devoir de l'aborder, il eut le bras emporté d'un boulet de canon, et reçut un moment après une autre blessure très-dangereuse au bas-ventre, dont il n'échappa que par une espèce de miracle.

*La Railleuse*, qui était montée par un de mes parens, fut contrainte de faire vent arrière, au gré de l'orage qui la poussa vers Lisbonne ; elle y relâcha, et delà se rendit à Brest, sans avoir pu faire aucune prise.

(1703) L'année suivante, le roi m'accorda ses vaisseaux *l'Eclatant* de soixante-six canons, *le Furieux* de soixante-deux, et *le Bienvenu* de trente. Je montai le premier, sur lequel je ne mis que cinquante-huit canons, et sur *le Furieux* que cinquante-six, afin de les rendre plus légers. M. Desmarais-Herpin, lieutenant de port, monta ce dernier vaisseau, et *le Bienvenu* fut commandé par M. Desmarques, lieutenant de vaisseaux du roi. Je fis joindre à ces trois vaisseaux deux frégates de Saint-Malo de trente canons chacune, dans le dessein d'aller tous cinq détruire la pêche des Hollandais sur les côtes de Spitzberg.

Ces deux frégates m'ayant joint à Brest, je mis à la voile, et fus d'abord croiser sur les Orcades, sur l'avis que l'on m'avait donné que quinze vaisseaux hollandais, revenant des Indes orientales, devaient y passer. Y étant arrivé, je découvris effectivement quinze vaisseaux, que je ne pus bien distinguer à cause de la brume qui était assez épaisse : l'attente où j'étais de pareil nombre de vaisseaux des grandes Indes, me fit croire que c'étaient eux. Dans cet espoir, je m'avançai pour les reconnaître de plus près; mais le brouillard se dissipant, nous connûmes que c'était une escadre de gros vaisseaux de guerre hollandais, qui croisaient au-devant de ceux que nous cherchions. Nous

ne balançâmes point à mettre toutes nos voiles au vent, afin de les éviter. Cependant il se trouva parmi eux cinq à six vaisseaux nouvellement carénés, qui allaient si bien, contre l'ordinaire des Hollandais, qu'ils joignaient à vue d'œil *le Furieux* et *le Bienvenu*. Ce dernier vaisseau, surtout, était prêt de tomber entre leurs mains; je ne pus me résoudre à les voir prendre sans coup férir : et comme *l'Eclatant*, que je montais, était le meilleur de ma petite escadre, je fis carguer mes basses voiles, et demeurai de l'arrière d'eux, afin de les couvrir, faisant, en cette occasion, l'office du bon pasteur qui s'expose à périr pour sauver son troupeau. Dieu bénit mes soins, et permit que le vaisseau de soixante canons, qui vint me combattre à portée du pistolet, fut, en trois ou quatre bordées de canon et de mousqueterie données à bout touchant, démâté de tous ses mâts, et restas comme un ponton. Les quatre vaisseaux les plus près de lui, qui poursuivaient *le Furieux* et *le Bienvenu*, se lancèrent aussitôt sur moi, pour secourir leur camarade. Je les attendis sans me presser, les saluant, l'un après l'autre, de quelques volées de canon, dans le dessein de les attirer davantage. En effet, ils s'amusèrent alternativement à me canonner assez long-temps pour donner lieu aux vaisseaux de mon escadre de s'éloigner, et



même de les perdre de vue, à la faveur d'un brouillard qui s'éleva. Les ennemis s'opiniâtrèrent à me suivre et à me combattre, tant que je fus sous leur canon; mais je n'eus pas plutôt vu mes vaisseaux hors de péril, que je fis de la voile et me mis hors de leur portée en assez peu de temps. Je revins ensuite du côté où j'avais remarqué que mes camarades avaient fait route, et je fus assez heureux pour les rejoindre avant la nuit.

M. le chevalier de Courserac, lieutenant de vaisseau, qui était mon capitaine en second, me seconda de la tête et de la main dans cette occasion délicate, avec beaucoup de valeur et de sang froid. Nous n'eûmes qu'environ trente hommes hors de combat; c'est cependant de toutes les affaires où je me suis trouvé, celle dont je suis resté intérieurement le plus flatté, parce qu'elle m'a paru la plus propre à m'attirer l'estime des cœurs vraiment généreux.

La rencontre de cette escadre ennemie m'empêcha de croiser plus long-temps sur ces parages, et me fit aller droit aux côtes de Spitzberg. Nous y primes, rançonnâmes, ou brûlâmes plus de quarante vaisseaux baleiniers; la brume nous en fit manquer un très-grand nombre d'autres. J'eus avis qu'il y en avait deux cents dans le port de Grouenhave, je m'y présentai, et déjà j'étais engagé entre

les pointes qui forment cette baie, quand il s'éleva un brouillard si épais, et un calme si grand, que nos vaisseaux, ne gouvernant plus, furent jetés par les courans jusque dans le nord de l'île de Vorland, par les quatre-vingt-un degrés de latitude nord, et si près d'un banc de glaces qui s'étendait à perte de vue, que nous eûmes bien de la peine à empêcher nos vaisseaux de donner dedans. A la fin, il vint un peu de vent qui nous mit au large, et en état de retourner au port de Grouenhavé. Nous n'y trouvâmes plus les deux cents vaisseaux hollandais, et nous apprîmes que pendant ce calme, qui nous avait poussés vers le nord, ils s'étaient fait remorquer par un grand nombre de bateaux, dont ils sont pourvus pour la pêche de la baleine, et qu'ils avaient fait route sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre.

Les brumes sont si fréquentes dans ces parages qu'elles nous firent tomber dans une erreur fort singulière, et qui m'a paru mériter d'être rapportée. On se sert, dans les vaisseaux, d'horloges de sable, qui durent une demi-heure, et les timonniers ont soin de les retourner huit fois, pour marquer le quart, qui est de quatre heures, au bout duquel la moitié de l'équipage relève celle qui est sur le pont : or il est assez ordinaire que les timonniers voulant chacun abrégé leur quart,

sur-tout dans une contrée où le froid est si rigoureux, tournent cette horloge avant qu'elle soit entièrement écoulée : ils appellent cela manger du sable. L'erreur qui résulte de ce petit tour d'adresse, ne se peut corriger qu'en prenant hauteur au soleil ; et comme la brume nous le fit perdre de vue pendant neuf jours entiers, et que d'ailleurs dans la saison, et par la latitude où nous étions, il ne fait que tourner autour de l'horison, de manière que les jours et les nuits sont également éclairés, il arriva que les timonniers, à force de manger du sable, étaient parvenus, au bout de ces neuf jours, à faire du jour la nuit, et de la nuit le jour ; de sorte que tous les vaisseaux de l'escadre, sans exception, trouvèrent au moins onze heures d'erreur, quand le soleil vint à reparaître. Cela avait tellement dérangé les heures du repas, et celles du sommeil, qu'en général nous avions envie de dormir, quand il était question de manger, et de manger quand il fallait dormir. Nous n'y fîmes attention, et nous ne fûmes désabusés que par le retour du soleil.

Au bout de deux mois de croisière sur ces parages, la saison nous obligea de faire route avec nos prises, pour retourner en France. Nous essuyâmes, dans cette longue traversée, des coups de vent fort vifs et fort fréquens, qui séparèrent

une partie de nos prises : quelques-unes firent naufrage, quelques autres furent reprises par les ennemis, et nous n'en conduisîmes que quinze dans la rivière de Nantes, avec un vaisseau anglais chargé de sucre que nous avions pris chemin faisant ; après quoi nous retournâmes à Brest pour y désarmer.

(1704) A mon retour dans ce port, j'obtins du roi la permission d'y faire construire deux vaisseaux de cinquante-quatre canons chacun, dont l'un fut nommé *le Jason*, et l'autre *l'Auguste*, et une corvette de huit canons, appelée *la Mouche*, pour servir de découverte ; je montai *le Jason*, M. Desmarques *l'Auguste*, et M. du Bourgneuf-Gravé *la Mouche*.

Ces vaisseaux étant prêts, je mis à la voile, et j'établis ma croisière sur les Sorlingues, îles fort fréquentées par des vaisseaux de guerre, parce qu'elles servent d'atterrage aux vaisseaux marchands, et aux flottes. J'y trouvai d'abord un garde-côte anglais de soixante-douze canons, nommé *la Revanche*, qui vint me reconnaître à portée du canon ; j'étais éloigné de trois lieues de mes camarades, mais cela ne m'empêcha pas de m'avancer, avec ma civadière prolongée, dans l'intention de l'aborder. Surpris de cette manœuvre, il prit chasse vers les Sorlingues, et je ne pus le

joindre plus près que la portée du fusil. Nous étions même si égaux de voiles, que sans perdre ni gagner un pouce de terrain, nous combattîmes pendant trois heures, et perdîmes de vue *l'Auguste* et *la Mouche*. Cependant je m'opiniâtrai à le poursuivre, et je combattis si vivement, que pour éviter l'abordage, où je m'efforçais de l'engager, il se réfugia dans le port des Sorlingues, ce qui m'obligea de revirer de bord, pour rejoindre mes camarades.

Peu de jours après, *la Mouche*, s'étant séparée de nous pendant la nuit, fut rencontrée par ce même vaisseau *la Revanche*, qui la joignit et s'en empara; il s'était fortifié de la compagnie du *Falmouth*, vaisseau de guerre anglais de cinquante-quatre canons, à dessein de nous rechercher, mon camarade et moi, et de nous combattre; du moins s'en vanta-t-il au capitaine de *la Mouche*, lorsqu'il s'en fut rendu maître.

Sur ces entrefaites nous découvrîmes, pendant la nuit, une flotte de trente voiles qui sortait de la Manche : nous la conservâmes jusqu'au jour, qui nous fit voir qu'elle était escortée par un vaisseau de guerre anglais de cinquante-quatre canons, qui s'appelait *le Coventry*. Je fis signal à *l'Auguste* de donner au milieu de la flotte, et je m'avançai vers *le Coventry* pour l'aborder; un peu

trop d'ardeur me le fit dépasser de la portée du pistolet, et manquer ce premier abordage : je revins aussitôt sur lui, et m'en rendis maître en moins de trois quarts d'heure. Douze autres vaisseaux anglais de cette flotte furent pris ; le reste se sauva à la faveur de la nuit, qui les déroba à notre poursuite.

En conduisant toutes mes prises à Brest, nous vîmes deux gros vaisseaux, avec une corvette qui arrivaient vent arrière, et qui mirent en travers une lieue au vent de nous. Je reconnus aisément *la Revanche* et *le Falmouth*, avec ma pauvre *Mouche*. Cet objet mit tout mon sang en mouvement ; et quoiqu'affaibli d'équipage, et embarrassé de toutes ces prises, je mis, sans balancer, toutes mes voiles au vent pour les joindre et leur livrer combat ; alors, bien loin de soutenir la gageure, ils prirent honteusement la fuite. Nous les poursuivîmes jusqu'à la nuit, qui m'obligea de rejoindre mes prises, pour les mettre en sûreté dans le port de Brest.

Pendant cette relâche, j'obtins du roi la permission de faire construire une frégate de vingt-six canons, qui fut nommée *la Valeur* ; j'en confiai le commandement à mon jeune frère, dont l'application et la bravoure donnaient de grandes espérances ; et en attendant qu'elle fût achevée,

je remis en mer avec mes deux vaisseaux, et deux frégates de vingt à vingt-six canons, qui se joignirent à moi ; je fis en leur compagnie trois prises anglaises, à la vue du cap Lézard. J'avais fait mettre ma chaloupe à la mer avec deux officiers, et soixante de mes meilleurs matelots, afin de les amariner, quand tout d'un coup il parut à la pointe du jour deux gros vaisseaux de guerre, qui arrivèrent sur nous avec tant de vitesse, que je n'eus pas le loisir de reprendre une partie de mes gens, ni celui de me préparer au combat, comme je l'aurais voulu. J'en fis cependant le signal à mes camarades ; et courant à la rencontre du plus gros vaisseau ennemi, nommé *le Rochester*, de soixante-six canons, je me présentai pour l'aborder ; aussitôt qu'il me vit à portée du pistolet, prêt à le prolonger, il me lâcha sa bordée de canon chargée à mitrailles, qui me hacha toutes mes voiles d'avant, lesquelles se trouvant dénuées des bras de bouline et d'écoutes, se coiffèrent sur les mâts, et firent prendre à mon vaisseau vent d'avant, malgré son gouvernail. Dans cette situation, l'ennemi eut le temps de me tirer une seconde bordée, qui m'enfilait de l'arrière à l'avant, et qui me mit beaucoup de gens hors de combat. Tous mes mâts en furent endommagés, et ma vergue de grand hunier ayant été coupée en deux, tomba par mal-

heur sur ma grande voile, qu'elle perça à droite et à gauche, et qu'elle embarrassa tellement que je ne pouvais absolument plus manœuvrer.

Dès qu'il me fut possible de mettre le vent dans les voiles de mon vaisseau, tout ce que je pus faire fut de donner ma bordée à l'ennemi, et de gouverner ensuite vent arrière, pour travailler à me remettre un peu en état; j'étais obligé, en faisant cette manœuvre, d'aller ranger de fort près le second vaisseau ennemi, nommé *le Modéré*, de cinquante-six canons, contre lequel mon camarade canonhait de loin. Nous nous tirâmes, en passant, nos deux bordées de canon et de mousqueterie, et je continuai de gouverner, vent arrière, afin de me rejoindre à *l'Auguste*, et de revenir ensemble à la charge, aussitôt que j'aurais pu remettre mes manœuvres un peu en ordre. Je voudrais pouvoir dissimuler ici que mon camarade, bien loin de courir à mon secours, ou du moins de m'attendre, mit des voiles pour s'éloigner de moi, pendant que les deux vaisseaux ennemis, s'étant mis à droite et à gauche du mien, me combattaient avec une extrême vivacité; je faisais aussi feu sur eux des deux bords, et je ne voulus pas permettre qu'on mît davantage de voiles, ni même que l'on coupât le cablot de la chaloupe que j'avais à la remorque. Malgré cet exemple, *l'Auguste* fit



encore appareiller son foc d'avant, qui était la seule voile qui lui restait à mettre; et les deux frégates, de leur côté, ne firent pas le moindre mouvement pour venir me seconder. Je ne sais pas en vérité si le dessein des uns et des autres n'était point de me sacrifier : toutes les apparences y étaient ; mais il arriva que mon vaisseau, sans avoir de grand hunier, sans aucunes menues voiles, et traînant une chaloupe, allait encore plus vite que *l'Auguste*, avec toutes ses voiles. Lassé cependant, et outré de cette indigne manœuvre, après lui avoir fait inutilement signal de venir me parler, je lui fis tirer un coup de canon à balle ; et ma résolution était prise de faire cesser mon feu sur les Anglais, et de pointer tous mes canons sur lui, s'il avait tardé plus long-temps à obéir à mon signal. Il cargua enfin ses voiles, et les ennemis nous voyant joints, arrivèrent vent arrière, et cessèrent le combat après avoir tiré chacun leur bordée à mon camarade : cette distinction marquait assez l'estime qu'ils faisaient de sa façon d'agir. Je passe aussi légèrement qu'il m'est possible sur l'ingratitude de cet officier, que j'avais préservé l'année précédente d'une escadre hollandaise, en m'exposant seul, comme je l'ai raconté, pour empêcher que le vaisseau du roi *le Bienvenu*, qu'il montait alors, ne tombât au pou-

voir des ennemis. J'évitais même d'en parler, si je n'avais à me justifier de n'avoir pas pris ces deux vaisseaux anglais, lesquels ne m'auraient certainement pas échappé, si j'avais été passablement secondé. La manœuvre des deux frégates ne fut pas plus estimable que celle de *l'Auguste*; bien loin de se tenir à portée de nous jeter du renfort, si nous avions abordé les vaisseaux ennemis, comme c'était mon intention, elles s'éloignèrent avec nos prises, pour juger des coups en toute sûreté.

Après cette aventure, je me hâtai de retourner à Brest avec mes trois prises, impatient de faire tomber le commandement de *l'Auguste* à quelque autre officier de meilleure volonté; mais celui-ci trouva tant de protection auprès du commandant du port, que je fus contraint de souffrir qu'il continuât de le monter pendant le reste de la campagne. Cette dure nécessité me piqua si vivement, que j'aurais abandonné le commandement de ces vaisseaux, et même entièrement quitté le service, si l'amour et le respect que j'avais pour la personne du roi, joints au désir ardent de mériter son estime, n'eussent été plus puissans que mon ressentiment. Ce chagrin fit que je me joignis au vaisseau du roi *le Prothée*, qui était prêt de mettre à la voile, sous le commandement de M. de Roque-

feuille, aimant mieux servir sous les ordres d'un si brave homme, que de commander à des gens sur lesquels je ne pouvais plus compter. Nous achevâmes la campagne à l'entrée de la Manche, sans faire aucune rencontre digne d'attention ; et je revins désarmer à Brest.

(1705) Les vaisseaux du roi *le Jason* et *l'Auguste* y furent carénés de frais. Ce dernier fut monté par M. le chevalier de Nesmond, et la frégate *la Valeur* étant achevée, mon jeune frère en prit le commandement. Nous établîmes notre croisière à l'entrée de la Manche, et sur les côtes d'Angleterre : nous y trouvâmes deux vaisseaux de guerre anglais, *l'Elisabeth* de soixante-douze canons, et *le Chatam* de cinquante-quatre. Ils arrivèrent vent arrière sur nous, et nous leur épargnâmes la moitié du chemin : je m'avancai sur *l'Elisabeth*, et me présentai pour l'aborder du côté de babord ; nos bordées de canon et de mousqueterie furent tirées à bout touchant, et, au milieu de la fumée, son petit mât de hune tomba ; le grand feu qui sortait des deux vaisseaux, m'empêcha de le remarquer, et fit que je ne pus modifier ma course assez à temps pour jeter mes grappins à son bord ; ainsi je le dépassai malgré moi de la portée du pistolet. Il profita de cette occasion, arriva par ma poupe, et m'envoya sa bordée

de tribord, qu'il n'avait point encore tirée. J'arrivai comme lui, et lui ripostant de la mienne, je le tins sous le feu continu de ma mousqueterie, faisant gouverner mon vaisseau de façon à ne plus manquer un second abordage. Le capitaine de *l'Elisabeth* fit tous ses efforts pour l'éviter ; mais je le serrai de si près, que s'apercevant qu'il ne pouvait plus se dispenser d'être accroché, et que son équipage, saisi d'épouvante de voir tous mes officiers et tous mes soldats le sabre à la main, rangés sur le plat-bord, prêts à se lancer dans son vaisseau, commençait à abandonner ses postes ; il fit baisser son pavillon, et se rendit après une heure et demie de résistance.

Dès le commencement de l'action, M. le chevalier de Nesmond et mon frère s'étaient présentés avec la même audace, et ils avaient tiré leurs bordées aux deux vaisseaux ennemis ; comme ils me virent attaché opiniâtement à *l'Elisabeth*, ils tournèrent du côté du *Chatam*, pour l'aborder : leurs efforts furent vains, par l'habileté du capitaine de ce vaisseau, qui avait eu la précaution de se tenir assez au vent de son camarade, pour éviter l'abordage ; d'ailleurs son vaisseau allant mieux que ceux des autres, il était par conséquent le maître de combattre à telle distance qu'il voulait. Quand il vit *l'Elisabeth* rendu, il mit toutes

ses voiles au vent pour s'échapper. Attentif à sa manœuvre, je m'aperçus, étant encore bord à bord de *l'Elisabeth*, de ce qu'il voulait faire ; et comme mon vaisseau allait infiniment mieux que *l'Auguste* et *la Valeur*, je ne balançai point à les charger du soin d'achever d'amariner le vaisseau pris. Je fis pousser en même temps au large, et toutes mes voiles furent mises au vent pour atteindre ce *Chatam*, que je connaissais pour un excellent vaisseau. Je ne pus jamais l'approcher plus près que la portée du fusil : il fut même assez heureux pour n'être ni démâté ni désemparé de toutes les bordées que je lui tirai ; je le poursuivis à coup de canon jusqu'à la vue des côtes d'Angleterre, et la nuit seule me fit cesser la chasse, pour rejoindre *l'Elisabeth* et mes camarades.

Le lendemain il s'éleva une tempête qui nous sépara tous, et qui mit *l'Elisabeth* en grand danger de périr sur les côtes de Bretagne. Cet orage apaisé, je joignis *l'Auguste* et *l'Elisabeth* ; et nous fîmes route ensemble pour nous rendre dans le port de Brest. Chemin faisant, nous découvrîmes sous le vent deux corsaires flessinguais, l'un de quarante canons et l'autre de trente-six, qui nous attendirent assez témérairement. Je courus sur eux ; et ayant devancé mes camarades, je joignis ces deux vaisseaux, qui étaient demeurés en panne à

une portée de fusil l'un de l'autre. Je donnai en passant toute ma bordée de canon et de mousqueterie au plus fort des deux, qui s'appelait *l'Amazon*. Je comptais qu'il en serait démâté ou désamparé, et que le laissant à *l'Auguste*, qui s'avavançait à toutes voiles, je pourrais rejoindre et réduire aisément son camarade; mais le premier n'ayant pas été fort incommodé de ma bordée, ces deux vaisseaux prirent aussitôt chasse, l'un d'un côté, et l'autre de l'autre, et je me trouvai dans le cas d'opter. Je revins sur le plus fort, commandé par un déterminé corsaire, qui se défendit comme un lion pendant près de deux heures : il est vrai que dans le peu de temps que j'avais couru sur son camarade, il avait eu l'habileté de gagner une portée de fusil au vent, et par cette raison, je ne me trouvais plus en situation de l'aborder. Un peu trop de confiance m'avait même empêché de prendre les précautions nécessaires pour tenter ou soutenir l'abordage; j'eus bientôt lieu de m'en repentir, puisqu'il eut l'audace d'arriver sur moi, au milieu du combat, et de prolonger sa civadière dans l'intention de m'aborder moi-même ou de m'obliger à plier. A l'instant je fis cesser le feu de mon canon et de ma mousqueterie, détachant au plus vite deux de mes sergens pour aller chercher des haches d'armes, des sabres, des pistolets

et des grenades; et tout d'un coup faisant border mon artimon, je poussai mon gouvernail à venir au vent, afin de seconder le dessein que l'ennemi paraissait avoir de me joindre. Ce mouvement ralentit son ardeur, et le porta à retenir aussitôt le vent, en sorte qu'il ne fit que toucher mon bosc en passant, et poussa en même temps au large; dans cette situation, je lui lâchai toute ma bordée de mousqueterie et de canon, que j'avais fait charger à double charge : cette bordée fut suivie de trois autres, coup sur coup, qui, données à bout touchant, le démâtèrent de tous ses mâts, et le rasèrent comme un ponton. Ce brave capitaine ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Je le remarquai dans le combat, se portant, le sabre à la main, la tête levée, de l'arrière à l'avant de son vaisseau, essuyant une grêle de coups de fusils, dont ses habits et son chapeau furent percés en plusieurs endroits : aussi me fis-je un vrai plaisir de le traiter avec toute la distinction que méritait sa valeur. Je suis même fâché d'avoir oublié le nom d'un homme si intrépide : je n'aurais pas manqué de le mettre ici.

M. le chevalier de Nesmond, après avoir poursuivi, pendant un assez long temps, l'autre corsaire flossinguais, sans le pouvoir joindre, revint, avec l'*Elisabeth*, se rallier à moi; et nous arrivâmes

tous deux, peu de jours après, dans la rade de Brest, avec nos deux prises, *l'Elisabeth* et *l'Amazone*.

Mon frère s'étant trouvé séparé de nous par la tempête, le lendemain de la prise de *l'Elisabeth*, rencontra un corsaire de Flessingue, aussi fort d'équipage et de canons que *la Valeur*. Mon frère lui livra combat, et l'ayant démâté d'un mât de hune, il l'aborda, et s'en rendit maître après une défense opiniâtre. Il était occupé à faire raccommoder sa prise démâtée, et à se rétablir du désordre où cet abordage l'avait mis, quand deux autres corsaires ennemis, de trente-six canons chacun, attirés par le bruit du canon, fondirent tout-à-coup sur lui, le forcèrent d'abandonner sa prise, et le chassèrent jusqu'à Saint-Jean de Luz, où il se réfugia. Il en sortit peu de temps après, et prit un bon vaisseau anglais chargé de sucre et d'indigo; il se mettait en devoir de le conduire dans le port de Brest, où il comptait me rejoindre lorsqu'il eut le malheur de trouver en son chemin un autre corsaire ennemi de quarante-quatre canons, qui l'attaqua, et qui voulut lui faire abandonner sa prise. Quoique l'équipage de *la Valeur* fût considérablement diminué par les différens combats que cette frégate avait rendus, mon frère soutint l'attaque, essuya deux abordages consécutifs sans plier, et se comporta avec tant de fermeté et de conduite, qu'au rapport



de tout son équipage , il aurait enlevé le corsaire , si , dans le dernier choc , il n'eût pas été mortellement blessé d'une balle , qui lui fracassa toute la hanche. Il reçut ce malheureux coup dans le temps même que le pont et le gaillard de l'ennemi étaient abandonnés , et qu'une partie des plus déterminés soldats de *la Valeur* pénétraient à son bord. Ce funeste accident les obligea de se rembarquer précipitamment , et de pousser la frégate du roi au large du vaisseau ennemi , qui n'eut jamais le courage de profiter de la consternation que ce malheur avait causée ; en sorte que mon pauvre frère , après avoir mis sa prise en sûreté , arriva mourant à Brest. Je courus à son vaisseau avec autant d'inquiétude que d'empressement : je le fis mettre sur des matelats dans ma chaloupe , et je le transportai moi-même à terre , où je lui procurai tous les secours possibles. Mes soins et ma tendresse ne purent le sauver : il expira peu de jours après , avec une fermeté et une résignation exemplaires.

C'est ainsi que la mort m'enleva en peu de temps deux frères , l'un après l'autre ; le caractère que je leur avais connu , dans un âge si tendre , promettait infiniment , et leur valeur m'aurait été d'une grande ressource dans toutes mes expéditions. Je les aimais tendrement , et je demeurai d'autant plus accablé de la mort de ce dernier , qu'elle ré-

veilla dans mon cœur l'idée touchante du premier, qui avait fini entre bras. Ce triste souvenir, malgré le temps et la raison, me pénètre encore d'une douleur très-amère et très-vive.

Dans ce même temps, il y avait dix-sept vaisseaux de guerre dans la rade de Brest, sous le commandement de M. le marquis de Coëtlogon, lieutenant général des armées navales; et sur l'avis que l'on avait eu que les Anglais avaient formé, de tous leurs gardes-côtes rassemblés, une escadre de vingt-un vaisseaux de guerre qui barraient l'entrée de la Manche, ce général, plein de valeur et de zèle pour le service du roi et pour la gloire de la nation, brûlait d'envie de mettre à la voile, et de les aller combattre. Cette occasion d'honneur suspendit mon affliction, et me fit presser la carène de mes deux vaisseaux. L'activité avec laquelle j'y fis travailler, me mit bientôt en état d'aller offrir mes services à M. de Coëtlogon. Je lui dis que je me faisais un devoir et un plaisir bien sensible de pouvoir servir sous ses ordres, dans une occasion où j'espérais me rendre digne de son estime, et que je l'attendrais aussi longtemps qu'il le jugerait à propos. Ces offres furent reçues avec de grandes marques de reconnaissance; mais cette bonne volonté demeura sans effet, par un conseil de guerre que tint là-dessus M. le comte.

de Châteaurenaud, qui commandait à Brest, dans lequel il fut jugé que les ennemis étaient trop supérieurs, de manière qu'on arrêta que la plus grande partie des vaisseaux qui composaient cette escadre, rentreraient dans le port. Cette résolution me fut annoncée par M. le marquis de Coëtlogon, qui m'en parut mortifié; et je le fus aussi extrêmement, par l'intérêt que je prenais à la gloire des armes du roi, qui auraient certainement triomphé. J'en puis parler sagement, puisque je tombai peu de jours après, comme je le dirai bientôt, au milieu de ces vingt-un vaisseaux anglais. Ils étaient, il est vrai, supérieurs en nombre à ceux que commandaient M. de Coëtlogon, mais ils étaient moins forts. J'ai remarqué que le sort de presque tous les conseils qui ont été tenus dans la marine, a été de choisir le parti le moins honorable et le moins avantageux; ainsi je mourrai persuadé que, dans les occasions où le péril est grand et le succès incertain, c'est au commandant à décider, sans assembler de conseil, et à prendre sur lui le risque des bons ou des mauvais événemens; autrement la nature, qui abhorre sa destruction, suggère imperceptiblement, à la plupart des conseillers, tant de raisons plausibles sur les inconvénients à craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.

Quoi qu'il en soit, M. le marquis de Coëtlogon, n'étant pas le maître de suivre les mouvemens de son courage, me pria de ne plus différer mon départ ; ainsi je mis à la voile avec nos deux seuls vaisseaux. Deux jours après, étant à l'entrée de la Manche, pendant la nuit, un vaisseau vint à passer entre nous deux ; nous revirâmes sur lui et le conservâmes. A la pointe du jour, je me trouvai à portée du fusil, un peu au vent et de l'arrière de lui ; mon camarade se trouva sous le vent, à peu près à même distance. Je ne tardai pas long-temps à reconnaître le *Chatam*, ce vaisseau qui m'avait échappé lorsque l'*Elisabeth* fut pris. Le capitaine du *Chatam* reconnut aussi mon vaisseau, et cette connaissance le détermina à revirer tout d'un coup vent arrière. Nous en fîmes autant, et, le tenant entre nous deux, cette situation pressante l'obligea de commencer le combat avec l'*Auguste*, qui, de son côté, se mit à le canonner vivement. La crainte que j'avais que ce vaisseau ne m'échappât une seconde fois, me rendit très-attentif sur tout ce qui pouvait assurer le succès de mon abordage. J'avais ordonné à tous mes gens de se coucher sur le pont sans branler, mon dessein étant de l'aborder sans tirer un seul coup ; et j'étais sur le point de le prolonger, quand la sentinelle cria, du haut des mâts, qu'elle décou-

avait plusieurs vaisseaux venant à toutes voiles sur nous. Je me fis apporter mes lunettes d'approche, et reconnaissant que c'était l'escadre anglaise en question, je revirai de bord sans balancer, et fis signal à mon camarade d'en faire autant. Il tarda un peu, à cause de la fumée qui l'empêchait de distinguer mon signal; aussitôt qu'il s'en aperçut, il revira de bord, et laissa le *Chatam* incommodé au point d'être obligé de mettre à la bande, dès qu'il nous vit éloignés de la portée du canon. Nous prîmes chasse et mîmes toutes nos voiles au vent; mais cette escadre, composée des meilleurs vaisseaux d'Angleterre, frais carénés, joignait à vue d'œil l'*Auguste*, que je ne voulais pas abandonner. L'affaire me paraissant des plus sérieuses, je conseillai à M. le chevalier de Nesmond de jeter à la mer ses ancres, sa chaloupe, ses mâts et ses vergues de rechange; en un mot, de ne rien ménager pour sauver le vaisseau du roi de ce danger pressant.

Ces précautions furent vaines : les ennemis, qui portaient le premier vent avec eux, nous joignirent vers les cinq heures du soir, à portée du canon. Je réfléchis, mais un peu tard, que mon secours était fort inutile contre un si grand nombre de vaisseaux de guerre, qui tous allaient mieux que l'*Auguste*, et qu'il y avait de la témérité à hasarder de perdre deux vaisseaux au lieu d'un. Dans cette vue, je

fis signal à M. le chevalier de Nesmond de tenir un peu plus le vent, ayant remarqué que c'était la situation où il allait le moins mal. De mon côté, je pris le parti d'arriver d'avantage : mon idée, en cela, était que l'escadre ennemie ne voudrait pas se séparer, par la crainte qu'elle aurait de celle que M. le marquis de Coëtlogon, qui, la trouvant dispersée, aurait pu lui faire un mauvais parti. Toutes ces réflexions me faisaient espérer qu'un de nous d'eux, au moins, se sauverait. Je me flattais même que s'ils s'attachaient au *Jason* seul, qui était un excellent vaisseau, nous pourrions fort bien leur échapper tous deux. Ce raisonnement fut déconcerté par leur manœuvre : six d'entre eux se détachèrent sur l'*Auguste*, et les quinze autres me poursuivirent. L'un d'eux, nommé *le Honster*, de soixante-quatre canons, me joignit avec une vitesse extrême : à peine eus-je le temps de me disposer au combat, et de ranger chacun à son poste, que ce vaisseau fut à portée du pistolet sur moi. La précipitation avec laquelle mes gens se préparèrent, fit que les canonnières de la première batterie, jetèrent à la mer une partie des avirons de mon vaisseau, n'ayant pas le temps de les rattacher aux bancs du second pont. J'eus la curiosité, avant que de commencer le combat, de savoir le nom d'un vaisseau si surprenant par sa légè-

reté, et je lui fis demander par un interprète. Cette interrogation déplut au capitaine, qui, pour réponse, m'envoya toute sa bordée de canon et de mousqueterie, tirée à bout touchant. Tous ces coups donnèrent dans le corps de mon vaisseau, et, la mer étant fort unie, j'aurais eu beaucoup de monde hors de combat, sans cette précaution que j'avais eue d'ordonner à tous mes gens, et même aux officiers, de se coucher le ventre sur le pont, et de ne se relever qu'au signal que je leur en ferais moi-même, avec ordre de pousser, en se relevant, un cri de vive le roi, et de pointer tous les canons, les uns après les autres, sans se presser. Cet ordre fut exécuté très-régulièrement et réussit à souhait. Je n'eus que deux hommes tués et trois de blessés, et, de ma seule décharge de canon et de mousqueterie, je mis près de cent hommes sur le carreau dans *le Honster*. Le désordre y fut si grand, que je n'aurais pas manqué de l'enlever d'emblée, s'il n'avait pas arrivé tout-à-coup vent arrière, et s'il n'eût pas été soutenu de près par plusieurs gros vaisseaux, lesquels me seraient tombés sur le corps avant que j'eusse pu débarrasser le mien d'un pareil abordage. Cependant il fut près de trois quarts d'heure sans revenir à la charge; et alors il se mit à me canonner dans la hanche, sans oser m'approcher de plus près que la portée du fusil. Sur-

ces entrefaites le vent cessa , et les ennemis , après m'avoir harcelé jusqu'à minuit , m'entourèrent de toutes parts , et me laissèrent en repos. Ils étaient bien persuadés que je ne leur échapperais pas , et qu'à la pointe du jour ils se rendraient maîtres de mon vaisseau , avec moins de risque et beaucoup plus de facilité ; j'en étais moi-même si bien convaincu , que j'assemblai tous mes officiers pour leur déclarer que , ne voyant aucune apparence de sauver le vaisseau du roi , il fallait au moins soutenir la gloire de ses armes jusqu'à la dernière extrémité , et que la meilleure forme , à mon sens , d'y procéder , était d'essuyer , sans tirer , le feu des vaisseaux qui nous environnaient , et d'aller tête baissée aborder , debout au corps , le commandant ; que , pour plus grande sûreté , je me tiendrais moi-même au gouvernail du vaisseau , jusqu'à ce qu'il fût accroché au bord de l'ennemi , lequel , ne s'attendant point à un pareil abordage , et n'ayant pas par conséquent le temps de faire les dispositions nécessaires pour le soutenir , nous donnerait peut-être occasion de faire une action brillante avant de succomber sous le nombre ; qu'à toute aventure , et de quelque manière que la chose tournât , il était au moins bien certain que le pavillon du roi ne serait jamais baissé , tant que je vivrais , par d'autres mains que par celles de ses ennemis.



M. de la Jaille et M. de Bourgneuf-Gravé, mes deux principaux officiers, parurent charmés de ma résolution, et tous unanimement assurèrent qu'ils périraient eux-mêmes, plutôt que de m'abandonner. Quand j'eus donné mes ordres pour rendre cette scène plus vive et plus éclatante, je me sentis plus tranquille, et voulus prendre, sur mon lit, une heure de repos : mais il me fut impossible de fermer l'œil, et je revins sur mon gaillard, où j'étais tristement occupé à regarder, les uns après les autres, tous les vaisseaux dont j'étais entouré, entre autres celui du commandant, qui était remarquable par ses trois feux à poupe, et par un quatrième dans sa grande hune. Au milieu de cette morne occupation, je crus m'apercevoir, demi-heure avant le jour, qu'il se formait une noirceur à l'horizon par le travers de notre bossoir, et que cette noirceur augmentait peu à peu. Je jugeai que le vent allait venir de ce côté-là ; et comme j'avais mes basses voiles carguées, et mes deux huniers tous bas, à cause du calme, je les fis rappareiller sans bruit, et orienter en même temps toutes les autres, pour recevoir la fraîcheur qui s'avavançait : j'employai aussi ce qui me restait d'avirons à gouverner mon vaisseau, afin qu'il prêtât le côté au vent lorsqu'il viendrait. Il vint en effet, et, trouvant mes voiles bien brassées

et disposées à le recevoir, il le fit tout d'un coup aller de l'avant. Les ennemis, qui dormaient en toute confiance, n'avaient point songé à se mettre dans le même état. Dans leur surprise, ils prirent tous vent d'avant, et perdirent un temps considérable à mettre toutes leurs voiles, et à revirer vent arrière pour me rejoindre. Toute cette manœuvre me fit gagner sur eux une bonne portée de canon d'avance, et alors, le vent augmentant insensiblement, mon vaisseau, qui allait très-bien quand il ventait un peu frais, avança de manière que l'escadre ennemie n'eut plus à beaucoup près sur moi le même avantage qu'elle avait eu. Le seul *Honster* me joignit encore à portée du fusil, et se remit à me canonner dans la hanche; mais je lui ripostais si vivement, que chaque bordée l'obligeait à culer et le rebutait. Cette chasse dura jusqu'à midi, et, comme le vent augmentait toujours, je m'éloignai de plus en plus de tous les vaisseaux de cette escadre : le *Honster* même commença à rester aussi de l'arrière de nous. Ce fut pour lors que je me regardai comme un homme vraiment ressuscité, ayant cru fermement que j'allais m'ensevelir sous les ruines du pauvre *Jason*. Je me prosternai pour en rendre grâces à Dieu, et je continuai ma route pour aller relâcher au plus tôt dans le premier port de France; car j'avais

été obligé , pour sauver le vaisseau du roi , de jeter à la mer , non-seulement toutes mes ancres , à l'exception d'une , mais aussi tous les mâts et toutes les vergues de rechange.

Je trouvai le lendemain , à la pointe du jour , un corsaire de Flessingue de vingt canons , nommé *le Paon*. L'état où j'étais ne m'empêcha pas de le poursuivre jusqu'à la vue de Belle-Isle , et , m'en étant rendu maître , je le conduisis au port Louis. Je trouvai trois vaisseaux du roi mouillés sous l'île de Grois : c'était *l'Élisabeth* , que j'avais pris sur les Anglais la campagne précédente , avec *l'Achille* et *le Fidèle* , tous trois sous le commandement de M. de Riberette , qui n'attendait qu'un vent favorable pour retourner à Brest. Je pris au port Louis une seconde ancre et un mât de hune de rechange , et comme j'avais donné un rendez-vous à M. le chevalier de Nesmond , en cas que nous pussions échapper de l'escadre ennemie , je crus devoir m'y rendre , et ne pas laisser un vaisseau du roi plus long-temps exposé à tomber au pouvoir des Anglais , d'autant plus que je savais qu'il n'allait pas bien , et d'ailleurs que leurs vaisseaux gardes-côtes s'étaient mis sur le pied de croiser au moins deux ou trois ensemble. Quelques envieux voulurent donner à cette résolution un air de témérité , et me blâmèrent hautement d'avoir remis

en mer avec un vaisseau aussi délabré que l'était *le Jason*. Il est vrai qu'il était fort maltraité dans ses œuvres mortes, et que sa poupe était criblée; mais d'ailleurs il ne faisait point d'eau, et ses mâts étaient en assez bon état : ainsi ce délabrement de poupe ne pouvait que me causer personnellement un peu d'incommodité, chose que je sacrifiais volontiers à mon devoir.

Je mis donc à la voile avec les trois vaisseaux du roi qui s'en allaient à Brest; et, les ayant quittés sur Pennemarch, je fus droit à mon rendez-vous, et j'y croisai pendant quinze jours, sans découvrir *l'Auguste*. J'en tirai un sinistre augure; à son défaut, je trouvai le Flessinguais *l'Amazone*, que j'avais pris la campagne précédente, et qu'un de mes amis avait armé pour me venir joindre. Nous primes ensemble deux assez bons vaisseaux hollandais, venant de Curaçao, chargés de cacao et de quelque argent; il en conduisit un à Saint-Malo, et je me rendis avec l'autre dans le port de Brest. J'appris, en y arrivant, la prise de *l'Auguste*, dont voici les principales circonstances.

Ce vaisseau, après avoir exécuté le signal que je lui avais fait de tenir plus de vent, avait été poursuivi par six vaisseaux détachés de l'escadre anglaise. L'un d'eux le joignit et lui livra combat, à peu près dans le temps que je fus attaqué par

*le Honster*. M. le chevalier de Nesmond se défendit fort vigoureusement, et, le vent ayant cessé, il se servit de ses avirons qu'il avait conservés, car nous en avions chacun trente, pour s'éloigner des ennemis. Il fut en cela favorisé du calme, qui dura toute la nuit, et, à la pointe du jour, il se trouvait déjà éloigné de cinq lieues des vaisseaux qui le poursuivaient; mais, le vent s'étant levé, ils le rejoignirent vers les cinq heures du soir, le combattirent l'un après l'autre, le démâtèrent, et enfin s'en rendirent maîtres le second jour.

La frégate *la Valeur*, sur laquelle mon frère avait été tué, eut la même destinée. Elle était sortie de Brest peu de jours après nous, sous le commandement de M. de Saint-Auban, auquel j'avais donné ordre de me venir joindre sur les parages que je lui avais marqués; mais il eut le malheur de trouver en son chemin *le Honster*, qui l'atteignit, le désempara, et l'obligea de céder à la force supérieure.

Par la prise de ses deux vaisseaux, il ne me restait que *le Jason*. Tous les autres du port de Brest étaient employés pour le service du roi, ainsi je remis en mer avec ce seul vaisseau, et fus croiser sur les côtes d'Espagne, dans le dessein de joindre l'armée navale du roi, commandée par M. le comte de Toulouse, amiral de France. Je n'eus pas le

bonheur de la découvrir. Je pris en chemin un vaisseau anglais, à l'entrée de la rivière de Lisbonne ; delà , m'étant posté à l'ouverture du détroit de Gibraltar, j'y trouvai deux frégates anglaises , venant du Levant , l'une de trente canons en guerre , et l'autre de vingt-six en marchandises. Elles résistèrent trois quarts d'heure , et ne baissèrent leur pavillon que lorsqu'elles me virent sur le point de les aborder. J'interrogeai les officiers et les équipages de ces deux prises , et , sur l'assurance qu'ils me donnèrent tous qu'ils n'avaient eu aucune connaissance de l'armée navale de France , je jugeai à propos d'aller escorter mes prises jusqu'à Brest. En faisant cette route, je pris , à la hauteur de Lisbonne, un autre vaisseau anglais de cinq cents tonneaux , chargé de poudre pour l'armée ennemie. Je fis encore une cinquième prise de la même nation , que je trouvai vers le cap du Finistère ; et je conduisis le tout à Brest.

(1706) L'année suivante , j'armai le *Jason* et le *Paon*, ce Flëssinguais de vingt canons que j'avais pris l'année précédente. J'en donnai le commandement à M. de la Jaille , qui avait servi avec moi de lieutenant et de capitaine en second , toujours avec un zèle très-distingué. L'*Hercule* , vaisseau du roi de cinquante-quatre canons , commandé par M. de Druis , lieutenant de vaisseau , eut or-

dre de venir du port Louis se joindre à nous dans la rade de Brest ; et j'y reçus une lettre de sa majesté, qui m'ordonnait d'aller me jeter dans Cadix, qui était menacé d'un siège, et d'y servir, avec ces trois vaisseaux et leurs équipages, sous les ordres de M. le marquis de Valdecagnas, capitaine général et gouverneur de la place. Le roi avait eu la bonté de me faire capitaine de vaisseau à la dernière promotion, et c'était pour moi un motif de redoubler de zèle pour son service.

*L'Hercule* tardant trop à se rendre à Brest, je mis à la voile avec *le Paon* pour l'aller chercher au port Louis. Chemin faisant, je rencontrai un vaisseau flessinguais de trente-six canons, nommé *le Marlboroug*, dont je m'emparai. Je trouvai ensuite *l'Hercule* mouillé sous l'île de Grois ; et après avoir fait entrer ma prise dans le port Louis, nous mîmes tous trois à la voile, pour aller à notre destination.

Etant à la hauteur de Lisbonne, environ quinze lieues au large, nous découvrîmes une flotte de deux cents voiles, venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais, depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts canons. Cette flotte occupait un très-grand espace ; et ayant remarqué un peloton de vingt navires marchands, avec un des vaisseaux de guerre, qui étaient trois lieues au

vent et séparés du corps de la flotte, je compris que nous pourrions accoster, assez aisément, ce peloton, sous pavillon anglais, et qu'en amusant le vaisseau de guerre par cette enseigne trompeuse, j'aurais le temps de l'aborder, et de prendre ensuite quelques-uns des vaisseaux marchands, avant qu'ils pussent être secourus du reste de la flotte.

La frégate *le Paon* était alors quatre lieues derrière nous; mais le temps était trop précieux pour l'attendre : et il ne convenait pas de donner de la défiance aux ennemis, en temporisant davantage. Je dis donc à M. de Druis qu'il fallait qu'il coupât ce peloton séparé, et que j'allais aborder le vaisseau de guerre, tandis qu'il se rendrait maître des navires marchands qu'il pourrait joindre. Aussitôt nous arborâmes pavillon anglais; et je m'avançai vers le vaisseau de guerre portugais, comme si j'avais eu intention de lui parler en passant, et de lui demander des nouvelles. Il mit en panne pour m'attendre; mais comme il était à l'encontre de nous, et qu'il n'était pas possible d'exécuter avec succès mon abordage dans une situation semblable, je jugeai à propos de carguer mes basses voiles, et de le ranger sous le vent, afin de l'empêcher d'arriver sur la flotte. Dans cette idée, je ne fis mettre mon pavillon blanc



que lorsque je fus à portée du pistolet ; et aussitôt je lui fis tirer toute ma bordée de canon et de mousqueterie. Ce vaisseau surpris ne me répondit que de cinq ou six coups de canon ; et le feu continuuel de ma mousqueterie l'empêchant de pouvoir manœuvrer ses voiles d'avant, j'eus le temps de revirer de bord sur mes deux huniers, et de le prolonger pour exécuter mon abordage. Déjà mes grappins étaient prêts à l'accrocher, quand *l'Hercule* vint passer à toutes voiles sous notre beaupré, et tirant sa bordée, peu nécessaire, il s'approcha si près de nous deux, que pour éviter d'être brisés tous les trois dans ce triple abordage, je fus contraint de mettre promptement mes voiles sur le mât, et ensuite d'arriver. Cet accident, ou plutôt cette manœuvre inconsidérée, m'ayant fait manquer mon abordage, et le vaisseau portugais ne paraissant plus faire aucune résistance, je crus qu'il n'y avait plus d'inconvénient à laisser le soin de l'amariner à mon camarade, d'autant plus que mon vaisseau allant bien mieux que le sien, je pouvais joindre plus vite quelques-uns de ces vaisseaux marchands, avant qu'ils fussent secourus. Cependant comme dès les premiers coups que j'avais tirés, ils avaient tous arrivé vent arrière sur la flotte, et que d'un autre côté les vaisseaux de guerre venaient à toutes voiles à eux, je me trouvai

à portée du canon de ces vaisseaux de guerre, avant que d'avoir pu atteindre un seul vaisseau marchand. Pour comble d'infortune, M. de Druis, auquel j'avais laissé le soin d'amariner ce premier vaisseau de guerre, au lieu de l'aborder, et de jeter à son bord quelques-uns de ses gens pour s'en emparer promptement, prit le parti d'y envoyer sa chaloupe ; mais les Portugais, un peu revenus de leur premier trouble, n'eurent pas plutôt tiré quelques coups de fusil pour l'empêcher d'aborder, que M. de Druis la fit revenir, et se mit à canonner ce vaisseau si vivement, qu'il hacha sa mâture en pièce, de façon qu'après l'avoir soumis, le mât de misaine tombait, lorsqu'il y renvoya sa chaloupe.

Pendant que cela se passait, j'étais occupé à combattre de loin les autres vaisseaux de guerre, pour les retarder, en les obligeant à me canonner de même, et pour donner, par cette diversion, tout loisir à M. de Druis de bien amariner le vaisseau pris. A la fin, jugeant qu'il avait eu pour cela un temps plus que suffisant, je revirai de bord sur lui ; et voyant ce vaisseau démâté, je fis préparer un câblot pour le prendre sur-le-champ à la remorque. Ma surprise fut extrême, quand j'appris de M. de Druis qu'il avait été contraint de l'abandonner parce qu'il allait incessamment

couler bas, et qu'il avait eu beaucoup de peine à en retirer nos gens. Lorsqu'il me tint ce discours, le jour allait finir, et les autres vaisseaux de guerre portugais n'étant plus qu'à portée du fusil de nous, le mal me parut sans remède ; et je fus obligé de m'en rapporter, bien malgré moi, à ce qu'il me disait.

Cependant je conservai toute la nuit cette flotte ; à la pointe du jour j'aperçus ce vaisseau pris la veille, qui, bien loin d'avoir coulé bas, s'était remâté avec des mâts de hune, et avait bravement pris sa place en ligne avec les autres. Cette apparition, à laquelle je ne devais pas m'attendre, m'engagea à faire venir M. de Druis, et deux de ses principaux officiers à bord de mon vaisseau, pour savoir les raisons qui les avaient portés à me dire si affirmativement que ce vaisseau allait incessamment disparaître, et en même temps pour m'informer s'il ne s'était pas assuré, en retirant ses gens, du capitaine ou de quelque autre officier portugais. Tout ce que je pus tirer de M. de Druis, fut qu'il avait été si pressé de sauver son équipage, à cause de l'approche des autres vaisseaux de guerre portugais, et dans l'impatience où il était de venir me seconder, qu'il n'avait pas pensé à retirer aucun prisonnier, d'autant plus qu'on lui disait à chaque instant que le vaisseau allait couler bas.

Je compris à ce discours que la cause de ce mal-entendu venait du pillage que ses matelots avaient fait dans ce riche vaisseau, que ces coquins voyant, d'un côté qu'il était démâté, et s'apercevant de l'autre que ses camarades accouraient à son secours, avaient eu peur de tomber au pouvoir des ennemis avec leur butin, et que pour l'éviter ils n'avaient point trouvé de meilleur expédient que celui de crier que le vaisseau allait couler bas, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se sauver. Alors persuadé qu'il y avait dans la conduite de M. de Druis plus de malheur que de mauvaise volonté, et qu'ainsi il était inutile de lui faire des reproches, je crus qu'il convenait, au contraire, de lui fournir l'occasion de réparer son tort par une action éclatante, en le mettant, pour cet effet, dans la nécessité d'aller aborder le commandant portugais, et en me chargeant de le couvrir du feu de tous les autres vaisseaux, pendant qu'il exécuterait son abordage. Je l'avertis que pour y bien réussir, il fallait ne pas tirer un coup que ses grappins ne fussent jetés de l'avant et de l'arrière, et nommer, pour sauter à bord, la moitié de ses officiers, le tiers de ses soldats et de ses manœuvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que les postes restassent passablement garnis. Je lui dis encore que je donnerais ordre

à M. de la Jaille, capitaine du *Paon*, de venir aborder *l'Hercule* aussitôt qu'il le verrait accroché au commandant portugais, et de lui jeter tout son équipage, pour remplacer ceux qui auraient sauté de son bord, et le mettre, par ce renfort, en état de combattre comme auparavant; qu'au moyen de ses précautions, j'étais sûr qu'il enlèverait ce gros vaisseau, dont l'entre-pont était fort embarrassé de marchandises, et dont l'équipage, composé de différentes nations, devait être très-peu aguerri. Je fis en même temps sentir à M. de Duis, que si je ne me chargeais pas de cet abordage, c'était parce que la manœuvre que j'aurais à faire pour le bien couvrir, était la plus délicate et la plus dangereuse; mais que je comptais bien que, quand il aurait enlevé ce gros vaisseau, il viendrait me rendre le même service que je lui aurais rendu, en me couvrant à son tour, quand j'irais aborder le vice-amiral portugais.

Ces précautions prises, et les ordres donnés, nous arrivâmes sur les vaisseaux de guerre ennemis, qui nous attendaient en ligne au vent de leur flotte. Nous essayâmes, sans tirer, leurs premières bordées; et M. de Duis aborda le commandant monté de quatre-vingts canons, avec toute l'audace et la valeur possibles: il jeta ses grappins à son bord, et lui donna dans le ventre toute sa bordée de ca-

non, chargée à double charge. La mousqueterie et les grenades, jointes à cela, jetèrent la mort et la terreur dans ce grand vaisseau ; et je ne doute nullement qu'il n'eût été facilement enlevé d'emblée, si M. de Druis avait eu autant d'attention à sa manœuvre, qu'il avait marqué d'intrépidité ; mais le commandant ennemi, un instant avant que d'être accroché, avait appareillé sa misaine et sa civadière, et poussé son gouvernail à arriver. Ainsi ces deux vaisseaux liés ensemble prirent lof pour lof en l'autre bord, de manière que le vent prit sur toutes les voiles du Portugais, et se conserva dans celles de *l'Hercule*. Il arriva de là, que les voiles de l'un étant orientées à courir de l'avant, et celles de l'autre à caler, les grappins rompirent, et que les deux vaisseaux se séparèrent, avant que les gens de *l'Hercule* eussent pu sauter dans le vaisseau ennemi, J'étais alors à portée de pistolet sous le vent, et je leur criais de toutes mes forces de brasser leurs voiles ; mais dans le bruit et la confusion d'un abordage, je n'étais pas entendu ; et d'ailleurs j'étais moi-même occupé à combattre, et à soutenir le feu des deux matelots du commandant, qui me chamaillaient rudement. Cependant voyant ce gros vaisseau, quoique manqué à l'abordage, si maltraité qu'il ne pouvait presque plus tirer, je voulus tenter de

l'accrocher à mon tour, mais je ne pus jamais y parvenir, parce que j'étais un peu trop sous le vent. D'un autre côté M. de la Jaille, qui s'était avancé à portée de jeter tout son équipage à bord de *l'Hercule*, ainsi que je l'avais ordonné, le voyant désaccroché, prit le parti de retenir le vent, et se démêla, comme il put, du milieu de tous ces vaisseaux, au moindre desquels le sien n'était pas capable de prêter le côté.

*L'Hercule* se trouvant désesparé, après son abordage, voulut s'écarter pour se raccommoder plus aisément, et, faisant de la voile, il passa par le travers de deux vaisseaux de guerre portugais, qui le maltraitèrent encore davantage.

Au moyen de tout cela, je me trouvai seul au milieu des ennemis. Toutes mes voiles et mes manœuvres étaient hachées, et le vent ayant cessé, mon vaisseau avait bien de la peine à gouverner. Heureusement les Portugais avaient encore moins de facilité à se remuer, à cause de leur pesanteur : l'un d'eux n'avait pu revirer comme les autres sur le commandant, et était resté en panne assez loin de ses camarades. Je trouvai le moyen de revirer de bord sur lui, à l'aide de mes avirons, et je fis tous mes efforts pour le doubler au vent, dans la résolution de l'aborder : mais toutes mes manœuvres d'avant étant coupées, il me fut

impossible de le ranger plus près que la demi-portée de fusil sous le vent, et comme j'avais d'ailleurs beaucoup de mes gens hors de combat, et que le corps de mon vaisseau était fort maltraité, je me contentai de lui donner en passant toute ma bordée, et je continuai ma route, pour me tirer hors de portée des autres vaisseaux, qui ne cessaient de me canonner.

Dès que je fus débarrassé, je fis signal à *l'Hercule* et au *Paon* de me venir joindre, ils obéirent, et M. de Druis me représenta les raisons qui l'avaient obligé de s'écarter de moi, et qu'il n'était pas en état de recommencer, ayant un aussi grand nombre de ses gens tués ou blessés. Je lui répondis qu'il fallait donner encore un coup de collier, et que les ennemis étant à proportion plus incommodés que nous, j'étais résolu de les poursuivre jusqu'à l'extrémité; en effet, je ne tardai pas à arriver sur eux, et mes deux camarades me suivirent sans balancer.

Nous commencions à découvrir les côtes de Portugal; et le vent ayant augmenté, la flotte ennemie s'efforçait d'en profiter, pour entrer avant la nuit dans le port de Lisbonne. La vitesse de mon vaisseau me fit gagner deux lieues sur *l'Hercule* et sur *le Paon*; en sorte que je joignis vers la fin du jour les vaisseaux de guerre portugais, qui



étaient restés un peu de l'arrière , pour couvrir leur flotte ; ils étaient si incommodés et si rebutés de la besogne , qu'ils m'abandonnèrent ce vaisseau de guerre qui avait été démâté , et pris le jour précédent par M. de Druis. Je me pressais de le joindre pour m'en emparer, avant que la nuit , qui s'avancait , fût fermée ; et pour plus grande précaution j'avais mis ma chaloupe à la mer , prête à l'amariner , en cas que mon abordage eût manqué par quelque événement imprévu , quand je découvris les brisans des écueils , nommés Arca-thophes , à portée de fusil sous le vent. Ce vaisseau , dont j'étais sur le point de me rendre le maître , toucha dessus , et alla échouer entre le fort de Cascais et celui de Saint-Julien. Il s'en fallut très-peu que je ne fisse aussi naufrage sur ces brisans , n'ayant eu précisément que le temps de revirer tout d'un coup en l'autre bord.

C'est ainsi que par une infinité de circonstances des plus malheureuses , et des moins attendues , je perdis une des plus belles occasions de ma vie. La fortune refusa de m'enrichir par la prise de ce vaisseau , qui tout seul était d'une valeur immense ; au milieu du combat , trois boulets consécutifs passèrent entre mes jambes , mon habit et mon chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil , et je fus blessé , mais légèrement , de

quelques éclats. Il semblait que les boulets et les balles vinssent me chercher par-tout où je portais mes pas.

Après cette aventure malheureuse, je rejoignis mes deux camarades, et nous fîmes route pour nous rendre à Cadix, suivant les ordres du roi. M. le marquis de Valdecagnas parut fort aise de notre arrivée; il me chargea du soin de garder les Pontals. Je fis entrer nos trois vaisseaux en dedans; je disposai les canonniers et les matelots qui me parurent nécessaires pour servir l'artillerie des deux forts de l'entrée; et je fis travailler le reste de nos équipages à perfectionner la batterie de Saint-Louis, qui n'était pas achevée. J'ajoutai à ces précautions celle d'avoir des chaloupes armées de soldats, toutes prêtes à servir en cas de besoin; je fis aussi armer sur mon crédit (le gouverneur ne voulant donner aucun fonds), un vaisseau, que je fis équiper en brûlot par mes canonniers, pour le placer avec un va-et-vient dans la passe du Pontal, la plus aisée à forcer. En un mot, je ne négligeai rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté des postes qui m'étaient confiés, sans que pour cela j'assistasse moins régulièrement à tous les conseils que tenait M. de Valdecagnas.

J'appris qu'il n'y avait pas pour quinze jours

de vivres dans Cadix, quoique le gouverneur eût sous ce prétexte exigé de grosses contributions de tous les négocians. Je crus de mon devoir de lui représenter fortement, qu'il était absolument nécessaire d'y pourvoir incessamment, s'il ne voulait se trouver exposé, par ce défaut, à rendre la place à l'armée navale ennemie, que l'on savait être arrivée sur les côtes de Portugal. Mes représentations réitérées lui déplurent ; aussi profitait-il du premier prétexte qu'il put trouver de me mortifier, et il l'entreprit, contre la règle et le respect qu'il devait au roi, qui m'avait honoré de ses ordres. Il sera aisé d'en juger par le récit que j'en ferai incessamment.

On reçut, dans ce temps-là, à Cadix des nouvelles de Lisbonne, au sujet de mon dernier combat avec la flotte portugaise. Elles portaient, que le marquis de Sainte-Croix, amiral de cette flotte, avait été tué, et beaucoup d'autres officiers ; que cinq de ces vaisseaux de guerre étaient entrés à Lisbonne fort délabrés, et que le sixième ayant été démâté et poursuivi de près, s'était échoué entre les forts de Cascais et de Saint-Julien, mais qu'on avait sauvé une partie de ses effets. On ajoutait que ce dernier vaisseau, qui revenait de Goa, avait relâché au Brésil, où il s'était joint à la flotte ; qu'il était riche de plus de deux millions de piastres.

tres, et que le pillage fait dessus par les gens de *l'Hercule*, était estimé à deux-cent mille écus; qu'il était même resté dans le vaisseau portugais quatorze matelots français, que le trop de précipitation avait empêché d'en retirer, lesquels avaient été mis au cachot en arrivant à Lisbonne. On apprit aussi par la même voie, que l'armée navale des ennemis avait quitté les côtes d'Espagne, et qu'il n'y avait aucune apparence qu'elle put désormais entreprendre le siège de Cadix.

Sur ces nouvelles, je pris l'agrément de M. de Valdecagnas, pour faire sortir nos vaisseaux des Pontals; et, ayant su qu'il y avait dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie, je formai le dessein d'y aller avec le brûlot, que j'avais fait équiper à mes dépens, et de les brûler. Je l'aurais exécuté, d'autant plus facilement qu'ils n'étaient soutenus d'aucun vaisseau de guerre; mais j'eus beau répondre du succès à M. de Valdecagnas, et lui faire là-dessus toutes les instances imaginables, il ne voulut jamais y consentir; et comme j'avais ordre exprès de lui obéir, il ne me resta que le regret de voir échapper une occasion qui aurait été si avantageuse au service des deux couronnes.

Lorsque nos vaisseaux mouillèrent dans la rade

de Cadix, j'avais ordonné que nos chaloupes allant à terre, ne fussent point armées, et qu'il y eût seulement un officier pour en contenir l'équipage, afin d'éviter toute discussion avec les Espagnols. Il arriva que les barques de la douane, abusant de ma discrétion, insultèrent nos chaloupes à diverses reprises, et même les visitèrent contre le droit de la nation Française. J'en fis mes plaintes par le canal de M. le chevalier Renaud, Français et lieutenant général au service d'Espagne, qui résidait à Cadix. Je le priai d'en parler au gouverneur, afin que l'on punit les coupables d'une pareille violence, et qu'on y remédiât à l'avenir, puisque je ne pouvais ni ne devais souffrir qu'on donnât atteinte aux privilèges de la nation, et qu'on insultât des vaisseaux du roi. J'ajoutai que le tort des Espagnols était d'autant plus grand, que nous n'étions là que pour les secourir et les protéger. M. de Valdecagnas ne fit aucune attention à tout ce que lui représenta M. Renaud; et négligea entièrement de pourvoir aux inconvéniens qui pourraient arriver; de sorte que deux jours après une barque de la douane insulta une seconde fois la chaloupe de *l'Hercule*, et en maltraita l'officier, qui voulait s'opposer à la visite. M. de Druis, capitaine de ce vaisseau, vint à huit heures du soir m'en porter ses plaintes, et

me représenter qu'ayant l'honneur de commander dans la rade de Cadix pour le service des deux couronnes, il était de mon devoir d'envoyer sur-le-champ arrêter cette barque, et d'en demander hautement justice, si je ne voulais m'exposer au reproche d'avoir le premier souffert des nouveautés injurieuses à la nation, et contraires au respect qu'on devait au roi. J'eus la précaution de me faire rendre compte par l'officier, et par l'équipage de la chaloupe, des circonstances de cette insulte ; et les ayant trouvées très-graves, je détachai deux chaloupes, sous le commandement de M. de la Jaille, pour aller arrêter cette barque, avec ordre exprès de ne point tirer et de n'user d'aucune violence, qu'à la dernière extrémité. La barque en question s'était mêlée parmi plusieurs autres, et il eut quelque peine à la trouver ; à la fin l'ayant démêlée, il s'avança sur elle : aussitôt elle prit chasse, et tira la première des coups de pierriers et de fusil sur nos chaloupes. Deux de nos soldats en furent blessés et deux autres tués, et M. de la Jaille eut le devant de son habit emporté d'un coup de pierrier. Alors se conformant à mes ordres, il aborda cette barque, s'en rendit maître, et la conduisit à bord de mon vaisseau. Cet abordage ne se put faire sans effusion de sang : les Espagnols tirant à toute outrance sur nos gens, ceux-ci ne purent

être retenus et leur tuèrent trois hommes ; ils en blessèrent trois autres, que j'eus soin de faire panser par nos chirurgiens.

Le lendemain matin je crus devoir descendre à terre avec MM. de Druis et de la Jaille, pour informer le gouverneur du fait, et pour lui en demander raison ; mais bien loin de vouloir m'écouter, il me fit arrêter dans son anti-chambre par le major de la place, et je fus conduit en prison à la tour de Sainte-Catherine. M. Renaud averti d'un procédé si surprenant, courut lui en représenter toutes les conséquences, et le trouvant mal disposé, il dépêcha un exprès au marquis de Villadarias, gouverneur d'Andalousie et beau-frère de M. de Valdecagnas, le conjurant de venir interposer son autorité, pour arrêter les suites périlleuses d'une pareille conduite. M. de Villadarias se rendit le jour suivant à Cadix, et dans un conseil qu'il assembla à ce sujet, il fut simplement décidé que l'armée navale des ennemis s'étant retirée, et le secours des vaisseaux français ne paraissant plus nécessaire à la conservation de la place, on me ferait sortir de prison, et que je pourrais mettre à la voile, quand bon me semblerait. Cela fut exécuté, et je fus conduit à bord de mon vaisseau. J'y arrivai, outré de l'indigne procédé du marquis de Valdecagnas, pour récompense des

soins et des mouvemens que je m'étais donnés avec autant de zèle que si j'avais été personnellement chargé de conserver Cadix. Toute ma consolation était l'espérance que le roi, bien informé du fait, en tirerait une satisfaction authentique. En effet, sa majesté, s'en étant fait rendre compte, exigea du roi d'Espagne que le gouvernement de Cadix, serait ôté à M. de Valdecagnas, et celui de l'Andalousie à M. de Villadarias, qui s'était donné la licence d'écrire là-dessus en termes très-peu convenables au profond respect qu'un particulier, comme lui, devait à un si grand monarque, aïeul de son maître.

Impatient de quitter cette terre, je mis à la voile dès le lendemain, et je fis route pour me rendre à Brest. J'eus en chemin connaissance d'une flotte de quinze vaisseaux anglais, escortée par le *Gaspard*, frégate de trente-six canons. Je fis signal à mes camarades de donner dans la flotte, et j'allai aborder le *Gaspard*. Celui qui le commandait se défendit très-valeureusement, et soutint mon abordage tout autant qu'il lui fut possible. M. de Fossières, officier plein d'ardeur, qui était mon capitaine en second, y fut tué ; j'eus encore un autre officier blessé, et nous prîmes douze vaisseaux de cette flotte, que nous conduisîmes à Brest.

J'avais marqué, pendant la route, toutes sortes



de prévenances à l'Anglais, capitaine de ce *Gaspard* ; et je m'étais empressé à lui faire connaître tout le cas que je faisais de sa valeur et de sa fermeté. Il fut assez injuste pour attribuer mes politesses à la crainte de tomber à mon tour entre les mains des Anglais, et il poussa l'indiscrétion jusqu'à m'en faire confidence en mangeant à ma table, entre le dessert et la fin du repas. Cette insolence me mit dans la nécessité d'en user, contre mon inclination, avec autant de dureté que je lui avais auparavant témoigné d'estime et d'amitié, afin de lui faire bien comprendre que si je considérais la valeur dans les ennemis du roi, lorsqu'ils étaient vaincus, je savais aussi dompter leur orgueil, et braver toutes sortes d'événemens, quand il était question de combattre pour ma patrie.

(1707) Le roi m'ayant fait l'honneur de me nommer chevalier de l'ordre de Saint-Louis, je me fis un devoir d'aller recevoir l'accolade de la main même de ce grand prince. Je me rendis à Versailles, où sa majesté voulut bien me faire connaître qu'elle était satisfaite de mon zèle et de mes services. Elle m'en donna des preuves, en m'accordant ses vaisseaux *le Lis* de soixante-quatorze canons, *l'Achille* de soixante-six, *le Jason* de cinquante-quatre, *la Gloire* de quarante, *l'Amazone* de trente-six et *l'Astrée* de vingt-deux. Je

partis promptement pour Brest , et je choisis pour commander ces vaisseaux MM. de Beauharnais , de Courserac , de la Jaille , de Nesmond et de Kerguelin ; et ayant mis à la voile , je fus me placer à la hauteur de Lisbonne , espérant d'y rencontrer la flotte du Brésil , qu'on attendait incessamment. Je ne pus parvenir à en avoir de nouvelles. Je m'emparai cependant de deux vaisseaux anglais assez riches , qui sortaient du détroit de Gibraltar. De-là m'étant porté à l'entrée de la Manche , je fis quatre autres prises de la même nation , chargées de tabac , et je ramenai le tout à Brest , où je fis caréner les vaisseaux de mon escadre.

Je trouvai dans ce port M. le comte de Forbin , chef d'escadre , avec six vaisseaux de guerre qu'il commandait. Nous y reçûmes en même temps l'un et l'autre une lettre de M. le comte de Pontchartrain , qui nous avertissait qu'il y avait aux Dunes d'Angleterre une flotte considérable , chargée de troupes et de munitions de guerre , prête à faire voile pour le Portugal et pour la Catalogne. Ce ministre nous marquait qu'il était d'une extrême conséquence que nous allassions , sans différer , croiser ensemble quelque temps au-devant de cette flotte , et que nous rendrions un service des plus importants à l'Etat , si nous pouvions la joindre et la détruire.

J'avais sous mes ordres le même nombre de vaisseaux que M. le comte de Forbin, parce que le *Maure*, vaisseau de cinquante canons, commandé par M. de la Moinerie-Miniac, de Saint-Malo, s'était venu joindre à moi à la place de l'*Astrée*, qui restait dans le port. Nous partîmes donc tous ensemble de Brest, et nous allâmes nous poster à l'ouverture de la Manche. Après avoir resté trois jours sans rien rencontrer, il me parut que M. de Forbin faisait route du côté de Dunkerque, lieu de son désarmement. Il était déjà éloigné de moi environ de quatre lieues, lorsque je remarquai qu'il changeait sa manœuvre et sa route. Je jugeai qu'il avait fait quelque découverte, et, courant de ce côté, j'aperçus effectivement une flotte qui me parut être de deux cents voiles, et vraisemblablement celle dont M. le comte de Pontchartrin nous avait avertis. Le jour commençait alors à paraître ; je crus devoir m'approcher de M. de Forbin, pour concerter ensemble la manière d'attaquer cette flotte, et je me pressais de le rejoindre ; mais ayant vu, chemin faisant, qu'il avait arboré pavillon de chasse, je mis aussitôt toutes mes voiles au vent, et chassai sur la flotte. La légèreté de mon escadre, carénée de frais, me fit devancer M. de Forbin d'environ une lieue ; et je n'étais plus qu'à une bonne portée de canon de

cette flotte, quand il s'avisa, au grand étonnement de tous, de venir en travers, et de prendre un ris dans ses huniers, par un temps où nous aurions pu porter perroquets sur perroquets. L'esprit de subordination, dont j'ai toujours été plus jaloux que qui que ce soit, me fit, contre mon gré, imiter cette manœuvre, qui seule nous fit manquer l'entière destruction de cette importante flotte. Elle était rassemblée sous le vent de cinq gros vaisseaux anglais, qui nous attendaient rangés sur une ligne. Le vaisseau *le Cumberland*, de quatre-vingt-deux canons, qui était le commandant, s'était placé au milieu; *le Devonshire*, de quatre-vingt-douze canons, à la tête, et *le Royal-Oak*, de soixante-seize, à la queue; *le Chester* et *le Ruby*, de cinquante-six à cinquante-quatre canons chacun, étaient matelots de l'avant et de l'arrière du *Cumberland*. Ils nous prirent d'abord, à ce qu'ils nous ont dit depuis, pour une troupe de corsaires rassemblés, dont ils ne faisaient pas grand cas. Mais nous n'eûmes pas plutôt mis en travers, qu'ils connurent qui nous étions, à la séparation des mâts de nos vaisseaux et à la hauteur de leurs œuvres mortes. L'affaire leur parut sérieuse, et le commandant fit signal, dans l'instant, aux bâtimens de transport de se sauver, comme ils pourraient, par différentes routes; d'où il est aisé de

conclure que , si nous les eussions attaqués , sans nous amuser inutilement à prendre des ris , ils étaient tous indubitablement perdus , et que , par conséquent , les projets formés par les puissances alliées contre la maison de France , pour achever de conquérir l'Espagne , se seraient trouvés dès-lors entièrement renversés ; d'autant plus que l'archiduc et le roi de Portugal attendaient , avec la plus grande impatience , ce convoi que la reine d'Angleterre leur envoyait , pour les soulager un peu dans l'extrême détresse où ils étaient , et surtout le premier , depuis la bataille d'Almanza qu'il avait perdue quelques mois auparavant.

Impatient de voir que M. de Forbin ne se pressait pas d'arriver , et réfléchissant que la journée s'avavançait beaucoup , puisqu'il était près de midi , et que nous étions à la fin du mois d'octobre , je fis signal à tous les vaisseaux de mon escadre de venir me parler les uns après les autres. J'ordonnai à M. le chevalier de Beauharnais d'aborder *le Royal-Oak* , à M. le chevalier de Courserac d'aborder *le Chester* , à M. de la Moinerie-Miniac d'aborder *le Ruby* , et , comme je me réservais le commandant , je donnai ordre à M. de la Jaille de me suivre avec *la Gloire* , et de venir me jeter une partie de son équipage , aussitôt qu'il m'y verrait accroché , afin de me trouver , par ce renfort , plus en état de se-

courir les vaisseaux de mon escadre que je verrais pressés, ou même ceux de l'escadre de M. de Forbin qui pourraient être assez hardis pour oser se mesurer avec le *Devonshire*. Mais aussi, comme il y avait de l'équité à songer un peu aux intérêts de mes armateurs, et prévoyant que nous trouverions assez de difficultés à soumettre les vaisseaux de guerre pour n'être pas en état de prendre et d'amariner les vaisseaux de transport, je chargeai M. le chevalier de Nesmond, qui commandait la frégate l'*Amazonie*, la meilleure de mon escadre, de donner au milieu de la flotte, pourvu cependant qu'aucun des vaisseaux du roi ne se trouvât dans le cas d'avoir un besoin pressant de son secours.

Ces ordres donnés, j'arrivai sur les ennemis, et, faisant coucher tout mon équipage sur le pont, je donnai mon attention à bien manœuvrer. J'essayai d'abord, sans tirer, la bordée du *Chester*, matelot de l'arrière du *Cumberland*, ensuite celle du *Cumberland* même, qui fut des plus vives. Je feignis, dans cet instant, de vouloir plier : il donna dans le piège, et ayant voulu arriver pour me tenir sous son feu, je revins tout-à-coup au vent, et par ce mouvement son beaupré se trouva engagé dans mes grands haubans, avant que de lui avoir riposté d'un seul coup de canon ; en sorte que toute mon artillerie, chargée à double

charge, et ma mousqueterie l'enfilant de l'avant à l'arrière, ses ponts et ses gaillards furent dans un instant jonchés de morts. Aussitôt M. de la Jaille, mon fidèle compagnon d'armes, s'avança avec *la Gloire* pour exécuter ce que je lui avais ordonné; mais ne pouvant m'aborder que très-difficilement, par rapport à la position où il me trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même de long en long. Il est vrai qu'il rompit son beaupré sur la poupe de mon vaisseau, dans le même moment que l'ennemi achevait de rompre le sien dans mes grands haubans. Alors ceux de mes gens que j'avais nommés pour sauter à l'abordage du *Cumberland*, s'efforcèrent de pénétrer à son bord, mais très-peu y réussirent, à cause de son beaupré rompu qui rendait l'approche de ce vaisseau aussi difficile que dangereuse. MM. de la Calandre, de Blois et Dumenaye, officiers sur *la Gloire*, furent les premiers qui s'élancèrent dedans, à la tête de quelques vaillans hommes. Ils tuèrent et mirent en fuite ce qui restait d'Anglais sur le pont et sur les gaillards, et se rendirent les maîtres du vaisseau. Alors voyant qu'ils me faisaient signe avec leurs mouchoirs, et que l'on baissait le pavillon anglais, je fis cesser le feu, et j'empêchai qu'il ne sautât un plus grand nombre de mes gens à bord. Au même instant, je fis

pousser au large pour me porter dans les lieux où je pourrais être de quelque utilité.

M. le chevalier de Beauharnais, qui montait *l'Achille*, avait abordé de son côté avec toute l'audace possible, *le Royal Oak*; et ses gens s'étant présentés pour sauter à l'abordage, il était prêt de s'en rendre maître, lorsque le feu prit dans son vaisseau à des gargousses pleines de poudres. Ses ponts et ses gaillards en furent enfoncés, et plus de cent hommes y perdirent la vie. Il fit pousser au large, et fut assez heureux pour éteindre cet embrasement, après bien du travail; mais pendant ce temps-là *le Royal-Oak*, dont le beaupré se trouvait rompu, avait profité de l'occasion, et s'était servi de toutes ses voiles pour se sauver.

M. le chevalier de Courserac, qui commandait *le Jason*, aborda aussi *le Chester*; et ses grappins s'étant rompus, les deux vaisseaux se séparèrent. M. le chevalier de Nesmond, qui le suivait sur *l'Amazone*, voulut en profiter, et aborder à son tour ce vaisseau anglais: mais n'ayant pas modéré sa course assez à temps, il le dépassa malgré lui; alors M. de Courserac revint dessus, et l'enleva à ce dernier abordage, ce qui fit prendre à M. de Nesmond le parti d'exécuter l'ordre que je lui avais donné de fondre au milieu de la flotte, et il s'empara d'un assez grand nombre de ces bâtimens de transport.



*Le Maure*, commandé par M. de la Moinerie-Miniac, avait, suivant sa destination, abordé *le Ruby*; et dans le temps même qu'il y était accroché, M. le comte de Forbin vint à toutes voiles donner de son beaupré sur la poupe de cet Anglais qui se rendait. M. de Forbin prétendit que c'était à lui qu'il s'était rendu, quoiqu'il n'eut pas jeté un seul homme à son bord. Cette prétention lui fit d'autant moins d'honneur, que le témoignage des Anglais ne lui était pas favorable, et que ce brave général aurait pu trouver, s'il l'avait voulu, des occasions plus glorieuses d'exercer son courage.

Aussitôt que j'eus fait pousser mon vaisseau au large du *Cumberland*, j'examinai, avec attention, la face du combat, et ma première pensée fut de courir sur *le Royal-Oak*, que je voyais fuir en très-mauvais état, et que j'aurais certainement enlevé d'emblée, sans beaucoup de danger et sans effusion de sang. Cette action m'aurait peut-être fait plus d'honneur que le combat sanglant que je rendis contre *le Devonshire*. Je crois pouvoir avancer hardiment que dans cette occasion l'intérêt de gloire particulière céda à un motif plus généreux. Je vis que M. le chevalier de Tourouvre, qui commandait *le Blak-Owal*, vaisseau de cinquante-quatre canons de l'escadre de M. Forbin, osait attaquer ce *Devonshire*, qui en portait quatre-

vingt-douze , et que suivi du *Salisbury*, monté par M. Bart , il s'avançait pour l'aborder avec une intrépidité héroïque. Je remarquai même qu'il avait déjà brisé son beaupré sur la poupe de ce gros vaisseau , dont le feu , infiniment supérieur , et l'artillerie formidable , hachaient en pièces ces deux pauvres vaisseaux. Touché de cet exemple de valeur , je volai au secours de ce brave chevalier , et je pris la résolution d'aborder de long en long le *Devonshire*. J'avais déjà prolongé ma civadière , et j'étais sur le point de l'accrocher , quand je vis sortir de sa poupe une fumée si épaisse , que la crainte de brûler avec lui me fit le battre à portée du pistolet , jusqu'à ce que j'eusse vu ce commencement d'incendie éteint. Il me serait difficile de tracer une peinture touchante du feu terrible de canon et de mousqueterie que j'en essayai pendant trois quarts d'heure , attendant toujours que la fumée de sa poupe fût un peu ralentie pour l'aborder. Il me mit dans cette attente plus de trois cents hommes hors de combat. Enfin , désespéré de voir périr tous mes gens l'un après l'autre , je me résolus à tout événement de l'accrocher , et fis pousser mon gouvernail à bord. Déjà nos vergues commençaient à se croiser , lorsque M. de Brugnon , l'un de mes lieutenans , qui commandait la mousqueterie et la manœuvre , vint précipitamment me faire remar-

quer que le feu, qui s'était fomenté dans la poupe du *Devonshire*, se communiquait à ses haubans, et à ses voiles de l'arrière. Frappé d'un danger si pressant, je fis à l'instant changer la barre de mon gouvernail, appareiller tout ce qui me restait de voiles, détachant des officiers pour aller sur le bout des vergues couper avec des haches mes manœuvres, qui étaient embarrassées avec celles de l'ennemi. A peine m'en étais-je éloigné de la portée du pistolet, que le feu se communiqua de l'arrière à l'avant de ce gros vaisseau avec tant de violence, qu'il fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tout son équipage périt au milieu des flammes et des eaux, à l'exception de trois de ses matelots, qui se trouvèrent, après l'affaire, à bord de mon vaisseau, où ils étaient passés de vergue en vergue, lorsqu'ils s'aperçurent du motif qui me faisait abandonner mon abordage avec tant de précipitation. Ils m'assurèrent qu'il y avait plus de mille hommes dans ce vaisseau, lequel portait, outre son équipage, plus de trois cents officiers ou soldats passagers. Je n'eus pas de peine à le croire, vu la vivacité avec laquelle son canon et sa mousqueterie étaient servis.

Après ce sanglant combat, mon vaisseau resta tellement délabré, que je fus deux jours entiers sans pouvoir remuer. Le corps du vaisseau, les mâts, les voiles, les manœuvres, tout était haché; le gouver-

nail était de même par deux balles barrées de trente-six livres ; je demenrai dans cette perplexité , ne sachant ce que les autres vaisseaux étaient devenus. Chacun d'eux avait pris le parti de se rallier, ou de poursuivre les débris de cette flotte ; je savais seulement que *le Royal-Oak* s'était sauvé, ayant bien remarqué que M. de Forbin n'avait pas jugé cette conquête digne de son attention. J'avoue que si j'eusse été capable de me repentir d'une bonne action, et si je n'avais pas eu présente l'utilité qui devait en revenir au roi d'Espagne, j'aurais eu quelque regret d'avoir laissé échapper un si beau vaisseau, qui était, pour ainsi dire, en mes mains, et d'avoir été me faire hacher en pièces, pour avoir la douleur de voir périr mille infortunés, d'un genre de mort si affreux. Le souvenir de ce spectacle effroyable me fait encore frémir d'horreur.

Avant que de finir le récit de ce combat, je ne puis m'empêcher de parler de l'action d'un de mes contre-mâîtres, qui sauta le premier à bord du *Cumberland*, par-dessus son beaupré rompu, et qui pénétra à son pavillon de poupe pour le baisser ; il était occupé à en couper la drisse, quand il vit quatre soldats anglais, qui s'étaient tenus ventre à terre, s'avancer sur lui le sabre haut. Dans ce péril imprévu, il conserva assez de jugement pour jeter à la mer le pavillon anglais, et pour s'y lan-

cer ensuite lui-même ; il eut aussi la présence d'esprit de ramasser le pavillon dans l'eau, et de gagner à la nage une chaloupe que *le Cumberland* avait à la remorque ; il en coupa le câblot, et se servant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva vent arrière, et se rendit dans cet équipage à bord de *l'Achille*, qui était resté en travers sous le vent, pour se rétablir du désordre où son abordage l'avait mis. Le pavillon dont je parle ici, fut porté dans l'église de Notre-Dame à Paris, avec ceux des autres vaisseaux de guerre anglais. Et sur le compte que je rendis de cette action à M. le comte de Pontchartrain, le roi, sur son rapport, voulut la récompenser d'une médaille d'or, et faire maître d'équipage ce vaillant homme. Il s'appelait Honorat Toscan, et naviguait en 1712 en sa qualité de maître, avec M. le chevalier de Fougeray, lorsqu'il fut pris par *le South-Seas-Castel*. Les matelots, ou soldats anglais, ayant su que c'était lui qui avait fait la belle action dont je viens de parler, lui firent essuyer mille indignités. Je n'ai pas voulu passer sous silence ni cette action, ni la récompense que ce brave soldat en reçut du roi. Ce grand prince n'apprenait jamais une action de valeur du moindre de ses sujets, qu'il ne lui en fît connaître sa satisfaction par quelque grâce.

Tous les vaisseaux de mon escadre et de celle de

M. de Forbin , arrivèrent deux jours avant moi dans la rade de Brest , avec le *Cumberland* , le *Chester* et le *Ruby*. Le *Cumberland* était mené à la remorque en triomphe , par le vaisseau de ce général , de la même manière que s'il en avait été personnellement le vainqueur.

Outre les vaisseaux de transport , dont j'ai dit que l'*Amazone* s'était emparée , et qu'elle conduisit à Brest , il y en eut plusieurs autres qui furent pris par différens corsaires , qui se trouvèrent à portée de profiter de la déroute , et qui les firent entrer dans d'autres ports de France (\*).

M. le comte de Forbin dépêcha à son arrivée M. le chevalier de Tourouvre , pour porter au roi la nouvelle de ce combat. J'appris dans la suite que ce dernier m'avait rendu , auprès de sa majesté , toute la justice que je pouvais attendre d'un caractère aussi généreux que le sien ; je la lui rendis aussi toute entière , quand j'eus l'honneur d'entretenir à mon tour le roi , sur les circonstances de cette action.

Je reçus alors une lettre très-obligeante de M. le

---

(\*) Rapin Thoyras , ou son continuateur , convient , page 184 du tome xii de son Histoire d'Angleterre , que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'archiduc , qu'en avait fait la bataille d'Almanza.

comte de Pontchartrain, qui me témoignait la satisfaction que sa majesté avait de mes services, en considération desquels elle voulait bien m'accorder une pension de mille livres sur son trésor royal. J'eus l'honneur de l'en remercier très-humblement; mais je lui demandai en grâce de faire tomber cette pension à M. de Saint-Auban, mon capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, et qui avait plus besoin de pension que moi. J'ajoutai que je me trouverais trop récompensé, si je pouvais, par mes très-humbles supplications, obtenir l'avancement des officiers qui m'avaient si valeureusement secondé; mais que si le roi me jugeait digne de quelque grâce particulière, j'espérais de sa bonté qu'il voudrait bien m'accorder des lettres de noblesse pour mon frère aîné et pour moi, puisque je devais à son secours et à ses soins tout ce que j'avais fait d'estimable, et l'honneur que j'avais d'être connu de sa majesté, par les occasions qu'il m'avait procurées de servir sans discontinuation. M. le comte de Pontchartrain trouva quelque difficulté à m'obtenir cette grâce, ou plutôt il jugea à propos de me la réserver pour récompense de quelque nouvelle action, croyant sans doute que cet objet me rendrait encore plus ardent; mais il est certain que je n'avais pas besoin d'être aiguillonné, et que

le désir que j'avais de mériter les bontés du roi, et d'être utile à l'Etat, était seul plus capable de m'animer, que toutes les récompenses. Aussi ne m'étais-je porté à lui demander cette grâce, que par rapport aux grandes obligations que j'avais à mon frère, dont le zèle pour le service du roi était égal au mien. Malgré tous ces motifs, je n'insistai pas, et crus devoir me rendre auprès de sa majesté, pour lui représenter de vive voix les services des officiers qui s'étaient distingués sous mes ordres. Elle eut la bonté d'en avancer plusieurs, entre autres M. le chevalier de Beauharnais, M. le chevalier de Courserac, M. de la Jaille, M. de Saint-Auban et quelques autres.

Ce fut alors qu'ayant le bonheur d'entretenir le roi du détail de mon dernier combat, je profitai avec empressement de l'occasion pour lui faire connaître toute la valeur de M. le chevalier de Tourouvre. Je lui fis une peinture si vive de l'intrépidité de cet officier, que sa majesté se tournant vers M. de Busca, lieutenant des gardes-du-corps, qui avait l'honneur de servir auprès d'elle, lui demanda si feu Rhuiter, son bon ami, en aurait fait autant. Il répondit qu'on ne pouvait rien ajouter au portrait que je venais de faire du mérite et de la bravoure de M. de Tourouvre, et qu'il n'en était pas surpris, ayant connu deux de ses frères dans



les troupes de terres de sa majesté, qui n'étaient pas moins valeureux que celui-ci. M. le maréchal de Villars, qui était aussi présent, prit la parole, et ajouta des particularités de leurs services très-avantageuses, et qui faisaient connaître que la valeur et la probité étaient héréditaires dans la maison de Tourouvre. Il pouvait encore y joindre la modestie, car je n'ai de mes jours vu de guerrier qui joignît à un si haut point cette dernière vertu, à tant d'intrépidité. J'ai été bien aise de faire connaître, en rapportant tous ces détails, que l'émulation, entre gens d'honneur, ne les empêche point de se rendre réciproquement justice, avec une satisfaction intérieure, que les faux braves ne connaissent pas.

(1708) J'étais si pénétré des bontés et des distinctions dont le roi avait daigné m'honorer, et j'avais un désir si pressant de m'en rendre digne de plus en plus, que je quittai bientôt le séjour de Versailles, pour aller chercher à combattre ses ennemis. J'avais demandé, et j'obtins de sa majesté un plus grand nombre de ses vaisseaux, que je destinai à une expédition dont je ne fis confidence à personne, parce que le succès dépendait d'un profond secret : il s'agissait d'aller attendre la nombreuse flotte du Brésil. J'avais reçu avis que les ennemis avaient envoyé sept vaisseaux de guerre

au-devant d'elle, et qu'ils croisassent sur les îles des Açores, où elle devait passer nécessairement, pour s'y rafraîchir et y prendre escorte. Ainsi mon entreprise paraissait immanquable à cet atterrage, si je pouvais armer assez à temps pour me rendre sur ces côtes avant qu'elle y fût arrivée.

Je ne tardai donc pas à prendre congé du roi, et je me rendis en poste à Brest, où je fis diligemment équiper les vaisseaux *le Lis* et *le Saint-Michel* de soixante-quatorze canons chacun, *l'Achille* de soixante-six, *la Dauphine* de cinquante-six, *le Jason* de cinquante-quatre, *la Gloire* de quarante, *l'Amazone* de trente-six et *l'Astrée* de vingt-deux. Ces vaisseaux furent montés par M. de Geraldin, M. le chevalier de Courserac, M. le chevalier de Nesmond, M. le chevalier de Goyon, M. de Miniac, M. de Courserac l'ainé, M. de la Jaille et M. de Kerguelin. Presque tous avaient déjà servi sous mes ordres avec distinction. Je joignis à cette escadre une corvette de structure anglaise de huit canons pour servir de découverte. Je la confiai à un jeune homme de mes parens, et j'engageai une autre frégate de Saint-Malo de trente canons, nommée *le Desmaretz*, à venir me joindre dans la rade.

Nous mîmes à la voile, et nous fûmes nous placer à la hauteur de Lisbonne. Le capitaine d'un

vaisseau suédois, qui en sortait, me confirma ce que j'avais appris de la flotte du Brésil, et me dit, que les sept vaisseaux de guerre que le roi de Portugal envoyait au-devant d'elle, étaient partis depuis deux mois pour l'attendre sur les îles des Açores. Nous cinglâmes de ce côté, et, passant hors de la vue de ces îles, nous fûmes nous placer à l'ouest à quinze lieues d'elles, vers l'endroit où devait passer la flotte, pour éviter que ces sept vaisseaux portugais, ou les habitans des îles n'eussent connaissance de notre escadre, et n'envoyassent quelque vaisseau d'avis au-devant de cette flotte, pour lui faire prendre une autre route. Je détachai en même temps ma corvette anglaise, pour aller faire le tour des îles, et reconnaître les sept vaisseaux en question, avec ordre de les bien examiner, et de venir me rendre compte de leurs forces, et des parages où ils croiseraient. Elle les trouva à l'ouest du port de la Tercère, qui couraient bord à terre et bord à la mer. Le capitaine me rapporta que cette escadre était composée de trois vaisseaux portugais, trois anglais et un hollandais; qu'un des portugais était à trois ponts, et tous les autres depuis cinquante jusqu'à soixante-dix canons.

Nous demeurâmes constamment près de trois mois sur ces parages, fort étonnés de ne pas voir paraître la flotte, et renvoyant tous les quinze jours

la corvette faire le tour des îles , elle me rapportait toujours la même chose des sept vaisseaux de guerre. Enfin nous découvrîmes un vaisseau venant de l'ouest , qui faisait route pour se rendre aux îles : nous le poursuivîmes , et ne pûmes le joindre à cause d'un bronillard et de la nuit qui survint. Je ne doutai pas qu'il n'informât les vaisseaux ennemis de notre croisière , et que ceux-ci ne se déterminassent à dépêcher un vaisseau d'avis au-devant de la flotte , pour la détourner de sa route ; et que par conséquent elle ne s'éloignât des îles pour éviter d'être exposée à notre insulte. Cependant nos provisions d'eau commençaient à manquer , en sorte que nous ne pouvions demeurer plus de quinze jours à croiser sur ces parages. Cette considération me porta à assembler un conseil composé de tous les capitaines de l'escadre , auxquels je tâchai de faire connaître la nécessité où nous étions d'aller attaquer , sans différer , les sept vaisseaux de guerre ennemis , dans lesquels nous devions vraisemblablement trouver de l'eau , et assez de vivres pour prolonger notre croisière jusqu'à l'arrivée de la flotte. J'ajoutais que ces vaisseaux , même seuls , suffisaient pour payer l'armement : les Portugais étant dans l'usage d'avoir beaucoup de canons de fonte. J'insistais sur ce qu'il était presque impossible qu'ils n'eussent été in-

formés de notre croisière par ce dernier vaisseau, que la nuit nous avait fait manquer, de manière que si nous tardions davantage à les aller chercher, il était indubitable que nous ne les trouverions plus, et que nous tomberions dans le cas de nous voir forcés, par la disette d'eau, à retourner en France sans avoir rien fait, et ainsi à perdre notre armement en entier.

Ce raisonnement était naturel ; mais quelque démon, envieux de mon bonheur, empêcha tous les capitaines de l'escadre, sans exception, de le goûter. Ils se laissèrent aller à l'avis de M. de Geraldin, qui était d'attendre constamment la flotte sur cette croisière. Ils disaient, pour leurs raisons, que cette flotte ne pouvait manquer d'arriver incessamment, le vent étant bon pour l'amener ; qu'en attaquant les sept vaisseaux, il n'était point douteux qu'ils ne nous attendissent de pied ferme, étant pour le moins aussi forts que nous ; que le sort des armes était incertain ; que supposant même que nous les réduisissions, cela ne pourrait se faire sans que plusieurs de nos vaisseaux ne se trouvassent désemparés, et peut-être hors d'état de tenir à la mer ; enfin qu'au pis aller nous serions toujours à portée de les attaquer ; ils ajoutaient que mes armateurs auraient lieu de me reprocher d'avoir préféré, dans cette occasion, ma gloire particulière à

leurs intérêts. Enfin, ils m'ébranlèrent de façon, que, pour ne pas paraître entier dans mes sentimens, je crus devoir leur accorder quelques jours. Mais cette condescendance ne m'empêchait pas de sentir que je m'exposais, par leur conseil, à un malheur sans remède. C'est le seul conseil que j'aie tenu de ma vie, pour savoir s'il était à propos de combattre, et, si j'en suis le maître, ce sera le dernier.

Cependant je leur laissai un ordre de combat, dans lequel étaient marqués les vaisseaux que chaque capitaine devait aborder, leur recommandant à tous de se tenir préparés, et de me suivre au premier signal que je ferais. Chaque jour que je différerais d'aller aux ennemis, me paraissait une année, et j'avais toujours dans l'esprit les suites malheureuses de notre retardement, que je regardais comme inévitables. Enfin, au bout de quatre jours, n'y pouvant plus tenir, je mis le signal de combat, et fis route pour les îles. Aussitôt M. de Geraldin me dépêcha un officier pour me demander encore trois jours en grâce, et les officiers de mon vaisseau, qui m'étaient les plus assidés, séduits par l'attente de la riche flotte du Brésil, et par l'espoir d'un butin immense, y joignirent des prières si pressantes, que j'eus encore la faiblesse d'y consentir.

Ces trois jours expirés, je fis route pour aller chercher les ennemis, et ne les trouvai plus, ainsi que je l'avais prévu. Mon embarras devint extrême : je ne savais si la flotte n'avait point passé à la faveur de la nuit, et si après avoir joint les vaisseaux de guerre, elle n'avait point continué sa route pour Lisbonne, sans s'arrêter aux îles. Pour m'en éclaircir, je résolus d'y faire une descente ; et pour cet effet, ayant passé entre les îles de Fayal, de Pico et de Saint-Georges, je remarquai, en rangeant cette dernière, un port au fond duquel était une assez jolie ville, et quelques forts qui dominaient sur la marine. Cet endroit me parut très-propre à mon dessein : j'ordonnai un détachement de toutes nos chaloupes, chargées de sept cents soldats sous le commandement de M. le comte d'Arquien, mon capitaine en second, avec ordre de descendre à terre et de se rendre maître de la ville. Avant que de faire partir ces chaloupes, j'avais envoyé tous nos canots faire une fausse attaque de l'autre côté, pour y attirer une partie de ces insulaires. La véritable descente se fit, et ceux des ennemis qui voulurent s'y opposer furent mis en fuite, et poursuivis si chaudement, que nos troupes entrèrent presque aussitôt qu'eux dans la ville, qui était la capitale de l'île de Saint-Georges. La

plupart des habitans l'avaient déjà abandonnée, et les religieuses même s'étaient sauvées, et avaient gagné les montagnes. Alors je fis porter à terre un grand nombre de futailles pour les remplir d'eau, et je fis en même temps enlever tout ce qui m'était nécessaire en grains et en vins, dont les magasins de cette ville regorgeaient.

Les prisonniers portugais que l'on fit, me dirent que les sept vaisseaux de guerre ayant eu avis par ce vaisseau que nous avions manqué, et de notre croisière et de nos forces, avaient quitté ces parages depuis trois jours, et étaient retournés à Lisbonne; mais que la flotte du Brésil n'était pas encore passée, et qu'on ne savait ce qui pouvait la retarder si long-temps. Ce rapport me donna une lueur d'espérance qui s'évanouit bientôt. Nos vaisseaux furent pris tout-à-coup d'une tempête qui en mit plusieurs en danger de périr contre ces îles, et tous dans la nécessité de gagner le large. Cette tempête continua si long-temps, que j'eus beaucoup de peine à retirer les troupes de cette ville, dont nous nous étions emparé, et que je me vis forcé d'abandonner nos futailles, pour faire promptement route vers les côtes d'Espagne. Mon unique espoir était de gagner le port de Vigo, assez à temps pour y faire



de l'eau, et pour revenir attendre la flotte du Brésil, à la hauteur de Lisbonne. J'y donnai rendez-vous à tous les vaisseaux de l'escadre, en cas de séparation; mais nous fûmes si contrariés par les vents, et si pressés de la soif, que chaque vaisseau chercha à gagner le port qui lui parut le plus à sa portée : *la Dauphine*, *le Desmaretz* et la corvette se séparèrent les premiers de l'escadre et retournèrent en France; *le Saint-Michel*, *le Jason*, *la Gloire* et *l'Amazone* furent à Cadix; pour moi j'arrivai à Vigo avec mon seul vaisseau et *l'Achille*.

Cette flotte du Brésil avait atterré aux îles des Açores huit jours après que j'en étais parti, et c'est une chose bien surprenante que mon escadre, composée d'excellens vaisseaux, ayant ces huit jours d'avance sur une flotte qui n'allait pas bien, n'ait pu, malgré tous mes efforts, arriver devant elle sur les côtes de Portugal; car la plus grande partie de la flotte était entrée dans Lisbonne ou dans les ports voisins, à peu près dans le même temps que j'entrais dans celui de Vigo. J'étais occupé à y faire de l'eau, lorsqu'un vaisseau de cette flotte, poussé par la tempête, vint échouer à quatre lieues de nous dans le port de Ponténédro, et fut pris par les Espagnols. Je sortis de Vigo le plus promptement qu'il me fut

possible, et je fis deux petites prises de cette même flotte : tout le reste était déjà rentré dans ses ports, comme je viens de le dire. Ainsi mon armement fut entièrement perdu, et mes vivres étant consommés je revins désarmer à Brest avec le *Lis* et l'*Achille*.

M. de Geraldin, qui, par notre séparation se trouva commandant des vaisseaux le *Saint-Michel*, le *Jason*, la *Gloire* et l'*Amazone*, étant arrivé dans Cadix, et s'y étant muni d'eau et de vivres, fit en retournant à Brest trois autres petites prises anglaises, qui ne payèrent pas la dépense de sa relâche.

La perte entière de cet armement, dans lequel nous avions risqué, mon frère et moi, une bonne partie de notre petite fortune, nous mit hors d'état de continuer des armemens aussi considérables.

(1709) Cependant je remis en mer avec le vaisseau l'*Achille* et les frégates l'*Amazone*, la *Gloire* et l'*Astrée*, montées par M. le chevalier de Courserac, M. de la Jaille, et M. de Kerguelin. J'étais informé qu'une flotte de soixante voiles devait bientôt sortir de Kingsal, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre anglais de soixante-dix, soixante et cinquante-quatre canons, pour se rendre en différens ports d'Angleterre. J'allai croiser sur son passage, et je la

découverts à la vue du cap Léopard. La mer était trop agitée et le vent trop fort pour hasarder de les aborder ; d'un autre côté, les ennemis étaient si supérieurs en artillerie, qu'il y aurait eu de la témérité à prétendre de les réduire par le canon. Cependant je considérai que, pareilles occasions ne se rencontrant pas fréquemment, il fallait les saisir quand elles se présentaient ; que la fortune aidait souvent la valeur un peu téméraire, et qu'enfin le vent pourrait s'appaiser pendant l'action.

Ces réflexions faites, je fis signal à *l'Astrée* de donner dans la flotte, et je m'avançai avec *l'Achille*, *l'Amazone* et *la Gloire*, pour livrer le combat aux trois vaisseaux qui m'attendaient en ligne au vent de leur flotte. Je donnai en passant ma bordée de canon et de mousqueterie au vaisseau de l'arrière du commandant, et, poussant ma pointe, j'abordai ce dernier de long en long. L'agitation des vagues ne me permit pas de jeter un seul homme à son bord, et même les deux vaisseaux abordés se séparèrent, malgré mes précautions. Je revins jusqu'à trois fois tenter cet abordage, sans pouvoir y tenir, ni faire sauter personne de mon équipage dans ce vaisseau ; mais le feu de mon canon et de ma mousqueterie, et d'un très-grand nombre de grenades, fut exécuté

si vivement, que ses poutres et ses gaillards furent couverts de morts et même abandonnés, ses vergues de misaine et de petit hunier coupées; en un mot je le mis hors d'état de manœuvrer et de se défendre.

Dans cet intervalle, *l'Amazone* et *la Gloire* combattaient de leur côté les deux autres vaisseaux anglais : elles étaient trop faibles de bois pour les aborder par un si mauvais temps, sans courir un risque évident de périr. Ce combat d'ailleurs était trop désavantageux pour elles au canon; aussi furent-elles fort maltraitées, et elles l'auraient été bien davantage, si je ne les avais secourues par intervalles, en partageant mon feu sur les vaisseaux qui les combattaient. Cette attention ne put empêcher que *la Gloire* ne demeurât tout-à-fait désarmée, avec perte d'un grand nombre d'hommes. M. de la Jaille, qui la commandait, vint me passer à poupe, et me pria de le couvrir, afin qu'il pût travailler à se rétablir.

Je n'étais guère moins maltraité, ayant reçu entre autre un boulet qui traversait ma soute aux poudres, lesquelles commençaient à se mouiller. L'inquiétude que j'en devais avoir ne m'empêcha pas de répondre à mon camarade, qu'il eût à se placer à une portée de fusil sous le vent de mon

vaisseau, et qu'il pouvait travailler en sûreté à se bien rétablir. En effet, les trois vaisseaux ennemis étaient battus et délabrés de façon à n'en devoir rien craindre. Comme l'*Amazone* me parut encore en assez bon état, je fis signal à M. le chevalier de Courserac, qui la montait, de donner dans la flotte. Il le fit, et amarina cinq bons vaisseaux chargés de tabac, sans que les vaisseaux de guerre ennemis osassent faire aucun mouvement pour l'en empêcher. J'étais à demi-portée de canon d'eux, avec la frégate *la Gloire*, prêt à donner dessus, s'ils avaient branlé. J'eus même l'audace de faire baisser les voiles à quatorze navires marchands de leur flotte, que je plaçai entre *la Gloire* et moi, à dessein de les amariner aussitôt que nos chaloupes, criblées de coups de canon, pourraient se trouver un peu rajustées. Mais il survint tout-à-coup un si violent orage, que *la Gloire* en fut démâtée, et mon vaisseau couché le plat-bord à l'eau, en danger évident d'être abîmé, si les écoutes de mes huniers ne s'étaient pas rompues. Au moyen de cet incident, les quatorze vaisseaux que j'avais à ma disposition, ne balancèrent pas à arriver vent arrière sur la côte d'Angleterre, et passèrent sous mon beaupré, sans que je pusse les en empêcher. Les trois vaisseaux de guerre les imitèrent, et ce

qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que *l'Astrée*, qui dès le commencement avait donné dans la flotte, avait brisé sa chaloupe en la mettant à la mer, et n'avait pu, à cause de la grosse vague, aborder une seule de plusieurs prises qu'elle avait arrêtées; ainsi ces prises, n'étant point amarinnées, profitèrent de l'orage, et se sauvèrent avec les autres. Après ce combat, la tempête devint encore plus affreuse, et nous sépara tous. Deux de nos prises arrivèrent à Saint-Malo avec *l'Amazonne* et *l'Astrée*; une autre se sauva dans Calais, et deux firent naufrage sur la côte d'Angleterre. Je fus aussi sur le point de périr, et j'eus toutes les peines du monde à gagner le port de Brest avec la frégate *la Gloire*, tous deux en fort mauvais état.

Après les y avoir fait raccommoier, nous retournâmes en croisière à l'entrée de la Manche, et nous y vîmes, comme la nuit se formait, un gros vaisseau qui courait vent arrière, vers les côtes d'Espagne. J'observai sa manœuvre, et réglant les miennes dessus, je le joignis à onze heures du soir; je le conservai toute la nuit, et mis un feu à poupe, afin que *la Gloire*, qui n'allait pas si bien que mon vaisseau, ne me perdît pas de vue. Dès que le jour parut, je m'avançai sur ce vaisseau étranger: il arbora

pavillon anglais, et ayant établi une batterie de six canons à l'arrière de sa poupe, j'en essayai plusieurs décharges, qui tuèrent quantité de mes gens, et incommodèrent fort mes mâts et mes voiles, parce que, fuyant toujours et allant aussi bien que moi, je fus assez long-temps sans pouvoir le joindre à portée du pistolet. Quand il me vit prêt à l'aborder, il brassa tout d'un coup ses voiles de l'arrière, et, bordant son artimon, poussa son gouvernail à venir au vent, dans la vue de mettre mon beaupré dans ses grands haubans. Attentif à sa manœuvre et à son gouvernail, je fis orienter mes voiles avec la même promptitude; et venant aussi tout d'un coup au vent, j'évitai cet abordage dangereux, et je l'abordai lui-même de long en long. Mes grappins furent accrochés au milieu de nos bordées de canon, de mousqueterie et de grenades, et ce vaisseau fut enlevé en moins de trois quarts d'heure; mais par le mouvement qu'il avait fait de mettre mon beaupré dans ses haubans, et par celui que j'avais fait moi-même pour l'éviter, il était arrivé que les deux vaisseaux, en présentant le côté au vent, avaient plié davantage, de manière que tous mes canons se trouvèrent pointés à couler bas; et mes canonniers n'ayant pas le temps d'en laisser tomber la culasse, tous

leurs coups donnèrent dans la carène du vaisseau ennemi. Quand son pavillon fut baissé, je fis pousser au large, et un instant après il vint passer à ma poupe, pour m'avertir qu'il allait couler bas si je ne lui envoyais un prompt secours. Je fis mettre sur-le-champ la chaloupe à la mer, avec deux bons officiers, et un nombre suffisant de calfas et de charpentiers pour sauver ce vaisseau, qui était de soixante canons et tout neuf : il s'appelait *le Bristol*.

Dans ce même instant *la Gloire* me joignit, et se mit en devoir d'envoyer aussi sa chaloupe ; mais au milieu de cette occupation, il parut tout d'un coup une escadre de quatorze vaisseaux de guerre anglais, à trois lieues sur nous, avec tant de vitesse, que je n'eus pas même le temps de retirer mes gens du *Bristol* : il fut dans un moment entouré d'ennemis, et coula bas au milieu d'eux. La moitié des Français et des Anglais qui étaient dedans fut noyée : le reste fut sauvé par les chaloupes des Anglais. M. de Sabrevois, premier lieutenant de mon vaisseau, officier plein de mérite, fut du nombre des malheureux, et MM. de Cussy et de Noilles, enseignes, se sauvèrent à la nage. Outre cette perte, j'eus dans cette action quatre-vingts hommes hors de combat : M. de la Harteloire, fils du lieutenant gé-



néral de ce nom , jeune homme plein de valeur , fut tué en se présentant des premiers à l'abordage , et il y eut encore deux autres officiers blessés.

Du moment que j'eus connaissance de cette escadre , j'arrivai vent arrière avec *la Gloire* : mes mâts et mes voiles étaient fort maltraités , mes deux vergues de civadière brisées , mon grand-mât de hune percé de deux boulets , et mes deux basses voiles si hachées , que je fus obligé de les changer en présence des ennemis. Ils nous joignirent bientôt à portée du canon : M. de la Jaille , qui connaissait la situation où sa frégate allait le mieux , jugea à propos de prendre chasse entre les deux écoute. La connaissance que j'avais aussi de mon vaisseau , m'engagea à tenir un peu plus le vent. Notre sort fut bien différent : tout délabré que j'étais , j'eus le bonheur d'échapper aux ennemis ; mais trois ou quatre de leurs vaisseaux les plus vites joignirent *la Gloire* ; M. de la Jaille résista jusqu'à l'extrémité , et remplit tous ses devoirs avec sa valeur ordinaire : il fut enfin contraint de céder à des forces si supérieures. Le lendemain de ce combat et de cette chasse , je trouvai une frégate anglaise qui sortait de la Manche , je m'en rendis maître , et la conduisis dans le port de Brest , où je désarmai.

A peu près dans ce temps-là le feu roi, satisfait de la continuation de mon zèle, se porta de lui-même à nous accorder, à mon frère et à moi, des lettres de noblesse les plus distinguées; et cette grâce nous fit d'autant plus de plaisir, que nous n'osions presque plus nous y attendre. Nous avions même pris des mesures pour recouvrer des titres et des papiers, que mon frère avait été obligé de laisser, en s'enfuyant avec précipitation de Malaga, en Espagne, où il était consul de France, lors de la déclaration de la guerre en 1689. Ce consulat avait été possédé de père en fils par ma famille, pendant plus de deux cents ans, et nous nous flattions de trouver dans ces papiers de quoi prouver, et faire renaître la noblesse de notre extraction, dont j'avais souvent entendu parler dans mon enfance. Quoi qu'il en soit, la bonté du roi nous épargna des soins peut-être inutiles; et nous nous tenons plus glorieux, mon frère et moi, d'avoir pu mériter notre noblesse de la bonté d'un si grand monarque, que si nous la devions à nos ancêtres, d'autant plus que sa majesté voulut qu'on insérât dans ces lettres les services de mon frère et la plupart des miens. Je ne tardai pas à me rendre auprès d'elle, pour lui en rendre mes très-humbles actions de grâces, et pour avoir l'honneur de lui faire en même

temps ma cour ; mais cela ne m'empêcha pas de faire armer *le Jason*, *l'Amazone* et *l'Astrée*, sous le commandement de M. de Courserac, qui s'en acquitta fort dignement, fit plusieurs prises, et revint désarmer à Brest.

(1710) Mon séjour à Versailles ne fut pas long. J'étais persuadé qu'en cherchant les ennemis du roi, je lui faisais infiniment mieux ma cour, qu'en faisant le personnage de courtisan, auquel je n'étais pas propre ; ainsi je pris congé de sa majesté, et je retournai à Brest, où je fis armer *le Lis*, *l'Achille*, *la Dauphine*, *le Jason* et *l'Amazone*. Je montai *le Lis*, et les quatre autres furent montés par M. le comte d'Arquin, M. le chevalier de Courserac, M. de Coursérac l'aîné, et M. de Kerguelin.

J'avais reçu avis que cinq vaisseaux anglais, venant des Indes orientales, devaient aborder à la côte d'Irlande, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre de soixante-dix canons. La richesse immense de ces cinq vaisseaux avait porté l'amirauté d'Angleterre à en faire partir deux autres de soixante-six canons chacun, pour aller au-devant d'eux. Je mis à la voile avec ces instructions, et j'établis ma croisière un peu au large de la côte d'Irlande. Je ne tardai pas à y rencontrer un des vaisseaux dépêchés par l'amiral

d'Angleterre : je le joignis avant qu'aucun de mes camarades pût arriver à sa portée, et je m'en rendis maître en moins d'une heure de combat. Ce vaisseau, nommé *le Gloucester*, que je trouvais effectivement monté de soixante-six canons, comme on me l'avait marqué, était tout neuf, et, comme il allait fort bien, il me parut propre à croiser avec nous. Je choisis, pour le commander, M. de Nogent, capitaine en second sur mon vaisseau, officier de mérite et de valeur s'il en fut jamais, et je le fis armer d'un bon nombre d'officiers, de soldats et de matelots, afin qu'il fût en état de combattre avec nous dans l'occasion. J'avais trouvé dans ce vaisseau les instructions de l'amiral d'Angleterre touchant sa destination.

Peu de jours après je vis son camarade, que je poursuivis, et qui se sauva à la faveur de la nuit. Ce début me fit espérer que ces riches vaisseaux des Indes ne m'échapperaient pas; mais j'eus le malheur de tomber malade d'une dyssenterie qui me mit à l'extrémité. Pour comble d'infortune, nous essuyâmes, pendant quinze jours, un brouillard si épais, que tous les vaisseaux de l'escadre ne se voyant plus, étaient obligés de se conserver par des signaux continuels de canons, de fusil, de cloches et de tambours. Les vais-

seaux des Indes furent assez heureux pour passer justement dans ce temps-là, de sorte que nous n'en eûmes aucune connaissance. Le pressentiment que j'en avais, me tourmentait encore plus que mon mal. Dès que ce malheureux brouillard fut dissipé, je courus à toutes voiles sur la côte d'Irlande; et j'arrivai précisément à la vue du cap de Clare, le même jour que les vaisseaux des Indes attéraient à cette côte. Nous les vîmes du haut de nos mâts, qui entraient dans les ports de Cork et de Kingsal. Il était même resté de l'arrière d'eux un vaisseau de guerre de trente-six canons, que *le Jason* approcha à la portée du canon : il lui tira plusieurs bordées, sans pouvoir l'empêcher de se réfugier parmi des écueils qui nous étaient inconnus, et de pénétrer dans le fond d'un port, dont l'entrée paraissait très-dangereuse. Tant de contre-temps nous ayant fait manquer une si belle occasion, le reste de la campagne se passa à peu près de même : je fis seulement une prise chargée de tabac, et mes vivres étant finis j'allai désarmer à Brest. On m'y débarqua mourant, et je fus très-long-temps sans pouvoir me rétablir ; enfin la nature surmonta le mal et me remit en état d'aller à Versailles pour y faire ma cour au roi.

(1711) Ce fut dans ce voyage que je commençai

à former une entreprise sur la colonie de Rio-Janéiro, l'une des plus riches et des plus puissante du Brésil. M. du Clerc, capitaine de vaisseau, avait déjà tenté cette expédition avec cinq vaisseaux du roi, et environ mille soldats des troupes de la marine; mais ces forces n'étant pas à beaucoup près suffisantes pour exécuter un tel projet, il y était demeuré prisonnier avec six ou sept cents hommes : le surplus avait été tué à l'assaut qu'il avait donné à la ville et aux forteresses de Rio-Janéiro.

Depuis ce temps-là le roi de Portugal en avait fait augmenter les fortifications, et y avait envoyé en dernier lieu quatre vaisseaux de guerre de cinquante-six à soixante-quatorze canons, et trois frégates de trente-six à quarante canons chargés d'artillerie, de munitions de guerre et de cinq régimens, composés de soldats choisis, sous le commandement de dom Gaspard d'Acosta, afin de mettre cet important pays absolument hors d'insulte.

Les nouvelles par lesquelles on avait appris la défaite de M. du Clerc et de ses troupes, disaient que les Portugais, insolens vainqueurs, exerçaient envers ces prisonniers toutes sortes de cruautés; qu'ils les faisaient mourir de faim et de misère dans des cachots, et même que M. du Clerc avait

été assassiné, quoiqu'il se fût rendu à composition. Toutes ces circonstances, jointes à l'espoir d'un butin immense, et sur-tout à l'honneur qu'on pouvait acquérir dans une entreprise si difficile, firent naître dans mon cœur le désir d'aller porter la gloire des armes du roi jusque dans ces climats éloignés, et d'y punir l'inhumanité des Portugais par la destruction de cette florissante colonie. Je m'adressai pour cela à trois de mes meilleurs amis, qui de tout temps m'avaient aidé de leurs bourses et de leur crédit dans les différentes expéditions que j'avais formées : c'était M. de Coulanges, aujourd'hui maître d'hôtel ordinaire du roi et contrôleur général de la maison de sa majesté, MM. de Beauvais et de la Saudre-le-Fer, de Saint-Malo, tous trois fort estimés et très-accrédités. Je leur confiai mon entreprise et les engageai à être directeurs de cet armement. Mais l'importance et l'étendue de l'expédition exigeant des fonds très-considérables, nous fûmes obligés de nous confier à trois autres riches négocians de Saint-Malo, qui étaient MM. de Belle-Isle-Pepin, de l'Espine-Danycan et de Chapdelaine, ce qui faisait, y compris mon frère, sept directeurs. Je leur fis voir un état des vaisseaux, des officiers, des troupes, des équipages, des vivres, et de toutes les munitions nécessaires, sui-

vant lequel la mise hors de cet armement, non compris les salaires payables au retour, devait monter à douze cent mille livres.

M. de Coulange vint me joindre à Versailles, afin d'arrêter un traité en forme, et d'obtenir du ministre les conditions essentiellement nécessaires au succès de mon projet. Il eut besoin d'une patience à l'épreuve, et d'une grande dextérité, pour lever toutes les difficultés qui s'y opposaient. A la fin il y réussit, et M. le comte de Toulouse, amiral de France, ne dédaigna pas d'y prendre un assez gros intérêt; en sorte que sur le compte que ce prince et M. de Pontchartrain en rendirent au roi, sa majesté l'approuva et voulut bien me confier ses vaisseaux et ses troupes, pour aller porter le nom Français dans un nouveau monde.

Aussitôt que cette résolution eut été prise, nous nous rendîmes à Brest, mon frère et moi, et nous y fîmes diligemment équiper les vaisseaux *le Lis* et *le Magnanime* de soixante-quatorze canons chacun, *le Brillant*, *l'Achille* et *le Glorieux*, tous trois de soixante-six canons, la frégate *l'Argonaute* de quarante-six canons, *l'Amazone* et *la Bellone*, autres frégates de trente-six canons chacune; *la Bellone* était équipée en galiote avec deux gros mortiers, *l'Astrée* de vingt-deux ca-



nous et *la Concorde* de vingt. Cette dernière était de quatre cents tonneaux, et devait servir de vivandier à la suite de l'escadre : elle était principalement chargée de futailles pleines d'eau.

Je choisis pour monter les vaisseaux, M. le chevalier de Goyon, M. le chevalier de Courserac, M. le chevalier de Beauve, M. de la Jaille, et M. le chevalier de Bois-de-la-Motte. M. de Kerguelin monta la frégate *l'Argonaute*, et les trois autres furent confiées à MM. de Chenais-le-Fer, de Rogon et de Pradel-Daniel, tous trois de Saint-Malo et parens des principaux directeurs de l'armement.

Je fis en même temps armer à Rochefort *le Filèle* de soixante canons, sous le commandement de M. de la Moinerie-Miniac, sous prétexte d'aller en course, comme il lui était ordinaire. *L'Aigle*, frégate de quarante canons, y fut aussi équipée et montée par M. de la Mar-Decan, comme pour aller aux îles de l'Amérique; et je fis préparer sous main deux traversiers de La Rochelle, équipés en galiotes, avec chacun deux mortiers.

Le vaisseau *le Mars* de cinquante-six canons, fut pareillement armé à Dunkerque, et monté par M. de la Cité-Danycan, sous prétexte d'aller en course dans les mers du Nord, comme il faisait ordinairement, me servant pour tous ces arme-

mens de personnes que je faisait agir indirectement.

Je donnai toute mon attention à faire préparer de bonne heure , avec tout le secret possible , les vivres , munitions , tentes , outils , enfin tout l'attirail nécessaire pour camper et pour former un siège. J'eus soin aussi de m'assurer d'un bon nombre d'officiers choisis pour mettre à la tête des troupes , et pour bien armer tous ces vaisseaux. M. de Saint-Germain , major de la marine à Toulon , fut nommé par la cour pour servir de major sur l'escadre , et son activité , jointe à son intelligence , me fut d'un secours infini pendant le cours de cette expédition.

Indépendamment de ces préparatifs et de tous les vaisseaux que nous faisions armer , mon frère et moi , nous en engageâmes deux autres de Saint-Malo , qui étaient relâchés aux rades de La Rochelle , le *Chancelier* de quarante canons , monté par M. Danyean-du-Rochier , et la *Glorieuse* de trente , par M. de la Perche. Les soins que nous prîmes pour accélérer toutes choses , furent si vifs et si bien ménagés , que malgré la disette où étaient les magasins du roi , tous les vaisseaux de Brest et de Dunkerque se trouvèrent prêts à mettre à la voile dans deux mois , à compter du jour de mon arrivée à Brest.

J'avais eu avis qu'on travaillait en Angleterre à mettre en mer une forte escadre, et ne doutant pas que ce ne fût pour venir me bloquer dans la rade de Brest, je changeai le dessein où j'étais d'y attendre le reste de mon escadre, en celui de l'aller joindre aux rades de La Rochelle, ne voulant pas même donner à mes vaisseaux le temps d'être entièrement prêts. En effet, je mis à la voile le 3 du mois de juin; et deux jours après il parut à l'entrée du port de Brest une escadre de vingt vaisseaux de guerre anglais, dont quelques-uns s'avancèrent jusque sous les batteries, et prirent deux bateaux de pêcheurs, qui les informèrent de ma sortie; d'où il est aisé de juger que sans l'extrême diligence qui fut apportée à cet armement, et le parti que je pris de mettre tout d'un coup à la voile, l'entreprise était échouée.

J'arrivai le sixième aux rades de La Rochelle: j'y trouvai *le Fidèle*, les deux traversiers à bombes, et les deux frégates de Saint-Malo prêtes à me suivre.

Le neuvième du mois, je remis à la voile avec tous les vaisseaux rassemblés, à l'exception de la frégate *l'Aigle*, qui avait besoin d'un soufflage pour être en état de tenir la mer; je lui donnai rendez-vous à l'une des îles du cap Verd, où je devais, suivant les mémoires que l'on m'avait donnés, faire

aisément de l'eau, et trouver des rafraîchissemens.

Le 21, je fis une petite prise anglaise sortant de Lisbonne, que je jugeai propre à servir à la suite de l'escadre.

Le 2 juillet, je mouillai à l'île Saint-Vincent, l'une de celles du cap Verd, où la frégate *l'Aigle* vint me joindre. J'y trouvai beaucoup de difficulté à faire de l'eau, et très-peu d'apparence d'y avoir des rafraîchissemens; ainsi je remis à la voile le sixième, avec le seul avantage d'avoir mis toutes les troupes à terre, et de leur avoir fait connaître l'ordre et le rang qu'elles devaient observer à la descente.

Je passai la ligne le 11 du mois d'août, après avoir essuyé, pendant plus d'un mois, des vents si contraires et si frais, que tous les vaisseaux de l'escadre, les uns après les autres, démâtèrent de leur mât de hune.

Le 19, j'eus connaissance de l'île de l'Ascension; et le 27, me trouvant à la hauteur de la baie de Tous les Saints, j'assemblai un conseil, dans lequel je proposai d'y aller prendre ou brûler, chemin faisant, ce qui s'y trouverait de vaisseaux ennemis. Pour cet effet, je me fis rendre compte de la quantité d'eau qui restait dans tous les vaisseaux de l'escadre; mais il s'en trouva si peu,

qu'à peine suffisait-elle pour nous rendre à Rio-Janéiro : ainsi il fut décidé que nous continuerions notre route, pour aller en droiture à notre destination.

Le 11 septembre on trouva fonds, sans avoir cependant connaissance de terre. Je fis mes remarques là-dessus et sur la hauteur que l'on avait observée ; après quoi, profitant d'un vent frais qui s'éleva à l'entrée de la nuit, je fis forcer de voiles à tous les vaisseaux de l'escadre malgré la brume et le mauvais temps, afin d'arriver, comme je fis, à la pointe du jour, précisément à l'entrée de la baie de Rio-Janéiro. Il était évident que le succès de cette expédition dépendait de la promptitude, et qu'il ne fallait pas donner aux ennemis le temps de se reconnaître. Sur ce principe, je ne voulus pas m'arrêter à envoyer à bord de tous les vaisseaux les ordres que chacun devait observer en entrant, les momens étaient trop précieux : j'ordonnai donc à M. le chevalier de Courserac, qui connaissait un peu l'entrée de ce port, de se mettre à la tête de l'escadre, et à MM. de Goyon et de Beauve de les suivre. Je me mis après eux, me trouvant de cette façon dans la situation la plus convenable pour observer ce qui se passait à la tête et à la queue, et pour y donner ordre. Je fis en même temps signal à MM. de la Jaille et de la Moinerie - Mi-

niac, et ensuite à tous les capitaines de l'escadre, suivant le rang et la force de leurs vaisseaux, de s'avancer les uns après les autres. Ils exécutèrent cet ordre avec tant de régularité, que je ne puis assez élever leur valeur et leur bonne conduite : je n'en excepte pas même les maîtres des deux traversiers et de la prise anglaise, qui, sans changer de route, essayèrent le feu continu de toutes les batteries, tant est grande la force du bon exemple. M. le chevalier de Courserac, sur-tout, se couvrit dans cette journée d'une gloire éclatante par sa bonne manœuvre, et par la fierté avec laquelle il nous fraya le chemin en essayant le premier feu de toutes les batteries.

Nous forcâmes donc de cette manière l'entrée de ce port, qui était défendu par une quantité prodigieuse d'artillerie, et par les quatre vaisseaux et les trois frégates de guerre que j'ai marqués ci-dessus avoir été envoyés par le roi de Portugal pour la défense de la place. Ils s'étaient tous traversés à l'entrée du port, mais voyant que le feu de leur artillerie, soutenu de celui de tous leurs forts, n'avaient pas été capables de nous arrêter, et que nous allions bientôt être à portée de les aborder et de nous emparer d'eux, ils prirent le parti de couper leurs câbles et de s'échouer sous les batteries de la ville. Nous eûmes dans cette action en-

viron trois cents hommes hors de combat ; et afin qu'on puisse juger sainement du mérite de cette entrée , j'exposerai ici quelle est la situation de ce port, et j'y joindrai celle de la ville et de ses forteresses.

La baie de Rio-Janéiro est fermée par un goulet d'un quart plus étroit que celui de Brest : au milieu de ce détroit est un gros rocher, qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée du fusil des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite est le fort de Sainte-Croix , garni de quarante-huit gros canons , depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de balle , et une autre batterie de huit pièces , qui est un peu en dehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean et deux autres batteries de quarante-huit pièces de gros canons , qui font face au fort de Sainte-Croix.

Au dedans, à l'entrée à droite, est le fort de Notre-Dame de Bon Voyage , situé sur une presqu'île , et muni de seize pièces de canons de dix-huit à vingt-quatre livres de balle.

Vis-à-vis est le fort de Villegagnon , où il y a vingt pièces du même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théodore de seize canons , qui battent la plage. Les Portugais y ont fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'île des Chèvres, à portée du fusil de la ville, sur laquelle est un fort à quatre bastions, garni de dix pièces de canons, et sur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pièces.

Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde, muni de dix-huit pièces de canons, qui s'avance dans la mer: il y a encore d'autres batteries de l'autre côté de la rade, dont je n'ai pas retenu le nom; enfin les Portugais avertis, avaient placé du canon et élevé des retranchemens par-tout où ils avaient cru qu'on pouvait tenter une descente.

La ville de Rio-Janéiro est bâtie sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, et qui sont couronnées de forts et de batteries. La plus proche, en entrant, est occupée par les Jésuites; celle qui est à l'opposite, par les Bénédictins, et la troisième par l'évêque du lieu.

Sur celle des Jésuites est le fort de Saint-Sébastien, garni de quatorze pièces de canon et de plusieurs pierriers; un autre fort nommé de Saint-Jacques, garni de douze pièces de canon, et un troisième nommé de Sainte-Aloysie, garni de huit, et outre cela une batterie de douze autres pièces de canon.

La montagne occupée par les Bénédictins est aussi



fortifiée de bons retranchemens et de plusieurs batteries qui voyent de tous côtés.

Celle de l'évêque, nommée la Conception, est retranchée par une haie vive et munie, de distance en distance, de canons qui en occupent le pont.

La ville est fortifiée par des redans et par des batteries, dont les feux se croisent; du côté de la plaine elle est défendue par un camp retranché et par un bon fossé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens, il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cents hommes en bataille. C'était en cet endroit que les ennemis tenaient le fort de leurs troupes, qui consistaient en douze ou treize mille hommes au moins, en y comprenant cinq régimens de troupes réglées, nouvellement amenées d'Europe par dom Gaspard d'Acosta, sans compter un nombre prodigieux de noirs disciplinés.

Surpris de trouver cette place dans un état si différent de celui dont on m'avait flatté, je cherchai à m'instruire de ce qui pouvait y avoir donné lieu; et j'appris que la reine Anne d'Angleterre avait fait partir un paquebot, pour donner avis de mon armement au roi de Portugal, lequel n'ayant aucun vaisseau prêt pour en aller porter la nouvelle au Brésil, avait dépêché le même paquebot

pour Rio-Janéiro, et que le hasard l'avait si bien favorisé, qu'il y était arrivé quinze jours avant moi. C'est sur cet avertissement que le gouverneur avait fait de si grands préparatifs.

Toute la journée s'étant passée à forcer l'entrée du port, je fis avancer, pendant la nuit, la galiote et les deux traversiers à bombes pour commencer à bombarder; et à la pointe du jour je détachai M. le chevalier de Goyon, avec cinq cents hommes d'élite, pour aller s'emparer de l'île des Chèvres. Il l'exécuta dans le moment, et en chassa les Portugais si brusquement, qu'à peine eurent-ils le temps d'enclouer quelques pièces de leur canon. Ils coulèrent à fond, en se retirant, deux gros navires marchands, entre la montagne des Bénédictins et l'île des Chèvres, et firent sauter en l'air deux de leurs vaisseaux de guerre, qui étaient échoués sous le fort de la Miséricorde. Ils voulurent en faire autant d'un troisième échoué sous la pointe de l'île des Chèvres; mais M. le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes commandées par MM. de Vaureal et de Saint-Osman, lesquels, malgré tout le feu des batteries de la place et des forts, s'en rendirent maîtres, et y arborèrent le pavillon du roi. Ils ne purent cependant mettre ce vaisseau à flot, parce qu'il s'était rempli d'eau par les ouvertures que le canon y avait faites.

M. le chevalier de Goyon m'ayant rendu compte de la situation avantageuse de l'île des Chèvres, j'allai visiter ce poste, et le trouvant tel qu'il me l'avait dit, j'ordonnai à MM. de la Ruffinière, de Kerguelin et Elian, officiers d'artillerie, d'y établir des batteries de canons et de mortiers. M. le marquis de Saint-Simon, lieutenant de vaisseau, fut chargé du soin de soutenir les travailleurs, avec un corps de troupes que je lui laissai : les uns et les autres y servirent avec tout le zèle et toute la fermeté que je pouvais souhaiter, quoiqu'ils fussent exposés à un feu continu et très-vif de canon et de mousqueterie.

Cependant nos vaisseaux manquant d'eau, il n'y avait pas un moment à perdre pour descendre à terre, et pour s'assurer d'une aiguade. J'ordonnai pour cet effet à M. le chevalier de Beauve de faire embarquer la plus grande partie des troupes dans les frégates *l'Amazone*, *l'Aigle*, *l'Astrée* et la *Concorde*, et je le chargeai de s'emparer de quatre vaisseaux marchands portugais, mouillés près de l'endroit où je comptais faire ma descente. Cet ordre fut exécuté pendant la nuit, si ponctuellement, que le lendemain matin notre débarquement se fit sans confusion et sans danger. Il est vrai que j'avais tâché d'en ôter la connaissance aux ennemis par d'autres mouvemens, et par de

fausses attaques, qui attirèrent toute leur attention.

Le 14 septembre, toutes nos troupes, au nombre de deux mille deux cents soldats, et sept à huit cents matelots, armés et exercés, se trouvèrent débarquées, ce qui forma, y compris les officiers, les gardes de la marine et les volontaires, un corps d'environ trois mille trois cents hommes. Nous avions outre cela près de cinq cents hommes atteints du scorbut, qui débarquèrent en même temps : ils furent, au bout de quatre ou cinq jours, en état d'être incorporés avec le reste des troupes.

De tout cela, joint ensemble, je composai trois brigades de trois bataillons chacune; celle qui servait d'avant-garde était commandée par M. le chevalier de Goyon; celle de l'arrière-garde, par M. le chevalier de Courserac; et je me plaçai au centre avec la troisième, dont je donnai le détail à M. le chevalier de Beauve. Je formai en même temps une compagnie de soixante caporaux choisis dans toutes les troupes, avec un certain nombre d'aides-de-camp, de gardes de la marine et de volontaires, pour me suivre dans l'action et se porter avec moi dans tous les lieux où ma présence pourrait être nécessaire.

Je fis aussi débarquer quatre petits mortiers portatifs et vingt gros pierriers de fonte, afin d'en

former une espèce d'artillerie de campagne. M. le chevalier de Beauve inventa à ce sujet des chandeliers de bois à six pattes ferrées, qui se fichaient en terre, et sur lesquels les pierriers se plaçaient assez solidement. Cette artillerie marchait dans le centre au milieu du plus gros bataillon, et quand on jugeait à propos de s'en servir, le bataillon s'ouvrait.

Toutes nos troupes et toutes nos munitions étant débarquées, je fis avancer M. le chevalier de Goyon et M. le chevalier de Courserac, tous deux à la tête de leurs brigades, pour s'emparer de deux hauteurs, d'où l'on découvrirait toute la campagne et une partie des mouvemens qui se faisaient dans la ville. M. d'Auberville, capitaine des grenadiers de la brigade de Goyon, chassa quelques partis des ennemis d'un bois où ils étaient embusqués pour nous observer. Après quoi nos troupes campèrent dans cet ordre : la brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardait la ville ; celle de Courserac s'établit sur la montagne à l'opposite, et je me plaçai au milieu avec la brigade du centre. Par cette situation, nous étions à portée de nous soutenir les uns et les autres, et nous demeurions les maîtres du bord de la mer, où les chaloupes faisaient de l'eau, et apportaient continuellement de nos vaisseaux les munitions de guerre et de

bouche dont nous avons besoin. M. de Ricouart, intendant de l'escadre, avait soin de ne nous en point laisser manquer, et de faire fournir tous les matériaux nécessaires à l'établissement de nos batteries.

Le 15 septembre, voulant examiner si je ne pourrais pas couper la retraite aux ennemis, et leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, j'ordonnai que toutes les troupes se missent sous les armes, et je les fis avancer dans la plaine, détachant, jusqu'à la portée du fusil de la ville, des partis qui tuèrent des bestiaux, et pillèrent des maisons, sans trouver d'opposition et même sans que les ennemis fissent aucun mouvement. Leur dessein était de nous attirer dans leurs retranchemens, qui étaient les mêmes où ils avaient engagé et défait M. du Clerc. Je pénétrais sans peine ce dessein, et voyant qu'ils continuaient à être immobiles, je fis retirer les troupes en bon ordre. Cependant je donnai toute mon attention à bien reconnaître le terrain; je le trouvai si impraticable, que quand j'aurais eu quinze mille hommes, il m'aurait été impossible d'empêcher ces gens-là de sauver leurs richesses dans les bois et dans les montagnes. J'en fus encore mieux convaincu, lorsqu'ayant remarqué un parti ennemi au pied d'une montagne, et ayant fait couler des troupes

à droite et à gauche pour le couper, elles trouvèrent un marais et des broussailles qui les arrêrèrent tout court, et les forcèrent de revenir sur leurs pas.

Le 16, un de nos détachemens s'étant avancé, les ennemis firent jouer un fourneau avec tant de précipitation, qu'il ne nous fit aucun mal. Le même jour je chargeai MM. de Beauve et de Blois d'établir une batterie de dix canons sur une presqu'île qui prenaient à revers les batteries et une partie des retranchemens de la hauteur des Bénédictins.

Le 17, les ennemis brûlèrent quelques magasins qu'ils avaient au bord de la mer, et qui étaient remplis de caisses de sucre, d'agres et de munitions. Ils firent aussi sauter en l'air le troisième vaisseau de guerre qui était demeuré échoué sous les retranchemens des Bénédictins : ils brûlèrent aussi les deux frégates du roi de Portugal.

Dans l'intervalle de tous ces mouvemens, quelques partis ennemis, connaissant les routes du pays, se coulèrent le long des défilés et des bois qui bordaient notre camp, et après avoir tenté quelques attaques de jour, ils surprirent pendant la nuit trois de nos sentinelles, qu'ils enlevèrent sans bruit. Il y eut aussi quelques-uns de nos maraudeurs qui tombèrent entre leurs mains : cela leur fit naître l'idée d'un stratagème assez singulier.

Un Normand, nommé du Bocage, qui dans les précédentes guerres avait commandé un ou deux bâtimens français armés en course, avait depuis passé au service du Portugal. Il s'y était fait naturaliser, et il était parvenu à monter de leurs vaisseaux de guerre : il commandait à Rio-Janéiro le second de ceux que nous y avons trouvés, et après l'avoir fait sauter, il s'était chargé de la garde des retranchemens des Bénédictins. Il s'en acquitta si bien, et fit servir ses canons si à propos, que nos traversiers à bombes en furent très-incommodés, et plusieurs de nos chaloupes furent très-maltraitées, une entre autres, chargée de quatre gros canons de fonte, fut percée de deux boulets, et elle allait couler bas si je ne m'en fussent aperçu par hasard en revenant de l'île des Chèvres, et si je ne l'avais pas prise à la remorque avec mon canot. Ce du Bocage, voulant faire parler de lui et gagner la confiance des Portugais, auxquels, comme Français, il était toujours un peu suspect, imagina de se déguiser en matelot, avec un bonnet, un pourpoint et des culottes goudronnées. Dans cet équipage, il se fit conduire par quatre soldats portugais à la prison où nos maraudeurs et nos sentinelles enlevés étaient enfermés. On le mit aux fers avec eux, et il se donna pour un matelot de l'équipage d'une des frégates de Saint-Malo, qui,



s'étant écarté de notre camp, avait été pris par un parti portugais. Il fit si bien son personnage, qu'il tira de nos pauvres français, trompés par son déguisement, toutes les lumières qui pouvaient lui faire connaître le fort et le faible de nos troupes; sur quoi les ennemis prirent résolution d'attaquer notre camp.

Ils firent, pour cet effet, sortir de leurs retranchemens, avant que le jour parut, quinze cents hommes de troupes réglées, qui s'avancèrent, sans être découverts, jusqu'au pied de la montagne occupée par la brigade de Goyon. Ces troupes furent suivies par un corps de milices, qui se posta à moitié chemin de notre camp, à couvert d'un bois et à portée de soutenir ceux qui nous devaient attaquer.

Le poste avancé qu'ils avaient dessein d'emporter, était situé sur une éminence à mi-côte, où il y avait une maison crénelée qui nous servait de corps-de-garde, et quarante pas au-dessus régnait une haie vive fermée par une barrière. Les ennemis firent passer, lorsque le jour commença à paraître, plusieurs bestiaux devant cette barrière. Un de nos sergens et quatre soldats avides, les ayant aperçus, ouvrirent, pour s'en saisir, la barrière sans en avertir l'officier; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que les Portugais

embusqués, firent feu sur eux, tuèrent le sergent et deux des soldats : ils entrèrent ensuite, et montèrent vers le corps-de-garde ; M. de Liesta, qui gardait ce poste avec cinquante hommes, quoique surpris et attaqué vivement, tint ferme, et donna le temps à M. le chevalier de Goyon d'y envoyer M. de Boutteville, aide-major, avec les compagnies de M. de Droualin et d'Auberville. Il me dépêcha en même temps un aide-de-camp pour m'informer de ce qui se passait, et, en attendant mes ordres, il fit mettre toute sa brigade sous les armes et prête à charger. A l'instant je fis partir deux cents grenadiers par un chemin creux, avec ordre de prendre les ennemis en flanc, aussitôt qu'ils verraient l'action engagée, et je fis mettre toutes les autres troupes en mouvement. Je courus ensuite vers le lieu du combat avec ma compagnie de caporaux : j'y arrivai assez à temps pour être témoin de la valeur et de la fermeté avec laquelle MM. de Liesta, de Droualin et d'Auberville soutenaient, sans s'ébranler, tous les efforts des ennemis. A l'approche des troupes qui me suivaient, ils se retirèrent précipitamment, en laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs soldats tués, et quantité de blessés. J'interrogeai ces derniers, et apprenant d'eux les circonstances que je viens de rapporter, je ne jugeai pas à pro-

pos de m'engager dans ce bois et dans ces défilés. Ainsi je fis faire halte aux grenadiers et à toutes les autres troupes qui étaient en marche. En prenant un autre parti, je donnais au milieu de l'embuscade où le corps des milices était posté.

M. de Pontlo-de-Coëlogon, aide-de-camp de M. le chevalier de Goyon, fut blessé en cette occasion, et nous eûmes trente soldats tués ou blessés. Ce même jour la batterie, dont j'avais laissé le soin à MM. de Beauve et de Blois, commença à tirer sur les retranchemens des Bénédictins.

Le 19, M. de la Ruffinière, commandant de l'artillerie, me manda qu'il y avait sur l'île des Chèvres cinq mortiers et dix-huit pièces de canons de vingt-quatre livres de balle, prêtes à battre en brèche, et qu'il attendait mes ordres pour démasquer les batteries. Je crus qu'il était temps de sommer le gouverneur, et j'envoyai un tambour lui porter cette lettre.

« Le roi mon maître, voulant, Monsieur, tirer  
« raison de la cruauté exercée envers les officiers  
« et les troupes que vous fîtes prisonniers l'année  
« dernière, et sa majesté étant bien informée  
« qu'après avoir fait massacrer les chirurgiens, à  
« qui vous aviez permis de descendre de ses vais-  
« seaux pour panser les blessés, vous avez encore  
« laissé périr de faim et de misère une partie de

« ce qui restait de ces troupes, les retenant toutes  
« en captivité contre la teneur du cartel d'échange  
« arrêté entre les couronnes de France et de Por-  
« tugal. Elle m'a ordonné d'employer ses vais-  
« seaux et ses troupes à vous forcer de vous mettre  
« à sa discrétion, et de me rendre tous les pri-  
« sonniers français; comme aussi de faire payer  
« aux habitans de cette colonie des contributions  
« suffisantes pour les punir de leurs cruautés, et  
« qui puissent dédommager amplement sa majesté  
« de la dépense qu'elle a faite pour un armement  
« aussi considérable. Je n'ai point voulu vous  
« sommer de vous rendre, que je ne me sois vu  
« en état de vous y contraindre, et de réduire votre  
« pays et votre ville en cendres, si vous ne vous  
« rendez à la discrétion du roi mon maître, qui  
« m'a commandé de ne point détruire ceux qui  
« se soumettront de bonne grâce, et qui se repen-  
« tirent de l'avoir offensé dans la personne de  
« ses officiers et de ses troupes. J'apprends aussi,  
« Monsieur, que l'on a fait assassiner M. du Clerc  
« qui les commandait; je n'ai point voulu user  
« de représailles sur les Portugais qui son tombés  
« en mon pouvoir : l'intention de sa majesté n'é-  
« tant point de faire la guerre d'une façon in-  
« digne d'un roi très-chrétien; et je veux croire  
« que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part

« à ce honteux massacre. Mais ce n'est pas assez,  
« sa majesté veut que vous m'en nommiez les au-  
« teurs, pour en faire une justice exemplaire. Si  
« vous différez d'obéir à sa volonté, tous vos ca-  
« nons, toutes vos barricades, ni toutes vos troupes  
« ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres, et  
« de porter le fer et le feu dans toute l'étendue  
« de ce pays. J'attends, Monsieur, votre réponse :  
« faites-la promptement et décisive ; autrement  
« vous connaîtrez que si jusqu'à présent jé vous  
« ai épargné, ce n'a été que pour m'épargner à moi-  
« même l'horreur d'envelopper les innocens avec  
« les coupables. Je suis, Monsieur, très-parfai-  
« tement, etc.

Le gouverneur renvoya mon tambour avec cette réponse.

« J'ai vu, Monsieur, les motifs qui vous ont  
« engagé à venir de France en ce pays. Quant au  
« traitemens des prisonniers français, il a été sui-  
« vant l'usage de la guerre : il ne leur a manqué  
« ni pain de munition, ni aucun des autres se-  
« cours, quoiqu'ils ne le méritassent pas, par la  
« manière dont ils ont attaqué ce pays du roi mon  
« maître, sans en avoir de commission du roi  
« très-chrétien, mais faisant seulement la course,  
« Cependant jé leur ai accordé la vie au nombre  
« de six cents hommes, comme ces mêmes pri-

« sonniers le pourront certifier. Je les ai garantis  
« de la fureur des noirs, qui les voulaient tous  
« passer au fil de l'épée; enfin, je n'ai manqué en  
« rien de tout ce qui les regarde, les ayant trai-  
« tés suivant les intentions du roi mon maître.  
« A l'égard de la mort de M. du Clerc, je l'ai  
« mis, à sa sollicitation, dans la meilleure mai-  
« son de ce pays, où il a été tué. Qui l'a tué?  
« C'est ce que l'on n'a pu vérifier, quelques di-  
« ligences que l'on ait faites, tant de mon côté,  
« que de celui de la justice. Je vous assure que  
« si l'assassin se trouve, il sera châtié comme il  
« le mérite. En tout ceci il ne s'est rien passé qui  
« ne soit de la pure vérité, telle que je vous l'ex-  
« pose. Pour ce qui est de vous remettre ma place,  
« quelques menaces que vous me fassiez, le roi  
« mon maître me l'ayant confiée, je n'ai point  
« d'autre réponse à vous faire, sinon, que je suis  
« prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte  
« de mon sang. J'espère que le Dieu des armées  
« ne m'abandonnera pas dans une cause aussi juste  
« que celle de la défense de cette place, dont vous  
« voulez vous emparer sur des prétextes frivoles  
« et hors de saison. Dieu conserve votre sei-  
« gneurie. Je suis, Monsieur, etc.

« *Signé*, D. FRANCISCO DE CASTRO-MORAIS.

Sur cette réponse, je résolus d'attaquer vivement

la place, et j'allai, avec M. le chevalier de Beauve, tout le long de la côte, pour reconnaître les endroits par où nous pourrions le plus aisément forcer les ennemis. Nous remarquâmes cinq vaisseaux portugais, mouillés près des Bénédictins, qui me parurent propres à servir d'entrepôt aux troupes que je pourrais destiner à l'attaque de ce poste. Je fis avancer, par précaution, le vaisseau *le Mars* entre nos deux batteries et ces cinq vaisseaux, afin qu'il se trouvât tout porté pour les soutenir quand il en serait question.

Le 20, je donnai ordre au *Brillant* de venir mouiller près du *Mars*. Ces deux vaisseaux et nos batteries firent un feu continu, qui rasa une partie des retranchemens, et je disposai toutes choses pour livrer l'assaut le lendemain à la pointe du jour.

Pour cet effet, aussitôt que la nuit fut fermée, je fis embarquer dans des chaloupes les troupes destinées à l'attaque des retranchemens des Bénédictins, avec ordre de s'aller loger, avec le moins de bruit qu'il serait possible, dans les cinq vaisseaux que nous avions remarqués. Elles se mirent en devoir de le faire; mais un orage qui survint, les ayant fait apercevoir à la lueur des éclairs, les ennemis firent sur ces chaloupes un très-grand feu de mousqueterie. Les dispositions que j'avais

vues dans l'air, m'avaient fait prévoir cet inconvénient, et, pour y remédier, j'avais envoyé ordre, avant la nuit, au *Brillant* et au *Mars*, et dans toutes nos batteries, de pointer de jour tous leurs canons sur les retranchemens, et de se tenir prêts à tirer dans le moment qu'ils verraient partir le coup d'une pièce de la batterie où je m'étais posté. Ainsi dès que les ennemis eurent commencé à tirer sur nos chaloupes, je mis moi-même le feu au canon qui devait servir de signal, lequel fut suivi dans l'instant d'un feu général et continuel des batteries et des vaisseaux, qui, joint aux éclats redoublés d'un tonnerre affreux, et aux éclairs qui se succédaient les uns aux autres, sans laisser presque aucun intervalle, rendait cette nuit affreuse. La consternation fut d'autant plus grande parmi les habitans, qu'ils crurent que j'allais leur donner assaut au milieu de la nuit.

Le 21, à la petite pointe du jour, je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque du côté de la Conception, et j'ordonnai à M. le chevalier de Goyon de filer le long de la côte avec sa brigade et d'attaquer les ennemis par un autre endroit. J'envoyai en même temps ordre aux troupes portées dans les cinq vaisseaux, de donner l'assaut aux retranchemens des Bénédictins.

Dans le moment que tout allait s'ébranler, M. de



la Salle, qui avait servi à M. du Clerc d'aide-de-camp, et qui était resté prisonnier dans Rio-Janéiro, parut et vint me dire que la populace et les milices effrayées de notre grand feu dès qu'il avait commencé, et ne doutant point qu'il ne fût question d'un assaut général, avaient été frappées d'une terreur si grande, que, dès ce temps-là même, elles avaient abandonné la ville avec une confusion que la nuit et l'orage avaient rendue extrême, et que cette terreur s'étant communiquée aux troupes réglées, elles avaient été entraînées par le torrent ; mais qu'en se retirant elles avaient mis le feu aux magasins les plus riches, et laissé des mines sous les forts des Bénédictins et des Jésuites, pour y faire périr du moins une partie de nos troupes. Qu'ayant vu de quelle importance il était de m'en avertir à temps, il n'avait rien négligé pour cela, et qu'il avait profité du désordre pour s'échapper.

Toutes ces circonstances, qui me parurent d'abord incroyables, et qui pourtant se trouvèrent bien vraies, me firent presser ma marche. Je me rendis maître, sans résistance, mais avec précaution, des retranchemens de la Conception, et de ceux des Bénédictins ; ensuite, m'étant mis à la tête des grenadiers, j'entrai dans la place, et je m'emparai de tous les forts et des autres postes qui méritaient attention. Je donnai en même temps ordre

d'éventer les mines : après, quoi j'établis la brigade de Courserac sur la montagne des Jésuites , pour en garder tous les forts.

En entrant dans cette ville abandonnée, je fus surpris de trouver d'abord sur ma route les prisonniers qui étaient restés de la défaite de M. du Clerc. Ils avaient, dans la confusion, brisé les portes de leurs prisons, et s'étaient répandus de tous côtés dans la ville, pour piller les endroits les plus riches. Cet objet excita l'avidité de nos soldats, et en porta quelques-uns à se débander : j'en fis faire, sur-le-champ même, un châtiment sévère qui les arrêta, et j'ordonnai que tous ces prisonniers fussent conduits et consignés dans le fort des Bénédictins.

J'allai après cela rejoindre MM. de Goyon et de Beauve, auxquels j'avais laissé le commandement du reste des troupes, étant bien aise de conférer avec eux sur les mesures que nous avions à prendre afin d'empêcher, ou tout au moins afin de diminuer le pillage dans une ville ouverte, pour ainsi dire, de toutes parts. Je fis ensuite poser des sentinelles et établir des corps-de-garde dans tous les endroits nécessaires, et j'ordonnai que l'on fît jour et nuit des patrouilles, avec défense, sous peine de la vie, aux soldats et aux matelots, d'entrer dans la ville. En un mot, je ne négligeai aucunes de

toutes les précautions praticables : mais la fureur du pillage l'emporta sur la crainte du châtimement. Ceux qui composaient les corps-de-garde et les patrouilles furent les premiers à augmenter le désordre pendant la nuit ; en sorte que le lendemain matin les trois quarts des magasins et des maisons se trouvèrent enfoncés, les vins répandus, les vivres, les marchandises et les meubles épars au milieu des rues et de la fange : tout enfin dans un désordre et dans une confusion inexprimables. Je fis, sans rémission, casser la tête à plusieurs qui se trouvèrent dans le cas du ban public : mais tous les châtimens réitérés n'étant pas capables d'arrêter cette fureur, je pris le parti, pour sauver quelque chose, de faire travailler les troupes depuis le matin jusqu'au soir, à porter dans des magasins tous les effets que l'on put ramasser, et M. de Ricouart y plaça des écrivains et des gens de confiance.

Le 23, j'envoyai sommer le fort de Sainte-Croix, qui se rendit. M. de Beauville, aide-major général, en prit possession, ainsi que des forts de Saint-Jean et de Villegagnon, et des autres de l'entrée. Il fit, par mon ordre, enclouer tous les canons des batteries qui n'étaient pas fermées.

Sur ces entrefaites, j'appris, par différens noirs transfuges, que le gouverneur de la ville et dom

Gaspard d'Acosta, commandant de la flotte, avaient rassemblé leurs troupes dispersées, et qu'ils s'étaient retranchés à une lieue de nous, où ils attendaient un puissant secours des mines, sous la conduite de dom Antoine d'Albuquerque, général d'un grand renom chez les Portugais. Ainsi je trouvai à propos de me précautionner contre eux : j'établis, pour cet effet, la brigade de Goyon à la garde des retranchemens qui regardaient la plaine, et je me plaçai, avec la brigade du centre, sur les hauteurs de la Conception et des Bénédictins, me mettant par-là à portée de donner du secours à ceux qui en auraient besoin. La brigade de Courserac était déjà postée, comme je l'ai dit, sur la montagne des Jésuites.

Ayant l'esprit tranquille de ce côté-là, je donnai mon attention aux intérêts du roi, et à ceux des armateurs. Les Portugais avaient sauvé leur or dans les bois, brûlé ou coulé à fonds leurs meilleurs vaisseaux, et mis le feu à leurs magasins les plus riches : tout le reste était en proie à l'avidité des soldats, que rien ne pouvait arrêter ; d'ailleurs il était impossible de garder cette place à cause du peu de vivres que j'avais trouvés, et de la difficulté de pénétrer dans les terres pour en recouvrer. Tout cela bien considéré, je fis dire au gouverneur, que s'il tardait à racheter sa ville par une contribution,

j'allais la mettre en cendres et en saper jusqu'aux fondemens. Afin de lui rendre même cet avertissement plus sensible, je détachai deux compagnies de grenadiers pour aller brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue à la ronde. Ils exécutèrent cet ordre ; mais étant tombés dans un corps de Portugais fort supérieur, ils auraient été taillés en pièces, si je n'eusse eu la précaution de les faire suivre par deux autres compagnies, commandées par MM. de Brugnon et de Cheridan, lesquelles, soutenues de ma compagnie de caporaux, enfoncèrent les ennemis, en tuèrent plusieurs, et mirent le reste en fuite. Leur commandant, nommé Amara, homme en réputation parmi eux, demeura sur la place ; M. de Brugnon me presenta ses armes et son cheval, l'un des plus beaux que j'aie vus. Cet officier s'était fort distingué dans cette action. Ils avaient, lui et M. de Cheridan, percé les premiers la baïonnette au bout du fusil ; cependant comme je vis que l'affaire pouvait devenir sérieuse, par rapport au voisinage du camp des ennemis, je fis avancer deux bataillons sous le commandement de M. le chevalier de Beauve : il pénétra plus avant, brûla la maison qui servait de demeure à ce commandant, et se retira.

Après cet échec, le gouverneur m'envoya le président de la Chambre de Justice, avec un de ses

mestres-de-camp pour traiter du rachat de la ville. Ils commencèrent par me dire que le peuple les ayant abandonnés ; pour transporter ses richesses bien avant dans les bois et dans les montagnes , il leur était impossible de trouver plus de six cent mille cruzades , encore demandaient-ils un assez long terme pour faire revenir l'or appartenant au roi de Portugal, qu'ils disaient aussi avoir été porté très-loin dans les terres. Je rejetai la proposition, et congédiai ces députés, après leur avoir fait voir que je faisais ruiner tous les lieux que le feu ne pourrait pas entièrement détruire.

Ces gens partis, je n'entendis plus parler du gouverneur ; j'appris au contraire par des nègres déserteurs que cet Antoine d'Albuquerque s'approchait, et devait le joindre incessamment avec un puissant secours , et qu'il lui avait dépêché un exprès pour l'en avertir. Inquiet de cette nouvelle, je compris la nécessité où j'étais de faire un effort avant leur jonction, si je voulais tirer parti d'eux. Ainsi j'ordonnai que toutes mes troupes, que j'avais recrutées d'environ cinq cents hommes, restés de la défaite de M. du Clerc, décampassent, et se missent en marche sans tambour et à la sourdine, quand la nuit serait un peu avancée. Cet ordre fut exécuté, malgré l'obscurité et la difficulté des chemins, avec tant d'ardeur et de régularité, que je me

trouvai à la pointe du jour en présence des ennemis. L'avant-garde, commandée par M. le chevalier de Goyon, ne fit halte qu'à demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupaient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille : elles avaient été renforcées de douze cents hommes arrivés depuis peu du quartier de l'île-Grande. Je fis ranger tous nos bataillons en front de bandière, autant que le terrain put le permettre, prêt à leur livrer combat ; et j'eus soin de faire occuper les hauteurs et les défilés, détachant en même temps divers petits corps pour aller faire un assez grand tour, avec ordre de tomber sur le flanc des ennemis, aussitôt qu'ils auraient connaissance que l'action serait engagée.

Le gouverneur surpris envoya un Jésuite, homme d'esprit, avec deux de ses principaux officiers, pour me représenter qu'il avait offert pour racheter sa ville tout l'or dont il pouvait disposer, et que dans l'impossibilité où il était d'en trouver davantage, tout ce qu'il pouvait faire était d'y joindre dix mille cruzades de sa propre bourse, cinq cents caisses de sucre, et tous les bestiaux dont je pourrais avoir besoin pour la subsistance de nos troupes ; que, si je refusais d'accepter ces offres, j'étais le maître de les combattre, de détruire la ville et la colonie, et de prendre tel autre parti que je jugerais à propos.

- J'assemblai le conseil là-dessus, lequel conclut unanimement que, si nous passions sur le ventre de ces gens-là, bien loin d'en tirer avantage, nous perdriions l'unique espoir qui nous restait de les faire contribuer, et qu'il ne fallait pas balancer d'accepter cette proposition. J'en compris aussi la nécessité : je me fis donner en conséquence sur-le-champ douze des principaux officiers pour ôtages, et je pris une soumission de payer les six cent mille cruzades dans quinze jours, et de me fournir tous les bestiaux dont j'aurais besoin. On arrêta en même temps qu'il serait permis à tous les marchands portugais de venir à bord de nos vaisseaux et dans la ville, pour y racheter les effets qui leur conviendrait, en payant comptant.

Le lendemain 11 octobre, don Antoine d'Albuquerque arriva au camp des ennemis, avec trois mille hommes de troupes réglées, moitié cavalerie et moitié infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avait fait mettre l'infanterie en croupe, et il s'était fait suivre par plus de six mille noirs bien armés, qui arrivèrent le jour suivant. Ce secours, quoique venant un peu tard, était trop considérable pour que je ne redoublasse pas mes attentions : je me tins donc continuellement sur mes gardes, d'autant plus que les noirs qui se rendaient à nous, assuraient que malgré les ôtages livrés, les Portugais



voulaient nous surprendre, et nous attaquer pendant la nuit ; mais cela ne m'empêcha de faire travailler à porter dans nos vaisseaux toutes les caisses de sucre, et à remplir nos magasins de ce que l'on put rassembler d'autres effets. La plus grande partie n'étant propre que pour la mer du Sud, aurait tombé en pure perte, si on les avait apportés en France. La difficulté était d'avoir des bâtimens capables d'entreprendre un tel voyage : il ne s'en trouva qu'un seul de six cents tonneaux en état d'y aller, encore ne pouvait-il contenir qu'une partie des marchandises, de manière que pour sauver le reste nous jugeâmes à propos, M. de Ricouart et moi, d'y joindre *la Concorde*.

J'ordonnai en conséquence qu'on travaillât jour et nuit à charger ces deux vaisseaux ; et comme il restait encore cinq cents caisses de sucre, je les fis mettre dans la moins mauvaise de nos prises, que chaque vaisseau contribua à équiper, et dont M. de la Ruffinière prit le commandement. Les autres vaisseaux pris furent vendus aux Portugais, ainsi que les marchandises gâtées, dont on tira le meilleur parti que l'on put.

Le 4 novembre, les ennemis ayant achevé leur dernier paiement, je leur remis la ville ; et je fis embarquer les troupes, gardant seulement le fort de l'île des Chèvres et celui de Villegagnon, ainsi

que ceux de l'entrée, afin d'assurer notre départ. Je fis aussi mettre le feu au vaisseau de guerre portugais que l'on n'avait pu relever, et à un autre vaisseau marchand que l'on n'avait pas trouvé à vendre.

Dès le premier jour que j'étais entré dans la ville, j'avais eu un très-grand soin de faire rassembler tous les vases sacrés, l'argenterie et les ornemens des églises, et je les avais fait mettre, par nos aumôniers, dans de grands coffres, après avoir fait punir de mort tous les soldats ou matelots qui avaient eu l'impiété de les profaner, et qui s'en étaient trouvés saisis. Lorsque je fus sur le point de partir, je confiai ce dépôt aux Jésuites, comme aux seuls ecclésiastiques de ce pays-là, qui m'avaient paru dignes de ma confiance; et je les chargeai de le remettre à l'évêque du lieu. Je dois rendre à ces pères la justice de dire qu'ils contribuèrent beaucoup à sauver cette florissante colonie, en portant le gouverneur à racheter sa ville, sans quoi je l'aurais rasée de fond en comble, malgré l'arrivée d'Antoine d'Albuquerque et de tous ses noirs. Cette perte, qui aurait été irréparable pour le roi de Portugal, n'aurait été d'aucune utilité à mon armement.

Avant que de parler de mon retour en France, il est bien juste de témoigner ici que le succès de cette expédition est dû à la valeur de la plupart des

officiers en général, et à celle des capitaines en particulier ; mais sur-tout à la fermeté et à la bonne conduite de MM. de Goyon, de Courserac, de Beauve et de Saint-Germain. Ces quatre officiers me furent d'une ressource infinie dans tout le cours de cette entreprise, et j'avoue, avec plaisir, que c'est par leur activité, par leur courage, et par leurs conseils que je suis parvenu à surmonter un grand nombre d'obstacles qui me paraissaient au-dessus de nos forces.

Le 13, toute l'escadre mit à la voile ; et le même jour les bâtimens destinés pour la mer du Sud, partirent aussi, bien équipés de tout ce qui leur était nécessaire. J'embarquai sur nos vaisseaux un officier, quatre gardes de la marine et près de cinq cents soldats, restant de l'aventure de M. du Clerc, tous les autres officiers avaient été envoyés à la baie de Tous les Saints. J'avais formé la résolution de les y aller délivrer, et il est certain que je l'aurais exécutée, et même que j'aurais tiré de cette colonie une autre contribution, si je n'avais eu le malheur d'être cruellement traversé par les vents contraires pendant plus de quarante jours ; de sorte qu'il nous restait à peine des vivres suffisamment pour nous conduire en France. Dans cette situation, il y aurait eu de la témérité et même de la folie à s'exposer aux plus grandes extrémités.

Ce défaut de vivres nous fit délibérer si nous irions relâcher aux îles de l'Amérique : la seule incertitude de pouvoir y en trouver assez pour un si grand nombre de vaisseaux, m'empêcha de prendre ce parti. Nous fûmes même dans l'obligation de laisser la prise chargée de sucre, parce qu'elle nous faisait perdre trop de chemin, et que, dans l'état où nous étions, le moindre retardement nous exposait à de fâcheux événemens. La frégate *l'Aigle* eut ordre de conserver cette prise, et de l'escorter jusque dans le premier port de France.

(1712) Le 20 décembre, après avoir essuyé bien des vents contraires, nous passâmes la ligne équinoxiale ; et le 29 janvier 1712, nous nous trouvâmes à la hauteur des Açores. Jusque-là toute l'escadre s'était conservée ; mais nous fûmes pris sur ces parages de trois coups de vent consécutifs, et si violens qu'ils nous séparèrent tous les uns des autres ; les gros vaisseaux furent dans un danger évident de périr : le *Lis*, que je montais, quoique l'un des meilleurs de l'escadre, ne pouvait gouverner par l'impétuosité du vent, et je fus obligé de me tenir en personne au gouvernail pendant plus de six heures, et d'être continuellement attentif à prévenir toutes les vagues qui pourraient faire venir le vaisseau en travers. Mon attention n'empêcha pas que toutes mes voiles ne fussent emportées,

que toutes mes chaînes de haubans ne fussent rompues les unes après les autres, et que mon grand mât ne rompît entre les deux ponts; nous faisons d'ailleurs de l'eau à trois pompes, et ma situation devint si pressente au milieu de la nuit, que je me trouvai dans le cas d'avoir recours aux signaux d'incommodité, en tirant des coups de canon, et mettant des feux à mes haubans. Mais tous les vaisseaux de mon escadre étant pour le moins aussi maltraités que le mien, ne purent me conserver, et je me trouvai avec la seule frégate *l'Argonaute*, montée par M. le chevalier du Bois-de-la-Mothe, qui, dans cette occasion, voulut bien s'exposer à périr, pour se tenir à portée de me donner du secours.

Cette tempête continua pendant deux jours avec la même violence, et mon vaisseau fut sur le point d'en être abîmé, en faisant un effort pour joindre trois de mes camarades, que je découvrais sous le vent. En effet, ayant voulu faire vent arrière sur eux avec les fonds de ma misaine seulement, une grosse vague vint de l'arrière qui éleva ma poupe en l'air, et dans le même instant il en vint une autre encore plus grosse, de l'avant, qui, passant par-dessus mon beaupré et ma hune de misaine, engloutit tout le devant de mon vaisseau jusqu'à son grand mât. L'effort qu'il fit pour déplacer cette épouvantable colonne d'eau dont il était affaîsé,

nous fit dresser les cheveux, et envisager, pendant quelques instans, une mort inévitable au milieu des abîmes de la mer. La secousse des mâts et de toutes les parties du vaisseau fut si grande, que c'est une espèce de miracle que nous n'y ayons pas péri, et je ne le comprends pas encore. Cet orage apaisé, je rejoignis *le Brillant*, *l'Argonaute*, *la Bellone*, *l'Amazone* et *l'Astrée*; nous mêmes plusieurs fois en travers pour attendre le reste de l'escadre, et n'en ayant pas eu connaissance, nous entrâmes dans la rade de Brest le 6 février 1712 : *l'Achille* et *le Glorieux* s'y rendirent deux jours après nous. *Le Mars*, ayant été démâté de tous ses mâts, se trouva dans un danger évident faute de vivres; et après avoir infiniment souffert, il arriva dans le port de la Corogne, d'où il se rendit au port Louis.

*L'Aigle* relâcha à l'île de Cayenne avec la prise qu'il escortait; il y périt à l'ancre, et son équipage s'embarqua dans cette prise pour repasser en France.

A l'égard du *Magnanime* et du *Fidèle*, je me flattai long-temps de jour en jour de les voir arriver : mais on n'en a eu depuis aucunes nouvelles; et on ne peut douter à présent que dans cette horrible tempête il ne leur soit arrivé quelque aventure à peu près pareille à celle du *Lis*, dont ils ont eu le malheur de ne se pas tirer comme moi.

Ces deux vaisseaux avaient près de douze cents hommes d'équipage, et quantité d'officiers et de gardes de la marine, gens de mérite et de naissance, que je regretterai toujours infiniment; mais entre autres M. le chevalier de Couserac, mon fidèle compagnon d'armes, qui, dans plusieurs de mes expéditions, m'avait secondé avec une valeur peu commune, et qui rapportait en France la gloire distinguée de nous avoir frayé l'entrée du port de Rio-Janéiro, comme je l'ai dit : la tendre estime qui nous unissait depuis très-long-temps, et qui n'avait jamais été traversée par un moment de froideur, m'a fait ressentir sa perte aussi vivement que celle de mes frères. Ma confiance en lui était si grande, que j'avais fait charger sur *le Magnanime*, qu'il montait, plus de six cent mille livres en or et en argent; ce vaisseau était outre cela rempli d'une grande quantité de marchandises : il est vrai que c'était le plus grand de l'escadre, et le plus capable, en apparence, de résister aux efforts de la tempête et à ceux des ennemis. Presque toutes nos richesses étaient embarquées sur ce vaisseau et sur celui que je montais.

Les retours du chargement des deux vaisseaux que j'avais envoyés à la mer du Sud, joints à l'or et aux autres effets apportés de Rio-Janéiro, payèrent la dépense de mon armement, et donnèrent quatre-

vingt-douze pour cent de profit à ceux qui s'y étaient intéressés. Il est encore resté à la mer du Sud plus de cent mille piastres de mauvais crédits, par la friponnerie de ceux auxquels on s'est confié. Cette perte, jointe à celle des vaisseaux *le Magnanime*, *le Fidèle* et *l'Aigle*, fit manquer encore cent pour cent de bénéfice : ce sont de ces malheurs que toute la prudence humaine ne peut empêcher.

Les avantages que l'on a retirés de cette expédition sont petits en comparaison du dommage que les Portugais en ont souffert, tant par la contribution à laquelle je les forçai, que par la perte de quatre vaisseaux et de deux frégates de guerre, et de plus de soixante vaisseaux marchands, outre une prodigieuse quantité de marchandises brûlées, pillées, ou embarquées sur nos vaisseaux. Le seul bruit de cet armement causa une grande diversion, et beaucoup de dépense aux Hollandais et aux Anglais. Ces derniers mirent d'abord en mer une escadre de vingt vaisseaux de guerre, dans le dessein de me bloquer dans la rade de Brest; et appréhendant que mon armement ne fût destiné à porter le prétendant en Angleterre, ils rappelèrent de Flandre six mille hommes de leurs troupes, et se donnèrent de grands mouvemens pour se mettre en état de s'opposer à une descente sur leurs côtes. Ils envoyèrent en même temps des vaisseaux d'avis et des navires de guerre



dans leurs principales colonies, avec une inquiétude d'autant plus grande qu'ils ignoraient absolument la destination de mon armement.

- Deux mois après mon arrivée à Brest, je me rendis à Versailles pour faire ma cour au roi ; il eut la bonté de me témoigner beaucoup de satisfaction de ma conduite, et une grande disposition à m'en accorder la récompense. M. le comte de Pontchartrain me protégea ouvertement dans cette occasion, et me rendit auprès de sa majesté de si bons offices, que malgré les brigues et la malignité des jaloux et des envieux, elle fut sur le point de me nommer dès-lors chef d'escadre par une promotion particulière. Mais comme il y avait nombre d'anciens capitaines de vaisseaux, distingués par leurs services et par leur naissance, sa majesté jugea à propos de différer jusqu'à une promotion générale, et en attendant elle eut la bonté de me gratifier d'une pension de deux mille livres sur l'Ordre de Saint-Louis.

(1715) J'étais à Versailles lorsque le roi voulut bien m'honorer de la cornette : c'était au commencement du mois d'août 1715, un jour que j'étais dans la foule des courtisans sur son passage, lorsqu'il allait à la messe, il s'arrêta en m'apercevant, fit un pas, comme pour s'approcher de moi, et daigna m'annoncer lui-même cette nouvelle, dans

des termes si pleins de bonté, et de cette douceur majestueuse qui accompagnait jusqu'aux moindres de ses actions, que j'en fus pénétré; mais je remarquai, avec une douleur qui égalait ma reconnaissance, à sa voix affaiblie et à tout son maintien, que le mal qui le minait depuis quelque temps, avait fait de grands progrès, et je ne distinguai que trop les efforts que son grand courage lui faisait faire pour le surmonter. Peu de jours après il fut contraint de céder : je ne quittai point les avenues de sa chambre, jusqu'au moment où la mort enleva à la France un si bon maître, et à l'univers son plus grand ornement. On peut juger de la profonde affliction où je me trouvai : dès ma tendre jeunesse, j'avais eu pour sa personne et pour ses vertus des sentimens d'amour et d'admiration, et j'aurais sacrifié mille fois ma vie pour conserver ses jours. Je ne pus soutenir un spectacle si touchant : je partis brusquement en poste, et je vins me confiner dans un coin de ma province, pour y donner un libre cours à mes pleurs et à mes regrets.

C'est ici que finissent les Mémoires de M. du Guay; quoique le reste de sa vie ait été rempli d'époques honorables, qui ont toujours fait voir le cas que le ministère faisait de lui, il n'en avait point

écrit l'histoire, et on ne l'a tirée que de quelques pièces qu'on a trouvées parmi ses papiers après sa mort. On a cru que le public aurait pris assez d'intérêt dans la personne de M. du Guay, par toutes les actions qu'on vient de lire, pour être curieux de l'histoire de son repos et des dernières années de sa vie.

La paix que Louis XIV laissa en mourant, ôta bien à M. du Guay les moyens qu'on regarde comme les plus éclatans, de faire valoir son zèle pour le bien de l'Etat; mais ce zèle ne demeura pas inutile. Il ne serait en effet guère possible qu'un homme qui possède tous les talens d'un art aussi difficile que celui de la guerre, n'en eût pas plusieurs de ceux qui servent pendant la paix. Les soins et l'intelligence pour perfectionner la construction des vaisseaux, la vigilance et l'ordre pour entretenir la discipline dans les ports où M. du Guay commandait, sont des choses moins brillantes que des combats, mais dont il s'acquittait avec la même ardeur, parce qu'il savait qu'elles ne sont pas moins importantes.

La confiance qu'avait en lui le grand prince qui gouverna la France pendant la minorité, parut dans une occasion qui avait un rapport très-immédiat au bien de l'Etat. M. le régent jugea qu'un homme tel que M. du Guay, serait fort utile dans le Conseil

des Indes ; et il le nomma à la tête de quelques officiers de marine, qui devaient former une partie de ce Conseil. Sa santé ne lui permettait guère alors ni d'assister aux assemblées, ni de s'appliquer à des matières qui pourraient demander une forte attention. D'un autre côté, il ne pouvait se résoudre à refuser ses soins dans une occasion où on les croyait utiles. On verra quelles étaient ses dispositions sur cela par la lettre qu'il écrivit à M. le cardinal Dubois, et on connaîtra, par la réponse que lui fit ce ministre, combien il jugeait nécessaires les conseils et les lumières de M. du Guay, puisque, malgré tout l'intérêt qu'il prenait à son rétablissement, il l'engageait à employer les heures que ses indispositions pourraient lui donner, à faire des mémoires, et suspendait le règlement et l'arrangement du Conseil des Indes jusqu'à ce qu'il eût eu son avis.

A Paris, le 1723.

MONSIEUR,

Je dois à votre éminence mille remerciemens très-humbles des marques d'estime dont elle m'honore, en me faisant choisir pour membre du conseil des Indes. J'ai tant de fois sacrifié ma santé, et je me suis livré à tant de périls pour le service du roi, que je ne balancerai jamais sur l'obéissance que je

dois à ses ordres; ainsi, monseigneur, vous êtes le maître de disposer de moi en tout ce qui regarde son service et le bien de l'Etat. Cependant je me trouve dans la rude nécessité de représenter à votre éminence que depuis long-temps je suis attaqué d'une maladie très-grave, laquelle m'a fait venir à Paris, où je suis dans les traitemens sans savoir quand je pourrai en sortir; sitôt qu'ils seront terminés, je serai obligé, pour raffermir ma santé, de prendre le lait d'ânesse à la campagne, et ensuite les eaux minérales : d'ailleurs tous mes meubles et mes domestiques sont à Brest, et si, dans l'état fâcheux où se trouve ma santé, il faut encore les transporter, ce sera pour moi un surcroît d'embarras et de chagrin très-sensible; après cela, monseigneur, disposez de mon sort, si vous m'estimez assez pour croire que le sacrifice de ma santé et du repos, dont j'ai grand besoin, soit nécessaire au bien de l'Etat ; ordonnez, et vous serez obéi, avec toute l'ardeur et le zèle dont je suis capable. Un accident, qui m'est arrivé ce matin, m'empêche, monseigneur, d'aller prendre vos ordres; aussitôt qu'il sera calmé, j'aurai cet honneur.

Je suis, etc.

---

## RÉPONSE.

A Versailles, le 1723.

VOTRE zèle, monsieur, pour le service du roi, votre politesse, et votre complaisance pour tout ce qu'on peut désirer de vous, sont autant connus que vos talens et vos actions. Je suis sensiblement touché de la manière dont vous m'écrivez : elle m'engage à vous répondre sur-le-champ, qu'il faut préférer votre santé à tout. Je vous estime trop pour ne pas penser que votre guérison est un soin qui intéresse l'Etat. Ne pensez donc qu'au rétablissement de votre santé, auquel je voudrais pouvoir contribuer ; et pour cet effet, si les secours des habiles gens que nous avons ici vous sont utiles, ils vous aideront de leurs conseils et de leurs soins. S'il vous convenait même de vous transporter à Versailles, ils seraient auprès de vous, et vous auriez tous les jours leurs secours, l'air de la campagne et le lait. Il suffira, jusqu'à ce que votre santé soit bien affermie, et vos affaires arrangées, que vous aidiez la Compagnie des Indes de vos conseils, ou ici ou à Paris. Je n'ai pas voulu, non-seulement donner au public, mais même j'ai arrêté les réglemens qui doivent fixer l'arrangement du Conseil des Indes, et ce qu'il convient mieux que chacun y fasse, jusqu'au temps

où vous serez en état de me donner votre avis; ainsi je vous prie, aux heures que vos indispositions vous pourront donner, de me faire un petit mémoire de ce que vous croyez qu'on peut faire de mieux, pour faire prospérer le commerce de la Compagnie, qui est le principal du royaume. Faites-moi part de vos réflexions sur ce sujet tout à votre aise : car, encore une fois, je préfère votre santé à tout le reste; et je souhaite de faire connaître, par les attentions que j'aurai pour vous, monsieur, le cas que je veux faire du mérite dans tout mon ministère.

*Signé, le C. DUBOIS.*

M. du Guay vit par cette réponse que M. le cardinal Dubois, malgré toutes les attentions qu'il avait pour sa santé, souhaitait qu'il acceptât la proposition qu'il lui avait faite, et qu'il le croyait nécessaire au Conseil des Indes. Aussitôt il oublia toutes ses incommodités, et ne pensa plus qu'à répondre à la confiance qu'avait en lui le ministre. Il allait assidûment toutes les semaines lui porter les réflexions qu'il faisait, tant sur l'administration générale de la Compagnie, que sur tous les détails.

La première chose que M. du Guay proposa à M. le cardinal Dubois, qui venait de lui donner une place si honorable dans le Conseil des Indes, fut de supprimer ce conseil, du moins d'en changer

la forme, qu'il jugea trop fastueuse pour une assemblée de commerce. Il croyait la simplicité et la confiance que demande le commerce, peu compatibles avec un si grand appareil, et pensait qu'une compagnie de négocians habiles, et d'une probité reconnue, qui travailleraient sous les yeux du ministère, serait plus propre à entretenir cette confiance que toute autre administration. M. du Guay fit sur cela un mémoire, dans lequel il proposait un plan qu'on peut croire d'autant meilleur, qu'il ressemblait davantage à celui qu'on voit aujourd'hui établi dans la Compagnie des Indes, et qui est si bien justifié par le succès.

Cependant M. le cardinal Dubois, quoiqu'il approuvât ce plan, ne jugea pas à propos de changer si promptement la forme de la Compagnie, après tant de changemens qu'elle avait déjà éprouvés; et il arriva ici ce qui arrive quelquefois, qu'on remet à un autre temps une chose qui était bonne dès-lors. En effet, tout changement a toujours quelques désavantages, et quoique l'état nouveau qu'on envisage soit préférable, il n'est pas toujours facile de peser juste le dommage et l'avantage qu'apportera le changement.

M. du Guay tourna alors toutes ses vues vers le commerce de la Compagnie des Indes, c'est-à-dire vers le nombre de vaisseaux qu'elle devait



employer, et la quantité des marchandises qu'elle devait rapporter, afin que non-seulement elle fournît le royaume de tout ce qui était nécessaire pour sa consommation, mais encore afin que toutes les marchandises des Indes fussent assez communes, et à un assez bas prix pour faire cesser tout le profit que pourraient faire les étrangers, en introduisant en France ces marchandises.

M. le cardinal Dubois témoigna jusqu'à sa fin les mêmes sentimens pour M. du Guay. Les bontés de ce ministre étaient telles qu'il l'appelait souvent son ami, même en plein conseil; et sa confiance était si grande qu'il ne bornait pas les conversations qu'il avait avec lui à ce qui regardait la marine, il voulait souvent savoir ce qu'il pensait sur d'autres matières, qui n'y avaient point de rapport. M. du Guay lui disait presque toujours que ces matières étaient au-dessus de sa portée; mais le ministre en jugeait autrement. La mort enleva M. le cardinal Dubois, dans le temps où M. du Guay pouvait beaucoup attendre de l'estime et de l'amitié qu'il avait pour lui.

Son altesse royale s'étant chargée de la place de premier ministre, ce grand prince, protecteur déclaré de tous les talens, connaissait trop ceux de M. du Guay pour n'en pas faire tout le cas qu'ils méritaient. La première grâce que M. du Guay lui

demanda, fut de le dispenser d'assister au Conseil des Indes. Son altesse royale la lui accorda ; mais à condition qu'il viendrait une fois par semaine lui dire librement ce qu'il pensait sur le commerce ; entretiens que M. le duc d'Orléans jugeait apparemment encore plus utiles que la présence de M. du Guay dans le Conseil des Indes. M. du Guay, flatté d'être consulté par un prince si éclairé, tâcha de mériter cet honneur par son assiduité à ces entretiens, et par toutes les réflexions qu'il y apportait. Il ne cessait, sur-tout, de représenter l'utilité dont il était pour la France, d'entretenir une marine toujours prête, et capable d'inspirer aux nations voisines la même idée de grandeur que la puissance de la France leur inspire ; mais la mort de son altesse royale fit bientôt perdre à M. du Guay le plus grand protecteur qu'il pût avoir, et il ressentit la confiance dont ce prince l'avait honoré avec tant de reconnaissance, qu'il aurait pu avoir pour tous les autres bienfaits qu'on regarde d'ordinaire comme ayant plus de réalité.

Cependant on ne l'oubliait pas à la cour : le roi le fit commandeur de l'Ordre de Saint-Louis le 1<sup>er</sup> mars 1728, et lieutenant-général dans la promotion du 27 du même mois.

M. le comte de Maurepas, qui a toujours honoré M. du Guay d'une estime particulière, lui procura,

en 1731, le commandement d'une escadre que le roi envoya dans le Levant, qui était composée des vaisseaux *l'Espérance* de soixante-douze canons, monté par M. du Guay, *le Léopard* de soixante, par M. de Camilly, *le Toulouse* de soixante, par M. de Voisins, et *l'Alcyon* de cinquante-quatre, par M. de la Valette-Thomas. Cette escadre, destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans toute la Méditerranée, partit le 3 juin; elle arriva bientôt à Alger, où M. du Guay fit rendre, par le dey, plusieurs esclaves italiens pris sur nos côtes. De-là elle alla à Tunis, où M. du Guay ayant marqué au dey que la cour n'était pas contente de ses corsaires, l'affaire fut aussitôt terminée à l'honneur de la nation et à l'avantage du commerce. Passant ensuite à Tripoli de Barbarie, M. du Guay affermit la bonne intelligence qui est entre notre nation et son dey, dont il reçut les plus grands honneurs.

M. du Guay jugea à propos, pour abréger la campagne, de détacher *le Léopard* et *l'Alcyon*, qui furent visiter Alexandrie, Saint-Jean d'Aïre et Seyde, tandis qu'il allait, avec *l'Espérance* et *le Toulouse*, à Alexandrette et à Tripoli de Syrie. L'escadre se rejoignit à l'île de Chypre, et après avoir mouillé dans différentes îles de l'Archipel, vint à Smyrne. M. du Guay y parut avec beaucoup

de dignité, et y régla toutes les affaires avec autant de succès. De-là il fit voile vers Toulon, où il arriva le 1<sup>er</sup> novembre. Le principal mérite d'une expédition de cette espèce, qui ne présentait pas à M. du Guay d'occasions d'exercer sa valeur, était d'inspirer du respect pour la nation, de régler les affaires d'une manière avantageuse pour le commerce, et d'y parvenir de la manière la plus prompte et qui coûtât le moins de dépense au roi. Toutes ces choses furent remplies.

Après cette campagne M. du Guay demeura dans l'inaction; mais la guerre avec l'empereur s'étant allumée en 1733, et les armemens considérables que les Anglais faisaient, étant suspects, la cour donna à M. du Guay le commandement d'une escadre qu'elle fit armer à Brest.

Après tant d'années de paix, l'espoir prochain de signaler son zèle pour le service de l'Etat, lui fit oublier tous les accidens qui menaçaient sa santé depuis long-temps. Jamais officier dans la fleur de son âge, dans la soif la plus forte de réputation, n'a montré plus d'ardeur, ni plus d'activité que M. du Guay en montrait : allant continuellement visiter les vaisseaux, faisant faire à ses troupes tous les jours de nouveaux exercices, et tous les mouvemens auxquels il les destinait, sur-tout les exerçant pour les descentes, qu'il regardait comme

celles de toutes les opérations maritimes qui demandent le plus d'ordre et de précaution.

Cependant tous ces préparatifs furent inutiles. Les vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port, et la paix, qui se fit bientôt après avec l'empereur, fit perdre à M. du Guay toutes les espérances qu'il avait conçues. Il ressentit alors ses incommodités, qu'il n'y avait que ses projets qui fussent capables de suspendre ; il fut bientôt dans un état si triste, que s'étant fait transporter avec grande peine à Paris, les médecins jugèrent que tout leur art lui serait inutile. Sentant lui-même approcher sa fin, il écrivit à M. le cardinal de Fleury une lettre, à laquelle son excellence, qui connaissait tout son mérite, voulut bien faire la réponse suivante, qu'on nous permettra de rapporter, comme un monument précieux pour sa mémoire.

A Versailles, le 17 septembre 1736.

Si j'ai différé, monsieur, de répondre à votre lettre du 17, ce n'a été que pour la pouvoir lire au roi, qui en a été attendri, et je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes : vous pouvez être assuré que sa majesté sera disposée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner des marques de sa bonté à votre famille ; et je n'aurai pas de peine

à faire valoir auprès d'elle votre zèle et vos services. Dans le triste état où vous êtes, je n'ose vous écrire une plus longue lettre, et je vous prie d'être persuadé que je connais toute l'étendue de la perte que nous ferons, et que personne au monde n'a pour vous des sentimens plus remplis d'estime et de considération, que ceux avec lesquels je fais profession, monsieur, de vous honorer.

*Signé, le C. DE FLEURY.*

Après avoir reçu ce dernier témoignage des bontés du roi et de l'estime de M. le cardinal de Fleury, il ne pensa plus qu'à la mort : et cette mort méprisée dans les combats, mais qui a effrayé quelquefois les plus grands capitaines qui l'attendaient dans leur lit, ne parut pas à M. du Guay d'une différence de ce qu'il l'avait vue si souvent et ne lui causa pas plus d'alarmes. Il l'attendit avec toute la fermeté qu'un grand courage peut donner ; et après avoir rempli tous les devoirs de la religion, il mourut le 27 septembre 1736.

M. du Guay-Trouin avait une de ces physionomies qui annoncent ce que sont les hommes, et la sienne n'avait rien que de grand à annoncer. Il était d'une taille avantageuse et bien proportionnée, et il avait pour tous les exercices du corps, un goût et une adresse qui l'avaient servi dans plusieurs

occasions. Son tempérament le portait à la tristesse, ou du moins à une espèce de mélancolie qui ne lui permettait pas de se prêter à toutes les conversations ; et l'habitude qu'il avait de s'occuper de grands projets, l'entretenait dans cette indifférence pour les choses dont la plupart des gens s'occupent. Souvent, après lui avoir parlé long-temps, on s'apercevait qu'il n'avait ni écouté, ni entendu : son esprit était cependant vif et juste ; personne ne sentait mieux que lui tout ce qui était nécessaire pour faire réussir une entreprise, ou ce qui pouvait la faire manquer : aucune des circonstances ne lui échappait. Lorsqu'il projetait, il semblait qu'il ne comptât pour rien sa valeur, et qu'il ne dût réussir qu'à force de prudence ; lorsqu'il exécutait, il paraissait pousser la confiance jusqu'à la témérité.

M. du Guay avait, comme on a pu voir dans ses Mémoires, certaines opinions singulières sur la prédestination et les pressentimens ; s'il est vrai que ces opinions peuvent contribuer à la sécurité dans les périls, il est vrai aussi qu'il n'y a que les âmes très-courageuses chez qui elles puissent s'établir assez pour les faire agir conséquemment.

Le caractère de M. du Guay était tel qu'on aurait pu le désirer dans un homme dont il aurait fait tout le mérite : jamais homme n'a porté les sentimens d'honneur à un plus haut point, et jamais

homme n'a été d'un commerce plus sûr et plus doux. Jamais ni ses actions ni leurs succès n'ont changé ses mœurs. Dans sa plus grande élévation il vivait avec ses anciens amis comme il eût fait, s'il n'eût eu que le même mérite, et la même fortune qu'eux : il serait cependant passé de cette simplicité à la plus grande hauteur, avec ceux qui auraient voulu prendre sur lui quelque air de supériorité qu'ils n'auraient pas méritée. Il était prêt alors à regarder sa gloire comme une partie du bien de l'Etat, et à la soutenir de la manière la plus vive. C'est par ces qualités qu'il s'est toujours fait aimer et considérer dans le corps de la marine, où il y a un si grand nombre d'officiers distingués par leur valeur et par leur naissance.

On a reproché à M. du Guay un peu de dureté dans la discipline militaire : connaissant combien cette discipline est importante, et craignant trop de ne pas parvenir à son but, peut-être avait-il tiré un peu au-dessus pour l'atteindre.

M. du Guay possédait une vertu que nous devons d'autant moins passer sous silence, qu'on ne la croit peut-être pas assez liée aux autres vertus des héros : il était d'un tel désintéressement, qu'après tant de vaisseaux pris et une ville du Brésil réduite sous sa puissance, il n'a laissé qu'un bien médiocre, quoique sa dépense ait toujours été bien réglée.



Il n'a jamais aimé ni le vin ni la table ; il eût été à souhaiter qu'il eût eu la même retenue sur un des autres plaisirs de la vie ; mais ne pouvant résister à son penchant pour les femmes, il ne s'était attaché qu'à éviter les passions fortes et longues, capables de trop occuper le cœur,

---

LETTRES.

---

S. A. S. M. LE COMTE DE TOULOUSE, AMIRAL DE  
FRANCE, A M. DU GUAY-TROUIN.

A Marly, le 14 février 1712.

J'AI appris avec un extrême plaisir votre arrivée à Brest, et je n'en ai pas moins eu à lire la relation que vous m'avez envoyée du détail de votre campagne, quoique vous ayez été fort attentif, à votre ordinaire, à n'y point parler de vous. Je sais trop de quoi vous êtes capable pour n'avoir pas suppléé ce qui y manquait, quand je n'en aurais pas été instruit par personne ; mais le sieur de Saint-Germain ne m'a rien laissé à désirer là-dessus, et m'a expliqué fort en détail tous les contre-temps que vous avez eu à essuyer, et toute la capacité et l'habileté dont vous avez eu besoin pour les surmonter. Je m'en réjouis pour vous et pour la marine à qui cette entreprise fait beaucoup d'honneur. Vous devez être persuadé que cela augmente encore l'estime que j'ai toujours eue pour vous, et l'envie que j'aurais en toute occasion de pouvoir vous en donner des marques.

*Signé*, L. A. DE BOURBON.

M. LE MARÉCHAL DE CHATEAURENAULT.

A Rennes, le 15 février 1712

J'ai reçu, monsieur, par le bureau de M. de Pontchartrain, la relation de votre voyage; et la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire par le courrier, que vous avez envoyé à la cour. J'ai pris beaucoup de plaisir à y voir la bonne conduite et les belles et bonnes actions que vous avez faites dans cette campagne. J'y ai pris, -dis-je, beaucoup de plaisir et d'intérêt par l'ancienne estime et amitié que j'ai pour vous, je vous prie d'être persuadé que je vous en donnerai toujours des témoignages dans quelque occasion qui puisse arriver de vous faire connaître combien je suis effectivement votre, etc.

*Signé,* le Maréchal DE CHATEAURENAULT.

M. DE COETLOGON, LIEUTENANT-GÉNÉRAL  
DES ARMÉES NAVALES.

A Vitré, le 14 février 1712

J'ai appris, monsieur, avec beaucoup de joie, que vous étiez de retour de votre voyage de long cours, tout couvert de gloire par les incroyables succès que vous avez eus dans votre entreprise,

la plus belle et la plus grande qu'on puisse imaginer et tenter. J'ai lu plusieurs fois votre relation qui est très-bien détaillée, faisant parfaitement connaître toute l'action, les grandes forces des ennemis, leurs fortifications et leurs grands retranchemens, et encore mieux votre grande conduite et votre valeur ordinaire, quelque modeste que vous soyez sur votre sujet. Je suis en chemin pour me rendre à la cour et à Paris, où j'entendrai avec plaisir parler de vos faits et de ceux de vos compagnons de gloire. Je vous prie d'assurer messieurs de Courserac, de Goyon, de Beauve, de la Jaille, de la Ruffinière et tous ces messieurs de qui vous parlez si honorablement, combien je suis sensible à la gloire qu'ils ont acquise et à leur heureux retour. Il faut à présent que vous donniez le temps à votre santé de se retablir et de se fortifier assez pour pouvoir suivre votre courage dans les occasions qui pourront dans la suite survenir, si Dieu ne nous donnait pas la paix. Je m'intéresserai toujours plus que personne à tout ce qui vous arrivera, vous honorant depuis long-temps, et étant avec toute l'estime possible, monsieur, etc.

*Signé, COETLOCON.*

---

M. DE BEAUHARNAIS.

Du 15 février 1712.

Vous pouvez juger, monsieur, par l'estime que vous me connaissez pour vous, combien j'ai été sensible à la nouvelle que mon frère de Beauville m'a donnée du succès de votre campagne, et de votre retour triomphant; personne ne vous souhaite assurément plus de dignités que je fais, proportionnées à vos services. Je vous prie d'être toujours autant de mes amis, que je suis très-parfaitement, monsieur, votre, etc.

*Signé*, DE BEAUHARNAIS.M. DE SOREL, INSPECTEUR DES TROUPES  
DE LA MARINE.

A Paris, le 15 février 1712.

Vous êtes, monsieur, de retour tout couvert de lauriers, je vous assure que j'en suis dans la joie de mon cœur. Si vous m'aviez montré un plan tel que celui que m'a fait voir M. de Saint-Germain à Versailles, j'entends avant votre départ de Brest, je vous aurais défendu d'entreprendre votre glorieux projet, à moins que vous n'eussiez eu au moins trois fois autant de troupes que vous

en aviez. Mais je vois bien, monsieur, que le roi n'a qu'à vous mettre en œuvre pour être sûr de la réussite de toutes vos entreprises; il doit souhaiter que Dieu vous conserve une bonne santé pour continuer de vous mettre ses intérêts entre les mains. La mort de madame la dauphine a fait oublier un peu votre belle action, mais ce ne sera que pour peu de jours. Ne songez-vous pas de venir à la cour, du moins je vous le conseille, et puis vous assurer qu'on sera bien aise d'y voir un héros comme vous. Ne doutez pas, je vous prie, que personne ait l'honneur d'être plus véritablement que moi, monsieur, votre, etc.

*Signé, DE SOREL.*

---

---

---

## LETTRES DE NOBLESSE

DE MM. DE LA BARBINAIS ET DU GUAY ,  
dont il est parlé à la page 140 de ces Mémoires.

**L**ouis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens et à venir : SALUT. Aucune récompense ne touchant plus ceux de nos sujets qui se distinguent par leur mérite, que celles qui sont honorables et passent à leur postérité, Nous avons bien voulu accorder nos lettres d'ennoblement à nos chers et bien amés Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin du Guay, capitaine de vaisseau. Ces deux frères, animés par l'exemple de leur aïeul et de leur père, qui ont utilement servi pendant longues années dans la place de consul de la nation française à Malgue, n'ont rien oublié pour mériter la grâce que Nous voulons aujourd'hui leur départir. Le sieur Luc Trouin de la Barbinais, après Nous avoir aussi servi dans la même place de consul à Malgue, et y avoir soutenu nos intérêts et ceux de la nation avec tout le zèle et la fidélité qu'on pouvait désirer, s'adonna particulièrement en notre ville et port de Saint-Malo, à armer des vaisseaux, tant pour l'avantage du com-

merce de nos sujets, que pour troubler celui de nos ennemis ; et ces armemens ont été portés jusqu'à un tel point, qu'étant commandés par ses frères , ils ont eu tous les succès qu'on devait attendre de braves officiers : deux de sesdits frères ayant été tués en combattant glorieusement pour l'honneur de la nation ; ce que ledit sieur de la Barbinais a soutenu avec une grande dépense , préférant toujours le bien de notre service à ses intérêts : en sorte que jusqu'à présent il a par ses soins, par son propre bien, et son crédit tenu en mer des escadres considérables de vaisseaux, tant pour le commerce, que pour faire la guerre aux ennemis. C'est dans le commandement de ces vaisseaux, et de ces escadres entières, que ledit René Trouin du Guay, son frère, a montré qu'il est digne des grâces les plus honorables ; car en 1689, n'ayant encore que quinze ans, il commença à servir volontaire sur un vaisseau corsaire de dix-huit canons, il donna les premières preuves de sa valeur à la prise d'un vaisseau flessinguais de même force, dont ledit corsaire se rendit maître après deux heures de combat. Il se distingua de même en servant sur un autre corsaire de vingt-six canons , à l'attaque d'une flotte de quatorze navires anglais de différentes forces, que le commandant dudit vaisseau se résolut d'attaquer sur les vives instances dudit sieur du Guay :



aussi étant rempli d'ardeur et de bonne volonté, il sauta le premier à bord du commandant ennemi, qui fut enlevé, et son activité en cette occasion fut telle, qu'après la prise de celui-là, il se trouva encore le premier à l'abordage d'un des plus gros navires de la même flotte. Ses campagnes de 1691, 1693 et 1694 furent marquées par une descente qu'il fit dans la rivière de Limerik, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qui escortaient une flotte, et prit aussi un vaisseau de quatre, hollandais, qu'il attaqua avec une de nos frégates, dont Nous lui avions confié le commandement. Il acquit même beaucoup de gloire dans le commandement de cette même frégate, quoiqu'il se vit réduit à céder, et se rendre à quatre vaisseaux anglais, contre lesquels il combattit pendant quatre heures, et y fut dangereusement blessé : et s'étant évadé des prisons d'Angleterre par une entreprise hardie, cette même année 1694 ne se passa pas sans qu'il donnât de nouvelles marques de sa valeur, ayant, avec un de nos vaisseaux de quarante-huit canons, attaqué et pris deux vaisseaux anglais de trente-six et quarante-six canons, après un combat de deux jours ; et peu de temps après il prit trois vaisseaux venant des Indes, richement chargés.

En 1695, se servant d'un vaisseau qu'il avait pris la campagne précédente, et d'une autre frégate commandée par un de ses frères, il fit une descente près du port de Vigo, brûla un gros bourg, enleva deux prises considérables qu'il amena en France, après avoir perdu son frère en cette occasion, et avoir défendu ces deux prises contre l'avant-garde des ennemis. Le baron de Wassenaër, à présent vice-amiral de Hollande, qui commandait en 1696 trois vaisseaux hollandais, escortant une flotte de vaisseaux marchands de la même nation, éprouva la valeur du sieur Trouin du Guay, qui le combattit à forces inégales, et cependant se rendit maître du vaisseau que ledit sieur de Wassenaër commandait, et d'une partie de la flotte qui était sous son escorte. La guerre présente ayant commencé, il eut le commandement d'une de nos frégates de trente-six canons, et prit un vaisseau hollandais de pareille force. L'année 1704 fut encore marquée par la prise qu'il fit d'un vaisseau anglais de soixante-douze canons, n'ayant qu'un vaisseau de cinquante-quatre qu'il montait; et prit encore un autre vaisseau de cinquante-quatre canons. En 1705, il se rendit maître d'un vaisseau flessinguais de trente-huit canons, après un rude combat; et un de ses frères étant à la poursuite de ceux qui lui avaient échappé, il reçut une blessure.

dont il mourut quatre jours après. Pour l'attacher encore plus particulièrement à notre service, Nous l'honorâmes d'une commission de capitaine de vaisseau ; et peu de temps après il attaqua une flotte de treize navires, escortée par une frégate de trente-quatre canons, se rendit maître de la frégate et de presque tous les vaisseaux de la flotte ; et ayant, en 1707, joint une escadre de nos vaisseaux armée à Dunkerque, il sut y servir si utilement avec quatre vaisseaux qu'il avait sous son commandement, que notre escadre ayant attaqué une flotte escortée par cinq gros vaisseaux de guerre anglais, ledit sieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer et prendre à l'abordage le commandant de quatre-vingt-deux canons, et de contribuer beaucoup aux autres avantages que l'escadre de nos vaisseaux remporta, tant sur les vaisseaux de guerre anglais, que sur la flotte. Enfin, en la présente année 1709, ayant le commandement de quatre vaisseaux de soixante, de quarante et de vingt canons, il attaqua une autre flotte escortée par trois vaisseaux anglais de cinquante, soixante et soixante-dix canons, en prit plusieurs, et peu de temps après prit encore à l'abordage un autre vaisseau anglais de soixante canons, qu'il n'abandonna que quand il s'y vit contraint à la vue de dix-sept vaisseaux de guerre ennemis ; en sorte que ledit sieur du Guay-Trouin

peut compter qu'il a pris, depuis qu'il s'est adonné à la marine, plus de trois cents navires marchands, et vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. Toutes ces actions considérables, et le zèle dudit sieur de la Barbinais son frère, dont Nous sommes pleinement satisfaits, Nous ont excités à leur en donner des marques. A CES CAUSES, et autres considérations à ce Nous mouvant, de notre propre mouvement, grâce spéciale, pleine puissance, et autorité royale, Nous avons lesdits Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin du Guay, leurs enfans et postérité, nés et à naître en légitime mariage, ennoblis, et ennoblissons par ces présentes, signées de notre main; et du titre et qualité de nobles et d'écuyers, les avons décorés et décorons. Voulons, et Nous plaît, qu'en tous lieux et endroits, tant en jugement, que dehors, ils soient tenus, censés, réputés nobles et gentilshommes, et comme tels qu'ils puissent prendre la qualité de nobles et d'écuyers, et parvenir à tous degrés de chevalerie et autres dignités, titres, et qualités réservées à la noblesse; jouir et user de tous les honneurs, privilèges, prérogatives, prééminences, franchises, libertés, et exemptions dont jouissent les autres nobles de notre royaume, tout ainsi que s'ils étaient issus de noble et ancienne race; tenir et posséder tous fiefs, terres, et seigneuries nobles, de quelque

titre et qualité qu'elles soient : leur permettons en outre de porter armoiries timbrées, telles qu'elles seront réglées et blasonnées par le sieur d'Hozier, juge d'armes de France, et ainsi qu'elles seront peintes et figurées dans ces présentes, auxquelles son acte de règlement sera attaché sous le contrescel de notre chancellerie ; icelles faire mettre, et peindre, graver et insculper en leurs maisons et seigneuries, ainsi que font et peuvent faire les autres nobles de notre royaume. Et pour leur donner un témoignage honorable de la considération que Nous faisons de leurs services, Nous leur permettons d'ajouter à leurs armes deux fleurs de lis d'or, et d'y mettre au cimier pour devise, *DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS*. Sans que pour raison des présentes lesdits sieurs Trouin et leurs descendans soient tenus de nous payer, ni à nos successeurs rois, aucune finance ni indemnité, dont Nous leur avons fait et faisons don par cesdites présentes, à la charge de vivre noblement, et de ne faire aucun acte dérogeant à noblesse. (\*) *SI DONNONS EN MAN-*

---

(\*) Les armoiries sont un écu d'argent, à une ancre de sable, et un chef d'azur chargé de deux fleurs de lis d'or ; cet écu timbré d'un casque de profil, orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent et de sable ; et au-dessus en cimier, pour devise : *Dedit hæc insignia virtus*.

DEMENT à nos amés et féaux conseillers les gens  
 tenant nos cours de parlement, et chambre des  
 comptes de Bretagne, que ces présentes ils ayent  
 à faire registrer; et du contenu en icelles, faire  
 jouir et user lesdits sieurs Trouin, leurs enfans et  
 postérité nés et à naître en loyal mariage, pleine-  
 ment, paisiblement et perpétuellement, cessant,  
 et faisant cesser tous troubles et empêchemens,  
 nonobstant toutes ordonnances, arrêts et réglemens  
 à ce contraires, auxquels, et aux déroatoires y  
 contenus, Nous avons dérogé et dérogeons par  
 cesdites présentes: CAR tel est notre plaisir. Et afin  
 que ce soit chose ferme et stable à toujours, Nous  
 avons fait mettre notre scel à cesdites présentes.  
 DONNÉ à Versailles au mois de juin l'an de grâce  
 mil sept cent neuf, et de notre règne le soixante-  
 septième.

*Signé, LOUIS,*

*Et plus bas, par le roi: PHELIPPEAUX.*

FIN.

















